

Université de Montréal

Le Sentier d'Or:

Vision du destin dans le Cycle de Dune de Frank Herbert

Par Tristan Bera

Département de littérature comparée, Faculté des arts et des sciences
de l'Université de Montréal (UdeM)

Thèse présentée à la Faculté des arts et sciences
en vue de l'obtention du grade de Ph.D en littérature, option Littérature comparée et générale.

Août, 2013

© Bera Tristan, 2013

« C'est peut-être folie, mais cela contient une méthode ».
Werner Heisenberg, citant Shakespeare. (La partie et le tout, p.59)

« Le moment est venu que l'homme
Se fixe son but. Le moment est
Venu pour l'homme de planter le
Germe De son espoir le plus haut ».
Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra

« Si l'on essayait de viser, de réfléchir à la meilleure
manière de lancer la pierre, de donner au bras
le meilleur mouvement possible, on n'aurait
évidemment pas la moindre chance de réussir.
Mais si, contre toute raison, on se met simplement
à imaginer que l'on peut atteindre le but visé,
alors cela devient différent, alors on peut
apparemment y arriver tout de même ».
Niels Bohr

À ma famille,
À mon père,
À mes amis,
À celles et ceux qui ne sont plus,
Et qui ont vécu,
Je vous dédie chacun de ces mots,
Chacune de ces pensées,
Car leur vérité est issue de votre présence,
De votre patience,
Et de ce que vous avez permis
De faire naître et grandir.

Remerciements.

Il arrive qu'au détour d'un jour, une rencontre soit faite, que rien ne laissait présager. Un regard, un battement de vie, et quelque chose a irrémédiablement changé, quelque chose qui, on le sait, ne pourra plus jamais disparaître, indéfectiblement lié à l'être, un pigment qui se révèle, et qui donne au tableau son unicité, sa semblance sans pareille. Et la vie se déroule, nouvelle, apportant par ce nouveau reflet une nouvelle compréhension du dehors et du soi. Plus rien ne compte vraiment que ce moment qui s'étend, qui apporte avec lui des échos de mots, de gestes fragiles, pour un temps à venir qui n'est pas encore, mais qui peut être observé, affronté, accueilli, non plus par la peur, mais par l'acceptation sans condition de ce qu'il sera, simplement parce que cette rencontre a été faite.

Telle est ma vision de ces quatre années sous la tutelle de Monsieur Terry Cochran. Sous le savoir d'un être de sa qualité, j'aurais pu être une marionnette aux fils invisibles, porté vers un travail qui aurait été vrai, mais qui n'aurait pas été mien, qui n'aurait pas été moi. Tel ne fut pas son souhait, tels ne furent pas ses actes: de patience il m'entoura, me guidant tout en me laissant libre de penser selon mes propres idées, afin que je puisse apporter un savoir qui vient de moi, enrichi aux sources du passé et pourtant entièrement tourné vers le futur, vers ce que je considère comme étant, moi, simple mortel, l'essence de ce qu'est le destin. Par ses conseils, ses images conceptuelles, ses rires et les expériences de pensées qu'il généra en moi, au travers des œuvres qu'il me conseilla, ma pensée a évolué, s'est libérée des chaînes qui étaient les miennes, pour que je n'aie pas peur d'énoncer cette vérité qui se trouve en ces pages. Il m'a permis de continuer de grandir, d'être ce que je suis, et pour cela, pour sa gentillesse et son incommensurable clairvoyance sur ma personne et mes idées (qui sont très loin d'être toujours logiques) je ne peux que lui dédier ces pages, et mon profond respect, pour son être et sa vie.

Table des matières

Citations d'entrée	iii
Remerciements	v
Table des matières	ix
Résumé en français	xiii
Résumé en anglais	xv
Avant-propos	xvii
Introduction	1
Première Partie: occurrences conceptuelles du destin	17
Chapitre 1: variations du destin dans la pensée antique	17
Destin tragique : Moira	17
Le destin selon les stoïciens	25
La liberté en laisse	32
Chapitre 2: visions transcendantes du destin	39

La genèse: les limites de l'humain par Élohim	39
Le destin dans les récits de Chevalerie	45
Les contraintes temporelles de l'action humaine	52
Chapitre 3 : La remise en question du destin transcendant	59
La pensée de Machiavel	59
La Théodicée de Leibniz: ce qui doit être fait	63
La pensée pré-révolutionnaire française sur le destin	70
Chapitre 4: La prolifération des choix	79
Le destin selon Kant: finalité de l'humain et Providence	79
Nietzsche, déclinaison du devenir humain	85
La technologie, supprimeur du destin	99
Deuxième Partie: science et Fiction, la nouvelle Terre de l'humain	115
Introduction	115
Chapitre 1: développement de la science dans le quotidien	119
L'univers et transmutation du destin de l'humain	119

Récit d'anticipation et expérience du quotidien	123
Chapitre 2: le mélange des temporalités	131
La fiction devient réalité	131
Le futur dans le présent	136
Chapitre 3: une nouvelle perception	145
La découverte de l'humain par l'humain qui transforme le monde	145
Remise en question de la perception de l'humain sur le monde	153
Chapitre 4: les mises en scène de l'invisible	161
La physique quantique et le double état	161
La relativité d'Einstein	168
Gödel et les extrêmes	175
Troisième partie: Il fut le temps, puis le Sentier d'Or	181
Introduction	181
Chapitre 1: Le temps qui soumet	183

L'univers en stagnation	183
Le dernier homme	194
Le fataliste	207
Chapitre 2: le temps qui corrompt	223
Alia enfant, l'Étrangère	223
Alia adolescente, la Sainte	230
Alia adulte, l'Abomination	240
Chapitre 3: le temps qui crée: le Sentier d'Or	253
Leto 2, l'enfant-temps	253
Leto 2, l'Empereur-Dieu	268
Libéré du temps. L'incapacité à connaître son destin permet à l'humain d'être humain	284
Conclusion	293
Postface	xxi
Annexes	xxv

Résumé en français

Cette thèse prend pour objet le concept et les modalités du destin tel qu'il est articulé dans le Cycle de *Dune* de Frank Herbert. Le destin est une des interrogations les plus anciennes de l'humanité. Initiatrice des grands questionnements de l'être sur sa liberté et sur lui-même, la pensée sur le destin est intimement liée au développement des civilisations. Marque des changements majeurs au cœur de l'être, l'évolution du concept de destin se lie également avec les grandes découvertes scientifiques: les nouveaux savoirs sur la nature et le monde changent la manière qu'a l'humain de se considérer lui-même dans cet environnement; il se redéfinit avec chaque découverte, devient restrictif ou expansif, offre l'idée d'une liberté humaine inexistante ou ne souffrant d'aucune limite autre que la mort. Penser le destin, c'est penser l'humain dans sa plus intime conception. Sur cette toile de fond, la première partie de cette étude porte sur l'évolution du concept de destin dans la pensée occidentale, de la civilisation grecque à l'époque moderne, en passant par les réflexions métaphysiques sur le rôle de la transcendance dans la vie de l'humain. Au travers de cette étude diachronique, le destin est analysé afin de mettre en avant l'idée que l'individu cherche toujours plus de liberté dans son existence. La deuxième partie aborde l'évolution de la science et l'impact de cette évolution dans la pensée de l'humain sur le monde et lui-même. Dans le contexte de cette deuxième partie, la thèse explicite le rôle joué par la science, ainsi que par le discours de la science-fiction, dans les efforts humains de prendre en main son destin, de devenir de plus en plus libre. Enfin, dans la dernière partie, l'analyse du Cycle de *Dune* sous l'angle des trois personnages que sont Paul, Alia et Leto 2 met en avant une vision transhistorique du concept de destin, afin de pouvoir aborder son évolution prochaine, qui ne le limite plus à l'individu, mais qui place l'humain dans l'univers.

Mot-clés: Le sentier d'Or de Leto 2, vision du destin dans le Cycle de *Dune* de Frank Herbert; science-fiction; philosophie; temps; Paul Atréides; Alia; science et littérature

Résumé en anglais

This thesis examines the concept and modalities of destiny as it is articulated in Frank Herbert's *Dune* series. Destiny constitutes one of humanity's most ancient themes. Instigator of the human being's wide-ranging questioning with regard to its freedom and selfhood, thought about destiny is intimately linked to the emergence of civilizations. As a sign of major changes in existence, the evolution of the concept of destiny is also linked with the important scientific discoveries: new knowledge about nature and the world change the way in which human beings consider themselves in their surrounding world; destiny is redefined at every discovery, becoming in turn limited or expansive, offering ideas of an inexistent human freedom or a freedom subjected to no limit other than death itself. Thinking about destiny means thinking about the human in what it holds most intimate.

Against this backdrop, the first part of this study deals with the evolution of the concept of destiny in Western thought, from Greek civilization to the modern period, including metaphysical reflections on the role of transcendence in human life. Throughout this diachronic study, destiny is analyzed in emphasizing the notion of the individual's attempt to increase human freedom. The second part takes on the evolution of science and the impact of its development on human thought about the world and humanity itself. In the context of this part, the thesis explicates the role played by science, as well as by the discourse of science fiction, in human efforts to take control of destiny and possess ever greater freedom. In the final part, by means of interpreting *Dune*'s three principal characters - Paul, Alia, and Leto 2 -, the analysis of the *Dune* series foregrounds a transhistorical perspective of the concept of destiny in order to trace out the imminent mutations of destiny that go beyond the individual, situating the human in the broader universe.

keywords: Leto 2's Golden Path, vision of destiny in Frank Herbert's *Dune*, science fiction, philosophy, time, Paul Atreides, Alia, science and literature.

Avant-propos

Héros. Surhomme. Super-héros. Puis... ou peut-être est-ce un "ou bien"...

Dieux. Dieu. Humain. Ou bien... ou peut-être est-ce un "puis"...

Les frontières de l'être humain ont toujours été volatiles. Car si une chose est inaccessible à un référent, c'est bien sa propre frontière. L'atteindre, la dépasser, c'est prouver qu'elle n'était pas une frontière, mais autre chose, un horizon peut-être, comme un arbre, qui cache un autre arbre, ou bien une étoile, qui déforme l'espace pour le faire sembler plus proche, alors que ce n'est que la lumière de ce qui se trouve derrière qui donne cette impression. Pouvons-nous respecter, pouvons nous négliger, les regards de ceux qui crurent frôler les limites de leur condition, simplement parce qu'ils se sont leurrés, simplement parce qu'ils n'ont pas pu voir ce qu'ils ne pouvaient voir ? Doit-on en vouloir au phare qui découvre les récifs autrefois inconnus, parce qu'il n'a pas réussi à nous montrer l'autre côté du monde ? Pouvons-nous en vouloir à celui qui, dans le labyrinthe, a usé jusqu'à la toute dernière parcelle de sa vie, pour indiquer la voie à suivre, jusqu'au prochain croisement ?

Non. Certainement pas. Car si nous sommes ce que nous sommes aujourd'hui, c'est parce qu'un jour, dans ce temps que nous appelons passé, des humains se sont levés, pour arrêter de regarder la terre et se tourner vers les étoiles, ces étoiles qui, aujourd'hui, nous semblent lointaines, mais qui, demain, qui sait, ne seront peut-être qu'une étape dans l'immense voyage de l'humain au travers de son univers. Et après ? Ou peut-être est-ce un "en-fin"...

Dans sa course vers sa propre fin, l'humain se heurte à son plus grand ennemi, celui contre qui il est encore impossible de gagner, celui qui, malgré toutes les tentatives, demeure sa plus grande amie, celle qui l'embrasse dans le dernier soupir de son cœur moribond: la mort. La faucheuse, cette ingrate... c'est en se rendant compte de son existence que l'humain s'est rendu compte de sa propre inexistence. Pour palier sa peur de la mort, l'humain s'est inventé le renouveau, les miracles, pour essayer de ne pas regretter ce qu'il ne fit pas, ce qu'il ne fut pas. Pour oublier que la mort le tient contre tout espoir, ou plutôt pour

essayer de passer au-delà d'elle, l'humain s'est mis à créer. « Tu ne dois pas procréer, mais surcréer »¹ demande Nietzsche à l'humain. L'humain qui ne fait que créer une duplique de ce qu'il est n'apporte rien, n'est rien. Il n'est que ce qu'il est: un humain, prisonnier dans son temps, prisonnier de son existence. En créant, l'humain se détache de sa vie, s'élançait vers les cieux et les dieux, côtoie le Créateur et devient enfin ce qu'il doit être. Car c'est en créant, en laissant, devant lui, une image de ce qui est plus que lui, qu'il s'accomplit vraiment, qu'il dépasse sa condition. Tout cela pour dépasser la mort. Tout cela pour dépasser le temps. Pour aller plus loin que son destin.

Car telle est la quête de l'humain, telle est sa frontière: sortir de son temps, sortir de sa vie, des limites qui font de lui ce qu'il est, qui le définissent, lui, celui qui est le dieu de son propre monde, celui sans qui le monde serait différent, sans qui le monde ne serait peut-être pas. Face au monde et face à lui-même, l'humain a toujours tenté de briser les chaînes de sa condition de mortel, de reposer à jamais dans la postérité de ces êtres d'exception, pour ce qu'il fit, pour ce qu'il donna. Grâce à cela, des humains, dont les corps ont depuis longtemps pris le chemin de la terre, continuent de vivre parmi nous, au travers de ces œuvres qu'ils ont expulsées du chaos de leur esprit, afin de faire que demain, leurs successeurs puissent se tenir sur des rives inconnues, regarder vers des planètes, tellement éloignées que ce que nous voyons d'elles ne sont que le reflet de ce que le siècle dernier a vécu, ou bien en nous-mêmes, dans cette mer profonde qui déferle chaque jour de chaque nuit, et que l'on nomme l'inconscient.

Ces humains vivent encore parmi nous. En chacun de nous se trouvent un Freud, un César, un Christophe Colomb et un Genghis Khan. Ils sortent de nous, comme nous venons de nos ancêtres, car par leurs actes, c'est notre monde qu'ils ont créé, c'est notre passé qu'ils ont forgé, c'est notre vie qu'ils ont enfantée. Aussi, cette étude leur est dédiée, à eux qui ne pouvaient savoir de quoi est fait le présent, eux dont l'empreinte sur notre temps est comme ces lignes qui quadrillent le firmament et qui, elles aussi, ont joué un rôle qu'elles tiennent encore dans la réalité de notre temps.

¹ Nietzsche, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Traduction de Georges-Arthur Goldschmidt, Livre de Poche, Édition librairie générale, 1983, p.89.

Car notre temps est un labyrinthe, un labyrinthe paré de sorties par milliards; chacune de ces sorties est un destin, un mouvement qui ouvre sur un autre labyrinthe, et cela jusqu'à la fin des temps, quelle qu'elle soit. Le chemin que nous arpentons, d'autres nous ont guidés jusqu'à lui, et le chemin qu'ils prirent ne peut plus être discuté, la voie est barrée. Nous ne pouvons qu'aller vers l'avant, prendre un chemin, ou un autre, sans savoir si cette décision sera bonne, ou mauvaise, car elle sera, et rien ne pourra jamais la changer. Nous ne pouvons qu'aller de l'avant, sans pour autant oublier ce qui se trouve derrière nous, sans oublier que ce qui fut aurait pu être différent, mais que nous sommes ici, à moitié perdus, avec, face à nous, la multitude des voies de nos possibilités, et une seule réalité : qu'il va falloir marcher, encore et toujours, sur ce chemin barré d'un portail, avec une route en arrière qui dure une éternité, une route en avant qui dure une autre éternité, et un portail, dont le nom est "instant". Car tel est notre destin.

Introduction: Le Cycle de Dune, vers un renouveau du destin

« Abandon certainty! That's life's deepest command »¹.

Faire du destin un principe de changement; ou plutôt faire du changement le principe du destin, telle est l'entreprise de ces mots. Le faire non pas parce que cela se pourrait mais parce que cela se doit, parce que cela est. Lier le destin et le changement, car l'idée même du changement est ce vers quoi la Vie tend, doit tendre, au-delà de l'humain et en l'humain. Lier le changement et le destin, car telle est la Vie. Se débarrasser des frontières que pose le corps, pour laisser l'esprit libre de concevoir l'inconcevable, pour faire que l'humain ne soit plus le jouet de la matière, et continue de grandir, est l'aboutissement de l'analyse de cette étude sur le destin dans le Cycle de Dune. Cette pensée permet de repenser l'humain, non plus comme un cadre à l'action de l'être, mais pour qu'il accepte qu'il n'y ait pas de fin, qu'il accepte que son temps n'existe pas, pour que le temps de l'humanité se révèle.

Cette thèse n'est pas une thèse sur le destin. Plus exactement, elle n'a pas pour but de donner *la* réponse sur ce concept, et sur toutes les questions qui affluèrent dès lors que son idée émergea de l'esprit humain. Cette thèse est une lecture particulière du Cycle de Dune, orientée sur la manière dont le destin est évoqué par l'entremise des personnages que sont Paul, Alia et Leto 2. Pour que cette étude puisse avoir toute la rigueur nécessaire, le concept du destin sera en premier lieu abordé selon une étude interprétative, structurée non pas selon un point de vue diachronique, mais sur une base de logique intellectuelle. Cette étude sera elle aussi portée vers l'essentiel à dessein, afin de ne pas être alourdie par des visions particulières qui ne seraient que d'une utilité très discutable par la suite. De plus, la vision contemporaine du destin sera abordée au travers d'œuvres de différents média, afin d'exposer comment la science a profondément changé la vision de l'humain sur lui-même et sur ses limites. Cet attachement sur la modernité s'explique également par la diversité des expressions du concept de destin, et des cadres utilisés pour cette expression durant cette pé-

¹ Herbert, Frank, Children of Dune, Édition Ace, avril 1987, p.226.
Traduction: « Abandonnez la certitude ! C'est l'ordre le plus profond de la vie! ».

riode: il est obligatoire, afin de bien comprendre comment le destin est perçu à notre époque, de savoir comment l'humain se pense lui-même par rapport à la science et à son environnement. C'est selon cette pensée que les œuvres abordées ont été choisies, mais également sur la proximité étroite de ces dernières avec le Cycle de Dune, support littéraire premier de cette étude. Le tout forme une étude dont le but est d'aborder le concept de destin dans le Cycle de Dune. Aussi, une courte introduction est-elle nécessaire, afin de comprendre pourquoi ces œuvres sont un support idéal pour traiter d'un sujet philosophique comme le destin, mais également pour comprendre pourquoi une œuvre de science-fiction est la base de cette l'étude.

Le destin est, dans sa définition première, l'idée que l'on se fait de la poursuite de son existence selon les liens qui agissent sur elle. Le destin est le concept d'anticipation le plus ancien qui existe, celui qui implique, par sa représentation même, une projection de l'existence au-delà des limites du présent pour tenter de définir ce qui sera dans un avenir plus ou moins proche. La science-fiction est son exacte réplique littéraire; ce qui se déroule dans les récits de ce genre est l'extrapolation du présent de l'auteur, dans un environnement futur dont l'évolution repose sur le développement de découvertes et de techniques scientifiques qui métamorphosent le monde connu. Par cela, tout récit de science-fiction est un récit qui traite d'un destin possible de la société humaine.

Que l'on considère ces mondes comme des illusions, comme des folies, ou comme des peintures de temps probables, ne repose que sur l'acceptation de ces types d'univers par le lecteur. Comme un rêve qui s'expose à l'air du réel, les récits de science-fiction ne sont pas « autre chose que des rêves mis par écrit. La science-fiction est constituée des espoirs, des rêves et des craintes (car certains rêves sont des cauchemars) d'une société fondée sur la technologie »². Ce qui est exprimé par elle « se limite à des possibilités compatibles avec la logique »³, tout comme le destin l'est. Car il est impossible pour l'esprit humain de pouvoir

² Science-fiction, les frontières de la modernité, édition Menmos, Paris, novembre 2008, citation de John W. Campbell, p.5.

³ Science-fiction, les frontières de la modernité, op cit, citation de Frederic Brown, p.6.

concevoir ce qu'il ne peut se représenter. Le destin est l'expression d'une continuité temporelle dans laquelle l'individu, dans son présent, est le point d'origine, ce par quoi tout passe et tout arrive. Il en est de même dans la science-fiction, qui construit autour de l'humain un monde qui passe par lui, par ses découvertes et le développement de celles-ci. Parler de destin ou de science-fiction revient à s'exprimer sur le même sujet, de manières différentes.

Mais parler du destin dans le Cycle de Dune ne revient pas simplement à établir des liens entre notre temps et le temps de la narration de cette œuvre, en mettant en avant l'évolution des technologies. Le destin dans le Cycle de Dune est un concept bien plus fort, bien plus présent que la simple transcription de notre présent dans cet autre temps. Le destin, dans le Cycle de Dune, est le concept central, le moteur de l'intrigue, ce qui motive les personnages dans leur existence. Il y a, bien sûr, les thèmes écologiques et politiques, et bien d'autres aspects philosophiques qui ont attiré nombres d'études et de recherches universitaires, trop nombreuses pour être citées. Mais le destin, au-dessus de cette constellation de pensées, est l'étoile qui guide l'ensemble. Il est le centre de la lutte que Paul Atréides livre contre lui-même, jusqu'à sa mort; il est ce qu'Alia, la sœur de Paul, tente désespérément de découvrir, jusqu'à en devenir folle; il est ce qui pousse Leto 2, le fils de Paul, à accepter d'être haï par l'humanité toute entière, afin que cette dernière en découvre la véritable essence, comprenne ses dangers et accepte de ne plus chercher à le connaître. Le destin est le moteur des actes des personnages, mais il est également à lui-même son propre devenir.

Dans le Cycle de Dune, la compréhension du destin participe à l'évolution de l'humain. Par cela, le destin est en lui-même son propre destin car, au travers de la compréhension de ses mécanismes qui font évoluer le récit, la compréhension du destin permet au destin lui-même de changer, de déplacer sa réalité d'élément restrictif vers une nouvelle ouverture. C'est cette ouverture, qui clôt le récit de God Emperor of Dune, qui permet d'établir une nouvelle perception de la notion de destin. Dans cette ouverture, il n'est pas question de science, mais d'une simple et essentielle acceptation de la réalité de l'humain, tel qu'il est actuellement. Le cadre, à ce moment, disparaît, pour ne laisser que l'humain face à ses possibilités.

Ce sont ces possibilités qui deviennent alors le destin de l'humain. Il n'est plus question de limites, de carcan dans lequel l'individu ne peut que demeurer, sous peine de mourir en tentant de s'en évader, mais d'acceptation, que la vie humaine n'est pas qu'un temps qui s'achève à la mort de l'individu, mais la somme de ses actes et de ses mouvements, qu'il inscrit dans l'univers et qui, comme la lumière qui continue son chemin même après que l'étoile d'où elle provient se soit éteinte, ne cessent jamais de créer.

Plus proche de l'œuvre et de l'entreprise de l'auteur, Frank Herbert, il est important de souligner le travail de ce dernier sur le Cycle de Dune, afin d'octroyer à cette œuvre littéraire toute la portée poétique qu'elle mérite. L'écriture des cinq tomes au cœur de cette étude s'étale sur vingt ans. Ces œuvres ne sont donc pas à placer dans le même registre que certaines œuvres d'auteurs prolifiques, écrites en l'espace d'un an. L'écriture des deux premiers tomes de Dune prit plus de quatre ans, auxquels s'ajoutent quatre autres années de travail complémentaire sur l'œuvre⁴. Durant cette période, Herbert ne fit pas qu'écrire. Il fit de nombreuses recherches, étudia la philosophie, la psychanalyse⁵ et l'écologie. En plus de cela, il travailla la poésie de son œuvre. Dans la biographie qu'il fit de son père, Brian Herbert écrit : « There are natural rhythms to life, to the desert, to force of nature, and he wanted his book to echo such rhythms »⁶. Herbert n'est donc pas à placer dans la catégorie de la paralittérature, dénuée de style, mais dans celle de la littérature. De plus, le Cycle de Dune est parsemé de références à de nombreuses langues et écoles de pensées multiples. Tout cela, et bien plus encore, fait du Cycle de Dune un ensemble d'œuvres qui ne doivent pas être sous-estimées, par le simple fait du genre auquel elles font partie.

⁴ « He used what he called a 'technique of enormous detail,' in the process of which he studied and prepared notes over a four-year period, between 1957 and 1961, then wrote and rewrote the book between 1961 and 1965 », in Herbert, Brian, *Dreamer of Dune, the Biography of Frank Herbert*, édition TOR, New-York, 2003, p. 186
Traduction: « Il utilisa ce qu'il appela une 'technique d'énormes détails,' pour le processus durant lequel il étudia et prépara des notes, sur une période de plus de quatre ans, entre 1957 et 1961, puis écrivit et réécrivit le livre entre 1961 et 1965 ».

⁵ Frank Herbert était un adepte des techniques de psychanalyses de Jung.

⁶ Herbert, Brian, *Dreamer of Dune*, op cit, p.186.

Traduction: « il écrivait parfois des passages tout d'abord en poésie, qu'il développait et convertissait en prose, formant des phrases incluant des éléments du poème original. Il y a les rythmes naturels de la vie, du désert, des forces de la nature, et il voulait que son livre soit l'écho de ces rythmes ».

S'ajoute à cela un élément important qui ne doit pas être passé sous silence: l'œuvre de Dune est un univers-monde, une œuvre dans laquelle s'exprime plus qu'une intrigue, plus qu'une simple lutte entre deux factions; Dune est l'espace dans lequel l'humanité est représentée, avec ses divergences, ses points de ralliement, ses cultures. Au cœur de cette œuvre se trouve l'Empire et sa culture de l'individualisme, du particularisme comme seule véritable valeur, source de tous les conflits, et le peuple fremen, un ensemble d'individus mus par une force unique: la collectivité. Au travers de ces deux conceptions de la vie, Herbert mit en avant sa conception du groupe, de l'importance des échanges et du mouvement au sein de l'humanité, comme substrat premier de l'individu. Le personnage de Leto 2, fils de Paul, ne peut être ce qu'il est dans Children of Dune et God Emperor of Dune sans ce rapport profond qu'il entretient avec la culture fremen et ce sentiment essentiel de collectivité, qui le poussent à ne pas considérer l'humain comme un être séparé de son environnement, mais comme étant un élément d'un tout. En cela, le travail de Herbert sur la société se teint des couleurs de l'écologie, de la sociologie, du principe des systèmes en étroites liaisons les uns avec les autres, pour construire un monde immense dans lequel chaque action, chaque décision prise par un individu ou un groupe d'individus crée une résonance à l'échelle universelle.

C'est à la lumière de tous ces éléments, de ces pensées et de ces thèmes forts que le Cycle de Dune devient un cadre essentiel pour l'étude du concept de destin. Les personnages principaux, chacun à leur manière, se font l'écho d'une certaine vision du destin, selon le rapport qu'ils entretiennent avec les autres et avec eux-mêmes. Chacun d'eux possède ses propres couleurs qui, rassemblées autour des personnages de Paul, d'Alia et de Leto 2, se combinent pour retrouver leur vérité première, l'essence qui est exprimée au travers du but du Sentier d'Or: la Vie. Le Cycle de Dune est une œuvre profondément tournée vers la Vie, son expression et la manière de la vivre. Tout au long des pages, les personnages se construisent, fuient, se retrouvent et pensent à ce qu'ils sont, ce qui les entoure et ce dont ils font partie. Ils se cherchent, dans le seul but d'être eux-mêmes, de se comprendre, et de comprendre ce qu'est réellement l'humanité. Car Paul, Alia et Leto 2, par leur état de prescient,

semblent être ceux qui, de toute l'humanité, sont les moins humains de tous. Pourtant, par cette particularité, par ce qui fait d'eux ce qui les fait différents, ce sont eux qui sont les plus humains de tous les personnages de cette œuvre gigantesque, et peut-être même de toute la littérature de science-fiction. C'est pour cette raison que cette étude porte sur la conceptualisation de leur état et de leur vision de l'humanité, car c'est par elle que l'humain se retrouve être le mieux dépeint et, par corollaire, par eux que le destin s'exprime le mieux.

À travers ces personnages, cette étude permet l'analyse d'une certaine expression du destin. Afin de la comprendre, il est important de comprendre ce qu'est le destin dans le Cycle de Dune, et dans notre quotidien.

Tout d'abord, il est important de considérer l'exacte réalité de ce concept. Comme l'écrit Giraudoux dans La Guerre de Troie n'aura pas lieu : « Le destin est la forme accélérée du temps ». Le destin est donc une manière de percevoir le temps de l'individu ou d'un groupe d'individus, non pas selon la réalité qu'apportent les sens, mais selon une perception différente, une interprétation du futur selon le présent. Par cela, parler du destin signifie parler du rapport que l'individu entretient avec le temps.

Le temps est l'ultime frontière, le grand ennemi que l'humain idolâtre et maudit tout à la fois. Il est partout: dans la fronde du quotidien, sur les murs de chaque lieu, dans les films et les livres. Il est dans le mouvement des jours et dans les rêves de chacun. Le destin, tel un labyrinthe, déploie ses courbes et ses impasses dans la trame du temps. Il est un choix qui s'impose dans le cours continu du temps, de savoir quelle route arpenter, quelle voie prendre, pour arriver jusqu'à ce but avoué ou bien inconnu. Comme dans ces dédales infernaux, l'humain est confronté à des choix, à des routes possibles qui s'étalent devant lui, au milieu desquelles il doit exercer son jugement, face auquel il doit se projeter, afin de pouvoir continuer de vivre, jusqu'au prochain croisement, où il devra, de nouveau, exercer sa loi, encore, et encore, jusqu'à ce que face à lui le ciel s'ouvre, ou bien une impasse, un gouffre, un piège, duquel il se sortira, ou il ne se relèvera pas.

Pour cette raison, le destin est l'interrogation de notre espèce, ce qui fait que l'humain est humain. Au travers de l'expression artistique, l'humain de notre Occident est en constante recherche, en interrogation perpétuelle sur la réalité du destin. Existe-t-il, ou bien est-il un mirage, la déformation du monde qui nous renvoie l'image que nous voulons y apercevoir ? En se posant cette question, l'humain affronte la vérité de sa condition d'être humain: la mort. L'humain meurt. Tous les jours il meurt, il cesse d'être, il s'efface. Quoi qu'il fasse, l'humain ne peut pas encore aller contre cela⁷. Son existence est définie par son point de départ, et surtout par sa fin. Entre ces deux moments, chaque individu possède sa propre existence, faite de choix et d'événements extérieurs; ces moments façonnent sa vie, lui faisant développer des attitudes, des schémas spécifiques qui influencent ses décisions et créent, à leur suite, une existence particulière. C'est ce particularisme qui définit ce qui est appelé actuellement le destin: le but de chacun, ce qui motive l'humain pour continuer d'aller de l'avant, pour agir, pleinement. Le destin est la conceptualisation de la recherche de l'individu sur lui-même. Par l'intermédiaire du destin, l'humain se retrouve en train d'interpréter ce qu'il est, ses actions passées et présentes, symboles de ce qu'il pense être son futur, afin de tenter de savoir de quoi son futur sera fait. L'humain voudrait que cela soit sa réalité. Mais cela est impossible. La seule chose certaine est sa mort.

Selon Marcel Conche, « mourir de mort "naturelle": tel est le destin commun à tous et irréductible (entendons: qu'aucun progrès ne réduira jamais). C'est la nature, en nous, qui est destin, en tant que notre vie, dans son avenir, dépend d'elle et non de nous »⁸. S'interroger sur le destin, c'est avant tout s'interroger sur la mort, sur sa propre finitude, sur ses limites. L'humain n'a de cesse de s'interroger sur le destin, car il a peur de la mort, de cet état indescriptible par l'expérience. Par elle-même, la mort est à la fois l'absence et la présence pure, ce qui ne peut être décrit par celui qui l'a vécue, et qui, pourtant, est visible dans toutes les facettes du monde. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il soit, l'humain ne peut échapper à la

⁷ La temporalité évoquée dans cette phrase est volontaire, car la vérité de la mort, comme toutes les vérités, souffre de pouvoir changer. Voir à ce propos l'entrevue avec Tom Rando sur le sujet : (<http://www.nature.com/nature/journal/v441/n7097/abs/nature04958.html>).

⁸ Conche, Marcel, Temps et destin, PUF, Paris, 1992, p.80.

mort. Elle est l'aboutissement, la limite, le destin de chacun. De cette réalité, l'humain ne peut se défaire. Un jour, un temps viendra où il n'existera plus. De là provient son angoisse.

Marcel Conche écrit dans son œuvre que « l'angoisse est relative à l'inéluctabilité de la mort [...]. L'angoisse révèle le néant comme notre destin »⁹. Comment conceptualiser le néant? L'angoisse provient de cela, de cette impossibilité de représentation, de cette impossibilité de contrôle sur lui. Ne pouvant contrôler ce néant qui forme l'avant-vie et l'après-vie, l'humain s'attache au temps présent et vécu, et lui donne pour nom le destin, un espace régi par des lois, par des structures, dans lesquelles l'action, la possession, peuvent exister. En créant le destin, l'humain supprime l'angoisse de la mort qui peut détruire sa vie, en donnant une raison à sa présence, en justifiant sa présence; et par cette présence, le néant disparaît. Par l'ordre que le destin apporte sur la vie, la peur de la mort devint supportable: ce qu'il est trouve une raison, une explication, une nécessité dans le monde. Le chaos généré par le néant du hors-vie se dissipe. Mais demeure toujours un doute en l'humain, ce néant encore présent dans l'esprit, impossible à supprimer, une épée de Damoclès qui vacille et qui tombe, chaque jour, sur la tête des rois et des inconnus. De nouveau le chaos dans l'esprit de l'humain, un chaos que Georges Bataille décrit: « Dans l'abandon où je suis perdu, la connaissance empirique de ma similitude avec d'autres est indifférente, car l'essence du moi tient à ceci que rien jamais ne pourra le remplacer »¹⁰. Par l'indifférence l'humain refuse alors tout ordre, toute équilibre entre ce qu'il conçoit et ce que le monde est. Il demeure prisonnier de cette inconnue, de ce chaos qui vient de ce qu'il ne peut décrire, de ce néant, cette non-substance qui l'effraie. Parce qu'il se sent unique et seul, sa propre mort le terrifie, car il la considère comme la fin de tout, la grande apocalypse qui fera tout cesser. Cette fatalité lui semble unique, et parce qu'il est unique, son aboutissement lui semble être l'aboutissement de tout.

Le destin est cette tentative de supprimer la peur, le chaos qui se trouve en l'humain à l'idée de l'inconnu ultime, de la frontière qui ne peut être franchie sans disparaître aux yeux de la vie. Par le destin, l'humain peut trouver un sens à sa vie, s'inscrire dans un ensemble

⁹ Conche, Marcel, *Temps et destin*, op cit, p.115.

¹⁰ Batailles, Georges, *L'expérience intérieure*, Gallimard, Paris, 1954, p.84.

qui le dépasse et qui fait de lui une partie d'un plan qui lui est supérieur, une structure complexe qui lui permet de se sentir partie d'un tout stable, un lieu où tout est déjà fait. Les événements trouvent en cela une assise, une raison d'être, et ce que l'humain pense être lui permet de se justifier lui-même. Mais quoi qu'il soit fait, quoi que les humains tentent pour le définir, il reste toujours des personnes pour ne pas se satisfaire de ces pensées passées. Le destin n'a pas rempli son rôle. Le chaos demeure dans l'humain. Car comment pouvoir justifier les affres de l'existence, les douleurs et l'incompréhension, face à tout ce qui pénètre dans la vie de l'humain; les morts, qui parfois semblent injustes, les maladies, les accidents, qui troublent le présent et ternissent le futur, alors que chez les autres, chez certains que l'on considère comme moins bons, moins méritants, la vie semble s'écouler sans douleur ? Comment penser la vie, lorsque ce qui entoure l'humain lui rappelle, constamment, que la mort sera toujours là, quoi qu'il fasse, quoi qu'il advienne ?

C'est ici qu'intervient le Cycle de Dune. À l'intérieur de cette œuvre est véhiculée une représentation particulière du destin, représentation qui impose sa réalité depuis les premiers mots jusqu'à l'accomplissement du Sentier d'Or de Leto 2. Dès le début, l'histoire de Dune examine le réel, expose les faits, exprime le projet: l'humain n'est pas un animal; l'humain n'est pas une machine, limitée par une fonction qui ferait de lui élément d'un tout supérieur dans lequel il n'aurait qu'un rôle à jouer. L'événement fondateur du calendrier de l'Empire dans Dune est le référent de cette pensée: le point zéro, l'année première de la structure temporelle est la victoire de l'humain sur la machine, de la vie sur le déterminisme mécanique. À partir de ce point, l'humain ne peut, ne veut plus être semblable à la machine, à l'amalgame de circuits et de composants qui peuvent imiter presque jusqu'à la perfection l'humain, mais qui est limité, enfermé dans son propre programme, dans un procédé d'utilité issu de l'humain et de ces limites. Les informations sont fragmentaires sur cette période, mais son essence tient dans cette libération, dans cette prise de conscience de l'humain sur lui-même, que le développement de la machine dans la réalité se lie à l'envahissement de la machine en lui. Ne pas devenir machine, ne pas devenir limité à une fonction, telle est la volonté de l'humain au travers du Jihad Blutérien. « Tu ne feras pas de machine à l'esprit de l'homme semblable » est le premier commandement issu de la victoire de l'humain, et avec

lui peut être lié: tu ne seras pas un humain au fonctionnement de la machine semblable. Par cela, l'humain est enjoint à refuser l'automatisme et le mécanisme d'une existence contrôlée par la fonction première du système, tournée toute entière vers l'action figée et le but déterminé par avance: la mort de l'individu. C'est dans cette ligne de pensées que l'humain du monde de Dune s'est orienté vers le développement de ses capacités, afin de faire que l'humain n'ait plus à faire appel aux machines, qui imposèrent par leur présence l'asservissement des humains à elles et la réduction de l'individu à leur état. Cette évolution particulière, qui est le cadre premier du Cycle de Dune, est également la base pour l'émergence des personnages que sont Paul, Alia et Leto 2. Par ces personnages, le récit de Dune exprime une nouvelle conception du destin, qui n'est plus orientée sur l'humain soumis à l'exigence des dieux, ou bien un être dont les seuls volontés déterminent son existence. Avec Dune, le destin se dévoile autrement. En passant par l'intermédiaire de Paul et de Alia, qui chacun à leur manière exprime une réalité déjà existante du destin, un destin à la fois tragique et irrémédiable, le destin se transforme avec la compréhension de Leto 2 sur le temps et sur le destin. Par lui, le destin n'est plus cette prison sans issue, mais l'ensemble des possibles en potentialité. Par ce simple changement de paradigme, le destin n'a plus la mort comme limite, mais la vie.

C'est dans cette recherche que les personnages de Dune acquièrent leur symbolique première, dans cette peur perpétuelle de l'avenir et la mort, dans cette découverte du destin et de la stabilité de l'être qui supprime toute peur du néant. Dans le Cycle de Dune, le destin trouve une nouvelle réalité, et l'humain, en son sein, peut trouver la paix qu'il recherchait.

Si je ne puis plus marcher, je puis écrire; si je ne puis plus écrire, je puis parler; si je ne puis plus voir, je puis entendre. Je refuse donc ces formes de mort qui ont pour nom: léthargie, passivité, résignation, attente d'on ne sait quoi [...]. Si l'action n'est plus possible, s'il n'y a plus de place, dans ma vie, que pour le proche événement de la mort, c'est alors qu'il y a lieu [...] de trouver le réconfort et le salut dans la pensée du néant.¹¹

Par ces mots, Marcel Conche développe cette idée qui trouve sa représentation dans le Cycle de Dune, et qui forme l'une des bases du destin, de l'arrêt de la peur de la mort: la

¹¹ Conche, Marcel, Temps et destin, op cit, p.164.

mort n'est pas la fin de la vie à proprement dit. La mort est l'immobilité, la stagnation qui supprime toute sensation de temps, de mouvement. En se concentrant sur la mort, en ne pouvant se défaire de l'épouvante qu'elle procure, l'humain cesse de vivre, et devient alors comme mort. En subissant la vie, sans tenter de vivre par soi et en soi, l'humain deviendrait un être passif, que la mort prendrait pleinement. Pour cesser d'avoir peur de la mort, la première des vérités est de vivre, vivre une vie d'actions, une vie orientée non pas vers l'inéluctabilité de la mort à venir, mais vers la Vie. Et pour vivre pleinement, l'humain se doit d'accepter que sa réalité n'est pas unique, qu'au-delà de son existence, le mouvement existe. En agissant ainsi, la vie de l'individu peu à peu s'efface, pour ne laisser que la Vie, cet ensemble complexe d'existences qui n'a de cesse de continuer d'être, insouciante de la mort, car par sa propre existence elle efface ce néant, faisant de l'univers un espace où le mouvement existe.

Tel est le destin dans le Cycle de Dune, tel qu'il sera expliqué dans cette étude: un destin orienté pleinement vers la Vie et l'Humanité, où la peur du Néant n'aura plus raison d'être, par le simple fait que l'Humanité, par son existence, supprime cette réalité. Le destin, tel que le personnage de Leto 2, l'Empereur-Dieu, le prescient ultime, le conçoit, est cet alliage de l'humanité avec elle-même, de l'humain débarrassé de sa peur de la mort, pour s'accomplir dans l'humanité toute entière. Pour cela, le Cycle de Dune sera analysé en relation avec la perception même du temps et du destin par l'humain, par la prise de conscience progressive de la réalité du temps, et de l'humain dans le temps, jusqu'à l'épreuve même de la fusion entre l'humain et l'humanité. De son destin individuel orchestré par ce qu'il considérerait sous le nom de dieux, jusqu'à sa liberté d'action grâce à la science, le destin de l'humain sera analysé, afin de comprendre pourquoi, par son évolution, il définit l'humain, le temps et l'Humanité.

Puis, après, quand cela sera acquis, quand cette vérité sera, viendra la deuxième étape; car l'on ne peut parler de ce nouveau destin, sans plonger à sa suite dans une nouvelle perception du temps, un temps qui n'est pas celui que nous percevons, mais celui qui forme la trame première de notre univers, car « à moins que vous ne compreniez que le temps n'est pas ce qu'il semble être, je ne peux pas même commencer à expliquer. [Paul] l'avait suspecté, il était au bord de la conscience. Mais il s'est retiré. Maintenant c'est à Ghani et à [Leto

2] »¹². C'est par cela que cette nouvelle manière de concevoir le destin deviendra véritable, lorsque le temps qui lui sert de trame ne sera plus perçu comme le cadre simple de la vie, mais pour ce qu'il est réellement: un espace dans lequel tout ce qui fut, est, et sera, existe.

Ainsi, afin de réaliser mon analyse, deux grands mouvements de la pensées seront explorés. ils permettront de rassembler les concepts nécessaires à l'analyse de la troisième partie, qui se concentrera sur l'analyse des personnages de Paul, Alia et Leto 2. Dans la première partie, les idées philosophiques seront explorées, depuis l'antiquité grecque jusqu'aux idées qui émergèrent de la seconde guerre mondiale. Cette partie, bien que se devant d'être abordée d'un point de vue diachronique pour saisir au mieux l'évolution du concept de destin dans la pensée humaine, se focalisera dans un premier temps sur la pensée du monde grec sur notre concept central¹³. Cette raison se justifie en elle-même, par l'importance de ces pensées dans le monde occidental, mais également par les méthodes de pensées utilisées pour parvenir à l'élaboration de ces concepts. En effet, les nombreuses expressions du destin dans la culture antique expriment non seulement la difficulté de se représenter ce concept, prémisses aux interrogations sur la nature du temps qui se développent depuis l'expansion des sciences fondamentales, mais également à quel point le destin est une perception subjective du monde, le faisant cristallisation d'une interprétation de l'environnement par l'individu.

Puis le destin sera abordé sous l'angle de la transcendance, en tant que structure de la pensée et de la culture occidentale moderne. Au travers de l'interprétation des formes que prend ce concept dans cette pensée philosophique et littéraire, l'analyse portera sur la présence quotidienne de la puissance divine dans le monde. Au travers de cette analyse, le des-

¹² Herbert, Frank, Children of Dune, édition Ace book, New York, 1987, p.99.

Version originale: « unless you understand that Time isn't what it appears, I can't even begin to explain. [Paul] suspected it. He stood at the edge of realization, but fell back. Now it's up to Ghani and to [Leto 2] ».

¹³ Ce choix est justifié par une citation de Werner Heisenberg: « Ce qui, dès le début, a distingué la pensée grecque de celle des autres peuples, c'est la faculté d'élever une question posée au niveau d'un principe et par conséquent d'aboutir à des points de vue susceptibles d'ordonner le pot-pourri des expériences et de les rendre accessibles à la pensée humaine [...]. Le lecteur des auteurs grecs a ainsi la possibilité de s'exercer à manier l'outil le plus puissant que la pensée occidentale ait jamais forgé », in Heisenberg, Werner, La nature dans la physique contemporaine, édition Gallimard, Paris, 1962, p.62-63. Les concepts sur lesquels ils réfléchissaient étaient abordés de la manière la plus objective qu'il soit, afin de pouvoir concevoir leurs pensées de manière ordonnée.

tin en tant que limite voulue par Élohim sera abordé, afin de montrer comment l'humain se considérait élément central du monde, monde lui-même entièrement soumis à la coulpe de la divinité.

Le troisième chapitre portera sur le détachement progressif de l'humain de cette conception de la transcendance. Cette analyse permettra de saisir les subtilités de cette pensée philosophique sur le destin, et de mettre en valeur son évolution au fil des siècles. À partir de l'évolution de la conscience des individus sur eux-mêmes et leur analyse personnelle du monde, nous verrons comment les penseurs donnèrent plus ou moins de place à la spontanéité humaine dans la conduite de leurs jours, jusqu'à ce que la religion ne puisse plus endiguer la volonté de l'individu de se vouloir libre, et de cesser de se croire tributaire d'un ordre supérieur dont les représentations terrestres bafouaient leur existence.

Puis, la pensée moderne du destin sera abordée par l'intermédiaire des pensées de Kant, et de Nietzsche, avant de plonger dans l'analyse du monde du vingtième siècle. Ce choix provient de l'influence de ces deux penseurs sur la conception de l'individu sur lui-même. En effet, avec la finalité et la Providence de Kant, l'humain devenait libre de toute pré-destination, tout en étant inscrit dans un schéma idéal qui faisait de lui le dépositaire de son propre accomplissement, tandis qu'avec Nietzsche, c'est la volonté d'évolution, de ne pas se sentir être abouti par le simple fait de se savoir être, qui était prôné, afin de pousser l'humain toujours plus avant, de plus en plus détaché des amarres du passé. Ces deux pensées seront rejointes par l'analyse conceptuelle du monde d'après la seconde guerre mondiale, monde plongé dans la découverte des possibilités de l'individu sur lui-même et sur son environnement. Par cette interprétation du potentiel de l'humain, cette étude montrera comment l'individu peut s'exprimer dans un milieu qui ne le restreint en rien.

La seconde partie de cette étude se concentrera sur les relations qu'entretiennent la science et l'humain. Dans le premier chapitre, l'analyse de l'évolution de la perception de l'humain sur lui-même mettra en avant comment le développement de la science transforma le quotidien de l'individu. Au travers des nouvelles connaissances de l'univers, la perception du destin humain se retrouva profondément changée, passant d'un ordre anthropocentriste à un ordre naturel et évolutionniste. À partir de cette perception, la deuxième partie de ce

chapitre mettra en avant l'impact que cette nouvelle manière de penser eut sur la société humaine, et par cet intermédiaire sur la perception de l'humain sur ce qu'il est et ce qu'il peut accomplir. Pour illustrer ce propos, l'analyse des idées des récits d'anticipations permettra de mettre en lumière la pensée de l'humain en tant qu'élément essentiel de la perception et de l'évolution de l'humain et de la société humaine. Cette interprétation permettra d'évoquer l'importance de la littérature du futur dans la perception de l'individu sur lui-même, préfiguration de ce que la science-fiction tente de faire, et de ce que le Cycle de Dune accomplit.

Le deuxième chapitre de la seconde partie se concentrera sur l'impact que la littérature d'anticipation eut sur le monde moderne. Au travers des auteurs comme Villiers de L'Isle Adam ou Asimov, leurs idées sur le monde futur seront évoquées en parallèle des possibilités de notre monde, afin de montrer que les pensées des grands auteurs de science-fiction ont non seulement influencé leur futur, mais ont également ouvert de nouvelles voies d'interprétation et de recherches au sein des disciplines majeures du savoir. À partir de cela, c'est tout un pan de l'avenir qui sera abordé, un avenir où la science et l'humain ne feront plus qu'un. Par cette étude particulière, le futur proche sera évoqué comme un espace où l'évolution de la science permettra également l'évolution de l'humain au-delà de ses propres limites. Par cela, l'accent sera mis sur l'interprétation faite par les auteurs sur les bienfaits de la science sur l'individu, et sur les extrapolations du destin de l'humain.

Le troisième chapitre sera quant à lui structuré autour d'une pensée autre sur l'évolution de l'humain. Plutôt que de mettre la science comme moyen dernier d'évolution de l'être, l'esprit sera mis en avant. La raison de cette orientation tient au fait premier que la science est un outil extérieur à l'humain, un supplément qui ne fait pas partie de lui, mais qui provient de lui, alors que l'esprit est la fondation de l'individu en tant qu'individu. C'est autour de cette affirmation que le destin sera pensé autrement, un destin basé sur une évolution non simplement de la matière, mais également des capacités de l'esprit à concevoir et à comprendre le monde. Autour de cette pensée, c'est l'implication de l'individu dans son temps qui prend forme, faisant de l'être une partie d'un tout dont il est à la fois dépendant, mais également l'expression. L'analyse de cette pensée permettra de donner une importance

grandissante au principe de conception de l'humanité par l'humain, renforçant l'idée de développement de la Vie dans la conception du destin.

Le chapitre quatre de cette partie insistera sur l'impact de la science sur le quotidien et sur la possibilité de faire de l'esprit la prochaine frontière à dépasser. Puis nous verrons comment l'esprit de l'humain peut concevoir, saisir et se représenter des espaces qui échappent aux sens. Par l'explication des notions de la physique fondamentale, ce chapitre mettra en avant les possibilités de la science et de l'esprit liés ensemble afin de repenser le monde et ses lois. À partir de cela, le temps sera abordé non plus comme il le fut auparavant, mais comme un principe issu simplement de l'humain. Cette nouvelle manière de voir permettra d'aborder le concept du destin autrement, non plus concentré sur un point dans le temps, mais comme une interprétation due à l'individu sur son environnement. Avec cela, le temps sera abordé non plus comme une réalité, mais comme une perception du monde, faisant du concept du destin un élément illusoire et figeant, et donc opposé à la vie.

Enfin, dans la dernière partie, l'étude présente se dirigera vers l'analyse du Cycle de Dune. Divisée en trois chapitres, se concentrant chacun sur les notions différentes du destin représentées par les personnages centraux des œuvres, le premier se concentrera sur la description de l'univers de l'œuvre en tant que représentation du monde du temps de l'écriture, un monde soumis aux affres de l'industrie et de l'individualisme sous forme de destruction du monde et de l'humain par l'humain. Ensuite, l'étude portera pleinement sur le personnage de Paul Atréides, de sa perception du temps et du destin sous la forme de l'analyse poussée du passé et du présent pour comprendre de quoi le futur proche sera constitué. À partir de cela, la prescience en tant qu'élément essentiel du personnage de Paul sera étudiée, afin de montrer comment la pensée de Paul sur le temps et la relation qu'entretient le passé dans la connaissance du destin font que ce personnage considère le futur comme la représentation d'une continuité indépassable par l'humain. Cette pensée, qui fait du destin une réalité au cœur de l'existence de l'être, une réalité irrémédiable car la seule permettant la continuité de la vie.

Dans un second temps, le personnage d'Alia sera étudié, en tant que personnage prisonnier du temps, mais également comme métaconcept de l'être apeuré par le temps. Son

personnage, sans réelle identité, se forme autour de la présence de l'autre. Cette attitude forme un ensemble instable, faisant du personnage d'Alia un être sans réelle valeur vivante, terrorisée par la mort qui est à la base de son être. À partir de cette réalité de son être, la forme du destin qu'elle représente sera étudiée comme étant la forme ultime de l'individualisme, aboutissant à une incompréhension de ce qu'est la vie, et par corollaire à la destruction de tout ce qui n'est pas elle. Le concept de destin sera, par ce personnage, analysé selon ce rapport étroit entre l'être et le monde, comme symbole d'une vision destructrice lorsqu'elle est considérée de manière exclusive.

Enfin, dans la dernière partie, le personnage de Leto 2, représentation du destin transhistorique, sera étudié selon son rapport particulier au temps, et sur ce qu'il définit comme étant la réalité du temps et du destin. Au travers de son évolution physique et intellectuelle, le concept du destin sera reconsidéré selon des normes non plus restrictives, mais potentielles. De son stade d'enfant qui se cherche et qui choisit de devenir le guide de l'humanité vers une nouvelle perception du destin, jusqu'à sa mort en tant qu'Empereur-Dieu et le symbole de mort du temps limitatif qu'il représente par sa qualité de prescient ultime, le personnage de Leto 2 permettra de mettre en avant une nouvelle manière d'appréhender le destin en tant que cadre dans lequel la vie évolue, un espace de potentialités qui se doit de demeurer potentialité afin de ne pas restreindre la Vie, et donc de détruire sa réalité première, qui est d'être uniquement potentiel, et non pas figée.

Enfin, dans la conclusion, après avoir réaffirmé les valeurs prônées dans la thèse, une ouverture sera faite sur ce qu'implique la considération du destin en tant que potentialité. À partir de ce qui aura été dit, que le destin est le champ des possibles de la Vie, et donc la créativité sans limite, le destin et la vie seront repensés sous une forme nouvelle et primordiale, afin de pouvoir faire émerger de cette pensée une nouvelle manière de voir la Vie, sous la forme de l'énergie, détachée de toute spécialisation, simplement en tant que potentiel.

Première partie: occurrences conceptuelles du destin

Chapitre 1: variations du concept de destin dans la pensée antique

Destin tragique: Moira

Le théâtre Grec fut construit sur un monde qui était encore incompris des humains: le soleil, la mer, la vie, étaient des éléments dont la pertinence et la cohérence n'avaient aucun ancrage dans l'existence des humains. Qu'était la vie, comment le monde pouvait posséder, au travers de tant de chaos, une harmonie si forte ? Ces questions ne recevaient de réponses que grâce au concept des dieux, des puissances supérieures inaccessibles aux humains qui, par leur travail, assuraient la stabilité du monde. Dans cette stabilité se trouvaient également celles des actions humaines qui, en tant que partie intégrante de la nature, étaient régies par ceux qui se trouvaient au-dessus des mortels. Ces êtres étaient imaginés dotés de la puissance d'agir sur la nature, mais cette puissance ne pouvait, en aucun cas, perturber le principe fondateur du monde: le destin.

Le destin était omniprésent. Dans leur manière de concevoir le monde, les Grecs possédaient le moyen de comprendre leur environnement: qu'importaient les violences naturelles ou humaines, tout cela n'était que la manifestation des dieux, êtres immortels qui pouvaient agir sur le monde des humains. Cet équilibre se trouve représentée dans la Théogonie d'Hésiode, où la généalogie des dieux est décrite, depuis Ouranos et Gaia, qui enfantèrent, entre autres, Kronos. Par extension des définitions, le temps était, pour les Grecs, issu de la terre et du ciel. Ce trio est l'ensemble des éléments nécessaires à l'existence de l'humain: la terre comme support, le ciel comme couvercle et le temps comme principe de mouvement de la matière. En partant de cette situation, le monde humain, représenté par les dieux nés de ces trois divinités, était construit de telle manière que le temps pouvait se développer et enfanter l'existence. De cela, l'humanité se caractérisait selon un principe simple: elle est constituée par les enfants du temps, dont leur existence n'est possible que par leur filiation

avec Kronos. Par extension, Zeus, « ce père des dieux et des hommes »¹⁴, est le lien entre ce temps de qui tout vient, et les hommes. Puisqu'ils sont enfants du temps, le temps les régit et, par corollaire, le temps de chaque humain est inscrit en eux. En se définissant descendants du temps, les Grecs de l'antiquité ont inscrit leur propre finalité, leur réalité, en fonction d'un temps qui englobe tout, qui comprend tout de ce qui était, est et sera. En se faisant enfants du temps, les Grecs se faisaient jouets du destin vu comme un temps contrôlé, hors de leur portée. Cependant, le destin, élément temporel, n'est pas abordé dans la Théogonie, mais dans les récits humains, par l'intermédiaire des luttes humaines.

L'émergence du destin dans la culture grecque est homérique, Illiadique¹⁵. Dans le cas, héroïque, d'Homère, l'humain n'a pas la prétention de vouloir s'élever au niveau des dieux. Il ne fait qu'avancer vers l'après, dans l'acceptation complète de sa nature et de ses obligations. Lors du combat entre Achille et Hector, à de nombreuses reprises Hector sent que son destin est de périr sous les armes d'Achille. Cependant, il ne recule en rien, il fait face à son destin, prêt à subir le courroux du grec. Zeus, dans l'Olympe, accablé par ce qu'il voit, tente de sauver Hector, mais les dieux ne peuvent s'opposer à ce qui doit arriver: « le Père Zeus déploya ses balances d'or, et il y mit deux Kères de la mort violente, l'une pour Akhilleus et l'autre pour Hektôr dompteur de chevaux. Et il les éleva en les tenant par le milieu, et le jour fatal de Hektôr descendit vers les demeures d'Aidès »¹⁶. Face à cette réalité qu'il ne peut changer, Zeus accepte que le Troyen soit frappé par la mort. L'acte de la pesée sur la balance d'or qu'opère Zeus montre bien que le choix de ce qui va advenir au Héros troyen n'est pas de son ressort. Il ne peut décider par lui-même de ce qui arrivera, car de plus grandes forces que les siennes sont à l'œuvre. Bien que Zeus, dans la cosmogonie, détrôna Kronos et libéra ses frères et sœurs de l'estomac insatiable de leur père, étant par cela celui qui vainquit le temps, il ne peut pas même sauver un simple mortel de son trépas futur. Il ne

¹⁴ Hésiode, Théogonie, vers 16, version électronique, traduit par Ernest Falconnet, Société du Panthéon Littéraire, Paris.

¹⁵ Non pas que le destin ne fut jamais évoqué avant qu'Homère ne le fasse, car le Gilgamesh fait état de cette volonté de vouloir dépasser son propre état, le destin lié à sa condition d'être mortel, pour parvenir à un nouvel état: celui d'être divin, que le temps n'atteint plus.

¹⁶ Homère, Iliade, traduction de Leconte de Lisle, Chant 22.

peut que consulter la balance d'or, afin de connaître le résultat de ce qui est en train de se jouer. La Moira est la plus forte.

La Moira est l'appellation singulière de la trinité féminine des Parques. Parfois issues de Zeus et de Thémis, parfois filles de Nox, toujours craintes pour leur puissance qui ne souffre d'aucune perversion, les Parques, Clotho, Lachésis et Atropos, sont celles qui filent et observent le fil des êtres vivants, mortels ou dieux, et tranchent la vie des humains lorsque leur temps est venu. Les Parques sont des divinités observatrices qui, à la différence des autres dieux qui rentrent en contact avec les mortels, ne se limitent qu'à leur strict rôle: celui d'observer le monde des mortels et des dieux et de dispenser la mort lorsque cela se doit. Elles sont vues non comme des actrices, mais comme des intermédiaires entre le monde des vivants et le monde de l'Hadés. Par cette situation particulière, elles ne sont jamais en contact avec un monde ou l'autre. Elles font partie d'un entre-deux, un lieu sans définition précise qui leur octroie, par cela, une puissance plus grande que celle de tous les autres dieux: l'objectivité. Par cette objectivité, le destin est conçu comme universel, soumis à lui-seul. Il est parfait, détaché des passions et du monde. Et puisqu'il est représenté par des êtres que même les dieux ne peuvent influencer, il devient l'image d'un hors temps, capable de savoir de quoi l'avenir sera fait.

Leur puissance est grande, comme en témoigne le chant Orphique qui leur est dédié, où la Parque a connaissance de l'avenir dans sa totalité. Les Parques (ou la Parque, car elle est parfois simple femme, parfois trois; le principe d'Hésiode sera choisi pour éviter toute confusion), bien qu'elles soient assimilées à des divinités, n'en sont pas moins supérieures à toutes les autres. Leur situation d'entre-deux les fait détachées de toute possibilité de jugement. Les Parques ne jugent pas, au contraire des humains et des dieux, qui se laissent posséder par leurs passions. Si Zeus utilise la balance d'or afin de connaître le sort d'Hector et d'Achille, c'est uniquement parce qu'il se doit de ne pas laisser interférer ses propres sentiments dans la bataille qui se déroule entre les deux grands héros. Le symbole que représente la balance, objet de pesée, et donc d'expression de la réalité naturelle, exprime l'objectivité, la réalité pure qui ne souffre d'aucune influence. Les Parques sont sollicitées pour que leur intransigeance et leur impartialité exprime le futur véritable, celui qui se doit d'être.

Cette vision du destin entièrement détachée du monde sensible, du monde des humains et des dieux, marque une première approche significative du concept de destin. Le destin était considéré, dans la pensée grecque, comme un élément inhérent au monde, un principe fondateur qui, plus que d'ordonner le monde, lui donnait sa logique. Dans son livre The Origins of European Thought: About the Body, the Mind, the Soul, the World, time and Fate, Richard Bronxton Onians parle du destin grec selon un principe d'antécédents-effets: «Antecedence in time is sometimes definitely expressed, but the connection between the mystical action of the powers above and the experience of its effect by men appears to be felt as a logical necessity rather than a temporal sequence »¹⁷. Cette logique du monde établit un principe de cohérence première sur le monde: chaque chose se produisant dans le monde est conceptualisée par les humains comme provenant de l'idée que les dieux, qui ont créé le monde et en ont structuré chacune des parties, en ont fait. Ainsi, le monde trouve sa logique en lui-même, par le dessein dont il est l'expression. Et il en est de même pour les sentiments et les actions humaines:

In Homer, one is struck by the fact that his heroes with all their magnificent vitality and activity feel themselves at every turn not free agents but passive instruments or victims of other powers [...]. An idea, an emotion, an impulse came to him [...]. Some god had inspired or blinded him.¹⁸

Tous les faits et pensées des anciens grecs étaient perçus comme des éléments extérieurs à eux. Ils n'étaient, pour eux, que des jouets aux mains des forces supérieures qui s'affrontaient par leur intermédiaire. Ainsi, les choix et leurs conséquences sur l'existence des mortels n'étaient pas considérés par les anciens Grecs comme émergeant de leur esprit propre, mais des êtres divins qui dirigeaient le monde. La notion de destin de cette période était in-

¹⁷ Onians, Richard Broxton, The Origins of European Thought: About the Body, the Mind, the Soul, the World, time and Fate, Cambridge University Press, 1951, p.356.

Traduction: « L'antécédence dans le temps est quelque chose exprimée de manière définitive, mais les connexions entre l'action mystique des puissances du dessus et l'expérience de ces effets sur les humains apparaît comme étant ressentis telle une nécessité logique plus qu'un enchaînement logique ».

¹⁸ Ibid, p.303.

Traduction: Chez Homère, on est frappé par le fait que ses héros avec toute leur magnifique vitalité et leur énergie se considèrent eux-mêmes en fin de compte non pas comme des agents libres mais des instruments passifs, ou des victimes de puissances étrangères [...]. Une idée, une émotion, une impulsion vient à eux [...]. Un dieu l'inspire ou l'aveugle.

timelement liée à cette expérience de pensée qui définissait le monde comme une pièce de théâtre, où les personnages étaient, à l'avance, dépositaires d'un rôle figé qui ne pouvait s'écarter de ce qui avait été décidé au début des temps.

C'est dans cette structure particulière du monde imaginée par Sophocle qu'opère le destin tragique. Développant, sur des bases mythiques connues, ses tragédies, Sophocle mettait en avant des thématiques fortes comme celle du destin. Antigone, Ajax, ou bien Œdipe, tous les héros de ses tragédies sont soumis à la précision sans faille de leur condition, qui les poussent inexorablement vers une fin qu'ils ne peuvent qu'accepter lorsqu'elle s'impose à eux. Lors de la guerre de Troie, dans le camp Grec, Ajax, en désaccord avec Ulysse, devient fou et égorge un troupeau de mouton, au lieu de tuer ceux de son camp. Après coup, se rendant compte de sa folie, il se donne lui-même la mort. À la fin de la pièce, le Coryphée, en guise d'exphrasis, dit: « L'homme ne connaît et ne comprend que ce qu'il voit. Et nul, pas même les devins, ne peut connaître l'avenir. Et l'homme va vers son destin, vers l'inconnu, comme un aveugle »¹⁹. Par cette phrase se résume la pensée de l'époque, qui se concentrait sur l'inéluctabilité des faits et gestes dont l'humain ne pouvait saisir la portée réelle. Les conséquences profondes des actes, le futur, faisaient partie d'un domaine que l'humain ne pouvait pas comprendre par lui-même, et cela qu'importent tous les pouvoirs dont il pouvait disposer. Ajax, malgré sa puissance, malgré le respect dont il était investi, malgré toute sa grandeur au sein du peuple grec, ne pouvait que finir déchu de toutes ses qualités lorsqu'Athéna, afin de protéger Ulysse, corrompt son esprit.

Les dieux sont au-dessus des mortels, et cela le théâtre de Sophocle en permet une description forte. Œdipe, celui qui était porté par le succès et la félicité après s'être échappé de Corinthe, afin de ne pas tuer son père comme lui avait révélé l'Oracle de Delphes, est montré agissant dans la pleine ligne de son destin, provoquant chez lui la révélation de sa destinée. Œdipe devient le symbole de la prise de conscience de la réalité conçue par les Grecs: les yeux crevés par sa propre main, Œdipe crie au monde sa démence qui enfin s'éteint pour

¹⁹ Sophocle, *Ajax*, in *Tragédies de Sophocle*, Édition Union Latine, Paris, p.139.

le ramener dans son monde, le véritable monde: celui où les prophéties s'accomplissent, quoi que les mortels fassent pour leur échapper. Plutôt que de devenir fou, Œdipe se rend compte de sa folie et décide de la repousser afin de revenir dans le monde. Il choisit alors de quitter sa condition de héros et, ainsi, redevient humain.

Car Œdipe, comme tout héros grec, est désigné ainsi pour deux raisons particulières: la première est celle qui touche le monde sensible. Œdipe est un esprit supérieur, un être dont l'intelligence n'a pas d'égal. L'épreuve de la sphinge est l'événement qui porte Œdipe au-dessus des autres humains: en remportant la victoire de l'intelligence contre une bête fantastique, il se détache de la sphère humaine pour se rapprocher des dieux. Il est héros, car par ses actes il se distingue de ses contemporains. La position de Tyran de Thèbes qui lui est octroyée par les habitants de la cité est une récompense pour sa bravoure, mais aussi un titre social qui le rend supérieur aux mortels. C'est un gage de confiance envers ses qualités. Il est également considéré comme un héros, car il fait partie de cette petite minorité de personnes qui symbolisent la volonté de renverser leur destin. Ce faisant, c'est toute la hiérarchie divine qu'ils essayent de mettre à bas, afin de prouver que l'être humain, le mortel, peut renverser l'instance divine, s'émanciper de ses créateurs-contrôleurs, pour vivre sa vie comme il l'entend. Le héros de Sophocle est un humain qui tente de se libérer de sa situation initiale afin de parvenir à un nouveau niveau de conscience et d'action, d'où les dieux sont absents, simples spectateurs de ce qui arrive.

Par ce fait, Œdipe devient le représentant d'une l'humanité qui souhaite se séparer des dieux afin de vivre sa propre existence. La raison de cette attitude vient du fait que les dieux ne sont pas tangibles dans la vie des personnages. Dans Œdipe Roi, aucun dieu n'est représenté. Ils ne sont évoqués que par l'intermédiaire de l'Oracle de Delphes, nommé à plusieurs reprises, et par Tirésias, dont la qualité de devin est due au don fait par Zeus, après la malédiction d'Héra. Outre ces deux évocations, les dieux sont absents de la vie d'Œdipe. Rien d'étonnant alors à ce qu'il veuille à tout prix prouver sa puissance personnelle, et ne tienne aucun compte des avertissements des représentants humains des dieux.

Dès la première allocution d'Œdipe, le ton est donné: alors que la ville est souillée par la peste, et que les habitants brûlent de l'encens, ce ne sont pas les dieux qui viennent, mais Œdipe:

Enfants du vieux Cadmos, que faites-vous agenouillés ainsi et qui suppliez-vous ? Vos plaintes couvrent la ville dans l'odeur de l'encens répandu... je suis venu vers vous, mes petits, j'accours à votre appel. Je suis le seul à pouvoir vous comprendre, moi, le célèbre Œdipe.²⁰

Par cet acte, le héros définit le monde dans lequel il vit: les dieux ne sont pas essentiels; leur présence dans le monde est possible mais les mortels n'ont pas besoin d'eux pour résoudre leurs problèmes. Pour connaître et guérir, les humains ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Le questionnement d'Œdipe est une preuve immédiate de cette situation: le fait de s'agenouiller démontre une soumission, une différence essentielle entre les deux parties: les maîtres et les serviteurs. Cependant, pour Œdipe, la réalité est tout autre: ils ne s'adressent pas à un dieu, mais à un humain, qui certes est célèbre, mais n'en demeure pas moins humain. L'encens qui est répandu dans la ville est une offrande faite aux dieux, pour qu'ils acceptent les prières et les écoutent; mais encore une fois, ce ne sont pas des dieux qui viennent, mais Œdipe. S'avançant ainsi face aux Thébains, Œdipe crée un monde nouveau, où les dieux ne sont pas présents. À partir de cet instant, un monde nouveau tente d'être créé par Œdipe: un monde sans dieux, un monde sans destin.

Cependant, la réalité de son monde oblige rapidement Œdipe à accepter qu'il n'est qu'un humain mortel destiné à subir le poids des actes des dieux. Plus le monde autour de lui se révèle différent du sien, plus son arrogance grandit, jusqu'à atteindre la démesure. Face à Tirésias qui lui dévoile la vérité de sa quête, Œdipe ne peut que repousser ce représentant des dieux qui, selon lui, ne sait rien. Alors que Tirésias annonce que « ce qui doit s'accomplir s'accomplira tout seul, que je parle ou que je me taise »²¹, Œdipe lui lance: « la vérité, d'où la tiendras-tu ? Surement pas de ta science... »²². Tout ce que l'aveugle dit est folie, et seul un humain peut découvrir la vérité, grâce à son intelligence, par « [sa] seule

²⁰ Sophocle, *Œdipe Roi*, in *Tragédies de Sophocle*, Édition Union Latine, Paris, p.75.

²¹ Ibid, p.87.

²² Ibid, p.88.

clairvoyance »²³. Cette vérité, Œdipe va la découvrir: le monde n'est pas que la simple réalité humaine; le destin conduit chaque individu vers sa propre fin, sans que celui-ci puisse s'en écarter.

Le destin est ce qu'Œdipe a suivi depuis sa naissance, un schéma où tout ce qui devait se produire s'est produit, entraînant à leur suite un cycle de conséquences qui ont abouti à l'accomplissement de la destinée de chacun: le meurtre de Laïos par Œdipe et l'inceste que ce dernier opère avec sa mère Jocaste. Tout devient alors clair pour Œdipe qui décide de se rendre aveugle. Mais ce geste n'est pas un simple refus de la réalité. C'est une prise de conscience de la vérité de son monde.

Lorsque Œdipe devient aveugle, la lumière de ce monde lui est à jamais retirée. Cet acte, hautement symbolique, met en avant la prise de conscience d'Œdipe sur son monde: un monde où les apparences sont trompeuses, où l'invisible est présent. Durant sa vie, Œdipe, fort de son intelligence, avait négligé que l'individu n'est qu'un point dans une immensité, une parcelle de perception qui ne peut saisir la réalité que dans la limite de sa propre compréhension du monde. Ce qui lui est caché n'est pas inexistant, et la somme des actes passés et présents forment une toile dans laquelle les humains sont piégés, incapables de se déplacer à leur aise et dans la direction qu'ils auraient choisie par pure liberté. Le monde sensible est un monde où les choix, les décisions et les actions reposent sur une harmonie définie depuis les débuts des temps, et qu'importe leur volonté, les humains ne peuvent qu'aller le long de leur fil, ce fil que les Parques tissent, observent, et tranchent lorsque le temps est venu.

Le destin, dans les œuvres grecques, se retrouve non pas inscrit dans l'existence à la manière d'une loi connue. Le destin s'apprend, se ressent au travers de ceux qui pensaient pouvoir agir de leur plein gré. Les héros, humains de valeurs, sont ceux qui, par leurs efforts, se sont retrouvés confrontés aux limites de leur définition, au point le plus proche des dieux: celui où la vérité éclate, crue, réelle et implacable, que nul mortel ne peut changer. Le destin grec était cette force, immense, qui donnait son sens à toute existence: l'ordre su-

²³ Sophocle, *Œdipe Roi*, op cit, p.90.

pramondain. C'est sur la base de cet ordre que les stoïciens développèrent une pensée du destin, qui se détache de la pensée tragique: une pensée qui donne à la nature son caractère immuable, et par cela ne devant pas être source de douleur, et à l'acte humain une importance fondamentale, car c'est par l'acte que le destin s'accomplit.

Le destin selon les stoïciens

Le destin avait, dans la pensée grecque, deux positions différentes, représentées par le commun et par les héros. Reprenant les mots de Cicéron, voici ce qu'il en était:

Il existait deux opinions sur lesquelles se partageaient les anciens philosophes, les uns pensant que tout se produisait par le destin, en sorte que ce destin apportait la force de la nécessité (Démocrite, Héraclite, Empédocle, Aristote étaient de cet avis), les autres pour qui les mouvements volontaires de l'âme existaient sans aucune intervention du destin.²⁴

La première occurrence du destin était celle des humains lambda, pris dans la toile sans fin des désirs et des volontés divines, qui ne pouvaient que s'en remettre au bon vouloir des immortels pour avoir une vie sans soucis. La « force de la nécessité », dont il est question au-dessus, est le point essentiel dans la conduite du monde, l'élément déterminant du schéma: l'immuable était un fait avéré, une condition de l'existence du monde, qui tendait en tous points vers une fin dont l'issue, inaccessible aux humains, relevait de la seule pensée des dieux et, principalement, de leur maître à tous: Zeus. La nécessité englobait tous les faits qui participaient à la conduite du monde, et les humains, eux aussi, étaient inclus dans cette idée. La seconde occurrence était celle des héros, qui se voulaient libres des pensées des dieux. Par cette liberté, les héros pensaient pouvoir abroger leur servitude et agir non en adéquation avec un plan prédéfini, mais en symbiose avec leurs pensées et désirs, selon leur propre manière de concevoir le monde. Les héros, figures subjectives par excellence, œuvraient pour leur salut personnel, mais aussi pour celui de tous les humains. En combattant, par leur propre volonté, les dangers du monde, en tentant à tout prix de contrecarrer les instances du destin, les héros représentaient la volonté de l'humain d'être libre pour lui-même,

²⁴ Cicéron, *De fato*, traduction de Vincent Ravasse, juin 2002, version électronique, livre 17, parag 39, p.32.

et non pas soumis aux volontés statiques des dieux. Le héros était l'incarnation du mouvement pur, de l'être que la nature toute puissante exprimée par les dieux ne pouvait restreindre.

C'est dans l'entre-deux de ces définitions du destin que la pensée stoïcienne se démarque. Les stoïciens définissaient le principe du bonheur sur la base première de la vertu, qui permettait de se libérer de toute tentation extérieure en la rendant caduque, après en avoir démontré son inutilité. Afin de pouvoir définir cette inutilité, et par la suite l'impossibilité pour l'humain de pouvoir changer certaines règles et certains principes naturels, les stoïciens prônèrent le détachement face à tout fait dont l'immutabilité était avérée. Ainsi, la recherche du bonheur passait par l'acceptation de l'incapacité de l'humain à influencer certains principes hors de sa portée: ceux de la nature, « car tout ce que font les Dieux est plein de prévoyance. Le hasard même n'agit pas sans coopérer avec la nature, et sans avoir une certaine connexité et un certain entrelacement avec l'ordre que la Providence a constitué »²⁵. Établi à l'intérieur de cette philosophie de la pensée, l'être humain n'a pas à s'enquérir ni à s'inquiéter des faits qui ne dépendent pas de lui, car leur exécution, au sein de la nature, est dépendante des dieux et de la Providence. Par eux, le monde est harmonieux, plein d'une cohérence que l'être humain, même s'il ne peut pas la comprendre, se doit d'accepter, car tous les éléments autour de lui sont liés afin de faire du monde un lieu d'universalité.

À partir de ce postulat, les stoïciens ont développé une manière de concevoir le temps et le destin en relation avec ce relâchement de l'individu et de sa pensée autour des phénomènes et actions hors de sa portée. Marc-Aurèle définit l'existence humaine ainsi:

Le temps que dure la vie de l'homme n'est qu'un point; son être est dans un perpétuel écoulement; ses sensations ne sont que ténèbres. Son corps composé de tant d'éléments est la proie facile de la corruption; son âme est un ouragan; son destin est une énigme obscure.²⁶

Par l'énumération des éléments constitutifs de l'être humain en relation avec des éléments naturels, l'empereur romain édifie un environnement philosophique propice à l'achemine-

²⁵ Marc-Aurèle, Pensées pour moi-même, livre 2, traduction par Mario Meunier, édition Flammarion, décembre 1997, paragraphe 3.

²⁶ Ibid, Livre 2, parag 17.

ment de son idée sur la vie de l'individu. En décrivant l'existence humaine soumise aux lois de l'éphémère et du mouvement, Marc-Aurèle l'englobe dans un schéma de non-contrôle qui la définit comme un élément sur lequel l'esprit humain n'a aucune prise directe, qu'il ne peut que subir, sans possibilité de contrôle réel sur elle. L'individu se doit donc « [d'accepter] les événements de tout ordre et le sort qui lui échoit, comme une émanation de la source d'où il vient lui-même »²⁷, car ceux-ci sont la vérité de l'être, ce qui existe au-delà de ce que l'humain pense être. L'humain est une extension de la source, de la nature. Il lui est donc soumis en tout, même dans les actes qu'il pense effectuer librement.

De cette manière de concevoir le monde et le destin de l'individu, Cicéron nous rapporte l'exemple du paresseux qui, dans sa maladie, est soumis au principe du destin: « Si le destin veut que tu guérisses de cette maladie, que tu fasses ou non appel au médecin, tu guériras »²⁸. Par cet exemple, l'auteur romain apporte l'idée d'un destin qui n'est pas dépendant des actes humains, mais de la finalité de l'individu: si le destin était ainsi, quiconque, en état en passivité, parviendrait tout de même à accomplir son destin. Les actes de chacun ne seraient qu'une illusion, des faits non-essentiels pour l'aboutissement de l'être qui parviendrait à accomplir ce que le destin lui a octroyé, sans même avoir à agir pour cela. Cependant, cet exemple, dans la pensée stoïcienne, est caduque, par le fait que les actes humains, même s'ils sont inscrits dans l'éternité et destinés à se réaliser, ont besoin des causes précédentes pour se réaliser. Marc-Aurèle énonce cette réalité lorsqu'il écrit: « De même que l'univers, qui est le corps immense que nous voyons, est rempli et se compose de tous les corps particuliers, de même, le destin, qui est la cause que nous savons, se compose de toutes les causes particulières »²⁹. Le destin n'est pas dans l'aboutissement, mais dans la manière de procéder pour parvenir à cet accomplissement. Le particulier, pris dans son ensemble, forme le tout dans lequel l'humain évolue, et son action, prédestinée, est inscrite dans le schéma du destin, de telle sorte que l'humain agit en adéquation avec son destin. L'argument du paresseux, cité au-dessus, est un contre-exemple sans réalité, car la guérison ou non de l'individu

²⁷ Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*, op. cit, Livre 2, parag 17.

²⁸ Cicéron, *De fato*, op cit, livre 12, parag 28.

²⁹ Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*, op cit, livre 5, paragraphe 8.

est en relation intime avec les actions précédentes. L'humain n'est plus un être de passivité, ou bien un individu qui ne peut que faire ce que le destin lui enjoint d'accomplir. Le temps des héros frappés au sommet de leur gloire par la rétribution d'actes passés qui ressortent par la fatalité du temps s'efface progressivement pour un monde où l'individu peut agir, dans la limite de ses possibilités, en adéquation partielle ou totale avec le destin.

Par ce postulat de l'action inscrite dans le mouvement du destin, la pensée des stoïciens sur le destin s'apparente à un cadre dans lequel les actions humaines particulières opèrent. Le destin n'est pas un principe figé, qui se doit d'arriver à maturation, et ce qu'importent les actes humains. Le destin est avant tout affaire de mouvements, d'actes et de pensées qui, bien qu'ils semblent libres, ne sont que des réactions à des causes qui amènent des conséquences, qui à leur tour seront les causes d'autres actes. Le destin stoïcien n'est donc pas une manière figée de se représenter le destin, tel que cela fut le cas dans les tragédies grecques, mais une manière dynamique de se représenter le monde.

Dans son article Prédiction du futur et action humaine, Jean-Baptiste Gourinat définit le destin stoïcien grâce au mot « confatal »³⁰. Par l'utilisation de ce mot, M Gourinat met en avant l'idée essentielle du destin stoïcien, que les faits et les actes entrepris dans une vie participent au destin. De cette manière de voir le destin, les stoïciens l'ont défini ainsi: « Le destin est la raison du monde, ou la loi des choses qui sont régies par la providence dans le monde, ou bien la raison conformément à laquelle ce qui est devenu, est devenu, ce qui devient, devient, et ce qui sera, sera »³¹. Le destin est représenté par l'agencement des actions orchestrées par les humains selon un schéma précis structuré par la nature-raison du monde, selon laquelle l'équilibre des faits définit le monde et lui permet de conserver son équilibre raisonnable. Le monde est ainsi structuré selon une harmonie qui lie les différents temps de l'être, faisant que le passé, le présent et le futur sont intrinsèquement coordonnés afin de permettre au monde d'être, plutôt que de sombrer dans le chaos.

³⁰ Romeyer Dherbey, Gilbert, Gourinat, Jean-Baptiste, Prédiction du futur et action humaine dans le traité de Chrysippe sur le destin, bibliothèque d'histoire de la philosophie, Paris, 2005, p.249.

³¹ Gourinat, Jean-Baptiste, Prédiction du futur et action humaine dans le traité de Chrysippe sur le destin, op cit, p.259.

Cette manière de penser le destin permet de créer un monde dans lequel toute chose est reliée à son ensemble. Le destin est donc présent, car la trame principale du monde est co-existante à celle de toute vie. La Nature, agissant dans un principe de raison immuable, ne peut pas être influencée par les humains. Elle est donc non changeante (ce qui justifie l'existence des devins, qui peuvent prévoir le futur, dans certaines limites). Cependant, à l'intérieur de la Nature du monde, les actes humains participent à l'évolution du monde, faisant de l'environnement de chacun un espace dans lequel le destin n'est plus immuable et figé, hors de toute participation, mais un espace dans lequel l'humain, en agissant, façonne le destin qui est le sien. À partir de ce postulat, les humains et autres formes de vie ne sont plus entièrement soumis passivement au destin; ceci s'explique par le champ des possibles qui s'ouvre à eux. L'exemple pris par Cicéron, tiré de la pensée de Chrysippe, pour illustrer cette idée est celui du cylindre poussé du haut d'une colline:

de même que celui qui a poussé le cylindre lui a fourni le début du mouvement, mais pas la rotation, de même la perception imprimera et tracera presque dans notre esprit son apparence, mais l'assentiment dépendra de nous et, une fois mis en mouvement par une influence extérieure, comme on l'a dit pour le cylindre, il évoluera naturellement par sa propre capacité.³²

Par cet exemple, Chrysippe façonne le monde selon des causes principales et des causes secondaires: les causes principales sont celles que l'on ne peut éviter, comme la gravité, la mort etc... et les causes secondaires sont celles qui parviennent à l'existence grâce aux actes humains. Ce qui est inscrit dans le monde comme étant indéniable représente la part principale du monde, et le reste, l'évolution du monde et des individus, ne dépend que de leurs actes, et non d'un résultat déterminé qui aboutira quoi qu'il advienne.

Les stoïciens, par cette démonstration, façonnèrent un monde régi par un destin cadre, dans lequel l'humain évolue selon ses possibilités et ses capacités, mues par les actions qu'il entreprend dans son environnement. C'est par ce principe de mouvement que le monde évolue. Cependant, comme le souligne Cicéron dans son De fato, le destin peut également englober l'idée de Chrysippe d'action secondaire, de telle manière que ce que l'humain fait de

³² Cicéron, De fato, op cit, chap 19, parag 43, p.18.

lui-même est déjà inclus dans l'action principale; l'action secondaire ne semblerait libre que par une illusion de l'humain sur lui-même, qui ne parviendrait pas à accepter d'être soumis au mouvement de la Nature.

L'explication donnée pour contrer cette pensée met encore une fois en avant l'idée de choix et de possibilité de l'humain, qui peut, même sous l'influence de causes naturelles, choisir d'aller à l'encontre de ce que la logique naturelle, le destin, voudrait. « Dans les cas où elles [les choses] dépendent de nous, le destin [...] est absent »³³. Si le destin est absent de certaines parties de notre existence, alors le destin, à la différence de celui de Sophocle et d'Homère, n'est pas un plan préétabli qui ne peut souffrir d'aucune modification, mais un cadre, dans lequel le nombre d'actions possibles par l'humain est limité par lui-même. Dans cette manière de concevoir le monde, l'humain devient un être non plus ballotté par les dieux, mais un individu agissant, dans la mesure de ses possibilités, pour son propre devenir, qu'il influence à sa manière.

Cette influence est cependant limitée par l'encadrement dans lequel elle exerce sa fonction. L'humain ne peut que participer à son existence dans la direction que la nature fait prendre à son existence. En aucun cas il ne peut changer radicalement de vie. La représentation de ce possible est courante dans la mythologie grecque, principalement dans le cadre des châtements imposés par les dieux à celles et ceux qui ont tenté de les berner. Sisyphe demeure, dans cette vision, un très bon exemple: condamné à pousser inlassablement un rocher pour avoir réussi à se jouer des dieux, et donc de son destin, à plusieurs reprises, sa punition est à son image: l'ordre des choses répond à un effort conjugué de l'ensemble des éléments du système afin que tout concorde, sous peine de gaspiller ses efforts et de devoir, jusqu'à la fin des temps, reproduire, encore et encore, les mêmes gestes. En agissant de manière différente de ce qui était prévu dans le cycle de la vie, principalement en dupant Perséphone et en revenant à la vie, Sisyphe s'est imposé lui-même ses propres tourments. Le destin stoïcien reprend cette manière de concevoir le monde: l'action des humains n'est pas saisie dans un carcan, mais elle se doit de respecter les limites de son milieu. Cependant, la

³³ Cicéron, *De fato*, op cit, paragraphe 45.

liberté de ne pas être contraint de suivre l'ordre du monde à tout prix ouvre également la voie au changement.

Cette nouvelle liberté d'action est le champ du changement. Le monde, bien que dirigé vers un instant déjà déterminé, n'est pas rigide, mais soumis à des modifications qui ne sont pas toutes prévues. Dans le cadre du destin stoïcien, l'humain peut agir comme il l'entend, et devient par la même l'architecte de son propre changement personnel. Marc-Aurèle l'annonce par ces mots: « Tout est soumis au changement. Et toi-même tu es sujet à une perpétuelle modification, et, sous certains rapports, à une destruction perpétuelle. L'univers entier est comme toi »³⁴. En acceptant le fait que l'univers change de la même manière que l'humain, l'humain se retrouve dans un espace qui subit une influence continue, qui est déterminée en partie par les actions faites par l'humain. Même si ces dernières sont tributaires de la volonté des dieux, c'est l'humain qui, par ses actes et la manière dont il les conduit, influence la nature et qui, par cela, crée le monde tel qu'il se devrait d'être. Le destin continue d'exister, mais dans les limites plus restreintes de la nature et du but de chacun, plutôt que dans le parcours. Des chemins d'actions s'ouvrent de toutes parts, permettant aux humains de ne plus se sentir emprisonnés dans une ligne de conduite, mais ayant une certaine liberté, un choix possible au sein de leur existence, qui participe à la globalité.

Cette idée du chemin implique également l'idée de souffrance et de douleur pour celui qui ne respecte pas l'ordre des choses. Comme Sisyphe qui, au lieu de prendre place aux Champs Élysées, doit souffrir de pousser une immense pierre, l'humain qui ne respecte pas l'ordre naturel du monde se voit trainé par lui, et s'impose par cela des souffrances qui seraient inexistantes dans le cas contraire. La nature conserve donc une forme de toute-puissance, par le fait qu'elle est, elle-même, la voie première et la moins dénuée de douleurs pour celles et ceux qui suivent son cours. La liberté de l'humain est donc toute relative, dépendante de l'importance que l'on accorde à la liberté soumise à la souffrance, ou bien à la contrition qui permet d'accéder à une certaine forme de bonheur, puisqu'en accord avec le dessein des dieux.

³⁴ Marc-Aurèle, Pensées pour moi-même, op cit, livre 9, paragraphe 19.

Ce premier changement dans la perception de la liberté de l'humain ouvre une nouvelle dimension pour ce dernier. Auparavant être totalement soumis aux fluctuations des dieux, emprisonné dans une nature qui décidait pour lui de ses limites, l'humain devient un être aux possibilités croissantes, que seule lui dicte sa conscience, et qui se reflètent dans ses actes. L'évolution de l'être par lui-même débute.

La liberté en laisse

Cette première évolution de la notion de destin dans la pensée occidentale a eu pour conséquence la naissance d'une nouvelle pensée, un revirement dans les possibilités offertes par l'humain sur l'humain. Dans le théâtre d'Eschyle, « l'idée du destin apparaît avec une force toute particulière. C'est une puissance invincible qui préside à toutes les révolutions du monde »³⁵. Cette force, que nul ne peut empêcher, devient réelle, « au gré d'un aveugle caprice ou d'une justice sévère »³⁶. Par cette pensée, le monde selon cette philosophie apparaît soumis aux impératifs d'un monde supérieur qui dicte son pouvoir et ses volontés à la matière du monde sensible et donc des humains. De cette manière, le concept du destin est représenté non pas comme un élément théorique inscrit dans le monde telle une définition qui serait impalpable, mais, comme l'écrit Patin dans son Essai sur la fatalité dans le théâtre grec, comme « une sorte de personnage vivant et agissant »³⁷. Cependant, ce personnage a la puissance des dieux, et l'humain, face à lui, ne peut que se soumettre ou mourir.

Cette pensée avait son intérêt: l'humain ne pouvait agir de manière brutale ou irréfléchie sans risquer d'encourir le châtement des dieux. Cet aspect moralisateur était un moyen particulièrement efficace de dissuader les actes et pensées violentes des humains, afin de restreindre leurs actions inconsidérées. Dans un milieu où les peuples étaient désunis, pris dans un monde qu'ils ne connaissaient pas, les humains se devaient de coopérer afin d'assurer leur survie. Cette manière de contenir les pensées chaotiques des humains est d'ailleurs

³⁵ Maury, Louis-Ferdinand-Alfred, Histoire des religions de la Grèce Antique, tome 3, Librairie philosophique de Ladrangue, Paris, 1859, p.54. Édition numérique google-book: <http://books.google.ca/books?id=cGoBAAAAQAAJ&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=false>.

³⁶ Maury, Louis-Ferdinand-Alfred, Histoire des religions de la Grèce Antique, tome 3, op cit, p.54.

³⁷ Idem.

représentée dans Œdipe Roi de Sophocle par l'intermédiaire de la sphinge: cet animal composite, constitué des parties anatomiques d'un corps de lion, d'ailes d'oiseau et du buste d'une femme, est la concrétisation de la peur de l'inconnu de l'humain. Cet animal mythique représentait la sauvagerie (le lion) alliée à l'inaccessible (l'oiseau) que la femme cannibale, la femme destructrice de sa propre création, venait amplifier. Sans le secours de l'inconnu humain, protecteur de sa propre espèce en plus de lui-même, l'humanité ne pouvait survivre.

Le fait de vivre en société était un élément constitutif de la survie de l'humain, une preuve de sa vertu et de sa tolérance. Cependant, cette vertu ne pouvait rien face à la puissance du destin, qui balayait tout sur son passage, ne laissant que sa vérité derrière elle. Cassandre, dont le pouvoir de divination ne pouvait convaincre quiconque, est l'exemple de cette vertu que le destin orchestré par les dieux brise sans vergogne. Elle s'efforça d'empêcher que la guerre de Troie ait lieu et que nombre de personnes meurent, mais rien ne pouvait contrecarrer l'édit du destin. Sa vertu, sa volonté de sauver des vies, ne pu rien face à la puissance de la malédiction d'Apollon. Le destin, cette force implacable et sourde, pesait sur les existences des êtres, sans que rien ne puisse être fait pour le contrebalancer. Les humains, même rassemblés en société, ne pouvaient s'opposer aux édits du destin.

Pourtant, l'évolution du destin dans la pensée grecque se poursuivit, permettant de laisser une place plus grande pour les actes humains, apportant à leur suite une plus grande force au principe de responsabilité et de justice humaine. En effet, qu'importaient les punitions pour les actes mauvais si l'acteur du crime n'était que l'exécutant d'un destin dont il ne pouvait se libérer. « Tombons-nous dans l'erreur, persistons-nous dans une pensée coupable, c'est Dieu qui nous aveugle. Il n'éclaire que ceux qui sont dignes de l'être »³⁸. Afin de ne plus rapporter les pensées et les actes mauvais aux seules instances divines et de pouvoir juger l'humain sur lui-même plutôt que sur une prédestination qui ne requérait aucune catharsis, la pensée du destin a évolué vers la croyance en un nouveau type de destin, qui n'était plus la simple représentation de la pensée des dieux. Marc-Aurèle définit cette position en expliquant que « pour l'être raisonnable qui vit en société, le mal, ainsi que le bien, ne consiste pas dans ce qu'il pense, mais dans ce qu'il fait. C'est comme la vertu et le vice,

³⁸ Maury, Louis-Ferdinand-Alfred, Histoire des religions de la Grèce Antique, tome 3, op cit, p.61.

qui, pour lui, ne consistent pas davantage dans la pensée, mais dans l'action »³⁹. L'acte de l'individu devient de plus en plus important aux yeux des humains, car il trouve en lui-même sa justification plutôt que de n'être que l'image de ce qui se devait d'être, sans possibilité de différence. L'action de l'individu devient une marque de sa personnalité, la façade de l'être dans la société qui s'expose dans sa réalité première. Dès lors, l'humain devient responsable de ses actes, acquérant ainsi une nouvelle dimension qui lui est propre. La parabole du chien et de la charrette permet de mieux comprendre comment le destin était perçu:

Eux aussi Zénon et Chrysippe, affirmaient que tout est destin avec l'exemple suivant. Quand un chien est attaché à une charrette, s'il veut la suivre, il est tiré et il la suit, faisant coïncider son acte spontané avec la nécessité; mais s'il ne veut pas la suivre, il y sera contraint dans tous les cas. De même en est-il des hommes: même s'ils ne le veulent pas, ils seront dans tous les cas contraints de suivre leur destin.⁴⁰

Cet exemple illustre le principe de la liberté en laisse telle qu'elle était pensée par les stoïciens: l'humain est soumis à un mouvement qui l'entraîne en avant, dans une direction générale dont il ne peut s'échapper. Cette direction est celle de la nature, des principes fondamentaux de la vie, qui va d'un point présent à un point futur. Tout est dirigé par ce mouvement, qui ne peut être remis en question. Il est naturel, ce qui signifie qu'il n'est tributaire d'aucun mouvement supérieur. Il est une origine, ce qui définit l'ensemble du monde. Dans ce système, l'être existe, son existence est reliée à la nature par le cycle des saisons, par l'évolution du corps, par maintes choses qui agissent sur l'ensemble des êtres. La nature est omniprésente, c'est à dire qu'elle s'applique à tous sans distinction. À l'intérieur de la nature se trouvent les humains particuliers⁴¹ qui peuvent choisir d'agir selon leurs intentions. Cependant, la pensée stoïcienne limitait le principe d'action, le restreignant à un champ ténu dépendant des possibilités de chacun, qui se confrontaient constamment aux nécessités imposées par la nature. Pourtant, le changement est évoqué: l'humain peut agir, même si son

³⁹ Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*, op cit, livre 9, paragraphe 16.

⁴⁰ Hippolyte, *Réfutation des hérésies*, livre 1, chapitre 21, in Long, Arthur Anthony et Sedley David N. Les philosophes Hellnistiques: les stoïciens, édition flammariion, 2001, p.475.

⁴¹ Note de l'auteur: le principe d'évolution et de construction de l'individu en relation avec les influences extérieures, aussi bien géographiques que sociologiques, ne seront pas abordées ici afin de ne pas empiéter sur les chapitres suivants, qui exploreront ces idées dans les temps où ces idées auront pris formes dans la société.

existence sera toujours poussée par le principe naturel. Cette nouvelle conception du destin eut un impact important dans la conception de l'humain sur lui-même. Pour la première fois, l'individu n'était plus un jouet sans liberté, mais un individu dont les possibilités dépendaient en partie de lui. Cette nouvelle liberté plaçait l'humain dans un nouveau rapport avec son environnement, car même s'il n'était pas encore entièrement libre, il se séparait, pour la première fois, des contraintes inébranlables de la nature et des dieux.

Dans la définition même de l'humain, ce dernier devenait responsable. Par cela :

une morale nouvelle qui plaçait la distinction du bien ou du mal [se formait], non plus dans les actes matériels, mais, avant tout, dans l'intention. Cette conception épurée de la loi morale ne pouvait s'accommoder de la fatalité [...], mais il lui fallait garantir au moins le libre-arbitre.⁴²

La notion du libre-arbitre apparaît avec le destin stoïcien et, à sa suite, toute une ouverture sur la conscience de l'être et du soi. Comment parvenir à concilier, dans une même vision du monde, les principes de contrôle de l'humain par la volonté des dieux, et le libre-arbitre, qui met en avant la possibilité d'agir de son propre chef ? Pour la première fois, l'humain se voyait investi d'une faculté nouvelle, a-naturelle. Au-delà du schéma préétabli de la nature et des dieux, dont l'ordonnance des actes répondait à un plan particulier, l'humain n'était plus obligatoirement contraint, mais pouvait, de sa propre initiative, suivre le chemin tout tracé de l'avenir.

Les possibilités de l'être furent accrues par cette pensée nouvelle, qui ne se séparait pas du destin, mais qui permettait de prendre certaines libertés vis-à-vis de lui. L'humain devenait un acteur de sa vie, et ne remettait plus sans condition ses malheurs et ses succès entre les mains des dieux. La réussite d'une entreprise dépendait des efforts fournis, et de l'application des humains dans celles-ci. L'agir n'était plus alors considéré comme la simple manifestation matérielle des volontés divines. L'humain n'était plus un être contrôlé, une marionnette entre les mains des dieux, mais un individu conscient doté d'une certaine forme de liberté.

⁴² Bouché-Leclercq, Auguste, Histoire de la Divination dans l'antiquité, collection Horos, édition Jérôme Millon, Grenoble, 2003, p.41.

Cette forme de liberté était toute relative, car les humains, inscrits dans la nature par leur lien direct avec Zeus, dont le plan coordonne toute chose, participaient tout de même au plan universel défini par le dieu des dieux. Ainsi, le destin, tel qu'il fut conçu par les stoïciens, n'était pas encore perçu selon un principe individuel, mais toujours en relation avec le macrocosme primordial. Cette conception établit le lien extrême qui structurait la pensée grecque vis-à-vis de l'environnement. Par leur méconnaissance de leur monde, qui ne se basait que sur une structure simple (que ce soit sur des racines divines, ou bien élémentaires, ou atomistes simples), les grecs se sentaient en relation directe avec la nature, partie d'un tout dont ils étaient une des expressions. Cette manière de concevoir l'univers était donc une prise de position indirecte sur le rapport des humains avec le monde. Le destin stoïcien, comme le destin tragique, n'était pas à percevoir comme une fatalité implacable qui ne répondait qu'aux sursauts parfois fantasques de dieux puérils. Le destin était la marque superbe de l'être qui coexistait dans un milieu dont il faisait partie, et dont chaque action, chaque volonté, avait une répercussion dans le futur.

Ainsi, le destin n'avait de fatalité que dans les perturbations qu'il provoquait. La fatalité, dans la pensée de l'antiquité, n'était qu'une réaction à la volonté de scission de l'individu de son propre groupe. C'est dans la démesure que l'humain percevait et était frappé par la fatalité, et non dans la conduite claire de ses jours. La fatalité était la malédiction de ceux qui se voulaient différents, hors du monde.

En opposition, les humains qui se consacraient pleinement à une vie commune, inscrite dans le mouvement de leur temps, n'avaient en outre aucun doute sur l'état qui était le leur: ceints dans un espace et un temps créé et dirigé par les dieux, soumis à des lois qui leur étaient difficilement compréhensibles mais qu'ils acceptaient comme une norme immuable, leur existence ne pouvait qu'aboutir à l'issue logique de toute forme de vie: une mort inscrite dans le cycle du temps, décidée selon les actes commis durant le temps de leur vie; ils acceptaient leur présent comme le résultat de leur passé.

L'humain de l'antiquité grecque est soumis. Mais de cette soumission s'extirpe des tentatives d'évasion, des volontés fortes qui tentent, contre vents et marées, de contrecarrer la

vague immense du destin. Les héros de la mythologie furent de ceux là: des âmes puissantes, les plus fortes, cristallisations de toutes les vertus de l'humain, qui étaient projetées dans un monde, image du réel, pour devenir les symboles de cette croyance, que le monde avait des règles, et que l'humain était un jouet pour les forces divines. Par ces représentations, les Grecs signifiaient l'impossibilité pour l'humain d'aller contre sa propre nature, contre les fondements mêmes de son être. Il existe un système, des règles, qui ne peuvent être abrogées, ou bien détournées, car l'humain reste un être de nature, et sa volonté, émanation de l'être et du corps, ne peut être qu'avec eux, qu'avec ce lien indissociable aux allures de malédiction. L'humain est un être de nature, animé d'un esprit qui tend vers le divin. Ces deux éléments sont en opposition dans les récits monothéistes occidentaux, dans la bible et les récits chrétiens, où l'humain, libre d'agir comme il le souhaite, est toujours rattrapé par la volonté du divin. C'est cette volonté supérieure qui sera, alors, l'incarnation du destin.

Chapitre 2: visions transcendantales du destin

La genèse: les limites de l'humain par Élohim

Le récit de la Genèse est significatif dans la pensée de l'humain sur son destin. En élaborant le récit de sa création, l'humain se représenta dans ses propres limites, dans ce qui le caractérisait. Par les qualités qu'il s'octroya dans ces textes, l'humain tenta de se définir. De cette tentative ressort le besoin de connaître son origine, et ce qui justifie son existence. Les récits de la Genèse permettent de comprendre comment l'humain se percevait dans son environnement. Cette compréhension est essentielle, car c'est elle qui sert de base à l'évolution du concept de destin dans la culture occidentale. Comprendre pourquoi les humains placèrent, tout d'abord, leur destin entre les mains d'un démiurge, permet de comprendre le rapport qui existait entre l'humain et sa propre finitude, ainsi que l'évolution de cette pensée au cours des siècles.

Dès les premiers versets de la Genèse, le lecteur se retrouve confronté à la présence ultime et indéniable de Élohim architecte, dont la pensée et le verbe sont à l'origine du monde. « Au commencement, Élohim créa les cieux et la terre »⁴³. Par cet acte de création, Élohim est défini comme le commencement de toute chose. Par cela, chaque chose est contenue dans son esprit et dépend de sa volonté. Puis la lumière, le ciel, la terre, la végétation, le soleil et la lune, les animaux et, en dernier, l'homme, et à sa suite la femme⁴⁴. Puis, lorsqu'il leur parla, il leur dit ceci: « Fructifiez et multipliez-vous, remplissez la terre et dominez-la, ayez autorité sur les poissons de la mer et les oiseaux des cieux, sur tout vivant qui remue sur la terre »⁴⁵. Ainsi, la parole de Élohim est première et dernière. Par sa voix, Élohim dicte les actes du monde et de ses créatures, selon sa volonté. De plus, la création de l'humain: « alors Iahvé Élohim forma l'homme, poussière provenant du sol, et il insuffla en

⁴³ Bible, ancien testament, édition de la Pléiade, édition publiée sous la direction d'Édouard Dhorme Genèse, Chapitre 1, verset 1, p.3.

⁴⁴ Note de l'auteur: pour des soucis de lisibilité, homme et femme seront rassemblés sous le mot "humain".

⁴⁵ Bible, Genèse, op cit, Chapitre 1, verset 28, p.5.

ses narines une haleine de vie et l'homme devint âme vivante »⁴⁶ est l'exemple de la toute-puissance de Élohim sur la matière, car lui seul parvient à donner la vie à partir de l'inerte. Cette puissance crée la relation entre l'humain et Élohim, dont la puissance et l'ascendance font de lui l'être suprême auquel l'humain se soumet. Les appellations utilisées afin d'introduire l'idée de Élohim sont d'ailleurs fortement connotées, permettant au lecteur-auditeur des différentes époques de souligner le lien hiérarchique existant entre l'humain et Élohim. L'humain est un vassal de Élohim, et le verbe de Élohim se doit d'être ordre pour l'humain.

C'est dans ce contexte, après avoir défini le rapport de l'humain face au reste de la création, que Élohim donne son impératif catégorique à l'humain, sa première limite: « De tout arbre du jardin tu pourras manger, mais de l'arbre de la science du bien et du mal tu n'en mangeras pas, car du jour où tu en mangeras, tu mourras »⁴⁷. Ce passage est le premier où l'idée de la mort, et donc de la temporalité de l'humain, est abordée dans la Bible. La limite de l'humain, évoquée par l'acte de mort, devient la définition du temps de l'humain et du rapport qui existe entre eux. L'humain, qui n'était alors qu'un potentiel, la concrétisation des pouvoirs que Élohim avait investis en lui, se retrouve, par cette mise en garde, confronté à la possibilité d'une limite fondamentale, puisqu'elle concerne sa propre finitude, la cessation de son être. Le destin n'est alors, pour l'humain, que possibilité. Avec l'arbre à sa portée, l'humain est montré comme seul acteur de ses propres limites. Cette limite, qui se lie à la mort, est la connaissance.

La connaissance est désignée comme le fait de l'éloignement de l'humain de Élohim. En introduisant le concept de mortalité en lien avec le savoir, la curiosité et l'attrait de l'inconnu sont définis comme des éléments corrupteurs. L'humain, par l'intermédiaire du Serpent, se laisse tenter par le savoir et mord dans le Fruit. La tentation représentée par le Serpent est la métaphore de la part matérielle de l'humain, le besoin des sens qui s'oppose à l'esprit. En se laissant corrompre par un symbole chtonien, l'humain est représenté lié à sa part terrestre. Préférant s'attacher à la matière plutôt qu'à son esprit, l'humain marque son propre désir dans le monde, sa volonté personnelle de comprendre le monde par lui-même.

⁴⁶ Bible, Genèse, op cit, Chapitre 2, verset 7, p.7.

⁴⁷ Ibid, Chapitre 2, verset 16-17, p.8.

Plus que la connaissance, c'est l'envie de savoir qui corrompt l'humain. De cette envie de savoir et de la connaissance naît également le temps, qui agit sur l'humain non pas tel un châtement divin, mais comme une réalité qui était, auparavant, incapable de l'atteindre. En devenant un être pensant, l'humain s'inscrit dans le temps. Ainsi l'humain est défini dans la Bible, par l'accès à la connaissance, comme un être nouveau, dont la définition même se voit changée.

Le temps est ainsi relié à la matière, au corps et à l'influence exercée par lui sur l'individu. En s'inscrivant dans le temps, en devenant pensant, l'humain prend conscience de son être. Lorsque l'humain s'accapare cette connaissance, sa première prise de conscience est celle de son corps nu: « Alors se dessillèrent leurs yeux, à tous deux, et ils surent qu'ils étaient nus »⁴⁸. En prenant conscience de leur nudité, c'est toute leur matérialité qui est mise en avant, qui s'ouvre à eux. Le monde se révèle, et l'humain, à l'intérieur de ce monde, devient conscient de son individualité. L'individualité devient, dans le récit, la fondation de l'humain, ce par quoi il se définit lui-même. Par les mots octroyés à Élohim: « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, grâce à la science du bien et du mal! Maintenant il faut éviter qu'il étende sa main, prenne aussi de l'arbre de vie, en mange et vive à jamais »⁴⁹, l'humain ne peut plus continuer de vivre dans le Jardin d'Éden. Le renvoi de l'humain du Jardin est la représentation de la peur constante de l'humain face à sa propre limite dans le temps, face à sa propre mort. Cette incompatibilité entre la connaissance et l'immortalité tient au fait que seul Élohim est considéré comme pouvant posséder ces deux caractéristiques. L'humain, dans le récit, se voit refuser cette possibilité, car pourvu de ces deux qualités, ce dernier outrepasserait sa définition, pour se hisser au niveau du divin. Le temps devient l'expression du double choix de l'humain: celui de connaître les fondements de la matérialité, et donc de se porter vers elle, au détriment de se tourner vers le transcendant, et donc de privilégier le spirituel.

Lorsque le récit fait agir Élohim, qui repousse l'humain du jardin d'Éden, ce dernier est signifié dans sa nouvelle réalité: en devenant un être limité par le temps, l'humain est deve-

⁴⁸ Bible, Genèse, op cit, Chapitre 3, verset 7, p.10.

⁴⁹ Ibid, Chapitre 3, verset 22, p.12.

nu inférieur à Élohim, figure de l'esprit dans toute sa vérité. En désobéissant à Élohim, l'humain a rompu avec son propre esprit. Repoussant l'idéal, l'humain brise la potentialité qui faisait sa nature pour s'enfermer dans les sensations. Ce sont ces sensations qui sont désignées, dans le récit de la Genèse, comme la source des actes mauvais orchestrés par les descendants d'Adam et Ève. Malgré cette rupture, l'esprit, représenté par Élohim, conserve sur l'humain un pouvoir: celui de l'introspection, et de la conscience. lorsque Caïn, pris de jalousie, tue son frère Abel, Élohim le questionne: « Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi »⁵⁰. L'humain est ici représenté en prise avec sa propre conscience. Ce que Caïn a fait, poussé par la jalousie, est analysé par l'esprit, qui lui fait prendre conscience de son acte, et des raisons qui l'ont poussé à agir ainsi. Peu après, Élohim est décrit se parlant en ces termes: « Mon Esprit ne restera pas toujours dans l'homme, car il est encore chair. Ses jours seront de 120 ans »⁵¹. L'humain est désigné par une donnée temporelle figée par l'Esprit. Par cette limite, l'humain devient inscrit dans le temps, non plus uniquement par sa présence, mais également par son absence. Le destin de l'humain se retrouve être fixé par des nombres, par une quantité qui permet de signifier sa réalité. Cette réalité est la marque de la finitude de l'humain. Le destin devient une réalité: il fixe les possibilités de l'humain. Par la mort, l'humain est confronté au choix de ses propres actions. Puisqu'il ne peut pas faire tout ce qu'il voudrait, l'humain doit décider, selon ses propres envies, de ce qu'il souhaite faire durant le temps qui lui est imparti. Le destin de l'humain devient la réalité des choix que l'humain souhaite accomplir, et qui vont le définir.

Cependant ces actions, inscrites dans la matière, sont également l'expression d'une modification orchestrée dans la matière ou l'individu, qui rompt avec le projet initial de Élohim. En étant inscrit dans le monde et en pouvant agir sur lui, l'humain devient la représentation de la destruction du schéma original pour un nouveau monde, contrôlé par la matière. Ce monde est représenté dans l'épisode de la tour de Babel. Voulant fonder une nation «pour que nous ne soyons pas dispersés sur la surface de toute la terre »⁵², les humains décident de

⁵⁰ Bible, Genèse, op cit, Chapitre 4, verset 10, p.13.

⁵¹ Ibid, Chapitre 6, verset 3, p.18.

⁵² Ibid, Chapitre 11, Verset 4, p.35.

bâtir une tour « dont la tête [est] dans les cieux »⁵³. La portée symbolique de cette action tient au fait que, pour la première fois, la technique est montrée comme une tentative de l'humain de concurrencer Élohim. La technique devient, dans le récit, un palliatif pour tenter de compenser les limites physiques qui définissent l'humain, et ainsi outrepasser leur destin. Cependant, Élohim contrecarre cette action, en introduisant les langues dans la vie des humains. Ce mythe expose l'opposition entre la matière soumise à l'humain, et la force de la création pure: par l'intermédiaire des langues, le récit exprime la différence qui existe entre les humains, une différence non pas physique, mais spirituelle; sous l'apparence d'une unité de ressemblance, les humains sont décrits comme incapables de se comprendre. Cette incompréhension est l'interprétation. Ce qui change, après l'intervention de Élohim, n'est pas le langage, mais l'interprétation que les humains se font de ce qu'ils entendent. Par extension, c'est l'interprétation de tout ce qui constitue l'environnement qui est mis en avant. En tant qu'être particulier, l'humain devient, dans le récit, unique au sein même de sa population, avec ses propres attentes, nées de sa compréhension du monde. La tour de Babel, qui était, au début du mythe, la concrétisation d'un destin commun à l'ensemble des humains, devient l'expression du destin de l'humanité: l'humain ne peut plus revenir au niveau du couple originel car, en prenant conscience de son individualité, il s'est doté d'un destin unique, qui peut rentrer en opposition avec le destin de ses semblables. Alors que certains souhaitent élever l'humanité, d'autres en détruisent les efforts, ramenant l'humain à la terre: l'humain se définit alors par ses choix nés de sa volonté personnelle, de cette interprétation qui fait de l'humain un individu unique.

Au sein de cette population devenue diversifiée, des individus, qui prouvent leur désir de s'élever en exprimant leur dévotion envers Élohim, se voient investis d'un destin particulier dicté par la voix de Élohim. L'épisode de Noé est la représentation de la capacité de l'humain d'accepter un schéma détaché de la logique terrestre, et de tenter de corriger les erreurs de ses semblables. Alors que Élohim est décidé à effacer ce qu'il a fait, Noé, homme intègre, apparaît comme une nouvelle renaissance pour le monde. L'épisode de l'Arche est l'exemple de ce nouvel espoir, mais également de la volonté de Élohim de créer un écart

⁵³ Bible, Genèse, op cit, Chapitre 11, Verset 4, p.35.

entre le monde et lui. Noé, représentation terrestre de Élohim, est le premier humain à accepter les ordres du divin, à lui obéir sans condition. En se soumettant au choix de Élohim, Noé devient le symbole de l'acceptation que son existence n'est qu'une parcelle d'un plan plus vaste qu'il ne peut pleinement saisir. Lui faisant confiance, l'humain accepte d'être soumis aux commandements divins, annonces de ce qui sera, du destin de l'humanité. Cet épisode symbolise les capacités de l'humain lorsque celui-ci cesse de s'attacher à la matière, pour écouter son esprit. En arrêtant de considérer le monde physique comme la seule vérité, l'humain peut parvenir à se rapprocher de son origine, et à agir sur le monde de manière cohérente. Plutôt que de tenter de contrôler la matière pour son seul compte, l'humain peut, grâce à son esprit, reconstruire ce qui a été détruit. Par son esprit, l'humain peut exprimer son destin original, pour se sauver lui-même. En se sauvant de l'emprise de la matière, l'humain peut alors reconstruire le monde, non plus pour lui, mais pour le monde lui-même. Le destin de Noé, représentatif du destin qu'octroie l'esprit, est la création pour elle-même, et non pour l'individu. Avec cette nouvelle condition, Noé représente également la possibilité de l'humain face à la Vie. En sauvant un couple de chacune des espèces vivantes, l'humain ne fait pas que penser au repeuplement de la Terre, il permet à la diversité de la vie d'être préservée. Par cet épisode, la Vie est considérée dans son intégralité, et non plus sous un aspect purement humain: toutes les formes de vie se doivent d'être préservées de la disparition.

Toujours au sein du récit de la Genèse, le voyage d'Abram et de sa famille sont l'expression d'une autre facette du destin de l'humain. « À ta race je donnerai ce pays »⁵⁴ dit Élohim à Abram. Par la suite, Élohim annonce également à Abram que « ceux de [sa] race seront des hôtes dans un pays qui n'est pas à eux. On les asservira et on opprimera durant quatre cents ans »⁵⁵. Par cet exemple, le récit nous propose une autre perception de l'esprit et du destin de l'humain: au travers du temps, le destin de l'individu peut s'accomplir par le biais de sa descendance. L'individu ne doit pas simplement penser à sa propre existence, au temps que lui seul passe sur terre, mais également aux conséquences de ses actes, et à ce

⁵⁴ Bible, Genèse, op cit, Chapitre 12, Verset 7, p.38.

⁵⁵ Ibid, Chapitre 15, Verset 13, p.47-48.

qu'il lègue à sa descendance. Au travers de l'histoire d'Abram, l'humain est confronté aux limites de son destin et de son développement: les actes de chacun ont une influence sur le cours du monde et de ceux qui s'y trouvent, et s'y trouveront. Tous les actes ont des répercussions, et l'humain peut, en agissant en conscience du futur, permettre à ceux qui le suivront d'avoir un destin meilleur.

Dans le récit de la Genèse, l'humain apparaît limité. Par sa présence dans le monde physique, par la conscience qu'il possède du monde, qui dépend de sa propre perception de celui-ci, il se retrouve ceint dans un système né de lui, qui définit ses possibilités et ses actes. Cette limite est la raison première de ses actes: inscrit dans un temps particulier, l'humain doit faire des choix, qui influenceront le monde dans lequel il se trouve, et qui lui renverra, en écho, une image qui sera sa propre vision de son environnement. Le choix premier de l'humain, qui détermine toute la portée de ses actes, est d'écouter ou bien son corps, et d'agir pour lui-même, dans les limites de son corps, ou bien d'écouter son esprit, afin de se projeter au-delà de lui-même, et d'agir non en fonction de lui seul, mais également en pensant aux autres humains, et au futur. Par extension, le destin de l'humain, sa limite, se trouve dans son choix d'accepter ce qui se trouve hors de lui, ou de ne croire que ce que son corps lui permet de saisir. C'est au travers de cette conception de l'humain en relation avec son extérieur que l'individu construit le monde dans lequel il évolue. Cette construction, ici perçue dans le cadre des récits de la Bible, fut reprise dans les récits de chevalerie, histoires plus proches des individus de l'époque médiévale. Au travers de ces récits, la perception du destin par l'humain se retrouve renouvelée, non seulement en relation avec le Divin, mais également et surtout en relation avec l'humain.

Le destin dans les récits de Chevalerie

L'humain, emprisonné dans une réalité créée par Dieu, est soumis à la malédiction du temps. Quoi qu'il fasse, le temps limite l'humain, l'emprisonne dans une structure qui l'empêche de pouvoir réaliser ce qu'il souhaite pleinement: le jour et la nuit rythment sa vie, et son existence, après un temps limité, prend fin, emportant avec elle les possibles et les non-

faits. Cependant, les récits de chevalerie font état de personnages au destin suivi par Dieu, ceux dont la vie et la vertu les ont portés au plus proche du divin. C'est ainsi que les œuvres littéraires chrétiennes du Moyen-Âge représentèrent leurs héros chevaleresques. Les récits de chevalerie, tel ceux de Chrétien de Troyes, montrent cette relation étroite entre Dieu et les seigneurs humains, représentant de cette manière le rapport complexe que les humains avaient avec le temps et le destin.

La première réalité de cet état est l'emprise que le temps a sur les humains. Selon les cas, ils peuvent sembler jeunes à jamais, ou bien d'une vieillesse sage ne menaçant en rien leur existence. Dans la Chanson de Roland, Charlemagne, empereur des Francs et monarque divin, est représenté paré d'une barbe fleurie et d'un âge plus qu'honorable: « la siet li reis ki dulce France tient; Blanche ad la barbe et tut flurit le chief »⁵⁶ Par ces atours, Charlemagne est désigné comme jeune et vieux. L'adjectif « fleuri » qui complète le nom « tête » est une référence végétale, en relation directe avec l'arbre de Vie du jardin d'Éden; son corps, en relation intime avec la nature, puisque son âme est en relation avec Dieu, se pare de cet adjectif naturel afin de signifier aux auditeurs-lecteurs la relation privilégiée de Charlemagne avec Dieu. Il n'est pas un simple être humain, qui possède une longévité exceptionnelle par le secours de quelque artifice, mais bien parce que Dieu voit en lui un être bon et éclairé, qui respecte sa puissance et son ordre. En accord avec la dévotion de l'empereur, Dieu lui permet de vivre une vie longue et belle. Le temps de Charlemagne est donc un temps particulier qui, même s'il s'écoule de manière normale dans le monde, n'a pas les mêmes effets sur lui. Le récit fait état de cette temporalité afin de renforcer l'image quasi-divine de Charlemagne: en tant qu'empereur, Charlemagne est désigné comme un vassal direct de Dieu, qui est sur Terre afin de transmettre la volonté divine. L'empereur n'est pas montré comme un simple humain, mais comme une extension de Dieu.

Une situation temporelle particulière se retrouve dans les récits des chevaliers de la Table Ronde de Chrétien de Troyes. Dans le Perceval, alors que le chevalier est en discussion

⁵⁶ La chanson de Roland, Manuscrit d'Oxford, édition de la Geste Francor, Lyon, 1960, p.5. Traduction tirée de édition Bordas, réalisée par Gérard Moignet, Paris 1970: « Là est assis le roi qui gouverne la douce France; il a la barbe blanche et le chef tout fleuri ».

avec un Prudhomme, ce dernier évoque la vie du père du Roi Pêcheur, dont l'existence est maintenue par le pouvoir de Dieu, représenté par le Graal:

Ne ne cuidiez pas que il ait Luz ne lamproies ne salmon ; d'une sole hoiste li sainz hom, que l'an en cel graal li porte ; Sa vie sostient et conforte, tant sainte chose est li Graals. Et il, qui est esperitax C'autre chose ne li covient que l'oiste qui el graal vient. XII anz i a esté ainsi [...].⁵⁷

Le père du Roi Pêcheur est un humain dont la vie est prolongée par l'offrande du corps du Christ. En se nourrissant de l'hostie prise dans le Graal, le père du Roi pêcheur se nourrit directement au corps du fils de la divinité chrétienne. Par sa sainteté et celle de sa nourriture, cet humain se voit pourvue d'une existence particulière, qui est libérée des besoins des humains mortels. Le temps, pour lui, est particulier, dépourvu des affres du quotidien humain: les besoins corporels sont inutiles, puisque le corps du fils du divin lui est donné. En relation directe avec Dieu, le père du Roi Pêcheur est investi d'une vie longue, libéré des nécessités mêmes de la condition humaine.

Les humains en étroite relation avec Dieu deviennent donc des humains particuliers, que le temps affecte d'une manière unique. Libérés de la malédiction du temps, ces individus acquièrent une certaine forme d'immortalité, qui les place au-dessus de l'humanité. Le destin initial qui échoit à chaque humain se retrouve effacé par cette nouvelle condition. Ainsi, le destin devient non une condition immuable, mais bien un état de l'être qui peut être influencé par la relation de l'humain avec Dieu. Cette nouvelle donnée sur l'individu permet de comprendre le rapport que l'humain possédait avec le temps et le destin à cette époque: le temps et le destin n'étaient pas des principes rigides, qui ne pouvaient subir aucune altération, mais bien un état défini par Dieu sur les humains, en punition du péché originel d'Adam et Ève. Au travers de l'exemple du père du Roi Pêcheur, l'humain est montré comme n'étant pas maudit par le temps par définition, mais comme un potentiel dont l'expression qu'est l'existence évolue en fonction des actes accomplis; pour ceux qui œuvraient

⁵⁷ Chrétien de Troyes, Perceval ou le Roman du Graal, édition la Pochotèque, Paris, 1994 p.1130, vers 6346 - 6354.

Traduction: mais ne va pas t'imaginer qu'il ait brochet, lamproie ou saumon! Le saint homme, d'une seule hostie qu'on lui apporte dans ce graal; soutient et fortifie sa vie. Le graal est une sainte chose. Et lui si pur esprit qu'il ne lui faut pas autre chose que l'hostie qui vient dans le Graal. que depuis douze ans il vit ainsi.

pour éradiquer l'erreur et rétablir le royaume de Dieu sur Terre, à eux leur serait accordé une vie longue, presque entièrement détachée de la malédiction du temps.

Le destin de l'humain est pensé comme une part de Dieu, qui peut, lorsque l'humain œuvre pour la vérité, se trouver modifié, séparé de la nature première de l'humain afin de permettre à ce dernier de vivre hors du schéma classique de l'individu. Le destin est de nouveau renvoyé au-delà de la sphère du commun, du mesurable. Il est une qualité de l'individu qui n'a rien à voir avec son corps, avec la matière, mais avec l'esprit, la capacité de l'être à agir non en relation unique avec le monde sensible, mais avec un idéal qui, littéralement, le transcende. Cependant, cette réalité demeure une réalité humaine, puisque évoquée uniquement par le biais de l'humain, et non plus par l'intermédiaire de la parole de Dieu. De cette différence de point de vue, le destin se trouve, encore une fois, au-dehors de la sphère de l'humain. Ce n'est pas lui qui décide de sa situation, mais toujours la transcendance, qui génère les humains selon un schéma qu'elle seule connaît et qui ne peut être choisi ou modifié par l'immanence. Aussi, les humains qui sont dans les grâces de Dieu ne se rendent pas compte de leur particularité physique, tout comme ceux qui les côtoient. Charlemagne et les Chevaliers de la Table Ronde ne se distinguent pas de leurs semblables par des détails physiques particuliers. Ils sont beaux, pleins d'une jeunesse incroyable, mais en aucune manière cela les rend physiquement différents des autres. La société qui les entoure ne les traite pas comme des demis-dieux, mais comme des êtres humains, avec leur statut, et selon ce qu'ils connaissent de leur identité.

La différence fondamentale qui réside en ces individus n'est pas physique. La véritable modification de leur être se retrouve dans la quête dont ils ont été investis, et par cela dans les moyens qu'ils possèdent pour la mener à bien. Perceval et Charlemagne, au-delà de leur caractère humain, sont portés par une puissante volonté de réussite, qui est en lien direct avec leur objectif. Perceval, le chevalier émérite de Chrétien de Troyes, est porté par Dieu dans sa recherche du Graal, et s'il ne le libère pas la première fois ⁵⁸, ce n'est que par un

⁵⁸ Chrétien de Troyes, Perceval ou le Roman du Graal, op cit, p. 1039 vers 3239 - 3243: « Par devant els trespaser voit lo graal trestot descovert, mais il ne set cui l'en en sert. et si lo vdroit molt savoir, mais il en demandera voir».

Traduction: « Il [Perceval] voit par-devant eux repasser le graal entièrement visible. il ne sait pas qui l'on en sert, et pourtant il voudrait bien le savoir ».

manque de pureté dû à une action de jeunesse, et non par rapport à sa nature. Son destin est de retrouver le Graal et de libérer le Roi Pêcheur de la malédiction qui pèse sur lui. Dans le manuscrit de Mons, c'est une sorcière qui l'annonce avec le plus de précisions: « Je sais que nul assaut ni coup ne vous empêchera de terminer votre entreprise. Vous serez roi du Graal»⁵⁹. Ainsi, le destin de Perceval est annoncé et connu de lui, et de certains êtres particuliers. Son destin est donc de parvenir à cet état, donc d'agir afin que cette réalité devienne.

De plus, la particularité de ceux qui sont en relation avec Dieu se trouve dans les signes que leur envoie Dieu. Pour Perceval, les signes sont matériels, présents dans le monde, comme faisant partie intégrante de l'univers des personnages.

Or voici qu'au milieu de la nuit, il vint une clarté sur eux et un ange descendit qui portait le Graal. Les deux gisants virent cette lumière et sentirent sur eux ce passage[...].Hector ne pouvait comprendre le moyen de sa guérison. Perceval lui a expliqué le mystère de la puissance du Graal. ⁶⁰

Alors que Perceval est grièvement blessé, et que rien aux alentours ne peut le guérir, Dieu devient un intervenant qui agit avec diligence afin de sauver son champion. Le destin de Perceval ne peut être modifié en aucune manière. Les contraintes extérieures sont dépassées par la puissance de Dieu qui supplante les limites de la matière pour que son esprit, représenté au moyen des anges et des objets saints, puisse changer le monde, afin qu'il corresponde à ses attentes. Rien ne peut aller contre Dieu, qui a tout pouvoir sur la matière.

Pour le Charlemagne de la Chanson de Roland, le monde se présente différemment: il est plus pragmatique, plus commun. Les individus ne sont jamais confrontés directement à la présence du divin ou du diable. Seul l'empereur parvient à recevoir les messages de l'Autre, et jamais autrement que par l'intermédiaire de ses rêves⁶¹, d'une manière éthérée, et non directement comme ce fut le cas pour Perceval. Lorsque la tristesse touche Charlemagne, ce dernier est contacté par un ange qui lui révèle le futur: « Karles se dort cum hume travaillet. Seint Gabriel li ad Deus enveiet, l'Empereür li cumandet à garder. Li Angles est

⁵⁹ Chrétien de Troyes, Perceval, le roman du Graal, édition Gallimard, traduction Jean-Pierre Fouché et André Ortals, p.306.

⁶⁰ Ibid, p.330.

⁶¹ La connaissance de l'avenir dans les récits de chevalerie passe essentiellement par les rêves, tout comme il sera évoqué dans le cas de Paul Atréides dans la troisième partie de cette étude.

tute noit à sun chef. Par avisiun li ad anunciet D'une bataille ki encuntre lui ert: Senefiance l'en demustrat mult gref »⁶². Cette connaissance divine divulguée par l'intermédiaire de l'ange Gabriel permet à Charlemagne d'agir en conséquence, afin de pouvoir œuvrer pour la félicité de Dieu. Cette connaissance fait donc partie, dans l'œuvre, du schéma préétabli par Dieu afin que son ordre puisse advenir et que le monde s'achemine, peu à peu, vers le Royaume de Dieu sur Terre.

Rien ne peut donc s'opposer à la volonté de Dieu. Il possède un plan, une réalité qui ne peut que devenir vérité. Les humains, dans son schéma, sont ses instruments, quels qu'ils soient, dans l'accomplissement du futur. À l'intérieur du monde, les humains cependant agissent différemment, chacun d'une manière qui lui est propre. La question peut donc se poser de savoir si les humains, dans le schéma chrétien, possèdent une certaine forme de liberté, ou si leurs actes sont, eux aussi, inscrits dans la conduite du temps. Par l'attitude de Perceval, lors de sa première rencontre avec le Roi pécheur, la possibilité d'une limite au choix se distingue. En effet, lors de la discussion entre Perceval et le Prudhomme, ce dernier annonce à Perceval que: « Frere, molt t'a neü uns pechiez dont tu ne sez mot [...]. Por le pechié que tu en as, T'avint que tu ne demandas de la lance ne do graal »⁶³. Le péché de Perceval, à ce moment précis de l'histoire, le contraint de demeurer silencieux. Dieu l'empêche de ressentir le besoin d'interroger son hôte à propos de ces objets, car le chevalier n'est alors pas assez pur pour pouvoir lever la malédiction qui pèse sur le Roi Pécheur, qui ferait de lui le nouveau Roi Pécheur, dépositaire du Graal sur Terre. Le principe de la faute et de la rédemption joue donc un grand rôle dans ce récit. Dieu peut, lorsqu'il le juge, empêcher que certains individus agissent s'il ne les juge pas suffisamment purs. Le destin de ces individus est donc entre les mains de la transcendance, qui leur impose une existence particulière dont ils ne peuvent se départir, tant qu'ils n'ont pas fait amende honorable.

⁶² La chanson de Roland, manuscrit d'Oxford, op cit, p.72, v.2525 - 2531.

Traduction de Moignet, Gérard, édition op cit, p.111: « Charles s'endort comme un homme tourmenté. Dieu lui a envoyé Saint Gabriel: il lui command de garder l'Empereur. L'Ange reste toute la nuit à son chevet. Par une vision il lui a annoncé une bataille qui sera livrée contre lui: il lui en montre des signes très graves ».

⁶³ Chrétien de Troyes, Le roman de Perceval, op cit, p.1129, vers 6318 - 6327.

Traduction: « Mon frère, ce grand mal t'es d'un péché dont tu ne sais mot [...]. Pour le péché que tu as, il advint que tu n'as rien demandé ni de la lance, ni du graal ».

Dans le cas de Charlemagne, la situation est différente: Charlemagne, en tant qu'empereur, est un être qui suit constamment la voie de Dieu. Bien plus, Charlemagne, en tant que représentant de Dieu sur Terre, est lié à la puissance divine. Ses actes sont l'expression de la volonté divine. Lorsque Charlemagne prie Dieu de faire durer le jour, afin que les Francs puissent rattraper leurs ennemis et venger leurs morts, le soleil suspend sa course. Par le soleil, c'est le temps qui se retrouve suspendu, un temps particulier, puisqu'il s'agit simplement de la durée du jour qui s'allonge. Ce rallongement est le symbole de la puissance divine dans le récit, de la volonté de Dieu de permettre à Charlemagne de vaincre ses ennemis, mais il est surtout la marque symbolique de la vie de Charlemagne. Charlemagne est, dans la Chanson de Roland, l'interface visible du divin, un intermédiaire qui peut agir sur le monde en tant qu'humain et divin, afin de porter le destin du monde à sa réalisation. Charlemagne devient, dans le récit, l'expression du destin de l'humain, une norme idéale dont les personnages tentent, à leur manière, de se rapprocher ou de s'opposer. Roland, qui est décrit comme de la famille de Charlemagne, est le plus proche de ce dernier. Ses actes sont le reflet de la volonté d'accomplir le destin divin, afin de retirer du monde les mauvaises pensées qu'il contient. Pour cela, Roland n'hésite pas à se sacrifier, car il sait que son sacrifice permettra l'accomplissement du destin du monde. Lorsqu'il meurt, Roland devient un symbole, au même titre que Charlemagne. Il devient une figure christique, mi-humaine, mi-divine, qui permet aux humains d'accomplir leur objectif. Son destin était de mourir, afin que la corruption représentée par les sarrasins puisse être détruite par la volonté de vengeance de Charlemagne.

Les humains deviennent donc des représentations des différents destins probables, et par eux s'exprime le chemin qui mène au divin: l'humain se doit, dans son existence, de vivre sans avoir peur de la mort, car le monde physique n'est qu'une étape pour l'esprit. La véritable valeur de l'existence terrestre prônée dans ces récits se trouve dans l'abandon de l'individualité pour la collectivité représentée par la chrétienté, elle-même symbole de l'universalité de l'esprit.

Les récits médiévaux sont des histoires d'humains pour les humains, et ne permettent pas de définir le rapport théologique sur cette situation. Les philosophes tentèrent de com-

prendre dans quelle mesure l'humain pouvait agir dans la sphère de son univers. Parmi eux, Saint Augustin et Pascal s'attardèrent sur le rapport qu'entretenait l'humain avec son environnement.

Les contraintes temporelles de l'action humaine

L'humain se définit par son corps et son être. L'univers de l'individu passe par ces deux parties. C'est par elles que l'humain existe et est vu en train d'exister. Cette existence passe également par la capacité qu'a l'humain de pouvoir distinguer l'évolution de son environnement, les changements qui s'opèrent, qui sont la marque de l'existence. Cette distinction est la preuve sensible de l'existence du temps. Par l'évolution des choses autour de lui, et par la conscience que l'humain possède des limites qui définissent l'existence, le temps devient palpable, présent dans tout ce qui entoure l'individu. Cependant, la nature véritable du temps reste quelque chose de difficilement appréciable. Saint-Augustin, dans Les Confessions, évoque la particularité du temps par le biais d'une situation rhétorique: « Qu'est-ce donc, encore un coup, que le temps ? Si personne ne me le demande, je le comprends ; dès qu'on me le demande, et que je veux l'expliquer, je ne trouve plus rien »⁶⁴. Ce questionnement ne reçoit d'autre réponse qu'une affirmation sur la condition de mouvement du temps: « si, dans le temps, tout était fixe, si rien ne s'y écoulait, il n'y aurait point de temps passé; que, si rien ne devait succéder à ce qui passe, il n'y aurait point de temps futur; et que, si rien n'était actuellement, il n'y aurait point de temps présent »⁶⁵. Le temps ne trouve sa réalité que dans la preuve que l'on a de son existence, par le fait que le monde est soumis à un mouvement qui l'entraîne de hier vers demain. Ainsi, à la manière de Dieu qui est défini comme existant par le seul fait que l'humain ne peut devoir sa création qu'à un être transcendant, le temps, à sa suite, ne peut exister que par le fait du mouvement de la matière qui fut créée par Dieu. Cependant, Saint-Augustin refuse que le temps soit le simple mouvement des corps, une simple manifestation de la matière. Selon lui, le temps permet aux corps de se mouvoir. En voulant le mesurer, Saint-Augustin met en avant que, à la manière

⁶⁴ Saint-Augustin, Les Confessions, Édition Charpentier, Paris, 1841, chapitre 14, p. 338.

⁶⁵ Idem.

d'un son que l'on veut mesurer, il est impossible de mesurer le temps, car « ainsi, ce son, tant qu'il n'est pas terminé, ne saurait être mesuré »⁶⁶. Par cela, le temps ne peut être conceptualisé, car la définition qui en serait donnée ne pourrait prendre en compte qu'un aspect limité de ce qu'il est. De plus, puisque la matière est inscrite à l'intérieur du temps, les changements qui s'opèrent dans le monde ne sont que des preuves de la présence du temps. Aussi, le temps est un contenant pour la matière. Par corollaire, comme le temps n'a pas d'effet sur Dieu, puisque celui-ci est éternel, alors le temps est subordonné à Dieu. Par cette hiérarchie, le temps, qui contient les mouvements du monde, contient également l'idée de ce qui sera dans l'esprit de Dieu, c'est à dire le futur déjà présent dans l'esprit divin. Ainsi, le destin de l'humain est présent au monde, sous forme non encore exprimée. L'humain, en tant que subordonné au temps dans lequel il a été projeté par la volonté de Dieu, se doit d'agir à l'intérieur de son monde, de son présent, sans qu'il lui soit possible de connaître quelle en sera la fin, afin de faire advenir le destin. En cela réside le destin de l'individu, de ne pouvoir agir que sur son présent, sans connaître ce que le futur lui réservera.

À l'intérieur de ce système temporel qu'il ne peut que concevoir de manière subjective, l'humain perçoit le monde et se représente lui-même. Cependant, ce point de référence ne permet pas de définir l'existence d'une manière objective, comprimée qu'est l'observateur dans son rôle constant d'acteur unique de sa vie. Ce qu'il fait, ce qu'il pense, passe constamment par ce rapport que l'humain entretient avec lui-même. C'est dans cette prison physique que l'individu distingue tout ce qui est particulier, corporel, immanent, de ce qu'il ressent. De cette inadéquation entre la matière et la pensée est né le principe de l'âme, ce qui anime⁶⁷. Pascal caractérise d'ailleurs l'âme comme « jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension. Elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose »⁶⁸. L'âme, qui observe ce qui lui parvient par l'intermédiaire du corps et des sensations, perçoit la nature selon des normes particulières de mesures. De là

⁶⁶ Saint-Augustin, *Les Confessions*, op cit, p.352.

⁶⁷ La racine latine de l'esprit, anima, est d'ailleurs proche du concept d'animation tel qu'il est utilisé en langue française. Ce rapport entre l'esprit et l'action d'animation de la matière par l'esprit définit la manière que l'humain entretient avec son propre corps, qu'il ne fait qu'animer. Son enveloppe corporelle n'est qu'un contenant expressif de ce qui agite notre âme.

⁶⁸ Pascal, *Pensées*, Édition Garnier Frères, Paris, 1960, p.67.

naissent les notions de temps, d'espace et de quantité, bases de toute chose dans l'univers. La perception de la nature devient le référent premier de l'esprit qui s'y projette afin de pouvoir agir à l'intérieur de ce système. Cependant, les nombres, le temps et la dimension que l'humain perçoit par son corps et que son esprit conçoit, sont des éléments qui renvoient l'individu à l'infini. « Nous connaissons qu'il y a un infini et ignorons sa nature, comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis; donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre, mais nous ne savons ce qu'il est »⁶⁹. Le temps repose sur cette même acceptation. Il est un point de repère, une manière qu'utilise l'esprit pour se représenter le monde, mais il n'est, en aucun cas, possible de se le représenter entièrement. Sa nature échappe à l'humain. Car puisqu'il est le contenant de ce que l'humain perçoit, et que sa limite dépasse celle de l'humain, l'humain ne peut se la représenter.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant: un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti.⁷⁰

L'humain, pris à l'intérieur de ce système, ne peut que tenter de se positionner à l'intérieur de ce système qu'il perçoit, afin de pouvoir se définir lui-même. Mais cela ne peut que concerner sa propre réalité. De cette réalité s'exprime un malaise: la perception que l'humain possède de son environnement se retrouve confrontée à une distanciation née de la césure qui existe entre l'esprit et la matière. Comment pouvoir accepter pleinement ce que le corps et les sensations transmettent à l'esprit ? Là se trouve une des apories de l'humain.

L'humain observe une partie de l'univers comme si cela était un tout. De là se crée une distanciation entre la réalité et l'environnement de l'humain, entre ce qu'il pense et ce qui est vrai; de cela naît le principe temporel du présent: un état en mouvement constant dans lequel l'humain est inscrit. Cette présence à l'intérieur du présent de l'humain est, selon les mots de Pascal, « le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon

⁶⁹ Pascal, *Pensées*, op cit, Article II, paragraphe 1.

⁷⁰ Ibid, article XVII, paragraphe 1.

Dieu »⁷¹. L'humain est, selon Pascal, inclus dans un système temps qui a été donné par Dieu et qui doit être utilisé « selon Dieu ». En écrivant cela, le philosophe français définit la réalité selon un schéma préétabli par l'autorité divine. Le temps de l'humain est une part d'un plan dans lequel l'humain se trouve. À l'intérieur de ce plan, l'humain tente de trouver une explication à son existence, mais cette explication ne peut que lui échapper. Ce que l'humain discerne du plan divin n'est que ce qui est perceptible à sa conscience, et n'est rien en comparaison de cet infini qui est Dieu.

Dans Le discours sur la condition des grands, Pascal explique plus amplement son opinion sur le sujet. Il définit les possessions de chacun comme advenues « par une infinité de hasards [...], d'un établissement humain »⁷². Les lois qui régissent ces possessions sont l'œuvre des humains; comme les humains, venus de Dieu, sont ceux qui ont fait les lois, Pascal renchérit en énonçant que « Dieu, qui en [les humains] est le maître, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager »⁷³. Les humains sont issus de Dieu, qui ordonne toute chose, mais les possessions, la matérialité de l'humain et sa condition sur Terre ne sont pas de son fait. Elles proviennent des lois qui furent fondées par l'humain lui-même. Ce que possède l'humain à sa naissance est donc à la fois de l'œuvre de Dieu, mais aussi des lois définies par l'humain au cours du temps. Ainsi, la vie de l'individu n'est pas entièrement déterminée, dans l'esprit de Pascal, par Dieu. Elle possède une part humaine qui structure le monde. Or, si certains humains (les Grands, dans le discours de Pascal), possèdent quelque chose, c'est parce « qu'il [Dieu] autorise la leur [la fortune des Grands] »⁷⁴. Cette autorité est l'expression de l'omnipotence de Dieu dans le monde: tout ce qui échoit à l'humain, même ce qui provient d'une réalité sensible, existe par Dieu, qui a autorité sur toute chose. Que ce soit les plus humbles ou les plus fortunés, leur condition n'existe que parce que Dieu le permet.

⁷¹ Pascal, Pensées, op cit, p.481.

⁷² Pascal, Premier discours sur la condition des grands, in Pensées sur la justice, Édition Flammarion, 2011, Paris, p. 248.

⁷³ Ibid, p.249.

⁷⁴ Idem.

Le destin de l'humain se révèle donc, dans le discours de Pascal, nuancé par rapport à ce qui pouvait être observé dans les récits antérieurs, où Dieu était au côté des justes et des grands, afin que ces derniers puissent réaliser le dessein qui était le leur. Dans le cas du philosophe, il n'existe pas de distinction entre les humains: « [Les grands] n'ont rien de naturellement au-dessus [des gens du peuple] »⁷⁵ écrit-il. Les humains sont de nature identique. Ils sont tous au même niveau dans l'esprit de Dieu. Cette nouvelle manière de penser dans l'optique chrétienne montre un profond changement dans la manière de concevoir l'humain dans sa relation à lui-même, avec la nature et avec Dieu. Le fait d'être roi ou paysan n'est dû qu'à l'agencement de toutes les actions passées, une suite continue de faits qui aboutissent au présent. Ces actions sont ce qui définissent les possessions de l'humain, et non son être, sa personnalité ou ses possibilités personnelles.

Le destin de l'individu se détourne donc de la voie première qui était la sienne, d'une vie régie par le divin, qui intervenait en toutes circonstances afin de rétablir la balance entre ce qui est inscrit dans l'histoire du monde et ce qui a été décidé dans le grand plan divin. Pour la première fois, l'individu se voit investi d'une liberté d'action. Cette liberté change profondément le rapport de l'humain avec sa propre temporalité, avec son destin. En pouvant agir selon son bon vouloir, l'humain crée un monde qui ne dépend plus exclusivement de Dieu. Il le forge, le transforme, et transforme par la même occasion son environnement, exerçant ainsi une influence sur la suite des événements, qui influenceront à leur suite les conditions des individus dans le futur.

Par cette suite de causes-conséquences, Pascal met en avant une séparation entre les idées matérielles et spirituelles. L'humain crée un monde qui répond aux attentes de Dieu, dans la limite où ce dernier n'intervient pas pour en modifier l'agencement ou la structure. Mais, même s'il l'accepte, cela ne signifie plus que le monde réponde exactement au projet primordial, comme ce fut le cas dans la Bible, où Dieu n'hésitait pas à modifier la matière afin qu'elle concorde avec ce qu'il avait prévu. L'humain n'est plus lié à une histoire dont il n'est qu'une marionnette. Il devient un acteur, dont le texte n'est plus défini. Il devient un

⁷⁵ Pascal, Pensées, op cit, p.249.

être libre d'être. Cependant, cette liberté est toute relative, car elle est emprisonnée dans les limites étroites du temps présent.

Le temps présent est perçu comme la nouvelle limite de l'humain. En effet, si Dieu n'est plus défini selon le projet immuable qu'il a formé pour l'humain, il l'a tout de même limité à un environnement temporel dans lequel l'humain ne peut se retirer, qu'il doit accepter et faire sien. Cette emprise dans le temps devient la forme du destin de l'être. L'individu est projeté dans un temps par Dieu, qui connaît le monde dans son intégralité, puisqu'il est au-dessus de lui, lui permettant ainsi d'agir sur la matière, selon ce qui se trouvera à sa portée.

Cette nouvelle perception change le rapport de l'humain avec lui-même, puisqu'il est désormais inscrit dans un monde qu'il peut contrôler à sa manière. Le pouvoir de l'humain sur la matière devient un des éléments centraux dans la nature humaine. Cependant, le temps demeure toujours hors de sa portée: l'individu est projeté dans son présent sans aucun pouvoir, sans possibilité d'en réchapper. Ce temps fait alors partie intégrante de sa définition, ce qui va structurer l'intégralité de ses composants personnels. Le temps caractérise encore l'humain à la manière du divin en lui, donné par lui. Patrick Nerhot, dans La métaphore du passage, le concept de temps chez Saint-Augustin, fondement d'une nouvelle éthique, énonce que:

les nombres sont transcendants, ils ne sont pas le mesuré d'une mesure qui trouverait son principe de vérité dans son seul mesuré. Mais ils sont le transcendant d'une immanence car le "temporel" est en effet ce qui témoigne du divin dans l'humain, de l'humain "à l'image du divin"⁷⁶

suite à quoi Patrick Nerhot annonce que: « Le "temps" est cette "durée" qui montre et le limité et l'infini, qui montre par ce qui est limité ce qui limite, l'infini »⁷⁷. Le temps est ce par quoi se manifeste Dieu, en cela que toute chose doit sa présence en un espace donné par le choix que Dieu fit de l'introduire dans le monde dans un temps donné. Le temps est une enveloppe pour le corps, tout comme le corps est une enveloppe pour l'âme. Il n'est pas possi-

⁷⁶ Nerhot, Patrick, La métaphore du passage, le concept de temps chez Saint-Augustin, fondement d'une nouvelle éthique, édition l'Harmattan, Paris, 2008, p.150.

⁷⁷ Idem.

ble pour l'âme de choisir le corps dans lequel elle est projetée, et le corps, la matière, ne peut choisir le temps dans lequel il se trouve, ne pouvant qu'accepter la réalité de son présent. Le destin de l'humain est son inscription dans le temps et l'espace, qui définissent ses possibilités.

Alors que la finalité de l'humain était auparavant inscrite dans le schéma de la pensée divine, Pascal transpose les actions humaines dans le domaine de la matière, laissant place à une liberté restreinte dans le champ de l'humain. Le temps devient, dans cette nouvelle manière de concevoir le monde, le contenant essentiel de la matière, le mouvement du néant vers l'infini que l'humain ne peut apprécier que dans la limite de sa propre perception. Il demeure hors de portée de la compréhension de l'individu qui y perçoit la preuve de la transcendance et de la présence de Dieu. La matière observable, quant à elle, n'est plus soumise entièrement à Dieu. Elle revêt un caractère d'immanence immédiate qui la coupe de l'influence unique du divin. Le monde, constitué du temps et de la matière, est conceptualisée selon sa nature double: l'humain agit sur lui, par ses actes et décisions, mais ces derniers ne sont possibles que par l'autorité divine. Le destin de l'individu se retrouve alors soumis à la fois à Dieu, et à l'humain. Une nouvelle liberté apparaît.

Chapitre 3: la remise en question du destin transcendant

La pensée de Machiavel

Je sais bien que certains ont pensé et pensent que les affaires de ce monde sont de telle sorte gouvernées par Dieu et par la fortune, que les hommes avec toute leur sagesse ne les peuvent redresser, et n'y trouvent même aucun remède; ainsi ils pourraient estimer qu'il est vain de suer sang et eau à les maîtriser, au lieu de les laisser gouverner par le sort [...]. Néanmoins, notre libre-arbitre ne pouvant disparaître, j'estime qu'il peut être vrai que la fortune est maîtresse de la moitié de nos œuvres, mais que *etiam* elle nous en laisse gouverner à peu près l'autre moitié ⁷⁸

Dans cet extrait du livre Le Prince de Machiavel émerge une pensée nouvelle qui, bien qu'antérieure aux pensées de Pascal et Saint-Augustin, est bien plus moderne qu'elles. Cette modernité provient du rapport que l'humain entretient avec son environnement, avec la transcendance, et principalement avec lui-même. Machiavel concevait que l'humain, prisonnier qu'il pouvait l'être dans un système de soumission avec le divin, ne l'était que par son acceptation de ce système, que ce qui caractérisait la passivité de l'individu n'était pas autre chose que sa croyance en un monde dans lequel il n'était qu'un acteur déterminé par un rôle qu'il ne pouvait qu'endosser. Le livre Le Prince est un traité sur les possibilités de l'humain, sur ce qu'il peut être capable de faire, non pas selon une tradition plusieurs fois centenaires, mais selon lui-même, selon sa propre volonté, et surtout selon son être, sa personne, son individualité. Pour cela, le rapport avec Dieu se devait de changer.

Dans le texte de Machiavel, le Dieu chrétien n'a plus sa place dans la conduite des jours de l'humain. La vision du destin dans ce texte s'exprime par une nouvelle forme de hiérarchie dans la pensée humaine: l'importance de l'esprit est la base de la connaissance du monde; mais cet esprit doit aussi pouvoir permettre à l'humain d'agir dans le monde pour le transformer, et le faire devenir meilleur. Dans ce texte, la fortune, qui « est femme, et [qu'] il est nécessaire pour la tenir soumise, de la battre et de la maltraiter »⁷⁹, présente un monde de possibles et d'opportunités, marques d'un univers où les actes humains sont primordiaux, déterminant les conditions des individus et de leur maintien. Car, si la fortune est pour la

⁷⁸ Machiavel, Le Prince, Gallimard, Paris, 1980, p.138.

⁷⁹ Ibid, p.141.

moitié de ce qui arrive, et que l'humain en est pour presque l'autre moitié, que reste-t-il à Dieu? Bien peu de choses; peut-être les principes essentiels que nous avons déjà retrouvés dans les idées de Pascal, à savoir la naissance, c'est à dire la venue à la matière de notre âme-esprit, et le temps qui conduit la matière. Mais pour le reste, pour l'immense aventure de l'individu, depuis les balbutiements de sa voix jusqu'à l'extinction de sa vie, ce sont ses actes, et la fortune, qui décident de la vie de l'être. Le destin devient alors le but recherché, ce vers quoi l'humain doit tendre. Ce destin n'est pas une simple affaire de volonté, mais également de conscience du monde.

Interrogeons-nous sur ce que représente la fortune. Machiavel décrit la relation de l'humain avec la fortune, nous l'avons vu, comme d'un homme envers une femme et, selon lui, c'est « pourquoi elle est toujours amie des jeunes gens comme une femme qu'elle est, parce qu'ils sont moins respectueux, plus violents et plus audacieux à la commander »⁸⁰. La fortune est donc la réception des actes humains dans le monde, les conséquences des faits entrepris. Ce que l'humain accomplit n'est plus dépendant de la vertu de l'acte, mais également de la manière dont celui-ci sera perçu par l'environnement. Encore une fois, le rapport à la matière, telle qu'il fut évoqué chez Pascal, est présent; cependant, l'insistance spirituelle de l'être plongé dans un temps particulier par les choix divins est absente. À la place ne demeure qu'un strict rapport au monde et à la relation entre les individus et leur environnement. Ce que l'humain fait, par sa « violence », par son « manque de respect » et son « audace », n'est pas défini ici par le rapport que l'humain entretient avec ses contemporains, mais avec le monde. Ce que Machiavel énonce ici est la faculté qu'ont certains individus d'aller contre les règles immuables de la société et du monde, pour explorer les frontières et chercher à les dépasser. L'humain est un explorateur, qui doit aller de l'avant pour découvrir, plutôt que de demeurer dans un monde qu'il connaît.

Cette manière de penser est, dans cette œuvre, la véritable manière d'être de l'humain. À l'intérieur de son texte, l'auteur italien établit des règles, basées sur des faits de son époque et des temps anciens, afin de déterminer la meilleure façon d'agir et de régner sur les populations. Pour cela, il propose une vision à la fois ancienne par son application et nou-

⁸⁰ voir note 2.

velle par son approche: celle de la *virtu* alliée à la fortune. La *virtu* de Machiavel est cette faculté de l'humain d'agir selon bonne entente et avec réflexion dans son existence et avec ses congénères, en dispensant son savoir et en agissant pour le bien-être du plus grand nombre. L'exemple pris par Machiavel est celui du Roi de France, qui « a autour de sa personne une multitude de grands seigneurs reconnus de toute l'antiquité dans cet État par leurs sujets et aimés d'eux »⁸¹. Par cette intelligence des seigneurs dans la gouvernance de leurs territoires, leur position auprès du Roi est garantie, et leurs privilèges maintenus par l'acceptation de la population de conserver à leur direction des êtres se comportant si bien avec eux. Cette direction des provinces permet de maintenir leur situation, car le peuple, à qui il plaît de vivre ainsi, ne pense aucunement à la révolte. L'auteur, par cet exemple, met en avant le besoin qu'ont les seigneurs de se faire respecter par leurs actes auprès de la population, car même si, dans la pensée des dirigeants, leur place est justifiée par le fait que Dieu leur en a fait don à la naissance, le peuple, s'il est maltraité et opprimé, se retournera contre son maître si la nécessité le demande. Dans cette situation, que devient le destin de ces seigneurs ? La *virtu* devient ainsi le principe directeur des actions, qui se doivent de toujours prendre en considération le fait que l'humain n'est pas seul dans son monde, et que bien qu'il ne puisse pas concevoir le monde autrement que par lui-même, ses actions s'inscrivent constamment dans un système dont il dépend, et qui réagira en retour de ses actes. Le destin n'est pas un fait figé, qui fixe par avance les actes de l'individu. Il est une ligne de conduite globale de l'existence, qui se lie avec celles des autres humains, dans la recherche et l'obtention du bonheur, dans le temps dans lequel l'être est inscrit.

Les notions anciennes de l'individu, dont la naissance définissait les qualités et les aptitudes, se retrouvent enserrées dans le carcan empiriste de l'interaction sociétariaire: la position sociale, le rôle au sein d'un système humain, n'est plus la définition de l'être, mais un fait, particulier, dont la permanence ne peut être assurée que par la bonne conduite du rôle en question. L'être humain devient l'architecte de son présent et de son futur, qui aura lui aussi une influence sur la direction de ce qui sera. L'être humain est, par ce point de vue, projeté dans sa propre finitude. Puisque ses actes sont dépendants de lui-même, le futur qu'il sou-

⁸¹ Machiavel, Le Prince, op cit, p.51.

haite voir advenir, pour lui mais aussi pour sa descendance, sont tributaires de son implication, de l'énergie qu'il dépense et de la manière dont il le dépense. Le destin de l'humain est donc, dans Le Prince, exprimé selon une norme nouvelle, que l'individu doit agir selon ses propres pensées en adéquation avec les buts qu'il peut obtenir.

C'est sur cette pensée que Machiavel achève son œuvre: « que votre illustre maison donc assume ce parti, avec le cœur et l'espoir que font naître les entreprises justes, que sous son étendard notre patrie retrouve sa noblesse »⁸². Laurent de Médicis, prince de Florence, se voit ainsi suggéré, à la fin de cette démonstration, d'agir afin que l'Italie soit, un jour, rassemblée sous une bannière unique. Mais cela ne peut se faire que si ce dernier outrepassa la pensée commune, de n'agir qu'à l'intérieur de sa principauté. S'il demeure attaché à ce qui fut, alors tout restera identique pour lui, mais il ne peut être sûr du futur de son territoire. Aussi doit-il, pour le futur de l'Italie, se départir de ces anciennes lois d'action, pour s'ouvrir au monde et aider non plus son simple peuple, mais celui de toute l'Italie. Le destin s'apparente, sous cette demande, à un acte de nécessité, une nécessité non pas définie par l'ordre divin, mais par l'ordre humain. En agissant pour rassembler l'Italie sous une même bannière, Laurent de Médicis accomplirait son destin, car il permettrait aux humains inclus dans son monde d'arriver à une nouvelle forme de félicité, un bonheur qui lui serait profitable à lui également, et qui lui permettrait d'asseoir sa position de Prince.

Selon un aspect plus général, Machiavel définit, dans son œuvre, le destin de l'individu selon une relation entre les possibilités et les actes effectués. Ce qui constitue le destin n'est plus un immuable inscrit dans la vie de chacun, mais un parcours idéal, duquel l'individu doit tenter de se rapprocher le plus possible. Accomplir son destin revient alors à agir de la meilleure façon qu'il puisse être, pour soi, mais également pour les autres.

L'humain n'est plus un individu isolé. Le destin de chacun devient non plus une création dont le divin peut disposer selon les plans qu'il a générés, mais une toile, sur laquelle l'intégralité des humains se trouvent, et dont les actes, les tensions et les pensées font vibrer les cordes du monde. Dans ce nouveau système, les actes des humains deviennent un ensemble, dont l'équilibre peut être compromis à tout instant par le jeu des relations et des ha-

⁸² Machiavel, Le Prince, op cit, p.146.

sards de l'existence. De cette nouvelle conscience de l'individu ne changèrent pourtant que peu de choses: les principes monarchiques et les classes sociales demeurèrent dans de nombreux pays identiques à ce qu'elles avaient été. Cependant, le monde, lui, ne cessa pas de changer. Les populations grandirent, et les idées, à l'intérieur de ces dernières, se développèrent, faisant naître des rêves, des utopies, des espoirs. De ces désirs grandissants naquirent des idées folles: la liberté et l'égalité au sein des peuples furent de celles-ci. Ces idées, développées dans de nombreux pays occidentaux, ont trouvé leur cristallisation au cœur de la France du dix-huitième siècle, avec les philosophes des lumières.

La Théodicée de Leibniz: ce qui doit être fait

La vision du destin, qui repose uniquement sur l'acte de l'humain en relation avec son environnement, trouve sa stabilité dans la perception que l'individu a de sa propre condition. Ce que doit faire l'humain repose alors implicitement sur sa volonté, sur le besoin qui peut se faire ressentir d'accomplir, ou non, un fait. Cette pensée place l'humain au centre de toute chose, et l'esprit de l'humain au centre de ce dernier. Cependant, cette pensée humaniste ne reposait que sur la liberté inconditionnelle de l'individu dans son environnement. Les causes d'une pensée, d'un acte, étaient oubliées, reléguées dans le passé qui, semblait-il, n'avait qu'un but démonstratif, et non pas également explicatif. Ce point fut porté à l'attention par Leibniz qui, dans son ouvrage de la Théodicée, s'oppose à la perception contenue dans Le Prince pour établir de nouvelles bases, fondées sur un système plus complet, qui prenait en considération le principe des causes dans l'action présente. Ainsi, on peut lire, dans la préface de cet ouvrage:

Je ne parle pas ici de ceux qui s'abandonnent à la fortune parce qu'ils ont été heureux auparavant, comme s'il y avait là dedans quelque chose de fixe. Le raisonnement du passé à l'avenir est aussi peu fondé que les principes de l'astrologie et des autres divinations; et ils ne considèrent pas qu'il a ordinairement un flux et reflux dans la fortune [...], et ils y font des observations particulières, auxquelles je ne conseillerais pourtant à personne de se trop fier. Cependant, cette confiance qu'on a en sa fortune sert souvent à donner du courage aux hommes, et surtout aux soldats, et leur fait avoir effectivement cette bonne fortune qu'ils s'attribuent, comme les prédictions font souvent ar-

river ce qui a été prédit, et comme l'on dit que l'opinion que les mahométans ont du destin les rend déterminés.⁸³

L'opposition à Machiavel est manifeste, et dans ces mots, la pensée sur le destin inclus dans la Théodicée commence à se laisser entrevoir. En effet, en s'opposant au texte de l'Italien, l'auteur infirme l'idée de la possibilité d'un retour des faits passés dans le présent, ou de la simple copie de ce qui fut fait dans un temps différent. Alors que dans l'ouvrage italien étaient repris, pour soutenir la notion prônée, les exemples de ce qui se fut fait dans le passé et dans des lieux multiples (comme par exemple la France, l'Empire Turc etc...), Leibniz n'y voit qu'un principe faux, aussi digne d'intérêt que les sciences divinatoires. Par cela, les principes de transitions des faits passés dans des circonstances différentes sont relégués au même niveau que l'observation d'astres lointains qui n'ont aucune influence sur l'humain. Cette pensée, actuellement encore peu considérée (les multiples ouvrages donnant horoscopes et autres discours sur des techniques anciennes à reproduire pour soi sont plus nombreux que jamais), supprime l'idée de la reproduction sans lien avec le présent. La fortune, qui était montrée comme jouant pour la moitié de ce qui arrive à l'humain, est elle aussi destituée, ramenée au rang de la simple perception subjective, un moyen de justifier, à postériori, les actes accomplis. Dans la fortune, Leibniz voit la simple auto-persuasion de l'individu sur la nécessité de ce qu'il devait accomplir, qui se justifie par le fait même qu'il l'a accompli. Pour Leibniz, cette détermination, qu'il rapporte à la religion musulmane, est sans valeur, car elle ne permet pas de comprendre de quoi le destin sera fait, mais de quoi son passé est composé.

Suite à cela, l'auteur s'attaque à la doctrine sophiste, qu'il considère comme fausse. Reprenant l'exemple de l'argument paresseux, qui implique que l'action ne peut avoir d'incidence sur la nature du destin, Leibniz écrit: « C'est qu'il est faux que l'événement arrive quoi qu'on fasse; il arrivera, parce qu'on fait ce qui y mène; et si l'événement est écrit, la cause qui le fera arriver est écrite aussi »⁸⁴. Selon cette idée, l'humain, inscrit dans le destin,

⁸³ Leibniz, Gottfried Willhelm, Essai de Théodicée, sur la bonté de dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal, Édition Montaigne, préface et notes de Jacques Jalabert, Paris, 1962, p.32.

⁸⁴ Ibid, p.33.

n'est pas un observateur du courant du temps et des faits. Ses actes, loin de n'avoir aucune influence sur ce qui est en accomplissement dans le monde, a une place déterminée dans les actes auxquels il est confronté. La pensée que, quoi que l'humain fasse, ce qui doit se produire se produira, n'a aucune valeur pour l'auteur qui décrit le destin du monde et de l'individu selon un principe dynamique, un principe de causes et d'effets. Par cela, le destin n'est pas un simple concept figé, qui préfigure le temps futur dans son intégralité et dans son autonomie, mais un fait globalisant, dans lequel les actes de chacun ont une influence sur ce que sera le futur. Cependant, cette pensée ne met pas en avant une liberté totale de l'individu, en relation avec son environnement, mais un principe destinal reposant sur un plan pré-établi, qui prend en compte l'acte humain comme composante de sa réalité. En effet, comme:

jamais rien n'arrive, sans qu'il y ait une cause ou du moins une raison déterminante [...] il y a donc une liberté de contingence ou, en quelque façon, d'indifférence, pourvu qu'on entende par l'indifférence que rien ne nous nécessite pour l'un et pour l'autre parti; mais il n'y a jamais d'indifférence d'équilibre, c'est à dire où tout soit parfaitement égal de part et d'autre, sans qu'il y ait plus d'inclinaison vers un côté. Une infinité de grands et de petits mouvements internes concourent avec nous, dont le plus souvent l'on ne s'aperçoit pas.⁸⁵

Ces mouvements, qui peuvent paraître inexistants, sont les composantes des actes passés qui se retrouvent dans le présent et qui peuvent par cela interagir avec l'individu, pour le faire pencher d'un côté ou de l'autre de l'acte. La liberté de l'individu n'est donc pas totale, mais repose sur les innombrables faits passés, le réseau de tout ce qui a abouti à former le présent. C'est dans ce réseau que se trouvent les inclinaisons de chacun à agir, sans que l'humain puisse s'en rendre compte. La liberté n'est donc que l'illusion du choix. L'individu pourrait agir comme il le souhaite, mais ce souhait repose sur tout ce qui le constitue. De là, le texte nous guide vers ce qui constitue le présent et l'humain. En effet:

il suffit que la créature soit prédéterminée par son état précédent, qui l'incline à un parti plutôt qu'à l'autre; et toutes ces liaisons des actions de la créature et de toutes les

⁸⁵ Leibniz, Gottfried Wilhelm, *Théodicée*, op cit, p.134-135.

créatures étaient représentées dans l'entendement divin, et connues à Dieu par la science de la simple intelligence, avant qu'il eût discerné de leur donner l'existence⁸⁶

pour que Dieu devienne le centre de toute action et de toute détermination. Puisque Dieu est l'origine de toute chose, alors toute chose est déjà comprise par Dieu. Par cette affirmation, l'auteur permet de lier une pensée acceptée dans son présent, avec une perception de la nécessité de l'acte reposant sur un principe matériel. En liant ces deux facettes du monde en une nouvelle conception de l'acte humain, le destin devient un principe semi-dynamique: bien que tout semble concourir pour que l'humain soit libre, cette liberté est en fait l'expression du dessein de Dieu.

Le destin se trouve, dans cette pensée, inclus dans un système dépendant de Dieu, qui aurait été défini avant son apparition par le divin qui l'aurait, par la suite, fait apparaître à l'existence. Ainsi, les actes qui sont orchestrés dans le monde, et dont l'esprit et le corps humain semblent être les instigateurs originaux, sont issus, dans un temps premier, de l'esprit de Dieu qui les a conceptualisés, tous, contingents et bientôt réalité. C'est à partir de cette conceptualisation que peut se faire l'évaluation divine des faits, qui aboutissent à un choix, qui deviendra la réalité.

Tout est donc certain et déterminé par avance dans l'homme, comme partout ailleurs, et l'âme humaine est une espèce d'automate spirituel, quoique les actions contingentes en général, et les actions libres en particulier, ne soient point nécessaires pour cela d'une nécessité absolue, laquelle serait véritablement incompatible avec la contingence. Ainsi, ni la futurition en elle-même, toute certaine qu'elle est, ni la prévision infaillible de Dieu, ni la prédétermination des causes, ni celle des décrets de Dieu, ne détruisent point cette contingence et cette liberté. [...] [Et] puisque le décret de Dieu consiste uniquement dans la résolution qu'il prend, après avoir comparé tous les mondes possibles, de choisir celui qui est le meilleur, et de l'admettre à l'existence [...] avec tout ce que ce monde contient, il est possible que ce décret ne change rien dans la constitution des choses, et qu'il les laisse telles qu'elles étaient dans l'état de pure possibilité, c'est à dire qu'il ne change rien, ni dans leur essence ou nature, ni même dans leurs accidents, représentés déjà parfaitement dans l'idée de ce monde possible. Ainsi, ce qui est contingent et libre ne le demeure pas moins sous les décrets de Dieu que sous la prévision.⁸⁷

⁸⁶ Leibniz, *Théodicée*, op cit, p.135.

⁸⁷ Ibid, p.137-138.

L'humain n'agit pas librement. Ce qu'il fait correspond à une ligne de temps, à une continuité dans les causes et les conséquences qui furent déterminées par Dieu. Cela se confirme, dans la pensée de Leibniz, par le fait que Dieu ne peut vouloir que le bien. Par cette bonté définie comme but, Dieu ne peut que choisir la voie la plus propice à sa réalisation. Par cette volonté divine, qui nécessite une connaissance de ce qui sera à la fin, l'humain ne peut agir que sous l'impulsion du choix divin. Dieu est le seul qui puisse connaître toutes les fins de tous les actes, qui peut juger, entre tous les mondes possibles, nés de toutes les actions possibles, celui qui sera le meilleur, « car il ne manquera jamais de faire ce qui se trouvera le meilleur »⁸⁸. La raison de cette ascendance dans le choix du destin de l'humain tient au fait que l'humain ne peut pas effectuer cette analyse, car il en a été privé. Cette privation vient non seulement du fait du péché de l'humain, qui l'a emprisonné dans la matière et le temps, le soumettant ainsi aux aléas du présent, mais également « car Dieu ne pouvait pas lui donner tout sans en faire un Dieu »⁸⁹. De cette limitation découle tout le reste. Puisque Dieu souhaite le bonheur de sa créature, et que cette dernière est incapable, par nature, de pouvoir discerner les conséquences de ses actes, Dieu commande à sa créature les actes qu'elle doit accomplir afin d'aboutir à sa propre félicité. Ainsi se justifient les actes des humains, et la réalité de leur liberté relative: les autres possibilités existent, et l'humain pourrait les accomplir, s'il n'était pas dirigé, dans sa recherche du bonheur, par la pensée divine qui l'orienterait dans la direction qu'elle a choisie.

Le destin de l'individu semble donc tout entier entre les mains du divin, en cela que l'humain tend naturellement à accomplir les actes qui l'apporteraient vers le bonheur. Mais l'humain possède aussi en lui une forme de liberté, qui n'est pas de celle que l'on conçoit habituellement par le terme premier de liberté. Ses actions, qui sont dirigées vers le bonheur voulu par Dieu, « cette dépendance des actions volontaires n'empêche pas qu'il y ait dans le fond des choses une spontanéité merveilleuse en nous, laquelle dans un certain sens rend l'âme dans ses résolutions indépendantes de l'influence physique de toutes les autres créa-

⁸⁸ Leibniz, *Théodicée*, op cit, p.141.

⁸⁹ Ibid, p.127.

tures »⁹⁰. Cette indépendance dans les actes, la capacité que l'humain possède, de pouvoir agir de sa propre liberté à l'intérieur d'un système, ne signifie en rien que l'humain peut, dans certains moments de son existence, s'affranchir du monde pour agir en totale liberté. Cette liberté est la capacité que possède l'humain de pouvoir agir, de son libre consentement, en connaissance de tout ce qui se trouve autour de lui, non pas par réaction à une cause extérieure ou intérieure à lui-même, mais simplement parce qu'il décide d'agir ainsi, car cela correspond à ce qu'il pense être le meilleur pour lui. Ces actes, qui ne sont pas à mettre au niveau du *Fatum Mahometanum* (car ne relevant pas de la prédestination totale, qui implique que les actes n'ont aucune influence sur le cours du destin), viennent de l'unique mouvement de l'esprit humain qui parvient à se détacher de son environnement, pour accomplir ce qui ne pouvait être prévu par l'enchaînement logique du monde. Cette spontanéité attribuée tout d'abord au corps humain, à sa part matérielle, fut ensuite définie comme la source d'un savoir immédiat sur les actes à accomplir. Ainsi, ces actions sans lien avec le présent furent définies comme des manifestations de l'âme qui « a en elle le principe de toutes les actions et même de toutes les passions »⁹¹. La liberté serait ainsi l'expression de la spontanéité pure de l'individu, qui saisit le plan divin dans son ensemble pendant un court instant, et qui participe de sa réalisation sans qu'il lui soit possible de se rattacher à lui par la matière.

Le destin de l'humain se rattache alors à une vision globale de l'humanité. Attaché par nature au dessein divin, l'humain se retrouve agissant dans la conduite des causes et des conséquences vers le bonheur, point culminant de la volonté de Dieu pour sa créature. En se basant non sur ce qui pourrait être fait mais sur ce qui pourrait ne pas l'être, la pensée sur le destin dans la *Théodicée* reformule la perception de l'humain sur lui-même: incapable par elle-même d'accomplir ce qui serait nécessaire pour son bonheur, Dieu dirige l'humanité sur le bon chemin, par le truchement des causes et des conséquences des actes humains.

Cependant, l'humain, pris dans l'illusion d'une liberté totale, pense demeurer inclus dans un système particulier, au milieu d'une multitude de choix qui s'offrent à lui. Ces

⁹⁰ Leibniz, *Théodicée*, op cit, p.142.

⁹¹ Ibid, p.145.

choix, qui n'existeront jamais, peuvent être considérés comme une preuve de la puissance de l'humain sur lui-même. Ce qui ne peut plus exister aurait pu l'être. Les choix qui furent faits auraient pu être différents, et aboutir à un monde dans lequel la volonté de Dieu n'aurait pas eu sa place. Cependant, selon Leibniz, cette possibilité est caduque. Elle ne peut pas exister car:

quand il serait vrai que les futurs contingents, qui consistent dans les actions libres des créatures raisonnables, fussent entièrement indépendants des décrets de Dieu et des causes externes, il y aurait un moyen de les prévoir: car Dieu les verrait tels qu'ils sont dans la région des possibles, avants qu'il discernât de les admettre à l'existence.⁹²

Ainsi, toutes les choses, toutes les actions, même imprévues ou imprévisibles pour l'humain, resteraient tout de même incluses dans le système de Dieu. Tous les actes potentiels demeurent sous l'observation de Dieu, qui discrimine entre toutes les possibilités pour le meilleur qu'il soit possible d'atteindre. Le futur contingent, dans la pensée de Leibniz, est une fusion entre des actes orientés par Dieu pour les humains, et une liberté relative, qui dépend de tout ce qui aurait pu être fait. Les causes et les conséquences, reliées dans le principe du temps et de la matière, correspondent à l'expression de la liberté choisie par le divin pour ses créatures, et donc inscrites en elles, de rechercher le bien.

Le destin humain est donc, selon Leibniz, un principe à la fois multiple et unique: multiple, car des choix se posent à chaque moment à l'humain, mais ce dernier, influencé par la volonté de Dieu qui le porte vers le bonheur, choisit la voie la plus bénéfique. L'humain a donc conscience du choix qui est sien, par ce qu'il pourrait faire ou ne pas faire. Mais il est aussi unique, car toutes les décisions, toutes les conséquences qui deviennent des causes, ont déjà été prises en compte par Dieu, qui a décidé de ce qui se fera, afin que l'humain accède au bonheur. La pensée de Leibniz donne une nouvelle structure au destin, qui devient à la fois global et individuel: il est ce qui guide l'humain dans ses actes afin qu'il agisse pour son bien, et pour celui de l'humanité.

⁹² Leibniz, Théodicée, op cit, p.133.

Cette vision du destin, reprise dans son principe de causes-conséquences par Voltaire et Diderot, sera également l'une des marques de la chute de la monarchie française, provoquée par la volonté du peuple d'avoir, lui aussi, accès à ce bonheur.

La pensée pré-révolutionnaire française sur le destin

La liberté, l'égalité, le bonheur. Ces trois idées n'avaient que peu cours dans la société monarchique française. Les impôts, dont étaient exonérées les familles nobles, harassaient les paysans qui, cependant, ne réagissaient que peu, et le plus souvent sans violence. Dans les annales historiques de la révolution française, Guy Lemarchand remarque que ce manque de réaction de la part du peuple tient par « le clergé plus présent et plus actif [qui] contrôle mieux les fidèles et prêche la résignation »⁹³. Cette inaction, dépendant de la conscience religieuse insufflée dans l'esprit du peuple par l'Église, trouve son origine dans le discours déterministe de la chrétienté, qui prônait l'acceptation de la condition de chacun par le fait de la toute-puissance divine, qui plaçait chacun selon un plan transcendant inaccessible aux mortels⁹⁴. Cependant, le nombre de heurts rapportés au sein de la population augmente durant le dix-huitième siècle, principalement:

les affaires anti-seigneuriales [...], passant de 44 cas en 1690-1720 à 145 en 1760-1789 [...]. Autre singularité [...]: la montée des troubles provoqués par les jeunes gens [...]. Toutes ces contestations se font plus agressives pendant le siècle et tournent à la contestation ouverte des autorités et des hiérarchies.⁹⁵

Ces troubles sont, selon l'auteur, dus entre autres à l'augmentation « du nombre des jeunes déclassés qui sont allés au collège »⁹⁶. Cette nouvelle classe naissante, de ceux dont les capacités intellectuelles leur permettent de comprendre le système dont ils ne peuvent faire partie intégrante, se retrouve à s'opposer à la société, arguant « la liberté »⁹⁷ comme justification de leur refus d'obtempérer. Au nom de cette liberté, ces individus, qui ont conscience

⁹³ Lemarchand Guy, Troubles populaires au XVIIIème siècle et conscience de classe: une préface à la Révolution française, in Annales historiques de la Révolution française, volume 279, année 1990, p.33.

⁹⁴ Voir partie 1, chapitre 2.

⁹⁵ Lemarchand Guy, Troubles populaires au XVIIIème siècle et conscience de classe: une préface à la Révolution française, op cit, p.35-37.

⁹⁶ Ibid, p.37.

⁹⁷ Ibid, p.38.

du clivage qui existe entre différentes parties de la population, tentent de s'exprimer, afin de faire prévaloir le droit de chaque être humain à pouvoir vivre dans le respect, et pour l'obtention du bonheur. Par ces actes, une nouvelle forme de perception du destin commence à être perceptible: en s'opposant aux seigneurs, ces « jeunes déclassés » expriment une nouvelle conception de l'individu au sein de la société, mais également une nouvelle conception de l'humain: en s'opposant aux classes supérieures, l'individu opposant montre son refus de l'inégalité des classes, et par cela de son propre destin, comparé à celui d'autres individus. Le concept de destin commence alors à changer, passant d'un immuable prédéterminé à un principe global, que l'humain ne devrait pas être classé selon les critères de naissance mais selon une autre valeur, non encore exprimée.

Alors que dans la France du 18^e siècle, « croire, pour les chrétiens, ce n'était pas seulement obéir aux ordres de Dieu: c'est s'en remettre à lui; c'était abandonner à sa Providence le soin de gouverner les choses de ce monde et les nôtres »⁹⁸, certains auteurs veulent « qu'on s'occupe d'abord des choses de la terre parce [qu'ils sont convaincus] qu'elles dépendent de nous et non du ciel »⁹⁹. Tel fut le cas de Voltaire, dont la pensée déiste ne plaçait pas sous l'autorité d'un Dieu unique la vérité de chaque chose. Van Den Heuvel utilise l'œuvre Zadig afin de définir pleinement un pan de pensée voltairienne dirigée dans ce sens:

La vie est le théâtre de la nécessité pure, il n'y a aucune espèce de rémunération des bonnes ou des mauvaises actions. Ce ne sont pas les sages qui trouvent le bonheur, mais ceux qui abondent dans le sens de leurs passions, et entrent dans le jeu de cette nécessité universelle.¹⁰⁰

Zadig, dont l'existence se trouve aigrie par le sort qu'il subit, ne peut que constater la réalité que lui renvoient ses sens: sa vertu et sa gentillesse ne firent tout d'abord pas de lui un homme heureux. Bien au contraire. « Si j'eusse été méchant, dit-il, comme tant d'autres,

⁹⁸ Mornet, Daniel, Les origines intellectuelles de la révolution française 1715-1787, première édition Librairie Armand Colin, Paris, 1933, version numérique produit par Pierre Palpant, bibliothèque "les classiques des sciences sociales", édition la Manufacture, Lyon, 1989, p.44:

http://www.social-sciences-and-humanities.com/PDF/mornet_origines_int_rev_fr.pdf.

⁹⁹ Idem.

¹⁰⁰ Van Den Heuvel, Jules, Voltaire dans ses contes, de Micromégas à l'Ingénu, Paris, 1967, p.159.

je serais heureux comme eux »¹⁰¹. Le bonheur n'est plus dépendant des actes et des conséquences de ces derniers, comme Machiavel l'avait prôné à Laurent de Médicis, mais un concept tout autre, qui dépend de l'individu uniquement, et de ce qu'il accepte du monde. Ce monde est, au niveau humain, dirigé par les actes et les pensées de chacun qui, rassemblées, forment l'humanité. La liberté de l'humain se trouve dans ce milieu, dans ce qui reçoit son influence. Cependant, l'humain est inclus dans un système plus grand, dans un univers dont des lois immuables régissent le cours. Le personnage de Zadig exprime de nouveau cette pensée alors qu'il se dirige en Égypte:

Il [Zadig] admirait ces vastes globes de lumière qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand et si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs en lui retraçant le néant de son être et celui de Babylone. Son âme s'élançait jusque dans l'infini, et contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsqu'ensuite rendu à lui-même, et rentrant dans son cœur, il pensait qu'Astarté était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, et il ne voyait dans la nature entière qu'Astarté mourante et Zadig infortuné.¹⁰²

Dans la pensée de Zadig se retrouvent confrontées ces deux facettes du monde, l'ordre mathématique de l'univers dans son ensemble, et le désordre de l'humanité. « En définitive, c'est le ciel qui l'emporte: la Providence se révèle d'une manière éclatante dans l'ordre qui régit le cosmos »¹⁰³. De cet ordre dans l'importance du monde, la Providence devient un élément primordial de l'existence humaine. En contenant tout ce qui existe, elle établit sa supériorité sur l'humain. Elle est la justification de la présence de l'humanité. Cependant, sa présence ne remet pas en question la réalité du chaos qui prend part à l'existence de l'individu au quotidien. L'humain, créé par Dieu, peut agir comme il le désire, dans un système qui lui impose des limites.

¹⁰¹ Voltaire, *Micromégas, Zadig, Candide*, édition Garnier - Flammarion, Paris, 1994, p.95.

¹⁰² Ibid, p.96.

¹⁰³ J Van Den Heuvel, *Voltaire dans ses contes*, op cit, p.162.

C'est dans le rapport entre la limite et la connaissance que Voltaire considérait la liberté de l'humain. « La liberté une fois établie, ce n'est pas à nous de déterminer comment Dieu prévoit ce que nous ferons librement; nous ne savons pas de quelle manière Dieu voit actuellement ce qui se passe; nous n'avons aucune idée de sa façon de voir »¹⁰⁴. La liberté que Dieu a concédée à l'humain ne peut pas être saisie par ce dernier. Ce dernier ne peut donc qu'agir, selon ce qu'il comprend de son environnement, et ce qu'il souhaite. Vouloir à tout prix correspondre à ce que Dieu a voulu est déjà faire état de sa liberté, et donc d'agir par elle. L'humain est donc, par ce retour constant à sa propre perception, libre d'agir dans son univers comme il l'entend, car tout ce qu'il fera, tout ce qu'il pensera, sera le fruit de sa propre liberté concédée par Dieu. Ainsi, selon Voltaire, la liberté de l'humain est ce que ce dernier accomplit par lui-même, le bon comme le mauvais. Pourtant, dans cette liberté d'action qui constitue l'humain, le personnage de Zadig émet l'idée que cette liberté, mise à profit du bien, ne constitue en rien un accès au bonheur. À de nombreuses reprises, le personnage est confronté à des êtres vils, malhonnêtes, qui semblent mener une vie bien meilleure que la sienne qui, toute tournée vers le savoir et le bien, ne génère que mauvais sentiments et inculpations diverses:

quatre cents onces d'or pour avoir vu passer une chienne ! Condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! Prêt à être étranglé parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! Réduit en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on battait ! Et sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les jeunes veuves arabes !¹⁰⁵

Le personnage de Zadig se retrouve confronté à sa propre limitation d'être humain, de devoir subir l'opprobre de ses contemporains, qui voient en lui un être dangereux, qui les supplante par ses qualités intellectuelles et émotionnelles. Par les actes qu'il opère, le protagoniste est une expression du divin, de l'alliance entre le meilleur de l'immanent et du transcendant. Incapables de pouvoir rivaliser avec lui, et rapportés à leur propre limitation, les personnages envieux qui croisent sa route sont entiers dans leurs décisions; ils expriment leur mépris et leur puissance, et par cela ils rapportent l'image d'un monde dans lequel

¹⁰⁴ Voltaire, *Éléments de la philosophie de Newton*, première partie, édition Hachette, 1860, p. 414-415.

¹⁰⁵ Voltaire, *Zadig*, op cit, p.110.

l'humain, pouvant agir à sa convenance, semble plus heureux dans la violence que dans le respect. Les souffrances de Zadig, et son questionnement perpétuel sur lui-même et sur l'humain en général, expriment la pensée d'un monde dans lequel les comportements les plus mauvais sont ceux qui apportent le plus de bonheur: le voleur grandit en renommée et en richesse, les soi-disants sages continuent d'éduquer le peuple pour leur propre intérêt, et les bons subissent.

Pourtant, cette pensée se retrouve mise à bas à la fin de l'œuvre, dans la rencontre de Zadig avec la Providence, matérialisée sous les traits d'un ange. Dans ce passage, l'ange, symbole du choix de Dieu, instruit Zadig dans la conduite du monde, et dans ces choix qui peuvent sembler des coups du destin. Selon l'ange, les actes les plus mauvais ont toujours, dans leurs conséquences, un principe de bonté à plus ou moins long terme. La maison brûlée qui permettra à bon hôte de trouver un trésor, ou l'enfant mourant dans le lit de la rivière qui évitera que ce dernier ne tue des personnes méritantes, sont des actes qui prouvent que le dessein de Dieu est toujours orienté dans la conduite du bonheur pour ceux qui le servent le mieux. Les épreuves de la vie ne sont donc que des temps d'attente, avant que le bonheur ne vienne prendre part à la vie des plus méritants. Le destin, dans Zadig, est donc pratiquement similaire à ce qui était énoncé chez Leibniz, à la différence que l'humain jouit d'une liberté plus grande, et que les actes ne sont pas tous directement appliqués au bonheur, mais peuvent préparer l'individu à son obtention.

Dans la pensée de d'Alembert, le destin repose avec plus d'insistance sur le principe de causes et de conséquences qui construit le monde. L'entreprise de l'Encyclopédie avaient comme objectif de répertorier l'ensemble des connaissances de leur monde, mais également de permettre, par l'association des idées et des concepts par l'entremise des liens entre définitions, la transmission les idées nouvelles. Ainsi, le destin de l'humain était-il plus proche du principe d'immanence que de celui de la transcendance tel qu'il était chez Leibniz: « le dessein de l'Encyclopédie proclame très haut que le destin de l'humanité est non pas de se tourner vers le ciel, mais de progresser, sur cette terre et pour cette terre, grâce à l'intelli-

gence et la raison »¹⁰⁶. En regroupant les idées scientifiques et techniques de leur époque, les auteurs de *l'Encyclopédie* permirent de façonner un nouveau monde, qui ne prônait pas la connaissance des lois divines comme dogme unique de l'être, mais le savoir développé par l'humain sur l'humain et son monde, afin d'en faire non un descendant divin mais le centre de son propre univers, univers qu'il comprend de mieux en mieux et sur lequel il acquiert de plus en plus de pouvoir. Grâce à *l'Encyclopédie*, l'humain se retrouve projeté dans un environnement dont il n'est pas le maître, mais qu'il peut contrôler, qu'il peut modeler comme il le souhaite. Le destin de l'être devient affaire de l'être. En mettant en avant l'individu comme potentiel, comme source de son propre savoir et de pouvoir, les auteurs de *l'Encyclopédie* n'ont pas simplement rassemblé le savoir de leur époque, mais également défini l'humain autour d'une nouvelle notion primordiale: son pouvoir sur le monde.

Ce pouvoir n'est pas une simple affaire d'actions désordonnées. *L'Encyclopédie* permet de faire de l'humain un être pleinement actif, mais il le place également dans un système pragmatique de plus en plus structuré, dans lequel chaque acte et pensée joue un rôle dans la conduite du monde. *Jacques le Fataliste*, de Diderot, est une allégorie de cette nouvelle pensée en développement dans le monde pré-révolutionnaire français. Alors que le personnage de Jacques narre son passé, son maître désespère d'entendre un jour l'histoire d'amour de son serviteur. Ce que le maître n'a pas compris, c'est que, pour le protagoniste éponyme, c'est tout son passé qui importe pour comprendre son histoire d'amour; ce ne sont pas les simples instants précédents tout juste la rencontre et le temps que Jacques passa avec sa dulcinée qui comptent, mais bien tout l'enchaînement de l'existence de l'individu, depuis ce qui le caractérisa en tant qu'humain particulier jusqu'à ce fameux moment où il rencontra son amour.

De plus, l'individu, dans le roman de Diderot, n'est pas soumis aux instances divines comme cela le fut auparavant. Lorsque le maître de Jacques lui dit « [qu'il est] né deux ou trois siècle trop tard ». Jacques lui répond: « Non monsieur, je suis né à temps, comme tout

¹⁰⁶ Mornet, Daniel, *Les origines intellectuelles de la révolution française 1715-1787*, op cit, p.106.

le monde »¹⁰⁷. Cette affirmation de Jacques s'oppose à celle de son maître qui voit, dans les actions de son serviteur, des manières passées. Cependant, l'individu n'est pas, pour Jacques, hors du temps, mais bien inscrit dans une temporalité qui lui est propre. Être hors de son temps n'a aucune réalité pour Jacques qui fait pleinement partie de son époque et qui y a participé, par ses actions. Ce qu'il est est intrinsèquement lié à son époque, et ses actions le prouvent. Au début du roman, Jacques cite son capitaine: « Le calcul qui se fait dans nos têtes, et celui qui est arrêté sur le registre d'en haut, sont deux calculs bien différents. Est-ce nous qui menons le destin, ou bien est-ce le destin qui nous mène ? »¹⁰⁸. De cette citation ressort la pensée de Diderot, qui fait du destin un prétexte pour les humains pour ne pas agir. À de nombreuses reprises, Jacques invoque le destin pour se taire, et ainsi reporter la narration de son passé à son maître, ce qui crée ce manque flagrant dans l'histoire de Jacques de savoir comment furent ses amours avec Denise. Pourtant, à la fin du récit, le narrateur annonce que le lecteur peut, à sa guise, continuer l'histoire de Jacques et la finir. En proposant cela, le narrateur crée un second récit, imaginaire, qui détruit le principe du destin figé de Jacques pour faire du reste de son existence un théâtre où peuvent s'affronter des dizaines d'histoires différentes. Le destin de Jacques n'est plus alors question de divinité, mais d'actions humaines qui l'amèneront vers son futur.

Ces idées, portées par les hommes de lettres, étaient partagées par de nombreuses personnes. Ainsi, l'abbé Millot se dit « dégoûté par des lectures propres à remplir la tête d'idées fausses, toutes sortes de petits exercices de couvent, les uns abjects, les autres pénibles »¹⁰⁹ qui sont pratiqués dans les instituts Jésuites. Ainsi, même dans les classes religieuses du pays, où les individus sont emprunts d'une foi qui les pousse vers la connaissance et la dévotion, l'esprit humain se retrouve confronté à une tension interne, une incapacité à accepter ce qui fut la base de la structure de la vie humaine. Le sentiment de ne pas être le simple

¹⁰⁷ Diderot, Jacques le Fataliste, bibliothèque électronique du Québec, collection à tous les vents, volume 824 version 1.0, p.502-503.

¹⁰⁸ Diderot, Jacques le Fataliste, op cit, p.24.

¹⁰⁹ Mornet, Daniel, Les origines intellectuelles de la révolution française 1715-1787, op cit, p.197.

jouet de la puissance divine se développe, jusqu'à s'imposer comme aberration de l'esprit et de la logique de l'être.

Dans toutes les strates de la société française, les valeurs anciennes que furent les dogmes chrétiens s'étiolèrent dans les pensées du peuple. « Les adversaires de la "religion dominante" se sentent de plus en plus soutenus par l'opinion publique »¹¹⁰, qui constate que les récits d'inspiration divine contiennent des incohérences flagrantes qui s'opposent à la bonne logique de l'esprit humain. La pensée scientifique évince peu à peu les idées religieuses, et avec elles c'est tout un système de liberté, de prise de conscience de son être dans le monde qui se dévoile. Les mouvements athées sont encore loin, mais dans le peuple, la conscience que chacun possède la liberté d'être et d'évoluer dans le monde, non plus selon la naissance, mais en intelligence avec le peuple et la nation, chamboule les bases du pouvoir. La révolution française fut une réaction d'opposition à l'ordre séculaire des seigneurs et monarques, que les individus sont installés à leur place par le jugement divin qui, seul, connaît la vraie valeur de l'être.

À partir de la révolution française, les humains ne se considèrent plus différents les uns des autres. Les individus naissent « libres et égaux en droits »¹¹¹. Dès l'écriture de ces mots, le destin de l'humain par le divin était condamné.

La liberté que j'adore n'est point le Dieu inconnu. Nous combattons pour défendre des biens dont elle met sur-le-champ en possession ceux qui l'invoquent; ces biens sont la Déclaration des droits, la douceur des maximes républicaines, la Fraternité, la sainte Égalité l'inviolabilité des principes.¹¹²

La période révolutionnaire plaçait plus haut que tout les valeurs d'égalité et de fraternité, c'est à dire d'appartenance à une communauté dont l'existence et le développement ne se devaient qu'à l'action de tous les humains dont elle était composée. À partir de ce principe d'existence, les humains, quelles que soient leur condition et leur origine sociale, n'étaient

¹¹⁰ Mornet, Daniel, Les origines intellectuelles de la révolution française 1715-1787, op cit, p. 149.

¹¹¹ Déclaration universelle des droits de l'homme, article premier.

¹¹² Blanc, Louis Jean Joseph, et De la Charlerie, Hyppolite, Histoire de la Révolution française, volume 4, Librairie du Figaro, Paris, 1869, p.429.

plus catégorisés. Ils devenaient des êtres aux potentiels identiques. La liberté d'action prenait son envol, forte de sa croyance en sa propre valeur, de sa foi en l'homme.

L'humain devient, peu à peu, le créateur de sa propre histoire. Les dogmes anciens disparaissent de la pensée sociétariaire, pour faire place à un ordre différent, où les humains, rassemblés en société, deviennent les acteurs de leur existence. Les pouvoirs religieux et nobiliaire, qui tentaient à leur manière de préserver ce qui était, s'effondraient sous la pression des foules qui prenaient peu à peu conscience de leurs possibilités, de leur pouvoir. C'est dans cette nouvelle époque, dans ce temps de conscience du soi, que les philosophes pensèrent et prirent conscience du potentiel de l'humain dans le monde, et dans les temps présent et futur.

Chapitre 4: La prolifération des choix

Le destin selon Kant: finalité de l'humain et Providence

La fin et le moyen. Tels sont les concepts qu'Emmanuel Kant apporta à l'humanité. Considérer l'humain non comme un moyen mais comme une fin, fut la pensée du philosophe allemand sur l'individu, sur la manière de penser ce dernier dans son environnement, dans la civilisation. De cette manière de considérer l'humain naît une nouvelle approche du destin de l'individu. La conception de la finalité de l'individu dans l'action renvoie à la limite de ce que peut faire l'humain, mais également de ce qu'est l'humain par rapport à lui-même. Ses actes, dépendants des causes extérieures et intérieures à lui-même, définissent un cadre, dans lequel il doit agir, en considérant ses semblables comme lui-même. Le destin de l'individu doit pouvoir s'adapter à tous, dans l'obtention de ce qui définit l'objectif de tout être, à savoir le bonheur. Le destin de l'un devient ainsi le destin de tous. Par cette pensée, Kant se distingue des pensées antérieures. En rupture avec le principe conservateur de l'humain qui était défini par sa naissance, et par cela par le principe du sang et de l'héritage matériel, Kant présuppose que l'humain est un principe sur lequel l'influence du milieu est certes important, mais non déterminant de l'individu et des actes qu'il pourra générer. Cette pensée sur l'humain place Kant au devant de l'évolution du concept de destin de son époque, car il fut de ceux qui se détachèrent d'une vision matérialiste de l'humain, pour prôner l'esprit comme élément majeur de l'être.

Par cet état de l'être, l'humain n'est plus un jouet entre les mains de Dieu, un corps conditionné pour agir de telle manière que chaque chose soit définie depuis sa création pour se diriger sans détour vers sa mort. L'humain, dans sa présence, ne doit pas être considéré comme étant présent sur Terre afin d'y accomplir une part du plan divin, et par cela être considéré par ses semblables comme un outil en vue d'une réalisation; il doit être approché, considéré par ses pairs comme une entité pourvue de la liberté. « L'homme est fin en soi et ne saurait se réduire, ni être réduit par Dieu même au simple rang de moyen en vue d'une

fin étrangère et supérieure: il a à se respecter lui-même »¹¹³. En repoussant le pouvoir de Dieu sur l'humain dans le domaine de l'inconcevable, Kant met fin à l'omniprésence du destin patriarcal, qui voulait que les humains naissent, vivaient et mouraient selon les critères prédéfinis par le divin. Par le respect, Kant liait à l'existence de l'humain la considération que chacun se doit d'avoir pour un autre humain, plaçant les humains sur un palier identique de valeur, mais également de potentialité, accordées toutes deux sur le postulat que l'humain, dès sa naissance, est libre. De ce principe, Kant met au ban de l'individu le contrôle omnipotent des monarques sur les populations, qui manœuvraient les peuples sous l'instance de leur puissance accordée par Dieu.

Ce qu'un peuple lui-même n'a pas le droit de décider quant à son sort, un monarque a encore bien moins le droit de le faire pour le peuple, car son autorité législative procède justement de ce fait qu'il rassemble la volonté générale du peuple dans la sienne propre.¹¹⁴

Les humains, rassemblés en populations, ne sont donc pas soumis par leur naissance aux choix des monarques, si ceux-ci sont opposés aux volontés des individus. La liberté de chacun se doit de s'exprimer dans son milieu par le truchement de l'expression libre, et le monarque, de par sa position, se doit de manifester dans le pays qu'il gouverne le choix libre de son peuple. Par cette pensée, la position particulière des monarques et des nobles s'efface pour laisser sa place à un principe représentatif qui doit exprimer la pensée générale, à savoir la majorité du peuple. De plus, le monarque, en tant qu'individu, est placé dans la fonction qui est la sienne par le bon vouloir du peuple, qui accepte sa présence à cette place dans le but de lui permettre de pouvoir mener à bien la fonction qui lui est échue. Cette fonction, qui ne définit par l'homme, doit être l'expression du bon vouloir de l'humain qui la possède, et doit donc, par corollaire, permettre à l'humain monarque de satisfaire le plus grand nombre, sans dénaturer aucun des humains sous son autorité. Le destin de l'individu n'est donc plus rattaché à sa fonction ou au passé de ses ancêtres, mais lié au principe général de l'accès au bonheur et à la liberté.

¹¹³ Kant, Emmanuel, Philosophie de l'histoire, Édition Montaigne, traduction Stéphane Piobetta, Paris, 1947, p.30.

¹¹⁴ Ibid p.89.

À partir de cette réalité, Kant effaça le schéma divin en s'appuyant sur le fait que la liberté de l'humain entre en relation directe avec son futur. Les humains, potentiels en accomplissement qui expriment leur existence par l'action, deviennent les seuls maîtres de leur existence et de leur devenir. Muglioni parle de cette nouvelle liberté comme la marque de la fin de la destinée régie par le divin:

Ainsi, le sens même de l'existence du monde dépend de ce que l'humanité fait d'elle-même et du monde: «la condition suprême, sinon complète, de la perfection du monde, c'est la moralité des êtres raisonnables de ce monde, laquelle à son tour repose sur le concept de liberté ; et la liberté, à son tour, en tant que spontanéité inconditionnée, il faut que des êtres raisonnables en prennent conscience d'eux-même pour pouvoir être moralement bons.»

La seule justification de Dieu et de sa création est la volonté bonne. Or cette fin n'est pas un fait, une donnée, mais une exigence: l'homme n'est fin en soi qu'en se faisant fin en soi [...], c'est récuser toute doctrine qui soumettrait la destinée des hommes à un plan divin ou naturel et remplacerait la liberté par la Providence.¹¹⁵

En utilisant la pensée de Kant qui définit la morale comme principe de liberté, Muglioni met en avant la pensée du philosophe sur la véracité de la disparition du plan divin, dès lors que l'humain prend conscience de sa propre liberté, née de la morale et la créant en retour. Selon Kant, ce n'est que par la morale que la liberté peut naître chez les humains. En étant soumis à un principe supra-mondain qui comprimait la pensée et la liberté de l'humain, la morale ne pouvait se développer pleinement chez l'humain. En laissant la liberté se propager dans l'humanité, Kant présuppose que la morale émergera d'elle-même afin de protéger cette liberté, qui par cela créera en retour la morale. Le cycle perpétuel de l'humanité accomplie se résoudrait à cela. De cela la liberté apparaît comme le moteur de l'individu, ce qui peut le faire aller au plus loin dans l'élaboration de son être et de l'humanité. Cette pensée est un point essentiel concernant l'approche du concept de destin, car elle repose sur une conceptualisation de l'humain reposant sur une liberté inhérente à tout humain. En établissant cela, le destin de tout individu ne repose pas sur des particularismes, mais sur une pensée globale et universelle, qui voudrait que l'humain soit une partie de l'humanité. Par cela, Kant fait plus que prôner la liberté comme concept humain, il fait du destin de

¹¹⁵ Muglioni, Michel, La philosophie de l'histoire de Kant, qu'est-ce que l'homme ?, PUF, mai 1993, Paris, p.30.

l'humain le destin de l'humanité. Il dépasse la pensée première du destin comme élément particulier, pour le faire élément autour duquel les humains se retrouvent.

Cependant, Kant n'abandonne pas la présence d'une entité supérieure à l'humain qui régit une partie importante de l'individu. Aussi s'exprime-t-il sur ce principe en énonçant que « toutes les dispositions naturelles d'une créature sont déterminées de façon à se développer un jour complètement et conformément à un but »¹¹⁶. Ce but est la Nature:

Quel que soit le concept qu'on se fait, du point de vue métaphysique, de la liberté du vouloir, ses manifestations phénoménales, les actions humaines, n'en sont pas moins déterminées, exactement comme tout événement naturel, selon les lois universelles de la nature.¹¹⁷

Cette Nature est à aborder comme étant l'état primordial de l'humain, la constitution première de son être, ce qui est hors du domaine de la pensée et qui ne peut être comprimé par l'entremise de l'esprit. Cette Nature se retrouve dans l'expression des besoins primaires du corps ¹¹⁸, mais également dans la disposition des individus au sein des différents pays. En effet, la naissance étant le premier de tous les besoins primaires puisqu'il consiste en la libération de la vie contenue et l'expression de cette existence comme élément de viabilité, détermine par la nature de son acte l'individu ¹¹⁹. À partir de ces éléments, l'humain est soumis à des limites propres à son environnement et à sa situation, limites qui déterminent la portée de l'individu et les possibilités d'actions au sein du système. De plus, ces éléments particuliers sont également conditionnés par les lois de la Nature propres au milieu dans lequel l'humain évolue. De par sa nature, l'humain se retrouve limité par les capacités de son corps, mais également par les lois physiques qui structurent son environnement. Par cette limitation, issue de son état de nature, l'humain est inscrit dans une ligne de destin particulière, qui préfigure son être dans la potentialité.

¹¹⁶ Kant, Emmanuel, *Philosophie de l'histoire*, op cit, p.61.

¹¹⁷ Ibid, p.59.

¹¹⁸ Voir, à ce propos, la Pyramide de Maslow.

¹¹⁹ Nous ne parlerons pas ici des principes génétiques inclus dans l'individu par le principe de l'hérédité, car cette idée, développée par Mendel et aboutie en 1865, était encore inconnue de Kant.

Cette Nature s'exprime également, dans la pensée de Kant, par la progression continue dans l'Histoire des sociétés humaines qui, peu à peu, s'approchent de la perfection de la civilisation. Ainsi, le dessein de la Nature que l'humain pousse plus en avant à chaque fois est la réalisation d'un système politique parfait. Selon Kant, le destin de la civilisation serait « la réalisation d'un plan caché de la nature pour produire une constitution politique parfaite »¹²⁰. Cette constitution est pour le philosophe allemand l'aboutissement de l'évolution humaine qui, par son intelligence, parviendrait à produire un système de gouvernement global dans lequel chaque être humain pourrait exercer sa liberté sans porter atteinte à la liberté d'autrui, cette expression totale de la liberté permettant, par le principe d'inter-acceptation de la liberté et de la morale, d'aboutir à l'accomplissement de l'espèce humaine, dont « le destin de l'humain serait le bien. Kant admet ce qu'il appelle une supposition: un progrès ininterrompu vers le bien, vers la fin morale de l'existence du genre humain »¹²¹. Par cette fin morale de l'existence, Kant annonce l'état ultime de l'humain qui, parvenu au dernier stable de la liberté, perdra naturellement sa morale qui lui sera devenue inutile, puisque tout entier tourné vers le bien. Cet état futur de l'individu serait ainsi le destin de l'humain, mais également la disparition totale du principe même de destin. En effet, en aboutissant au bien, l'humain se retrouvera complètement libéré des impératifs d'évolution définis par la Nature, et se retrouvera dans un état nouveau, détaché de toute idée de plan. Sans but nouveau à atteindre, l'humanité rentrera dans un nouvel état, où l'être, accompli dans sa forme et dans son être, n'aura plus aucune limite autre que celles propres à leur état de Nature. Le destin, en disparaissant, laissera sa place à une nouvelle forme de destin: une perfection basée sur la liberté de chacun.

L'humanité accomplie selon Kant sera donc non simplement une forme personnelle de perfection, mais bien une adéquation entre les pensées et les faits à l'intérieur d'un système gouvernemental dans lequel les humains vivraient en parfaite intelligence, par laquelle le bonheur de l'individu s'exprimera comme conséquence naturelle de l'être. L'accomplissement de l'humain pour Kant est une nouvelle forme de fusion avec une entité supérieure,

¹²⁰ Kant, Emmanuel, *Philosophie de l'histoire*, op cit, p.73.

¹²¹ Muglioni, Michel, *La philosophie de l'histoire de Kant, qu'est-ce que l'homme ?*, op cit, p.24.

qui ne sera plus d'essence divine comme ce fut le cas auparavant, mais sera sa propre invention, de sa propre intelligence: un gouvernement qui permettra à chacun de pouvoir, à l'intérieur de sa condition, arriver au bonheur par la liberté totale.

Le destin de l'humain est, pour Kant, d'évoluer et de faire évoluer le monde afin de parvenir à ce gouvernement. Ce gouvernement, par le fait qu'il est créé par l'humain afin que ce dernier vive en intelligence avec ses semblables, est opposé à la Nature. Kant écrit «[qu']il est impossible de concevoir que l'homme soit à la fois un être libre et un être de nature »¹²². Limité qu'il est par ce qui le retient encore à ces deux principes, l'humain ne peut être entièrement libre. Il est ainsi du devoir de l'humain de tenter de dépasser sa condition de Nature afin de pouvoir accéder à une plus grande liberté, par le biais du gouvernement. En établissant ses propres règles, sous la forme d'un gouvernement, l'humain se détachera alors de ce qui le faisait encore être de Nature et de Providence, pour devenir un être de morale et de liberté qui sera enfin arrivé à sa perfection. Le destin de l'humain se concrétise dans un ensemble de changements, qui s'oppose par ses différences aux fondements de la société, mais également à la pensée rigide de la matière figée dans l'idée de perfection du plan humain. L'esprit de l'individu devient, par cela, la source nouvelle de l'être. Kant, en proposant cette pensée, dépasse la vision limitée de l'individu pour l'individu, pour l'inscrire dans un système qui le place en acteur du monde et de son environnement, pour lui-même et les autres. Il forme, par cela, la base d'une pensée gouvernementale qui permet à l'humain de s'élever, jusqu'à s'en détacher lorsqu'il sera abouti. Le gouvernement est ainsi considéré comme un moyen pour transformer l'humain, tout comme le fera Leto 2 au travers de son Sentier d'Or. Cependant, cette pensée de la liberté et de l'aboutissement de l'humain repose sur des notions inscrites dans un système de pensée développé dans un système humain, qui comporte ses failles et ses limites, réalités que Nietzsche ne peut concevoir comme facteurs d'apprentissages. Selon Nietzsche, le gouvernement n'est pas un moyen, mais la limite même de l'humain vers l'obtention de la perfection, limite qu'il place au ban des défauts de la société.

¹²² Kant, Emmanuel, Philosophie de l'histoire, op cit, p.36.

Nietzsche, ou la déclinaison du devenir humain

Opposé au mot de la constitution de Kant apparaît, durant le dix-neuvième siècle, Friedrich Nietzsche, dont la recherche perpétuelle de la vérité de la condition humaine structura sa vie. Comprendre, saisir la portée de l'humain, sa résonance, dans le monde et dans le temps, furent les thèmes de son existence, les cordes de sa recherche du sens, de la vérité de l'humain. Par le profond respect qu'il vouait à l'humain, Nietzsche exposa (ou explosa, selon la virulence que l'on souhaite donner à ses actes) les valeurs séculaires de son monde, les affres qu'il présentait dans la société européenne de son époque. C'est à partir de cette déconstruction de ce qu'il percevait comme vil dans l'humanité qu'il édifia une pensée nouvelle sur le destin, orientée vers la liberté de savoir, vers la science et la connaissance, afin que l'humain devienne un nouvel être: un surhomme.

Cette pensée est d'autant plus particulière qu'elle se base sur une capacité propre autant à l'humain qu'à l'humanité: la science. Or, la science telle qu'elle était perçue durant ce temps, et bien qu'elle se développait de manière fulgurante, n'en demeurait pas moins un élément encore instable de l'humanité, dont les frontières étaient encore opaques, peu enclin à préfigurer ce qui allait devenir le quotidien de l'individu. Pourtant, Nietzsche, tel un devin, engagea sa pensée sur le chemin de cette doctrine, pour la faire devenir l'avenir de l'humain, au-delà de toute autre tentative ancienne de développement de l'être. La modernité de sa pensée est, encore actuellement, sujette à de nombreuses invectives, la considérant comme quasi-inhumaine, image génératrice des turpitudes du vingtième siècle. Mais les développements dont elle fut, malgré elle, l'initiatrice, sont loin des réalités de la pensée Nietzscheenne.

Selon Nietzsche, le principe de société de Kant n'est pas une réalité. Le gouvernement, comme moyen d'aboutissement à l'être libre et moral dernier, prémisse à une fin de l'histoire et de l'évolution du genre humain et de la Nature, se retrouve repoussé hors du destin probable du monde, rapporté au niveau des bas-fonds de l'humanité minable sous les mots de Zarathoustra: « l'État c'est ainsi que s'appelle le plus froid des monstres froids et il ment

froidement, et le mensonge que voici sort de sa bouche: "Moi, l'État, je suis le peuple" »¹²³. Comparé à une bête imaginaire dont la férocité et la violence n'ont d'égal que son insensibilité, l'État n'est pas, comme le pensait Kant, l'aboutissement de la Providence, la fin du chemin pour les humains, mais le mirage insensé tressé par les humains pour se leurrer eux-mêmes, pour s'emprisonner et emprisonner leurs semblables dans la toile de la neutralité qui détruit le génie. Le destin de l'humain devient sous l'État de Nietzsche, État qui est le centre de « l'idolâtrie des superflus »¹²⁴, le carrefour des pensées normatives qui brisent l'intelligence, l'uniformité des individus entre eux, ne créant que le médiocre et le banal. Cette banalité est le point de convergence de tout État, qui par le mensonge tend à avilir les humains sous sa coulepe, afin de pouvoir plus aisément obtenir la puissance. « Ils [les gens de l'état] veulent de la puissance et avant tout le levier de la puissance, ils veulent beaucoup d'argent, ces impuissants »¹²⁵. En se rapportant à l'argent, Nietzsche apporte avec cette idée celle de l'avarice et de la cupidité naissante dans les systèmes gouvernementaux, qui dénigrent les humains, leur préférant la valeur monétaire, la puissance de production qu'ils représentent et le pouvoir qu'acquièrent, par ce contrôle, ceux qui contrôlent. Il apporte également la perversion de la pensée de l'humain pour le concret immédiat, pour la substance d'un présent qui s'érige en réalité ultime, par le biais de l'argent, qui est la concrétisation immédiate de l'acte humain. Nietzsche dénigre cette pensée, qui limite l'action de l'humain à sa simple représentation pécuniaire, plutôt que de la considérer comme une étape vers l'avènement du surhomme. Pour Nietzsche, l'État est, par définition, un cheptel à échelle humaine, un berger pour un troupeau qui se laisse conduire par lui, asservi par des mensonges de bonheur et des promesses de liberté. Pour Nietzsche, c'est hors de l'État que se dévoile le véritable humain, celui qui «est un pont et non un but: ce que l'on peut aimer dans l'homme, c'est qu'il

¹²³ Nietzsche, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Livre de Poche, Édition librairie générale, 1983, Traduction de Georges-Arthur Goldschmidt, p.66

Version originale : Nietzsche, Friedrich, Also sprach Zarathustra, in Nietzsche Werke, Kritische Gesamtausgabe, Walter de Gruyter & Co, Berlin, 1968, p.65

« Staat heisst das kälteste aller kalten Ungeheuer. Kalt lügt es auch; und diese Lüge kriecht aus seinem Munde: "Ich, der Staat, bin das Volk" ».

¹²⁴ Ibid, p.68.

Version originale: « Götzendienerei der Überflüssigen! ».

¹²⁵ Ibid, p.68.

Version originale: « Macht wollen sie und zuerst das Brecheisen der Macht, viel Geld - diese Unvermögenden ».

est une transition et qu'il est un déclin »¹²⁶, car « Là où cesse l'État, - regardez donc mes frères ! Ne les voyez donc pas, l'arc-en-ciel et les ponts du surhumain ? »¹²⁷

Ces ponts ne sont pas les structures séculaires qui furent érigées par les anciens, limitant les actes de la population pour la félicité d'une très faible minorité, mais ce qui laisse l'humain libre de pouvoir penser et agir par lui-même. Ces ponts ne sont pas les lois, les dogmes et les impératifs arbitraires qui façonnent l'environnement de l'humain, et l'obligent à se limiter afin de pouvoir continuer de vivre dans ce cadre. Ces ponts, allégoriques, sont les voies de l'esprit, ce que l'esprit humain peut concevoir, découvrir dans son monde. En prenant un principe physique de diffraction de la lumière, Nietzsche compte autant sur la nature féerique de l'image que sur sa valeur scientifique, pour montrer que l'humain, par son imagination et par sa capacité à définir les composantes de la nature, peut devenir véritablement lui-même, et s'avancer vers son destin, le surhumain. Par cela, le philologue allemand fait preuve d'une considération pour l'humain bien plus importante que ne le fit Kant avec son principe de Providence et de gouvernement: il place l'humain et sa capacité à concevoir le monde par son esprit comme les éléments primordiaux de son univers, la base de ce qui constituera le monde. Nietzsche place l'humain non en état de façonné, mais en position de façonneur, qui n'a besoin d'aucune autre structure que son esprit pour s'avancer vers l'avenir, et devenir un surhumain.

Le Surhumain, sans doute le concept le plus mal interprété de l'histoire moderne, n'est pas une invitation à une race pure, débarrassée des défauts charriés par le sang, ou toute autre pensée eugéniste raciste. « Le Surhumain est plus une allégorie qu'un type »¹²⁸, ce qui se trouvera, au-delà de l'humain actuel, lorsque celui-ci, fort de ses possibilités et conscient de son être, acceptera de dépasser sa condition actuelle afin de s'élancer tout entier dans un nouvel état de l'être, une sorte d'évolution non plus concédée par la Nature et le temps, mais

¹²⁶ Nietzsche, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, op cit, p.68.

Version originale : « dass er eine Brücke und kein Zweck ist: was geliebt werden kann am Menschen, Das ist, dass er ein Übergang und ein Untergang ist ».

¹²⁷ Idem.

Version originale: « Dort, wo der Staat aufhört, - seht mir doch hin, meine Brüder! Seht ihr nicht, den Regenbogen und die Brücken des Übermenschen? »

¹²⁸ Ibid, op cit, p.10.

acceptée par l'humain de lui-même, et entreprise dans le seul but de s'assumer pleinement, dans toute sa réalité. Le destin de l'humain n'est rien d'autre que l'acceptation de sa propre réalité. Cette réalité n'est pas unique, ceinte dans un temps dont rien ne transparait vers l'extérieur, mais une étape entre ce qui fut et ce qui sera:

L'homme est agent de son destin, destin que l'on peut se représenter comme la chaîne des événements qu'il produit lui-même dès qu'il agit. Cette action ne commence pas directement avec l'individu, mais, bien avant sa naissance, chez ses parents et ses ancêtres. L'individu est donc compris dans une chaîne d'événements de laquelle il est solidaire et qu'il continue lui-même.¹²⁹

De nouveau, la liberté de l'humain est ici mise en valeur, mais cette fois avec une force incommensurable par rapport aux acceptions passées. L'humain, en tant que ramification de ce qui fut et prémisses à ce qui sera, est une part incluse dans un système en mouvement perpétuel sur lequel il agit et par lequel il est influencé, selon les principes développés précédemment par Kant. L'humain n'est pas un point, isolé dans la trame de l'univers, mais une corde, issue de l'histoire et histoire lui-même. Il est une partie d'une évolution en perpétuel mouvement. Par ce rapport temporel entre l'humain et son temps passé et futur, ce qu'est l'humain se trouve être l'expression de l'esprit, mais également du corps, lui-même conditionné par son héritage, qui exerce une influence sur l'individu. Inscrit dans son temps et dans sa chair, le destin premier de l'être devient une maille complexe: « la pensée de Nietzsche présente comme une cosmogonie dans laquelle l'homme est à la fois libre par la pensée et déterminé par les sciences physiques et historiques »¹³⁰. Ces éléments, structures du passé et du futur, font de l'humain ce qu'il est: un être de présent qui évolue en même temps que ce présent, et dont la réalité prochaine ne peut que suivre le tracé du temps: le changement. Cette pensée se réfère au principe développé par Nietzsche, que l'humain se trouve entre ce qui fut et ce qui sera. En tant que pont, lien entre ce qui fut et ce qui sera, l'humain est un initiateur, un élément qui participe à l'évolution du monde. Cette évolution ne peut être, selon Nietzsche, que scientifique, grâce aux progrès que l'humanité accomplit

¹²⁹ Angèle Kremer-Marietti, De la philologie à la généalogie, in Nietzsche, Friedrich, Contribution à la généalogie de la morale, Édition l'Harmattan, 2006, p.26.

¹³⁰ Angèle Kremer-Marietti, De la philologie à la généalogie, op cit, p.17.

par la science, grâce aux découvertes qu'elle permet, aux possibilités qu'elle dévoile, et à l'histoire, qui retrace ce qui fut. Cependant il est important de ne pas confondre la pensée de Nietzsche avec celle de la tradition, principalement religieuse. Pour Nietzsche, l'humain est une part du passé qui s'en va vers son avenir, sans qu'aucun plan ne rentre en considération. L'histoire de l'humain n'est pas un tout dont la détermination fut décidée dès l'origine du monde par un démiurge supramondain et omnipotent. D'ailleurs s'insurge-t-il avec violence contre les historiens (comprenez ici ceux pour qui l'histoire forme un tout indivisible et dont le passé est le point de référent de ce qui est et sera) et leur principe de pensée déterminé par leur incapacité à comprendre la réalité du monde:

Ces esprits historiens croient que le sens de l'existence se dévoile progressivement au cours d'un processus, ils ne regardent en arrière que pour comprendre le présent à la lumière du chemin déjà parcouru et pour apprendre à convoiter plus ardemment l'avenir¹³¹

écrit-il. Ceux qui, sous couvert de leur connaissance, ne voient le monde que selon ce qui fut, et non pour ce qui sera, s'enferment dans un système qui se sclérose, par leur propre définition, plutôt que de concevoir que ce qui est passé est mort, et que les morts ne doivent agir sur le présent qu'en tant que souvenir et non comme réalité existante. L'humain ne doit pas se complaire dans ce qui fut, mais accepter ce qui n'existe pas encore afin de pouvoir continuer d'avancer. Cette pensée expose également une conception du destin élaborée par ces mêmes historiens, qui s'enlisent dans leur rapport au temps en établissant des liens selon leur présent. Brisant le principe cause-conséquence et l'inversant, ces personnes sont considérées par Nietzsche comme a-scientifiques, préférant la norme stable d'un monde construit sur la base d'un but, plutôt que sur le postulat d'un potentiel qui s'est développé pour devenir le présent. En cela se distingue la pensée Nietzscheenne de ses prédécesseurs: dans ce système de pensée, le passé, qui était auparavant la base de l'individu et le point de référence premier de l'être dans son environnement, disparaît de la définition afin d'être remplacé par

¹³¹ Nietzsche, Friedrich, *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*, in *Considérations inactuelles*, éditions Gallimard, traduit par Pierre Rusch, p.101.

Version originale : Diese historischen Menschen glauben, dass der Sinn des Daseins im Verlaufe eines *Prozesses* immer mehr ans Licht kommen werde, sie schauen nur deshalb rückwärts, um an der Betrachtung des bisherigen Prozesses die Gegenwart zu verstehen und die Zukunft heftiger begehren zu lernen.

le potentiel présent qui s'accomplira dans l'avenir. C'est en refusant ce genre de pensée que les historiens commettent leur plus grande erreur. En se limitant dans le passé pour expliquer le présent, ils s'enferment dans leur propre mensonge et dénaturent le monde qui s'ouvre devant eux.

Ils admettent unanimement, contre toutes les règles de l'analyse historique, que le passé et le présent sont une seule et même chose, à savoir un ensemble immobile de types éternellement présent et identiques à eux-mêmes, par delà toutes les diversités, une structure d'une valeur immuable et d'une signification inaltérable.¹³²

En pensant de cette manière, les historiens créent un monde qui se détruit lui-même à court terme, selon le principe même de la vie et de la mort des faits et des êtres. En effet, en transposant les règles du passé dans le présent, les historiens perturbent le principe même du présent, d'être le futur de ce qui fut, un temps nouveau dans lequel le monde change, évolue selon les pensées et les découvertes. En faisant du passé le présent, les historiens suppriment du présent sa première définition: être un milieu différent, un temps différent, où les êtres et les idées, inspirés par ce qui fut, tendent vers une plus grande connaissance. En faisant du présent « une structure d'une valeur immuable et d'une signification inaltérable », les historiens retirent toute possibilité de création au présent, figeant l'instant dans un temps immobile, et donc mort.

Aussi les historiens se trompent-ils, perdant avec eux l'humanité dans un cycle continu d'erreurs dues à leur incapacité à pouvoir saisir toute la complexité du temps, car:

qu'est-ce que l'histoire, sinon la manière qu'a l'esprit de l'homme de percevoir les réalités qui lui sont impénétrables; de relier les choses dont Dieu seul sait si elles ont un rapport entre elles; de remplacer l'incompréhension par le compréhensible; d'introduire ses notions de finalité extérieure dans un tout qui ne connaît sans doute qu'une finalité intérieure et, inversement, de trouver du hasard là où des milliers de petites causes ont agi? Tous les hommes suivent simultanément leur nécessité individuelle, de telle sorte

¹³² Nietzsche, Friedrich, De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie, in Considérations inactuelles, op cit, p.101.

Version originale : allen historischen Betrachtungsarten des Vergangenen entgegen, kommen sie zur vollen Einmüthigkeit des Satzes : das Vergangene und das Gegenwärtige ist Eines und dasselbe, nämlich in aller Mannichfältigkeit typisch gleich und als Allgegenwart unvergänglicher Typen ein stillstehendes Gebilde von unverändertem Werthe und ewig gleicher Bedeutung.

que des millions de lignes courbes ou droites courent les rues les unes à côté des autres, s'entrecroisent, se soutiennent, se contrarient, progressent, reculent.¹³³

Les historiens, perdus dans leur analyse faussée de la réalité du monde, ne peuvent que conjecturer à propos de ce qui fut, sur les bases de ce qui leur est parvenu, reléguant aux archives le soin de les éclairer sur ce qui fut. Ainsi, en s'attachant à des documents biaisés par le temps et les volontés des humains qui les produisirent, le passé qu'ils étudient et sur lequel ils forment leur propos n'est que l'image dénaturée, empaillée, de ce que fut réellement le passé. De plus, les événements dont les archives conservent la trace ne sont que les lignes directrices d'un temps où des millions de personnes se partageaient le temps. Limités dans leur possibilité de connaissance, les historiens reconstruisent le passé sur les fragments de ce dernier, sans pouvoir prendre en considération tout ce qui fut, tout ce qui se déroula. Ce qu'il perçoivent, à la lumière de ce passé tronqué, du présent n'est que l'ersatz corrompu de la réalité, réalité qui ne peut, par eux, que s'affirmer presque morte, sans possibilité de pouvoir accoucher du futur. De là s'expriment les pensées les plus retorses du présent, ces idées créationnistes qui enveniment la perception du présent pour le faire paraître comme ce passé figé et mort:

Ici et là, on va encore plus loin dans le cynisme et on donne au cours de l'histoire, voir à l'ensemble de l'évolution universelle une justification à l'usage de l'homme moderne, selon ce canon cynique: il fallait que cela arrivât exactement ainsi que cela est arrivé, il fallait que l'homme devînt exactement tel qu'il est actuellement, et nul ne doit s'insurger contre cette nécessité.¹³⁴

¹³³ Nietzsche, Friedrich, De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie, in Considérations inactuelles, op cit, p.131.

Version originale : Was ist denn Geschichte anders als die Art wie der Geist des Menschen die ihm *undurchdringlichen Begebenheiten* aufnimmt; das, weiss Gott ob Zusammengehörige verbindet; das Unverständliche durch etwas Verständliches ersetzt; seine Begriffe von Zweckmässigkeit nach Aussen einem Ganzen unterschiebt, das wohl nur eine nach Innen kennt; und wieder Zufall annimmt, wo tausend kleine Ursachen wirkten. Jeder Mensch hat zugleich seine Separatnothwendigkeit, so dass Millionen Richtungen parallel in krummen und geraden Linien nebeneinander laufen, sich durchkreuzen, fördern, hemmen.

¹³⁴ Ibid, p.150.

Version originale : Hier und da geht man noch weiter in's *Cynische* und rechtfertigt den Gang der Geschichte, ja der gesammten Weltentwicklung ganz eigentlich für den Handgebrauch des modernen Menschen, nach den cynischen Kanon: gerade so musste es kommen, wie es gerade jetzt geht, so und nicht anders musste der Mensch werden wie jetzt die Memschen sind, gegen dieses Muss darf sich keiner auflehnen.

Cynique s'il en faut, tout du moins preuve d'un narcissisme à l'échelle de l'ego humain, l'outrecuidance de l'humain, mais également, en filigrane, de la religion dominante en Europe, est battue en brèche par les propos de Nietzsche qui, loin de ménager l'ignorance, dénigre pleinement les pensées de ces semblants d'adversaires en déplorant non seulement leurs conclusions hâtives, mais également en pointant de la plume leur stupidité. De nouveau Nietzsche s'avance sur une ligne particulière de la pensée, qui laisse prévaloir un principe évolutif basé sur la notion de cause, plutôt qu'une perception créationniste du monde, basé sur les conséquences. Le but, selon les pensées de Nietzsche, est relégué aux structures hypothétiques du temps, dont la véracité ne s'exprime que par l'apparition du fait dans le réel. La conscience du but comme justification du passé, que les historiens prônent, établit un monde dont l'analyse repose sur les conséquences plutôt que sur les causes. Selon eux, les éléments d'un ensemble trouvent leur réalité par leur état dernier, duquel sont déduits les états précédents, faisant de ces derniers la seule évolution possible du référent analysé. Avec la pensée de Nietzsche, le regard de l'humain est détourné du passé, pour se retrouver dirigé vers le futur: ce qui compte n'est pas l'état présent en tant qu'il semble immuable, mais le fait qu'il permet d'aboutir à une forme prochaine et inconnue qui prend place dans le futur. Après le discours sur le mouvement du temps et de l'Histoire, sur les crevasses et les pics des événements humains qui, par millions, génèrent une image insaisissable de l'humanité, la thèse des historiens est mise à bas; elle n'est plus qu'une thèse dépourvue d'arguments autres que ceux, présents, de l'état actuel du monde comme référent, refusant tout dialogue avec le futur qui est le véritable temps de l'humain.

Ce que mettait en avant Nietzsche n'était pas tant l'inexactitude des propos globaux de ceux à qui il s'opposait, mais surtout l'inexpérience d'analyse flagrante qui parsemait ces propos. Ce que mettait en avant Nietzsche n'était pas tant la croyance passée qui s'exerçait encore sur les masses de son temps, mais l'orgueil, la démesure qui transpirait de ces humains qui, grâce leur subjectivité recouverte d'intelligence, s'imaginaient qu'ils n'auraient jamais pu être autre chose que ce qu'ils étaient. Faible et doux leurre de l'esprit que de croire que notre temps, notre monde, est un rêve issu d'une conscience structurelle, d'une réalité inaltérable. Ce que mettait en avant Nietzsche, ce qu'il exprimait en s'opposant à ces per-

sonnes, n'était pas une simple atteinte aux facéties d'intellectuels moribonds; c'était un saut, un retrait hors de la pensée commune de l'humain, de son illusion, hors du berceau chaud de la sécurité.

Car non, il n'y a pas d'obligation, ni même de plan. Ce qu'il y a, c'est le présent, rugueux et acide, qui traversa les temps pour se poser face à nous, fruits de notre passé, des milliers d'années de civilisation et des milliards d'années d'évolution qui, condensées en ce point très précis qui s'appelle l'instant, est perçu par nos yeux, notre peau, tout notre corps, parce que nous sommes ici. Cette pensée, Nietzsche l'illustra dans son Zarathoustra:

Vois cette rue et cette porte ! Nain ! Continuai-je, elle a deux faces. Deux chemins se réunissent ici: personne ne les a encore suivis jusqu'au bout.

Cette longue rue en arrière dure une éternité. Et cette longue rue en avant dure une autre éternité.

Elle se contredisent, ces routes, elles butent l'une contre l'autre, - et c'est ici, près de cette porte, qu'elles se rencontrent. Le nom du portail est gravé tout en haut: "instant" est ce nom [...].

Regarde, continuai-je, cet instant ! De cette porte nommée Instant une longue rue éternelle va en arrière : derrière nous s'étend une éternité.

Ne faut-il pas que tout ce qui sait courir ait déjà suivi cette route en courant ?

Ne faut-il pas que tout ce qui peut arriver soit déjà arrivé, ait déjà été une fois fait ou soit déjà passé une fois en courant.

Et si tout a déjà été: alors que t'en semble de cet instant, nain ? Ne faut-il pas que cette porte de ville ait, elle aussi, déjà été ?

Et toutes les choses ne sont-elles pas ainsi fermement liées, de telle sorte que cet instant entraîne toutes les choses à venir derrière lui ? Donc - lui-même, aussi.¹³⁵

C'est un long passage, qui de derrière nous nous traverse, jusqu'à se perdre dans les ombres de ce qui n'est pas encore. Ce passage est ici perçu comme une seule route, car pour chacun, le passé est l'accumulation unique de tout ce qui fut, mais s'il avait fallu le représenter pleinement, cette route se serait, à tout instant, séparée en des milliers, des millions de routes étroites se perdant dans d'autres routes, et ainsi jusqu'à ce que, revenu si loin dans le temps que la matière se serait rétrécie à un unique point, les routes se soient rejointes, pour

¹³⁵ Nietzsche, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, op cit, p.191.

Version originale :

"Siehe diesen Thorweg! Zwerg! Sprach ich weiter: der hat zwei Gesichter. Zwei Wege kommen hier zusammen: die gieng noch Niemand zu Ende...

(suite sur la page suivante)

ne former qu'un tronçon unique dont l'origine nous est encore inconnue. Et chacune de ces routes ne sont existantes que parce que le passé fut ainsi, mais, alors que leur présent était présent, rien de ce qui était devant elles n'était écrit, et pour elles le temps s'offrait dans toute la pureté de sa non-encore-existence. À ce moment, ce qui allait être aurait pu être différent, d'une infime parcelle qui, amplifiée sur l'échelle du monde, aurait métamorphosé le présent d'après, et celui d'après également, jusqu'à notre présent et au-delà; et pour ces êtres, dont le présent ne serait que la seule vérité, eux-aussi penseraient: « Je suis présent, j'existe, et par cette existence je suis à moi-même ma propre justification. Et puisque je ne peux imaginer le monde sans moi, alors ce monde se devait d'être ainsi, pour que je puisse être, moi aussi »¹³⁶. Mais cette pensée est une illusion, créée par ce qui ne peut se permettre de ne pas se croire être, car étant à lui-même son propre point de référence, l'Omphalos sur lequel le monde tourne. Dans Humain, trop Humain, Nietzsche traduit cette pensée: « la valeur de la vie repose, pour l'homme du commun et de tous les jours, sur le seul fait qu'il se donne plus d'importance qu'au monde ».¹³⁷ C'est de cette illusion passée que l'idée du destin des temps anciens s'est développée, de ne pouvoir imaginer que le monde pouvait être

Diese lange Gasse zurück: die währt eine Ewigkeit. Und jene lange Gasse hinaus - das ist eine andre Ewigkeit. Sie widersprechen sich, diese Wege; sie stossen sich gerade vor den Kopf: - und hier, an diesem Thorwege, ist es, wo sie zusammen kommen. Der Name des Thorwegs steht oben geschrieben: "Augenblick". Aber wer Einen von ihnen weiter gienge - und immer weiter und immer ferner: glaubst du, Zwerg, dass diese Wege sich ewig widersprechen?"-
 "Alles Gerade lügt, murmelte verächtlich der Zwerg. Alle Wahrheit ist krumm, die Zeit selber ist ein Kreis."
 Du Geist der Schwere! Sprach ich zürnend, mache dir es nicht zu leicht! Oder ich lasse dich hocken, wo du hockst, Lahmfuss, - und ich trug dich hoch!
 Siehe, sprach ich weiter, diesen Augenblick! Von diesem Thorwege Augenblick läuft eine lange ewige Gasse rückwärts: hinter uns liegt eine Ewigkeit.
 Muss nicht, was laufen kann von allen Dingen, schon einmal diese Gasse gelaufen sein? Muss nicht, was geschehn kann von allen Dingen, schon einmal geschehn, gethan, vorübergelaufen sein?
 Und wenn Alles schon dagewesen ist: was hältst du Zwerg von diesem Augenblick? Muss auch dieser Thorweg nicht schon - dagewesen sein?
 Und sind nicht solchermaassen fest alle Dinge verknotet, dass dieser Augenblick alle kommenden Dinge nach sich zieht? Also - - sich selber noch?

¹³⁶ Ce dialogue simulé pour l'argumentation présente est, malgré son caractère nouveau, l'illustration des propos de Nietzsche sur la perception du présent comme réalité par l'individu. À partir des idées du philologue, il est facile de constater que cette manière de penser le monde est très proche de certaines conclusions de Freud sur l'être et la perception de la mort par l'être. (Voir à ce sujet l'article: notre relation à la mort, in Freud, Sigmund, Essai de psychanalyse, édition Payot & Rivages, Paris, 2001, p.31 et suivantes).

¹³⁷ Nietzsche, Friedrich, Humain, trop humain, édition Gallimard, Paris, 1988, traduit par Robert Rovini, p.57
 Version originale : « Also darauf allein beruht der Werth des Lebens für den gewöhnlichen, alltäglichen Menschen, dass er sich wichtiger nimmt, als die Welt ».

autre chose que ce qu'il était, est et sera. En révélant ces pensées, Nietzsche révèle l'erreur flagrante de ceux qui, auparavant, eurent l'idée de ces temps contrôlés par un démiurge de qui tout découlait. Par cette réalité prônée, l'humain était certes un élément majeur du monde, puisque créé dans un but précis par l'Être Ultime qui ne laissait rien au hasard. Mais Nietzsche efface cette pensée, et fait de l'humain non un principe unique et indivisible du monde, mais un simple être, dont la présence, bien qu'elle ne puisse être contestée, n'en demeure pas moins le résultat d'un processus qui aurait pu, sous couvert d'une simple modification d'un élément mineur du passé, n'avoir jamais existé. Mais les êtres de l'époque ne possédaient pas l'arme par laquelle ce savoir vint au monde, au contraire de ces historiens dans l'erreur: la science.

Pour Nietzsche, la science est cet outil qui permet de saisir la réalité du monde, pour écarter les brumes de l'ignorance et porter la connaissance à l'humain. Grâce à la science, l'être humain peut non seulement apprendre et comprendre, mais elle est surtout l'expression nouvelle de la puissance de l'humain, la marque de la grandeur de l'intelligence.

La science voit dans cette faculté, dans ces puissances [l'art et la religion], des forces hostiles; car la seule conception vraie et correcte, c'est à dire scientifique, est pour elle celle qui fait de toute chose le résultat d'une évolution, une réalité historique et non un éternel étant; elle vit dans une contradiction interne avec ces puissances dispensatrices d'éternité que sont l'art et la religion, de même qu'elle hait l'oubli, qui est la mort du savoir, et qu'elle cherche à supprimer tout ce qui limite l'horizon de l'homme.¹³⁸

La science permet à l'humain de se séparer de ce qui était auparavant les marques figées de l'être que sont l'art et la religion, et de leurs tentatives de saisir le monde, comme s'il n'était qu'une fresque immuable. Alors que l'art et la religion, qui naissent de la pensée de l'être et sont influencés par les idées du monde humain, exprimaient le présent selon les

¹³⁸ Nietzsche, Friedrich, De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie, in Considérations inactuelles, op cit, p.166.

Version originale : Die *Wissenschaft* [...] sieht in jener Kraft, in diesen Mächten gegnerische Mächte und Kräfte; denn sie hält nur die Betrachtung der Dinge für die wahre und richtige, also für die wissenschaftliche Betrachtung, welche überall ein Gewordnes, ein Historisches und nirgends ein Seiendes, Ewiges sieht; sie lebt in einem innerlichen Widerspruche ebenso gegen die aeternisierenden Mächte der Kunst und Religion, als sie das Vergessen, den Tod des Wissen, hasst, als sie alle Horizont.

dogmes de la foi et de l'imaginaire¹³⁹, la science, elle, s'efforce de plonger dans le monde pour ce qu'il est, pour en extraire les vérités fondamentales, les réalités essentielles que sont celles du temps mouvant et du perpétuel changement. Par l'expertise qu'elle requiert, par les techniques qu'elle développe, la science marque le monde du sceau de l'évolution. Grâce à elle, l'humain se rend compte de la complexité de son monde, des ramifications qui tissent le patchwork de l'univers, et dont l'humain est une parcelle unique autant qu'elle est non essentielle. Pour Nietzsche, l'explosion des savoirs, de la puissance de l'humain, est la marche vers le surhomme, vers celui qui dépassera son être pour comprendre le monde pleinement, au-delà de ses propres limites. Le destin selon Nietzsche, est identique: l'humain ne doit pas se circonscrire dans des limites qui restreignent sa pensée et son intelligence. Le destin de l'être n'est pas « un éternel étant », mais « le résultat d'une évolution, une réalité historique » qui s'étire depuis les prémisses du monde vers le lendemain, et même après. Par la science, l'humain se révèle dans toute sa dimension, car par elle il peut sortir de son individualité, de sa subjectivité, afin d'aborder le monde de manière objective, hors des carcans de sa perception limitée.

Le destin chez Nietzsche est à l'image de sa conception de la science: tout ce qui fut a influencé le monde et son évolution. Par ce qui fut, le monde de demain sera, et rien d'autre ne peut être deviné, exception faite pour l'intelligence omnisciente dont parle Nietzsche dans le paragraphe 106 de Humain, trop Humain:

Le sujet qui agit est quant à lui, pris dans l'illusion de son libre-arbitre; mais si la roue du monde venait à s'arrêter un instant et qu'il y eût une intelligence omnisciente, calculatrice, pour mettre à profit de telles pauses, elle pourrait à partir de là prédire l'avenir de chacun des êtres jusqu'aux temps les plus éloignés et marquer toutes les traces dans

¹³⁹ À ce propos, À ce propos, voir le paragraphe 16 de Humain trop humain, de Friedrich Nietzsche: « mais c'est nous qui en sommes les coloristes: c'est l'intellect humain qui a fait apparaître le phénomène et introduit dans les choses ses conceptions de base erronées ». (p.43).

Version originale: « aber wir sind die Coloristen gewesen: der menschliche Intellect hat die Erscheinung erscheinen lassen und seine irrthümlichen Grundauffassungen in die Dinge hineingetragen ».

lesquelles cette roue passera encore. L'illusion de l'acteur sur lui-même, le postulat de son libre-arbitre, font partie intégrante de ce mécanisme à calculer.¹⁴⁰

Cette intelligence théorique¹⁴¹ est invoquée ici par Nietzsche afin de mettre en avant une vérité qui peut sembler proche à celle des religieux, mais qui est pourtant différente. En effet, il n'est pas question ici d'une intelligence contrôlante mais bien d'un regard ultime extérieur, un Œil dont le pouvoir sur la matière est nul. La seule véritable force ici est la même que celle évoquée auparavant, des voies par milliards qui tressèrent la route du présent. Par le truchement des savoirs, la conduite du monde pourrait être prévue, mais non pas guidée, dirigée, sans que le mouvement futur ne soit influencé par la connaissance qu'a cet être de ce qui sera. Et les forces cumulées exercent leur influence sur le monde, forment la voie de ce qui sera, sans que quiconque d'humain ne puisse les apercevoir. Dans Fatum et Histoire, Nietzsche évoque cette situation en détails, se basant sur les conditions initiales de l'être pour développer son idée:

Mais qu'est-ce donc qui rabaisse avec tant de force l'âme de si nombreuses personnes vers la banalité, et rend si difficile un envol vers des idées plus élevées ? La fatalité de la forme d'un crâne ou de la colonne vertébrale, l'état ou la nature de leurs parents, le quotidien de leurs relations, le commun de leur environnement, et même la monotonie de leur patrie. Nous avons subi des influences sans avoir en nous la force de réagir contre elle, et nous ne savons même pas que nous avons été influencés.¹⁴²

L'existence est ici décrite par Nietzsche comme un condensé immense de relations diverses qui se rassemblent dans chaque être humain, selon des normes diverses qui influencent à leur manière la perception et la réception de chacun dans son environnement. Ainsi, l'humain n'est pas identique à un autre humain dans son existence, dès le moment où il vient à la vie. Le temps et l'espace ne sont plus les seuls facteurs du destin de l'individu. Toutes

¹⁴⁰ Nietzsche, Friedrich, Humain, trop humain, op cit, p.103.

Version originale : Der Handelnde selbst steckt freilich in der Illusion der Willkür; wenn in einem Augenblick das Rad der Welt still stände und ein allwissender, rechnender Verstand da wäre, um diese Pausen zu benützen, so könnte er bis in die fernsten Zeiten di Zukunft jedes Wesens weitererzählen und jede Spur bezeichnen, auf der jenes Rad noch rollen wird.

¹⁴¹ Cette intelligence théorique est représentée dans Dune par Paul Atréides, lors de sa première expérience de mentat dans le désert, après sa fuite d'Arrakeen.

¹⁴² Nietzsche, Friedrich, Fatum et histoire, in Écrits autobiographiques 1856-1869, presse universitaires de France, Paris, 1994, édition et traduction de Marc Crépon, p.193.

les influences possibles, de la morphologie au contexte parental, de l'éducation qui en découle jusqu'aux plus légers détails de l'individu et de ce qui se déroulera dans son environnement sont à prendre en compte dans le développement de l'individu et de son existence. Le *Fatum* de Nietzsche est l'ensemble des caractéristiques formant l'individu dans son ensemble, tous les détails, matériels comme spirituels, exercent leur part dans le destin de l'humain, ainsi que le passé, historique et génétique.

L'humain est donc bien soumis à une forme de destin, une fatalité qui s'applique sur lui par l'intermédiaire de tous les facteurs combinés en lui et qui forment l'individu. Certaines choses sont innées, et ne peuvent être influencées d'aucune manière: tout ce qui est figé, à savoir les aspects génétiques, l'histoire du pays etc... tandis que d'autres exercent un maintien qui peut être modifié, dans la limite de leur compréhension, à savoir l'éducation, l'action et les perceptions. L'ensemble de ces derniers facteurs, définis par Nietzsche comme étant « la liberté de la volonté »¹⁴³, forment un opposé au *Fatum*, un principe où l'esprit humain, par sa perception et l'action qu'il entraîne par l'intermédiaire du corps, s'oppose aux normes préétablies, afin de construire un monde particulier. « L'homme, sitôt qu'il agit et crée de ce fait ses propres événements, détermine son propre *Fatum* »¹⁴⁴ écrit-il. L'esprit est, sous ces mots, une force nouvelle, qui peut s'opposer aux normes figées de l'environnement et de l'éducation, pour s'améliorer et parvenir, de cette manière, à passer outre ce qui fut pour créer.

La création, l'action volontaire de l'humain se retrouve, ici encore, au cœur de l'acte humain, prémisses de toute chose et source de la puissance de l'humain. Par l'action créatrice, l'humain peut se développer afin de ne plus être un être de nature, un être simplement soumis aux croyances sensibles et directes que lui renvoient son corps, mais un surhomme, libéré des chaînes de la fatalité par l'entremise de son savoir et de ses capacités, qui ne devient plus alors « qu'un concept abstrait, une puissance sans matière »¹⁴⁵. L'esprit humain est seul créateur du *Fatum* de chacun, et c'est dans l'acceptation des événements ou dans

¹⁴³ Nietzsche, Friedrich, Liberté de la volonté et *Fatum*, in *Écrits autobiographiques*, op cit, p.195.

¹⁴⁴ Ibid p.196.

¹⁴⁵ Idem.

l'opposition à eux que l'humain parvient à créer sa propre réalité, son propre destin. Par la science, l'humain peut abroger ce qui aurait dû le limiter, pour continuer d'exister et amplifier son être. Par la science, l'humain peut se détacher de cette part naturelle qui le constitue encore et qui constitue son passé, pour se projeter dans le futur et devenir véritablement humain, pour devenir ce surhomme que Nietzsche considère comme le futur de l'humain. Ainsi, le futur de l'humain n'est plus tant ce qui le caractérisait, ce qui le définissait auparavant, par son corps et sa place dans le monde, que ce qui fait de lui un humain: son intelligence et l'application qu'il en a: la science.

La volonté de l'humain devient donc une nouvelle donnée à prendre en considération dans la conceptualisation de l'individu et de son destin. En acceptant cette réalité, l'humain peut, sous couvert des limites de la nature, exprimer sa puissance et sa volonté sur la matière en découvrant et en tentant de manipuler les ressources à sa disposition, afin d'acquérir cette puissance supérieure, ce *Fatum* individuel. Le destin de l'humain devient, par cela, non plus un schéma prédéterminé dans lequel il n'est que le point d'une force transcendante, mais un ensemble de possibles dont la réalité ne se révèle pleinement que lors de l'expression du présent. Nietzsche instaura par cette pensée un destin sans limite supramondaine, qui devint la structure de la pensée du 20^e siècle: une pensée débarrassée des limites extérieures, concentrée sur le potentiel de chacun. Le destin commun, contraint par une société qui pouvait s'opposer au choix d'expansion de l'individu, s'efface pour le destin individuel, amplifié par la connaissance et l'utilisation de toutes les ressources possibles. Dans cette quête du *Fatum* individuel, l'humain développa la science et ses applications, modifiant ainsi son monde, pour son propre bonheur, et parfois pour le malheur des autres. C'est sur cette notion de malheur que s'articule la sous-partie suivante, qui met en avant les expressions les plus extrêmes de l'humain dans sa conception de la liberté de l'acte.

La technologie, supprimeur du destin

Que dire des horreurs révélées au monde lorsque la victoire alliée sur les Nazis révéla le chaos des camps de concentration, lorsque l'outrecuidance des humains éclata par le feu d'Auschwitz et d'Hiroshima ? Imre Kertész déclara dans son livre Sorstalanság

qu'Auschwitz ne constituait pas un cas d'exception, tel un corps étranger qui se trouverait à l'extérieur de l'Histoire normale du monde occidental, mais bien la représentation de l'ultime vérité sur la dégradation de l'humain dans la vie moderne. Selon le prix Nobel de Littérature, ce qui se produisit durant cette sombre période de l'histoire n'était en aucun cas un acte isolé, mais bien le témoignage des possibilités de l'humain ouvert à la liberté. Conscient de sa propre force, de sa puissance dans le monde, l'humain moderne se retrouve face à lui-même. Dans cette concertation face à un monde dont il peut maîtriser tous les aspects, la vanité de pouvoir construire le présent à son image permet à l'humain de s'adonner à tous les actes, selon son propre choix. De cette nouvelle possibilité d'expression de lui-même, l'humain se détacha de son environnement dont il était un élément pour devenir son point de référence. Il devint entière possibilité, ouverture au-delà de laquelle tout ce qui pouvait être imaginé était possible.

La possibilité. C'est par la possibilité que l'humain peut faire preuve de la plus grande magnificence, mais également de sa plus grande folie. Par sa propension à vouloir, l'humain parfois se détache de son être pour s'exprimer par ses désirs, par les volontés sans limites ni contrôles qu'il tente d'imposer au monde devenu trame de sa propre expression. En transférant l'idée du soi d'un point passablement statique vers un vecteur dynamique et omnipotent, l'humain travestit son image du monde pour en faire son milieu, ce par quoi il peut s'exprimer pleinement. La seule limite au destin de l'humain devient les choix qu'il fait. Le monde moderne est l'espace dans lequel il peut s'exprimer, qu'importe que ces rêves soient teintés par l'irrespect et le meurtre. Car puisque le monde est un espace dans lequel l'humain s'exprime, ce ne sont pas les valeurs transcendantes ou une finalité bénéfique qui forment les fondations du futur en devenir, mais les désirs humains, car eux seuls existent vraiment. C'est dans cet environnement spirituel que l'humain actuel évolue, un monde dans lequel il peut se considérer comme étant le seul être véritable, le Dieu véritable. Par cela, le monde se métamorphose. Son aura de puissance, de grandeur, se résorbe, pour ne laisser qu'un vide à combler. Alors que les dieux étaient présents dans chaque élément du monde, le 20^e siècle fit de l'environnement le lieu d'expression de sa propre constitution, de son imma-

nence brutale et violente. Par l'expérience de l'inhumanité, le concept du destin prit une nouvelle apparence: celle de l'unicité de la vie de l'individu.

Selon Jean Améry, la torture orchestré par les nazis fut la plus cinglante preuve de l'inhumanité de l'humain sur l'humain. Ces actes, qui recevaient leur justification par la volonté d'obtention de renseignements, étaient également des moyens de briser l'individu, de le rabaisser, de détruire ce qu'il était, pour que, quoi qu'il arrive, le prisonnier ne soit plus humain. « Celui qui est submergé par la douleur de la torture ressent son corps comme jamais auparavant. Sa chair se réalise totalement dans son autonégation »¹⁴⁶. Cette sur-expression du corps par la torture est un acte de destruction de l'individu, de l'esprit de l'individu. L'esprit se détache du corps afin d'assommer la sensation, de la faire disparaître, et par cela, le corps devient une nouvelle essence, à la fois le conteneur de la douleur, mais également la preuve véritable de l'existence de l'individu. Par la douleur ressentie régulièrement, l'esprit s'épuise, et finit par disparaître dans les méandres de l'être, car « l'homme est d'autant plus corporel que son corps succombe désespérément à la douleur »¹⁴⁷. Ramené à l'état de corps, ce qui constitue l'humain en tant qu'être unique se retrouve expulsé de l'être, devenu inutile face aux besoins du moment, face à la nécessité de conserver sa réalité, de survivre. Rejeté jusqu'à l'expression la plus simple de lui-même, à savoir son corps, l'humain est séparé de la partie qui le fait véritablement humain: son esprit. Sans esprit, retourné à l'état de pur corps, l'humain ne peut plus concevoir le monde extérieur, ni projeter sa vie dans le futur. Redevenu presque un animal, focalisé sur sa seule survie, l'humain est repoussé hors de son destin d'être humain: il n'est plus humain. Il n'est plus qu'animal, simple expression matérielle et ramifiée de la vie.

Mais le nazisme ne fit pas que simplement détruire l'humain chez les prisonniers qu'il torturait. L'opération était également accomplie sur le monde lui-même: la dévotion aveu-

¹⁴⁶ Améry, Jean, Par-delà le crime et le châtement, traduit par Françoise Wuilmart, édition acte sud, 1995, p.69.
Version originale : « Wer nämlich in der Folter vom Schmerz überwältigt wird, erfährt seinen Körper wie nie zuvor. Sein Fleisch realisiert sich total in der Selbstnegation ».

¹⁴⁷ Ibid, p.69.
Version originale: « nämlich der Mensch desto körperhafter ist ».

gle, née du fanatisme politique et haineux qui était l'une des essences de ce courant politique, détruisait également toute représentation du monde.

Un monde où triomphent le martyr, la destruction et la mort ne peut subsister, c'est évident. Mais le sadisme ne se soucie guère de la perpétuation du monde. Au contraire: il veut abolir le monde, et par la négation de son prochain, qui pour lui est aussi l'enfer dans un sens bien particulier, il veut réaliser sa propre souveraineté totale.¹⁴⁸

L'entreprise nazie était bien plus retorse que la simple volonté d'épurer la race humaine. En détruisant les consciences des individus prisonniers, mais également celle des tortionnaires, le nazisme éradiquait toutes les formes d'humanité potentielle, toutes les traces d'empathie qui forment l'humanité. En faisant de la destruction de l'humain une entreprise industrielle, le nazisme projeta le potentiel humain vers sa propre destruction. Par lui, l'humain modifia sa propre définition, en se qualifiant, par ses actes, comme un destructeur de sa propre réalité. Brisé, l'humain se retrouve, sous ces attributs, l'objet de sa propre folie, l'instigateur inconscient de la disparition de son propre futur. Le sadisme qui sévissait dans les camps était la destruction méthodique de toute humanité, de toute projection de l'acte humain en tant qu'acte réfléchi. Sans intellect, sans conscience, l'humain détruisait l'humain. Il se fermait à sa propre définition. En se détruisant, il effaçait le destin de l'autre, tout comme il effaçait le sien.

Dans la pensée de Jean Améry sur les camps de concentration et l'entreprise nazie, l'humain est projeté face à sa propre réalité potentielle. En exposant son expérience des camps, Améry propulse le lecteur dans un monde de violence et de destruction, un monde qui n'a d'autre choix que d'être accepté comme vérité, car il en est, lui-même, l'expression, et par ce qu'il exprime, il inclut en lui toute l'humanité, tout comme l'humanité est projetée dans l'identité du tortionnaire. La douleur qui fut sienne, tout comme les coups qui furent donnés, tout est projeté dans le lecteur, non pas dans le but de générer culpabilité ou nausées, mais pour faire prendre conscience à celui qui lit que cette réalité, aussi inconcevable

¹⁴⁸ Améry, Jean, *Par-delà le crime et le châtement*, op cit, p.71.

Version Originale: Eine Welt, in der Marter, Zerstörung und des Realitätsprinzips, kann nicht bestehen, das ist offenbar. Aber es schert sich der Sadist nicht um den Fortbestand der Welt. Im Gegenteil: Er will diese Welt aufheben, und er will in der Negation des Mitmenschen, der für ihn auch in einem ganz bestimmten Sinne die "Hölle" ist, seine eigene totale Souveränität wirklich machen.

qu'elle puisse être, fut. Elle est une partie de notre passé commun, le présent est passé par elle, et parce que ce passé fut, nous sommes tous ses descendants. Comme l'annonça Anders dans sa lettre au fils d'Eichmann, nous sommes tous des fils d'Eichmann¹⁴⁹.

Au-delà de cette réalité exposée par Améry, se trouve une perception du destin poussée jusqu'à sa propre négation. Ce que l'histoire générée par le nazisme a créé, ce n'est pas un monde sans destin, c'est un monde sans vie, un espace où la mort a brisé toute relation entre l'individu et la potentialité d'un renouveau. Après l'expérience des camps, après l'horreur des tortures, l'humain ne peut plus être un créateur, il ne peut être que l'ombre de ce qui a été humain. Par ces actions, le destin de l'individu, tout comme le destin de l'humanité, a fondu dans le néant. Il ne reste qu'une trace de ce qui fut, tandis que l'espoir, prôné par Nietzsche, semble disparaître à jamais. L'humain n'est pas surhumain, il est inhumain.

Cette destruction de l'individu fut exprimée d'une manière différente par Jorge Semprun, lui aussi victime de l'univers concentrationnaire. Pour Semprun, l'humain qui a vécu le Camp, l'humain en tant qu'individu, n'est plus véritablement humain. Il est un étranger, un être hors du temps. Dans L'Écriture ou la Vie, Semprun expose ses souvenirs, non pas comme le firent Lévi ou Améry, mais comme un humain qui, en donnant ses souvenirs, donne également sa vie toute entière, pour que le lecteur ne soit plus un inconnu, qu'il devienne tout comme le narrateur. Les constants retours sur les événements, les liens dé-coordonnés, simplement rattachés à la trame narrative première par un lien ténu que seule la mémoire a pu créer, plonge le lecteur dans la réalité de Semprun, comme si, subitement, le lecteur et le narrateur étaient une seule et même personne. Par l'intermédiaire du récit, le quidam devient le survivant, celui qui a vécu, celui qui subi, avec une insistance parfois volatile, les assauts des souvenirs et des impressions. En lisant L'Écriture ou la Vie, le lecteur est projeté dans la mémoire de l'auteur. Le temps s'efface, le corps s'efface. Ne reste plus que le souvenir de ce qui fut, et par ce souvenir, ce n'est plus l'humain particulier qui existe, mais l'humanité en expression. Ce que nous apporte Semprun, ce n'est pas une expérience vécue par des êtres particuliers, c'est un monde dans lequel la frontière des êtres s'efface,

¹⁴⁹ Les idées de Anders seront abordées plus loin.

dans lequel ce que l'un a vécu aurait pu être vécu par un autre. Sous l'apparence de l'inédit du moment et du lieu, le lecteur devient l'inédit. Ce qu'il perçoit n'est en aucun cas du domaine de l'inaccessible, de l'autre. Tout ce qui est dévoilé est de l'ordre de l'humain, simplement de l'humain. Le destin exprimé, qui pourrait sembler exceptionnel, devient banal.

Alors, quand Semprun annonce que « l'enjeu [du témoignage sur les camps] ne sera pas la description de l'horreur[, que] l'enjeu en sera l'exploration de l'âme humaine dans l'horreur du Mal »¹⁵⁰ il énonce que la seule vérité qui devra être exprimée ne tient pas dans ce que firent les Nazis, dans leurs actes, mais dans l'incidence qu'eurent ces actes dans la pensée de l'humain sur lui-même, cette sensation d'immortalité, qui ne tient pas dans le fait d'être devenu insensible à la mort, mais dans la sensation d'être déjà mort. « Depuis que j'étais revenu de Buchenwald [...] j'avais vécu en m'éloignant de la mort. Celle-ci était dans mon passé, plus lointaine chaque jour qui passait [...]. La mort était une expérience vécue dont le souvenir s'estompait »¹⁵¹. Avoir vécu dans le camp, avoir côtoyé la mort au quotidien, incapable de savoir si le lendemain ne serait pas le dernier jour de sa vie, l'humain du camp est séparé de son futur. Il n'est plus que le présent, et par cela, il n'est plus que son passé. Piégé dans ses souvenirs, l'individu ne peut plus penser à l'après; par cela il est mort en tant qu'humain. Alors, quand celui qui n'est plus humain retourne à la vie, la mort, laissée derrière lui, ne fait plus partie de lui. Devenu immortel, l'individu peut se lancer dans le monde sans peur ni douleur, insensible à tout. Car la mort est derrière lui. C'est ce que Semprun exprime par son expérience, quand il affirme que plus rien ne lui faisait peur, que son expérience de la résistance espagnole ne lui apportait aucune effroi: il se sentait invulnérable, imperméable à tout, capable de tout faire, car même la mort ne pouvait plus le toucher. Insensible à la mort, l'humain n'est plus humain. Il a dépassé son destin premier, pour continuer d'être dans une existence qui lui semble différente. Mais la mort de Lévi rapporte Semprun vers sa réalité: « j'ai compris que la mort était de nouveau dans mon avenir, à l'horizon du futur »¹⁵². En voyant projetée face à lui-même l'image du déporté trouvant la mort,

¹⁵⁰ Semprun, Jorge, *L'Écriture ou la Vie*, édition Gallimard, Paris, 1994, p.138.

¹⁵¹ Ibid, p.257.

¹⁵² Idem.

cette dernière redevient son univers. Par cela, il redevient humain: l'existence qui lui semblait sans limite, détachée du destin commun de l'humanité, se retrouve de nouveau enserrée dans un espace temporel limité par le décès. Dans cette réalité retrouvée, l'humain se projette de nouveau dans le monde, mais non comme un être sauvé par une quelconque révélation; cette réalité est la conscience certaine de sa propre finitude, une finitude qui a déjà eu en partie lieu par l'intermédiaire du camp et de ces occupants. Pour certains, comme ce fut le cas, selon Semprun, pour Lévi, la mort le rattrapa, le propulsa dans un présent qui ne pouvait plus être autre chose qu'une projection du passé, un temps inconductible et constamment harassé par le souvenir de ce qui fut. « L'angoisse s'est imposée »¹⁵³ dit Semprun, et par cette angoisse qui ne peut être refoulée, l'humain n'a plus le choix: déjà mort, il ne peut qu'abrèger sa vie, afin de rétablir la vérité de son être. Tel est le constat de ce que le camp fit sur les humains qui y furent conduits: il fit des vivants des morts.

Par ce mouvement d'aller et retour sur la mort, l'humain de Semprun accomplit le pèlerinage qui apporte la mort au présent. L'expérience du camp comme événement particulier se transforme en événement de toute l'humanité. Le camp de concentration n'était pas simplement un lieu de mort pour ceux qui étaient considérés comme étant de la race inférieure. Les camps sont la représentation de la mort pour tous les humains, la représentation matérielle de la mort devenue une réalité palpable et mécanique, qui ne détruit pas que le corps du prisonnier, mais également son esprit et, par la même occasion, l'esprit de l'humanité.

Hans Jonas fut également de ceux qui vécurent ce temps. De son expérience, il établit l'absence de la présence du divin dans le monde, faisant du monde non plus un lieu de création mais un espace de destruction. Au travers de cette perception de son temps, Jonas déstructure le destin religieux, régi par le dessein divin, pour un destin purement humain, sans transcendance, et par cela voué à la mort. Robert Theis, étudiant les écrits de Jonas, énonce, à propos de la Providence de Kant, que Auschwitz fut « le démenti de Dieu [...]»: puisque Dieu a laissé faire à Auschwitz, puisqu'il fut absent, Dieu n'est pas Dieu. Dieu est en *inadé-*

¹⁵³ Semprun, Jorge, L'Écriture ou la Vie, op cit, p.260.

quation ¹⁵⁴avec son concept. Or, si tel est le cas, Dieu n'est pas »¹⁵⁵. Cette idée de l'absence de Dieu repose sur le postulat de la définition du divin, qui stipule que Dieu est omniscience et omniprésence. Cependant, si tel était le cas, les actes qui eurent lieu dans le camp Nazi auraient dû se retrouver empêchés par la force de Dieu qui, au vu de tels actes, aurait dû intervenir afin d'empêcher que cela se produisit. La présence dans l'Histoire de la violence d'Auschwitz fut une preuve incontestable de la démesure de l'humain opposée au principe normalement attribué à Dieu: que la Providence de Kant, qui était censée porter l'humanité jusqu'à un point de liberté et de moralité telle que chaque humain accéderait au bonheur et à la complétude, ne peut aboutir. La Nature, plutôt que d'avoir engendré une humanité de plus en plus parfaite, s'est effondrée dans sa propre puissance, aboutissant à ce qui se produisit à travers l'Europe.

Ajouté à cela, c'est l'acte anti-créateur qui est ici pointé du doigt. L'acte premier de Dieu fut et demeure un acte de création. Or, avec Auschwitz, c'est la destruction qui s'impose: « Dieu se dépose en se vidant de sa substance et se livre en quelque sorte à corps perdu dans la création, lui devient immanent dans ce sens qu'il n'est plus rien et qu'il a tout à devenir et à recevoir à partir d'elle et à travers elle »¹⁵⁶. Ainsi, si Dieu s'est ainsi dépouillé de lui-même pour prendre acte dans la matérialité de l'humain, ce dernier se retrouve être, par sa condition première, l'expression de Dieu. Que dire alors de ces actes qui furent commis durant la seconde guerre mondiale ? Toujours selon la Providence de Kant, l'humain aurait dû aller toujours plus avant vers l'aboutissement de son être, comme un retour vers son créateur, et aboutir à une image de ce que fut son Créateur: un être multiforme qui exprime la vérité de son être par ses actes. Cependant, la réalité d'Auschwitz dément de manière catégorique cette finalité. Par elle, le principe de l'acte humain influencé par Dieu, tel que définit dans la Théodicée de Leibniz, qui justifiait la catastrophe dans le cadre d'une harmonie supérieure qui se révélerait par elle, se retrouve mise à bas par la démesure qui ressortit d'Auschwitz. Jonas, par son propos sur l'absence de Dieu, met fin à cette théorie,

¹⁵⁴ Mot mis en avant par Robert Theis.

¹⁵⁵ Theis, Robert, « Dieu éclaté, Hans Jonas et les dimensions philosophiques d'une théologie philosophique après Auschwitz », in Revue philosophique de Louvain, Année 2000, Volume 98, numéro 98-2, p.342.

¹⁵⁶ Ibid, p.346.

pour placer l'humain face à lui-même, face à ses responsabilités nées de ses actes. Le destin de l'humain n'est dès lors plus assimilable à une volonté divine première qui aurait établi l'enchaînement des faits afin d'aboutir à un présent de plus en plus parfait. Le souvenir d'Auschwitz demeure une tâche éternelle dans l'esprit de l'humain, une marque qui prouve que cela fut fait, et que cela pourrait se reproduire. Ce souvenir marque une nouvelle conception du destin, un destin qui ne tend peut-être pas vers le bonheur, mais vers la destruction.

L'humain se retrouve placé dans une nouvelle situation par rapport à lui-même: le lien qu'il possédait encore dans l'esprit de Dieu disparaît, ne laissant à la place qu'un espace où peut s'exprimer toute l'horreur de l'humanité. Sans ce lien, l'humain se retrouve défait de la dernière parcelle de divinité qui semblait encore exister en lui. Par ses actes, l'humain supprime le dernier bastion du plan divin: celui d'un ordre temporel qui le conduisait depuis ses origines vers son aboutissement. Sans ce plan qui le portait au travers du temps vers un but, vers un destin d'ordre divin qui s'accomplirait dans la félicité, l'humain devient un être sans attache, dont la liberté d'action ne trouve sa réalité que dans sa propre action, dans ses choix et les conséquences qui en découlent.

Si l'action humaine n'est que causes et conséquences humaines, alors la finalité d'actes comme ce que fut Auschwitz ne peut être considérée que comme ce que Christian Godin désigne sous le principe de la catastrophe:

un événement d'une intensité tragique maximale accompagné ou suivi de destruction multiples. Elle fait planer sur l'existence humaine une mort de masse. Elle est un événement monstrueux, l'absolu du risque et de l'accident. Elle n'est pas seulement un acte d'une puissance particulière ; son énormité dépasse la catégorie de l'accidentel. ¹⁵⁷

Plus loin, se référant aux travaux de Kurt Goldstein, il parle de la catastrophe comme «le comportement désordonné en rupture avec l'ordre qui semble régir la conduite (adaptive) de l'individu dans son milieu familial »¹⁵⁸. En ayant agi de cette manière, en ayant façonné cette catastrophe qui toucha l'humanité dans son entier, l'humain s'est défini par ses

¹⁵⁷ Godin, Christian, «Ouverture à un concept: la catastrophe», in *Le portique*, revue de philosophie et de sciences humaines, numéro 22, 2009, paragraphe 4, (lien hypertexte <http://leportique.revues.org/index1993.html>).

¹⁵⁸ Ibid, paragraphe 13.

actions dans un au-delà de la réalité naturelle. Ses actes ne concernaient plus une notion de survie, ou bien une tentative de parvenir à l'équilibre, mais un acte puissamment anti-naturel. Sa rigueur et sa méthode, mis au contact de la démesure de sa condition pensée, achevèrent de détruire les derniers liens qui reliaient l'humain à la nature et à la Providence. La démesure d'Auschwitz fut plus qu'une rupture, elle fut la marque d'une destruction, la destruction de toute notion de limite. Le destin de l'humain vu sous son principe d'évolution positive ne put plus exister après cela. Plus dans aucune forme passée. Là se trouve toute la portée de la catastrophe d'Auschwitz.

Le principe de catastrophe découle d'une suite d'éléments historiques, selon le principe développé par Rousseau dans son Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes. En effet, toute catastrophe tire sa réalité d'actes antérieurs dont les relations permettent la maturation de son existence, jusqu'à son expression dans le réel. Les camps de concentrations, et « la Shoah (qui signifie catastrophe) [ont] eu pour contexte la catastrophe de la seconde guerre mondiale, laquelle dérive de la catastrophe représentée par l'arrivée au pouvoir des nazis, qui ont profité de la catastrophe de la Grande Crise de 1929»¹⁵⁹ et ainsi de suite dans le passé. En remontant dans le temps, tous les grands moments de l'histoire contemporaine trouvent leur racine dans ce qui fut précédemment. À partir de ce postulat, les actes humains se retrouvent liés entre eux par l'influence d'autres humains, qui œuvrèrent en leur temps, aboutissant à ce qui se produisit durant cette période. Ces faits réduisent à néant la pensée précédente de la Providence Kantienne pour plonger l'humanité dans un schéma purement humain. Il efface également toute la pensée d'une voie tracée par le divin du point premier de la création jusqu'au moment présent. La conséquence logique de cette pensée Leibnizienne devient l'établissement d'un monde nouveau, dans lequel le monde matériel fut la seule source d'influence. Le présent des années 1940-1945 ne fut en aucun cas le fait d'un plan divin portant l'humain vers une plus grande liberté et une plus grande morale, mais vers un monde dans lequel la folie trouva son climax par l'action conjuguée de facteurs passés cristallisés durant ce temps particulier. Le destin de

¹⁵⁹ Godin, Christian, Ouverture à un concept: la catastrophe, op cit, paragraphe 18.

l'humain ne fut jamais dans les mains de Dieu, mais dans celles de l'humain, qui récolte les fruits de ce qu'il provoqua.

En corollaire de la catastrophe d'Auschwitz, les humains ouvrirent une nouvelle brèche dans la potentialité de destruction: avec le contrôle de l'atome, l'humanité s'est parée d'une source d'énergie immense, dont le potentiel est perçu comme l'expression du destin placé entre les mains de l'humain.

« If the light of a thousand suns suddenly rose in the sky, that splendor might be compared to the radiance of the Supreme Spirit. I am become death, the destroyer of worlds»¹⁶⁰. En citant le Bhagavad Gita, Oppenheimer sacre l'entrée de l'humanité dans l'ère atomique, l'émergence d'un pouvoir si grand que l'humain possède, dès lors, le pouvoir de réduire à néant jusqu'aux fondements de la vie. Alors que l'éclat de l'atome déstructuré supplante la lumière même du soleil, son fondateur exprime sa crainte, sa peur d'être devenu plus qu'un humain. Entre ses mains se tient la puissance de destruction ultime, fondation d'une nouvelle ère, prémisse de ce que Einstein redoutait entre tout: la fin de l'humanité.

Dans cette phrase explose les racines de ce qu'est l'humain pour lui-même: le soleil, symbole millénaire des civilisations antiques, œil du Créateur Osiris chez les Égyptiens, Mardouk le dieu solaire de l'Enuma Elish, genèse de Babylone, se retrouve évincé par la puissance de l'intelligence et du contrôle de l'humain sur la nature. Entre ses mains, l'humain possède le pouvoir qui était jusqu'alors propre aux dieux: celui de créer une lumière aussi intense que celle qui baigne l'humanité depuis son premier jour. En parallèle de la genèse des religions monothéistes, l'humain devient l'égal de Élohim, celui qui créa les deux luminaires que sont la lune et le soleil. La dernière frontière, celle de la création de l'origine même de notre présence, de ce qui est antérieur à la création de l'humain, vient d'être dépassée par la connaissance et la compréhension de la nature. En parvenant à cela, l'humain devient un créateur de dieu, non plus soumis à sa présence et à sa puissance, mais directement supérieur à lui, un être dont les capacités le transportent au-delà de sa condition première de

¹⁶⁰ Oppenheimer, J. Robert, lors de l'explosion de la première bombe atomique.
Traduction: « Si la splendeur de mille soleils apparaissait dans le ciel, cette splendeur serait comparable au rayonnement du grand esprit. Je suis devenu la mort, le destructeur de mondes ».

copieur, pour se faire lui-même créateur, dépositaire d'une puissance identique. L'explosion de la bombe atomique dans le désert du Nevada fut identique au « rayonnement du grand être », la preuve irréfutable que l'humain s'est affranchi des chaînes du divin pour plonger dans un monde nouveau: son monde, à lui seul. Pour la première fois, l'humain possède ce qui a permis la création du monde, mais également sa destruction.

« Je suis devenu la mort » dit Oppenheimer. En prononçant ces mots, il est juste de se demander si le sujet de cette phrase est particulier, ou bien s'il englobe l'humanité toute entière. En introduisant, dans la définition même de l'humain, la notion de la mort, en la faisant non plus actrice implacable de son temps, mais un élément déterminant de la capacité de l'humain, Oppenheimer redéfinit l'humain, ses limites, et avec la notion même de destin. En incorporant la mort dans le principe actif de l'humain, il donne à ce dernier une nouvelle caractéristique, un fondement qui le propulse hors de la sphère temporelle pour le projeter dans l'éternité. Car si l'humain, par ses actes, peut effacer toute vie, et réduire à néant tout ce qui fut, jusqu'au passé et au futur de l'humain, alors l'humain n'est plus cet être que le jugement divin peut contrôler, il n'est plus cet être de chair et de sang qui vient au monde dans le but de porter l'humanité vers une nouvelle harmonie gouvernementale Kantienne, ou bien vers le surhomme Nietzscheen, mais vers sa propre extinction, vers l'effacement pur et simple de tout ce qui est. L'humain n'est plus un être de destin, mais un dieu qui peut, par lui-même, supprimer sa propre existence, ainsi que tout ce qui fut accompli auparavant.

Ce fut plus qu'une démonstration de la puissance de l'Amérique lorsque, le 6 août et le 9 août 1945, les bombes atomiques firent trembler le Japon. Ce fut la preuve incontestable que l'humain était prêt, pour parvenir à ses fins, à déchaîner les dieux de l'apocalypse sur ses semblables. En faisant cela, l'humain scellait sa nouvelle définition, en prouvant qu'il pouvait disposer de la vie de millions de personnes en un éclair, comme le fit, dans la Bible, Élohim, lorsqu'il décida d'éradiquer Sodome et Gomorre de la surface de la planète pour de la purger de ses vices. Bien plus terrifiant que le fut Auschwitz, la bombe atomique fut la preuve incontestable que l'humain n'était plus sous le joug de son créateur, mais bien sous la menace de sa propre folie. L'humain devint le « destructeur des mondes », la première forme de vie avérée qui pouvait d'elle-même non plus porter préjudice à sa seule existence,

mais bien à l'ensemble de la vie présente sur Terre. Cette situation est similaire à celle d'Élohim qui provoqua le déluge afin de purifier le monde, à cette exception près que Élohim est montré comme permettant le retour de la vie, suite à cette catastrophe. L'énergie atomique employée comme arme de destruction ne permet pas ce retour à la norme, ce renouveau. Par elle n'est engendrée que la destruction, et avec elle l'impossibilité de pouvoir, à sa suite, revenir sur le sol dévasté pour fonder une nouvelle humanité. La bombe atomique est un potentiel de fin terminal, un temps sans après pour la vie. L'humain-Dieu devient le contrôleur, par sa puissance, de son monde. Par cela, l'aspect transcendant que revêtait la vie est supprimé, pour être remplacé par la conscience que cela peut être détruit. La vie, élément essentiel de la définition de l'être, n'est plus, pour l'humain moderne, qu'un fait subjectif. Par cette transition, l'individu devient l'expression d'un éphémère, un objet sans âme, l'élément sans importance, aisément remplaçable. Couplé à machinerie industrielle que représenta Auschwitz, L'humain qui est devenu Dieu se met à considérer l'humain qui n'est pas lui comme un outil, parcelle d'un monde sans valeur réelle qui peut être remplacée. Par l'industrie et le pouvoir de détruire, l'humanité s'enferma dans l'image de l'individu-rouage. Par cette pensée, le concept de destin ancien, relié à la transcendance ou à la perfection, disparaît, pour ne laisser que la pensée d'un destin de l'humain intimement relié à la machine.

C'est de ce concept antagoniste que Gunther Anders introduit, dans la pensée de sa lettre ouverte à Klaus Eichmann, l'idée de l'impossibilité de la représentation de l'humain. En ayant permis la conception de la bombe atomique et des camps tels qu'Auschwitz, l'humain a montré sa limite à sa propre capacité de se représenter des systèmes tels que l'industrie permet de les fabriquer. En devenant « les créatures d'un monde de la technique »¹⁶¹, l'humain s'est détaché, encore une fois, de la nature. En devenant lui-même créateur, par le biais de la technique et de l'industrie, l'humain s'est inscrit dans un monde devenu « trop ». Ce « trop » représente l'immensité de ce qui peut être produit, qui dépasse l'entendement de l'humain quant à son potentiel. « Entre notre capacité de fabrication et notre capacité de

¹⁶¹ Anders, Gunther, Nous, fils d'Eichmann, traduit par Sabine Cornille et Philippe Ivernel, édition Payot & Rivages, Paris, 2003, p.51.

représentation un fossé s'est ouvert »¹⁶². Ce fossé provient de ce que les humains du quotidien ne manipulent, dans la fabrication, que les composantes de ce qui deviendra un élément qui leur sera immensément supérieur dans son potentiel d'action. Dans ce que l'industrie permet de fabriquer, l'humain se retrouve être une partie de cette machine qu'il produit, un élément désincarné qui n'est plus qu'un rouage de la grande structure de production, et non l'artisan de sa propre pensée. En ne participant, dans la production, qu'à une parcelle insignifiante de l'objet final, l'humain perd tout rapport avec le produit final. Il n'est plus le créateur de ce qu'il permet de fabriquer. Par ce processus, il n'est même plus humain. C'est par cette déshumanisation par l'acte d'industrialisation que l'humain, dans l'œuvre de Anders, devient invisible. L'acte qu'il effectue n'est pas un acte dont il pense devoir se sentir coupable, car ce qu'il fait n'est qu'un élément dans un système plus grand auquel il ne participe pas de manière complète. Il est un fragment, soumis au système complet qui lui demande d'agir non pas pour lui-même, mais pour le système. Ce détachement le place hors du principe de responsabilité, volontairement ou non, pour faire de lui un monstre, dont la qualité première est la carence de sa responsabilité dans le système dans lequel il agit, «parce que c'est cette carence là qui permet la répétition des pires choses »¹⁶³. C'est cette possibilité de répétition, née de l'incapacité qu'ont les humains-rouages de la machine de se représenter la monstruosité de l'acte qu'ils participent à faire advenir, qui fait de l'humain cet être invisible, cet être sans puissance, sans vie.

Par la répétition, Anders exprime sa vision du potentiel destinal de l'humain. En devenant un élément de la machine à tuer, que ce soit par un usage méthodique comme le fit Eichmann par l'intermédiaire des camps de concentration, ou bien en un instant, comme cela fut le cas par la bombe atomique, l'humain prend le risque de participer à de nouvelles itérations de ces catastrophes. En acceptant sa situation de rouage, en acceptant l'industrie à laquelle il participe comme élément de son existence, l'humain accepte de fabriquer ce qu'il ne peut se représenter, ce qui le dépasse. En acceptant d'être un élément remplaçable, l'humain remet sa vie entre les mains d'un plan dans lequel il n'a qu'une place neutre. Il de-

¹⁶² Anders, Gunther, Nous, fils d'Eichmann, op cit, p.52.

¹⁶³ Ibid, p.59.

vient un être au destin général, au destin absent. Il n'est plus qu'une pièce de la machine, une pièce sans âme. L'homo sapiens devient homo machinis, et le destin de la machine est d'agir selon sa fonction unique, puis d'être remplacée. Tel serait, dans l'œuvre de Anders, le destin de l'humain, un destin devenu insaisissable à l'humain, devenu incapable de penser à une globalité qui le dépasse. Le monde, devenu impossible à se représenter, se retrouve limité dans la pensée de l'humain, ramené à une échelle minimale la plus simple possible, celle de sa propre existence.

Cette pensée est-elle acceptable ? Pourquoi l'humain devrait-il être considéré comme une machine, simple rouage du monde ? La science, au travers des découvertes qu'elle permit et du savoir qu'elle développa, a, au fil des siècles, retiré au monde son aspect mystique, pour le remplacer par des lois, des mécanismes, dont la stabilité n'a de cesse de prouver à quel point l'univers est un espace mathématique, dans lequel toute chose est parce que par elle l'équilibre se maintient. Pourrait-il en être de même pour l'humanité, et pour les membres qui la composent ? L'individu pourrait-il n'être qu'un simple élément permettant la stabilité du tout, faisant de lui une simple pièce qui pourrait être remplacée par n'importe quelle autre pièce ?

Il est vrai que si l'on observe le monde au travers des chutes de l'humanité et de la folie de certains humains, le monde peut sembler possédé, placé sous une malédiction similaire à celle de Pandore: par la curiosité, par la volonté de découvrir ce qui n'est pas accessible, ce qui a été scellé, l'humain a corrompu le monde, retirant tout ce qui le rendait magique, et incroyable. De la foudre à la pluie en passant par les vents et volcans, tout semblait plus beau et plus terrifiant avant, et l'humain, faible et soumis à cela, se sentait extérieur à ces manifestations. Il était inscrit dans le monde, mais il était différent de lui. À présent, on sait que l'humain n'est pas si différent du monde qui l'entoure: tous deux sont des éléments vivants composés, régis par des lois qui impliquent des réactions face aux mouvements qui les composent. Par cela, oui, l'humain est un mécanisme, dont les réactions biologiques sont

comprises et peuvent être modifiées par des éléments extérieurs. Oui, l'humain est une machine.

Mais ce n'est pas ainsi que cette idée doit être. C'est la machine qui est comme l'humain; c'est par notre compréhension des systèmes mécaniques, des forces et des résistances qui s'appliquent sur nos corps que l'humain développa la machine, afin que celle-ci reproduise l'exercice du corps. Par cette pensée, l'importance de la science dans la conscience de l'humain sur lui-même retrouve sa véritable place: l'implication du développement de la science dans la déshumanisation de l'individu n'est pas première, elle n'est que l'expression déformée de l'outil considéré comme principe primaire. La science n'a pas abouti à la déshumanisation, c'est l'humain qui a créé cette pensée, qui lui a donné sa réalité. Car la science n'est qu'un outil dans les mains de l'humain.

C'est sur cette idée que la science va être abordée dans la suite de cette étude, afin de montrer comment la science a permis à l'esprit humain de se développer, pour former une nouvelle image de lui-même et du monde qui l'entoure, comment elle est aujourd'hui utilisée, afin de permettre l'expression de ce qui constitue les bases de notre réalité, et de ses fondations, et comment le concept du destin, mis en relation avec elle, fut pensé, pour changer notre perception de l'univers, et de l'humain.

Deuxième partie: Science et Fiction, la nouvelle Terre de l'humain

Introduction à la deuxième partie

La science est l'expression de l'esprit tourné tout entier vers la réalité matérielle du monde. Elle est une part essentielle de la réalité de l'humain: elle est la preuve de la volonté de savoir, de connaître, d'explorer; elle est l'outil conceptuel de la curiosité qui se trouve en tout être, de vouloir comprendre ce qui constitue le réel. La science est le feu qui dissipe les ombres du monde. La mythologie grecque avait déjà créé le rapport entre ces deux principes au travers du personnage de Prométhée, le Titan amoureux de l'humanité qui alla jusqu'à désobéir à Zeus pour sauver l'humain, pour que ce dernier puisse sortir de cette période obscure qui précéda l'âge des héros. Il leur apporta le feu, mais également les arts majeurs, ceux qui fleurirent pendant l'antiquité méditerranéenne, portant la civilisation Hellène au paroxysme de sa grandeur. Prométhée est la figure de la réflexion de l'humain sur la réalité, la volonté de dépassement qui se dresse face à l'impression, au jugement fondé sur la simple observation, au passé. Prométhée est le regard de l'humain vers l'avenir, la confiance éclairée de l'être dans le potentiel encore inexprimé de la vie.

Son histoire le porte également vers Pandore, celle qui fut créée pour tenter l'humain, que le Titan voulut tenir loin de l'humain pour que ce dernier ne soit pas corrompu, et qui par cela lui permit de lâcher les maux sur l'humanité. Opposée de Prométhée, Pandore est également la représentation de la curiosité humaine, la curiosité qui porte l'humain vers le désespoir, vers le doute et la douleur. Tout comme Adam et Ève qui, en mangeant le Fruit de l'Arbre de la connaissance, scellèrent leur vie en s'ouvrant à la connaissance, Pandore représente une partie de l'humain, découvrant par le biais de la curiosité les maux sans nombre, la détresse, la tristesse. Car savoir, c'est devoir accepter: accepter que l'on est humain, que l'on est soumis à la mort, que l'on est imparfait, que l'on est fini, que, quoi qu'il advienne, tout ce qui est durant notre temps, connaîtra une fin. Savoir, c'est percevoir le temps, ineffable, lourd de douleurs. Savoir, c'est devoir affronter le présent et le futur, en sachant que tout ce que l'on pourra faire disparaîtra, sans équivoque, sans espoir. Le récit de Prométhée

est cette constante ambiguïté entre ces deux états: la possibilité de vivre, de survivre et de comprendre, de guérir, à laquelle s'oppose la douleur de la vacuité de tout cela. Attaché à la montagne, obligé de subir, chaque jour, le calvaire de l'aigle qui vient dévorer son foie, la punition de Prométhée est l'image du destin de l'humain ayant accès à la science: ce que l'humain apprend par la science provoque la douleur en lui, et en même temps lui permet de vivre.

Oui, le savoir est destructeur. Le savoir est ce qui convoque l'humain face à lui-même, ce qui le dévore et le nourrit. Car l'humain ne peut s'empêcher de vouloir savoir. Envers et contre tout, même le commandement divin, l'humain est porté par sa curiosité, par ses découvertes, par sa volonté de ne pas être simplement un humain, mais d'être plus que cela. Pour cela, la science est son outil, ce qui n'appartient qu'à lui, et qui le définit: le divin est omniscient, et n'a pas besoin de la science; l'animal est insouciant, et n'a pas besoin de la science. Seul l'humain peut en ressentir l'appel.

La science est une partie de lui. Par cela, l'humain est ce qu'il est, par cette curiosité qui lui permet de savoir, qu'importe la douleur, qu'importe la peur, car même si elle permet l'émergence de nouvelles interrogations, de nouvelles douleurs, elle permet également de pouvoir s'émerveiller des ramifications sans fin de l'univers, et de la préciosité de la vie.

Grâce à la science, l'humain n'a pas fait qu'ouvrir la voie vers la connaissance de son environnement; au fil de l'expansion de ses savoirs, il a également appris sur lui, et par cela, sur ce qui constitue son existence. S'alimentant des découvertes nouvelles, l'humain lança la machine de son esprit, pour que cette dernière ne reste pas contraindre au trajet que ses ancêtres lui avaient tracé. De découvertes en découvertes, un nouveau monde se découvrit, non plus limité par ce que les sens humains renvoyaient de certitudes, mais ouvert vers des inconnues de plus en plus nombreuses, sur le monde, ce qui le contient, ou ce qui est contenu par lui.

Le concept de destin se mit alors à changer, en étroite relation avec les découvertes scientifiques: en cessant d'être un élément indépendant de son monde, dont l'existence est prédéterminée dès sa naissance, l'humain devint un élément dont chaque action entraîne une réaction à l'intérieur de son système, qui agit sur lui en retour. Les composantes particulières

res de la vie de chacun ne furent plus de simples manifestations de forces diverses, mais les conséquences de faits prenant acte dans le monde. Le destin de l'humain n'était plus dépendant du surnaturel, mais la somme des relations entre le monde et lui. Par cette découverte, l'existence humaine devint un champ d'expérimentation pour les scientifiques, dans lequel ils tentent encore de comprendre ce qui rend la vie telle qu'elle est, et comment il pourrait être possible de l'améliorer, de la rendre plus simple.

Inspirés par les découvertes scientifiques, les auteurs de récits d'anticipation et de science-fiction développent des mondes dans lesquels les personnages, par le biais de la science, vivent des situations particulières. Au travers de ces expériences de pensée, les protagonistes sont confrontés à leurs propres limites, cadre d'un rapport nouveau de l'individu face à lui-même: l'action, prenant place dans le futur, permet aux auteurs de poser des questions particulières sur la condition humaine soumise à une évolution encore à venir. Par cette économie discursive, ces récits expriment une certaine forme de destin: en projetant l'action dans le futur, les auteurs des récits d'anticipation et de science-fiction expriment un destin probable de l'humain; les choix faits dans le cadre de l'œuvre sont autant de cadres qui définissent une certaine évolution de l'humanité, un destin particulier. Tout récit prenant place dans le futur devient donc un espace où le destin est abordé¹⁶⁴.

Ainsi, afin de bien saisir la nature de l'évolution du destin dans les œuvres de science-fiction, il est important de considérer l'évolution des idées scientifiques, ainsi que les œuvres qui s'en inspirèrent. Par l'analyse de ces différents courants de pensées, le concept de destin entrera dans sa dynamique actuelle, entre potentialité et interdépendance, tout en permettant d'évoquer une ouverture particulière, en lien avec les théories scientifiques fondamentales, préfigurations d'une réalité particulière qui implique une redéfinition du temps, et par cela du destin.

¹⁶⁴ même si ce n'est très souvent que de cette unique manière, sans que le concept soit abordé en soi.

Chapitre 1: développement de la science dans le quotidien

L'univers et transmutation du destin de l'humain

Au cœur de la pensée du destin ancien se trouve l'idée séculaire du centre de l'univers. La pensée occidentale qui prévalut durant de nombreux siècles était celle de la Terre se trouvant au centre de tout ce qui fut. Selon le credo monothéiste, basé sur la pensée de Ptolémée et d'Aristote, Dieu conçut la Terre, autour de laquelle tournait les deux luminaires que sont le soleil et la lune. Cette situation géocentrique fut assimilée par l'Église qui, se basant sur la perception de l'environnement par l'humain, l'établit comme norme essentielle de sa pensée. La Terre, centre de toute la création, et l'humain, point d'orgue de cette création, se devait d'être le centre de tout, le référentiel divin autour duquel tout gravitait. Au-dessus de lui, Dieu, qui l'avait placé en ce lieu, était l'origine primordiale, qui ne pouvait souffrir d'aucun égal. L'humain avait contrôle sur toute chose, et Dieu avait contrôle sur la destinée humaine, principe subordonnant de tout, centre du centre de l'univers.

Cependant, cette représentation fut confrontée à la curiosité humaine qui, en recherche constante de la compréhension de ce qui l'entoure, se mit à interroger le ciel.

Dès le début de la Renaissance se nouent des rapports nouveaux entre l'homme et la Nature, la Nature devient l'objet sur lequel l'homme agit [...]. Un véritable conflit surgit entre la conception du monde héritée des anciens et la nouvelle conception du monde que le développement de forces nouvelles impose aux hommes et aux savants.¹⁶⁵

Ce changement dans la perception de l'humain avec son environnement créa une modification de la pensée de l'humain avec lui-même. Qu'est l'humain ? et comment ce dernier, face à lui-même, peut-il se construire, expulsé du passé pour façonner l'avenir ? Face à ces interrogations, l'individu tenta de se construire, non plus par rapport à ce qu'il pensait être, mais selon ce que son environnement pouvait lui apprendre. Au lieu de plonger en lui afin de tenter de comprendre ce qu'il est, l'humain se détacha de lui-même pour comprendre son monde, et par cela se comprendre lui-même. « L'homme de génie porte plus loin que les

¹⁶⁵ Schatzman Evry, « Copernic et la science moderne », in *Ciel et Terre*, volume 70, 1954, p.321, lien hypertexte <http://articles.adsabs.harvard.edu/full/1954C%26T...70..321S/0000321.000.html>.

autres les conséquences des idées nouvelles qui le pénétrèrent, et, dans le domaine qui lui est propre, libère la pensée de ses entraves »¹⁶⁶ ajoute Schatzman, observant que c'est par ceux dont l'esprit parvenait à se détacher de ce qui fut, pour voir plus loin, que la conception du monde changea, évolua. Les esprits de ces êtres ne tinrent plus pour acquis les dogmes religieux et les enseignements du passé, pour se concentrer sur ce qu'ils découvrirent, grâce aux observations nées de l'utilisation des techniques nouvelles. Il ne fut plus question de penser le monde par la simple observation, mais de l'analyser, afin d'en découvrir les rouages, pour les comprendre, mais également pour se comprendre soi-même. L'humain s'ouvrit au monde, et par cet acte, c'est sa propre réalité qui se découvrit, son présent, et son devenir. Copernic fut le premier de ceux-là: il remit en question l'ordre géocentrique établi en déplaçant le centre de l'univers de la Terre au Soleil. En observant le mouvement des corps célestes proches, Copernic dévoila le premier la mécanique céleste. Il rompit avec la pensée ancienne, et amorça un changement dans la pensée de l'humain par rapport à lui-même: ce dernier n'est plus le centre de l'univers, comme il l'avait durant longtemps pensé. Il fait partie d'un ensemble dont il est un rouage, la partie d'un tout qui ne tourne pas autour de lui. Plus encore, l'humain se retrouva à l'intérieur d'un système mécanique complexe qui l'entraînait, dans un mouvement perpétuel, autour du Soleil. Il n'était plus un centre ultime, la mesure de toute chose.

Ce changement fut mal reçu par l'Église, qui condamna cette théorie au nom de la foi, elle-même basée sur les textes anciens et sur l'observation individuelle du mouvement du Soleil. Cependant, l'idée de Copernic transforma la vision de l'humain sur son environnement et sur lui-même. L'humain se mit à s'interroger sur la véracité de l'anthropocentrisme. Il cessa de s'imaginer au centre du monde, pour se penser en tant qu'élément. Son destin se décala. Par cette différence de point de vue, l'humain commença à s'interroger sur sa réalité, sur ce qu'il était réellement. Ces travaux furent repris durant le siècle suivant par Galilée et Kepler, qui confirmèrent non seulement les théories du polonais, mais les complétèrent, brisant la pensée aristotélicienne des mondes sublunaires et supralunaires. Grâce à leurs travaux, l'univers se retrouva investi d'une profondeur. Le mythe géocentrique disparut.

¹⁶⁶ Schatzman Evry, « Copernic et la science moderne », in Ciel et Terre, op cit, p.321.

Les conséquences de ces nouvelles découvertes furent sans précédent dans la pensée de l'humain sur lui-même: en mettant en avant l'absence de centre déterminé, l'univers devint un espace infini dans lequel des milliers d'étoiles, des milliers de soleils, se trouvaient. La présence dans l'univers de cette quantité innombrable de soleils remet en question les premiers mots de la Bible, qui ne portaient qu'à deux les sources lumineuses de l'univers. Qu'était donc l'humain, dans cette immensité ? Où était sa place ? Alexandre Koyré énonce ce changement comme étant la ruine de « toutes considérations basées sur les notions de valeur, de perfection, d'harmonie, de sens ou de fin, et finalement, la dévalorisation complète de l'Être, le divorce total entre le monde des valeurs et le monde des faits »¹⁶⁷. Une nouvelle réalité se mit dès lors en mouvement. La pensée première de l'humain comme résultat d'une naissance divine se retrouva confrontée à une pensée pragmatique: une observation faite par des humains venait contredire la vérité biblique. Ces valeurs, qui étaient celles de la religion, commencèrent à fléchir, et avec elles, la puissance de l'Église sur la pensée de l'humain. En remettant en question l'ordre divin, c'est le poids de la pensée religieuse qui fut touchée. Si le message de l'Église pouvait être faux sur un point, qu'en était-il des autres ? C'est par cette pensée que l'humain commença à s'émanciper des dogmes pré-établis, et choisit de s'interroger par lui-même, sur lui-même et sur son monde.

La science devint, par cette victoire, un attribut essentiel de l'humain. À partir de cette période, les découvertes scientifiques prirent, de plus en plus de place dans le quotidien humain. Cette révolution métamorphosa le paysage humain, en modifiant la perception que ce dernier avait de son environnement, mais également des possibilités à sa portée. Les recherches et les découvertes de Newton sur les forces du monde macroscopique, comme la gravité, permirent à l'humain de comprendre les principes d'inertie et du mouvement à l'intérieur du référentiel terrestre et héliocentrique. Toute la mécanique durant trois siècles trouva son origine dans ses travaux. Mais là ne fut pas la seule portée de ses découvertes. En établissant les principes de la gravitation et des forces découlant de cette loi, Newton modifia le rapport de l'humain avec la Terre. Puisque la Terre n'était plus le centre de l'univers, puisque le soleil n'était plus unique et que, dans le ciel, des milliers d'autres étoiles

¹⁶⁷ Koyré, Alexandre, Du monde clos à l'univers infini, édition Gallimard, Paris, 1973, p.12.

existaient, l'humain ne devait pas se limiter à son berceau; ce qui se trouvait autour de lui, des plantes jusqu'aux mouvements des planètes, pouvait être analysé, compris, afin d'en saisir les lois qui les gouvernent et qui, par extension, gouvernent également l'humain.

Par l'expansion de ces travaux, les découvreurs de la Renaissance façonnèrent la science moderne, dont le credo était que « le monde est connaissable, que l'homme peut en connaître les lois, que certaines représentations sont meilleures, parce que plus proches de la réalité »¹⁶⁸. Cette proximité avec la réalité remit en question la portée des textes bibliques et de leurs interprétations. L'inertie, découverte par Newton, s'applique à présent sur l'humain: libéré de la force première de Dieu et de la Terre qui semblait avoir été créée pour lui, l'humain s'avança dans une nouvelle direction, que rien ne put arrêter. Dans le vide de l'espace nouvellement découvert, la pensée humaine sortit de ce qui l'avait définie, pour se voir de haut, et tenter de se définir, non plus selon ses perceptions, mais selon des principes scientifiques, des analyses objectives du soi, du corps et de l'esprit.

Grâce à la science, l'humain transforma son quotidien: la pensée ancienne, qui l'enserrait dans un monde fini, fut remplacée par la volonté de ne plus se limiter à un environnement qui semblait connu, pour de nouvelles découvertes. Peu à peu, les images traditionnelles disparurent: la Terre s'étendait, de nouvelles civilisations se rapprochaient, parfois pacifiquement, parfois violemment, permettant au monde occidental de se développer. En repoussant ses propres limites, de nouveaux besoins émergèrent, que la science combla: la cartographie, la biologie agrandirent les domaines du vivant, tandis que la physique améliora ce qui était: les lois mécaniques furent de plus en plus utilisées afin de développer la portée d'action de l'humain, repoussant ses frontières, jusqu'à ce que les forces des éléments s'imposent comme le véritable moteur de l'action humaine. Par ces faits, par ces savoirs, l'humain conceptualisa un monde nouveau, et se mit à penser au futur, non comme il pensait le présent, mais comme un espace différent, dans lequel la science possédait une place prépondérante.

¹⁶⁸ Schatzman, Evry, Copernic et la science moderne, op cit, p.322.

Récit d'anticipation et expérience du quotidien

La présence de la science dans le quotidien occidental se manifesta de plusieurs manières: le développement de la technique adaptée aux systèmes de production permit au plus grand nombre de pouvoir avoir accès, de plus en plus facilement, à des biens de consommation de plus en plus élaborés, pour des coûts de plus en plus faibles, permettant d'effacer les frontières physiques. La médecine qui s'était développée, grâce aux travaux sur le monde microscopique de Pasteur, avait transformé le rapport de l'individu avec son environnement: l'humain n'était plus soumis à ses humeurs, comme l'avait pensé la médecine traditionnelle, mais à des micro-organismes dont la présence ou l'absence développaient ou contraignaient le vivant. Grâce au microscope, l'humain était à même de comprendre une part de son être, la raison du changement de sa santé, et de pouvoir influencer, de lui-même, la durée de sa vie. Grâce à la science, l'humain pouvait, dès lors, comprendre de quoi il était fait: un ensemble de tissus vivants aux multiples possibilités, dépendant de son environnement. L'humain n'était plus un élément extérieur à la nature, mais un être inscrit à l'intérieur d'elle qui, grâce au savoir, pouvait se protéger, se modifier lui-même afin de résister, d'utiliser la nature pour sa propre existence. Grâce à la science, l'humain put dépasser ce qu'il pensait être un état propre de son corps, pour prolonger son existence.

Mais ces découvertes ne furent qu'une des nombreuses avancées de la pensée de l'humain sur lui-même et sur son monde. Grâce à la science, l'humain repoussa ses propres limites, en développant des techniques qui lui permirent de contrôler son environnement. Grâce aux travaux de Lavoisier sur les gaz, l'humain prit conscience que l'atmosphère n'était pas statique, mais composée de plusieurs éléments, dont les interactions mutuelles permettaient l'apparition de certains phénomènes. Grâce à ces travaux, l'humain put penser à de nouvelles manières de se mouvoir. Grâce aux principes de la thermodynamique et leur conditionnement, il fut possible de créer des systèmes mécaniques qui transformèrent la chaleur en mouvements, base des moteurs à vapeur, puis de la combustion. Grâce au magnétisme et à la découverte de la structure de l'atome, il devint possible de générer et de perfectionner le concept du courant électrique, qui repoussa les limites du quotidien en introduisant l'éclairage dans des foyers de plus en plus nombreux.

C'est à la source de cet environnement nouveau en constante transformation que les auteurs de littérature scientifique s'abreuvèrent, conceptualisant des possibilités nouvelles, afin d'extrapoler sur les temps futurs. Au cœur de ces récits n'étaient plus simplement l'humain, mais également la science, dont l'utilisation portée au quotidien par des machines nouvelles permettait de découvrir de nouveaux mondes, pour repousser les limites du connu, mais aussi les limites de l'humain.

Dans ce domaine, l'auteur français Jules Verne fut un précurseur, un maître pour sa génération et les suivantes. Dans ses œuvres, il fit de la science le moteur de l'humain, l'instrument permettant de se dépasser, d'assouvir ses rêves et de rechercher les origines du monde. L'une de ses œuvres les plus connues est ce voyage fabuleux qu'entreprend Philéas Fogg à bord de son ballon dans Cinq semaines en Ballon. Première œuvre de ce genre nouveau, qui sera appelé plus tard le récit d'anticipation, elle fut rapidement acceptée par Pierre-Jules Hetzel, l'éditeur de Verne, et par Jean Macé, son éditeur. Ces deux hommes virent:

dans cinq semaines en ballon le roman idéal pour leur projet. Il est fait de géographie, d'histoire et de science, porté par l'épopée d'une aventure à dimension continentale. C'est l'histoire d'un genre inédit, d'une documentation rigoureuse, écrite dans une langue fluide au vocabulaire précis [...]. C'est le roman d'un humain planétaire doué de raison, d'amour pour la Terre et diffuseur de savoir.¹⁶⁹

Ce genre nouveau est la marque d'un changement de mentalité entre l'humain et son environnement, entre le pouvoir qu'il possède et l'utilisation qu'il peut en faire. Avec Jules Verne, les puissances de la science sont, entre les mains de l'humain, des forces qui lui permettent de s'affranchir des limites passées afin de découvrir, par lui-même, ce que les anciens n'ont pas même pu imaginer. Le récit des Cinq semaines en Ballon en est l'un des meilleurs exemples. Voler était hors de la définition de l'humain¹⁷⁰; cependant, grâce à la science, aux savoirs sur les propriétés des gaz et à la manufacture, Philéas Fogg devient le

¹⁶⁹ Dekiss, Jules, « Apports à un humain planétaire », in Études, 2005/7-8 (tome 403), §4.

¹⁷⁰ La première preuve littéraire de cette tentative est l'échec flagrant d'Icarus, le fils de Dédale qui, vêtu des ailes faites de miel et de plumes, crut pouvoir s'en aller vers le soleil. Cependant, la chaleur dégagée par l'astre fit fondre ses ailes, et Icarus mourut de sa chute. Nous ne reviendrons pas sur la faute, due à une méconnaissance des lois physiques, qui entraîna la mort d'Icarus, qui renforce la portée du mythe par rapport au récit de voyage de Verne.

symbole de l'humain qui s'éloigne de la Terre, afin de pouvoir la visiter, la connaître, la découvrir par lui-même, et enrichir par cela le savoir du monde. En étant porté par les produits de la science, Philéas Fogg devient l'archétype d'une époque nouvelle, poussée par des découvertes de plus en plus importantes et nombreuses.

Le voyage dans la littérature devient également autre: il n'est plus question d'êtres soumis aux mouvements des humains, pris au piège d'un autre peuple ou d'un maître en pèlerinage, en recherche d'un objet ou d'un être aimé, comme ce fut le cas durant les siècles précédents. Le récit de Philéas Fogg n'est motivé que par la découverte, par une soif de savoir à propos de paysages inconnus et de populations lointaines. Le récit n'est plus une nécessité obligatoire, mais un besoin personnel, une volonté simplement portée par le savoir. Les Cinq semaines en Ballon, le Tour du monde en quatre-vingt jours, le Voyage de la Terre à la Lune et autour de la Lune, ou le Voyage au Centre de la Terre, ne sont pas des épopées valeureuses, où la morale et la vertu s'expriment par l'intermédiaire d'un but divin ou de la courtoisie. Ces récits ne sont rien d'autre que l'expression grandissante du besoin de l'humain de savoir, d'expérimenter sa propre puissance dans le quotidien pour repousser ses propres limites:

[Verne fonde] les motivations de ses personnages sur le mouvement planétaire, la découverte des mondes, l'acquisition de connaissances encyclopédiques et sur les sciences, demande une réflexion sur les assises de la société [...]. Ce qui va devenir le roman de la Terre est, avant tout, un voyage dans les mutations de l'humain.¹⁷¹

Cette nouvelle perception de l'humain montre le profond changement de l'individu par rapport à lui-même. Les siècles précédents donnaient des individus à l'intérieur des récits tels des êtres déjà formés, ou dont l'accomplissement spirituel était déjà entièrement structuré. L'environnement dans lequel ils évoluaient était un cadre générique pour l'action. Or, avec les récits d'anticipation tel que Verne les conçut, l'environnement n'est plus un simple cadre figé, mais un élément essentiel de l'intrigue, qui joue un rôle prépondérant dans l'évolution de l'histoire. Bakhtine parle de cette relation presque symbiotique entre l'humain et l'espace-temps dans lequel il évolue en ces termes:

¹⁷¹ Dekiss, Jules, Apports à un humain planétaire, op. cit, § 5.

Les séries des destins et de la vie de l'homme sous leur aspect spatio-temporel peuvent y (dans le roman) connaître des combinaisons variées, compliquées et concrétisées par des distances sociales, ici dépassées. En ce point se nouent et s'accomplissent des événements. Il semble qu'ici le temps se déverse dans l'espace et y coule.¹⁷²

Cette mise en relation des personnages et du chronotope se traduit dans les œuvres d'anticipations par une similitude flagrante entre les personnages et leur voyage: les personnages vivent en étroite communion avec leur environnement et leur temps, non plus en tant que personnages figés qui révèlent le monde sans changer, mais en tant qu'individus mondiaux, qui ressentent les mouvements de leur pensée et de la nouveauté pour s'imposer en tant que part de l'humanité: les humains des histoires de science comprennent et vivent au rythme du monde entier, en harmonie avec leur temps. Ils ne sont plus limités aux frontières nationales. Ils sont des êtres du monde, des êtres de leur temps.

Cette nouvelle situation dans le roman apparaît grâce à la puissance de la science qui, en permettant aux personnages de se déplacer hors des limites premières de leur environnement, se retrouvent plongés dans un nouvel espace qui leur est inconnu, et face auquel ils réagissent. C'est par cette réaction face à la nouveauté que l'individu se révèle. « Dans son ballon survolant l'Afrique avec ses deux compagnons, [le docteur Samuel Fergusson] est d'abord l'inventeur d'un point de vue original sur le monde qu'il regarde d'en haut »¹⁷³. La position nouvelle de l'individu par rapport au monde, et donc à ses semblables, lui fait prendre conscience de la réalité objective de son univers, et pousse ce dernier à réagir face à cela. Les actes humains, dans les œuvres de Verne, sont dominés par une réaction extrême de l'individu, selon sa position face à la nature. Autant Philéas Fogg, dans son ballon, se retrouve être l'observateur des moeurs et des coutumes des pays exotiques, autant le capitaine Nemo, dans son sous-marin, est un personnage taciturne, renfermé sur lui-même, qui ne perçoit en l'humain que son potentiel maléfisant, et en la nature un espace qui doit être exploré, voir dominé, et contre lequel on lutte¹⁷⁴. La science permet alors aux humains de

¹⁷² Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, traduit par Daria Olivier pour les éditions Gallimard, Paris, 1978, p.385.

¹⁷³ Dekiss, Jules, *Apports à un humain planétaire*, op. cit, § 5.

¹⁷⁴ voir, à ce propos, le passage de l'attaque du calmar géant sur le Nautilus, durant lequel le capitaine Nemo envoie une décharge électrique qui met fin à l'assaut du céphalopode.

s'exprimer, de dévoiler un nouveau pan de leur personnalité. Le milieu dans lequel les personnages se trouvent devient la représentation de leurs pensées, personnages qui luttent ou qui s'éduquent d'une nouvelle manière. Par l'enfermement inclus dans le symbole du sous-marin, le capitaine Nemo devient l'image de l'humain enfermé dans son univers, dans sa folie parfois démesurée, limité et pourtant tourné vers l'inconnu, vers l'imaginaire que représente l'océan et ses inconnues. Philéas Fogg, quant à lui, est un œil, un observateur de la surface du monde, libre de tout jugement; le voyage qu'il accomplit est celui de l'esprit libre de toute attache. L'exploitation de la science par l'humain devient ainsi une manière de comprendre l'humain. Par l'utilisation des techniques, l'humain peut être défini, compris.

La science est montrée, utilisée, non plus comme un art précieux et fragile, mais comme un objet du quotidien. Certes, dans les récits de Verne, les êtres qui utilisent les objets de la science sont des marginaux. Mais cette mise en marge de ces êtres devint, avec le temps, de plus en plus ténue, jusqu'à ce que la science devienne un élément du quotidien. Dans Looking Backward de Edward Bellamy¹⁷⁵, le monde futur est décrit par les habitants de la nouvelle Boston comme un havre de paix et de bonheur, principalement par la bonne entente entre les humains, mais aussi et surtout grâce à la puissance de la science industrielle qui permet à chacun d'avoir accès aux biens les plus profitables à l'humain. Par ce récit, Bellamy pénètre dans le genre de l'anticipation qui, selon Natacha Vas-Deyres « se préoccupe uniquement de représenter par l'invention littéraire l'avenir de l'humanité métamorphosé par les progrès des sciences et de la technologie »¹⁷⁶. La science, dans l'utopie de Bellamy, n'est pas le moteur essentiel du monde, mais il contribue fortement à son fonctionnement: les individus peuvent avoir, en quantité suffisante, ces ressources dont ils peuvent disposer selon leurs envies et leurs besoins, grâce au système d'acheminement des ressources, des commandes et des matériaux manufacturés qui, au moyen des systèmes pneumatiques, sont acheminés avec rapidité, le tout étant pris en charge par la mécanique des

¹⁷⁵ Note: Le récit de Bellamy n'est pas à proprement parlé un récit d'anticipation, mais une utopie, permettant d'extrapoler sur le futur embelli par le pouvoir de la science. Son utilisation ici repose essentiellement sur ce point.

¹⁷⁶ Vas-Deyres, Natacha, Mythe et science-fiction, Origines "mythiques" de la science-fiction et mythologisation en devenir, lien hypertexte http://ha32.org/spip/IMG/pdf/conference_mythe_et_science-fiction.pdf.

industries. Grâce à ses vertus, la science est définie, dans Looking Backward, comme la structure première de la félicité de la société ¹⁷⁷: Grâce à elle, le monde ne connaît plus de guerre ni de famine; les individus ont tous accès à ce qu'ils jugent bons pour leur existence, et leur existence n'est rythmée que par la bonne entente qui règne entre les êtres. Cette pensée sur le futur tient au fait que la science, dans l'œuvre de Bellamy, fut conçue et utilisée afin que les populations puissent se développer de la meilleure manière possible, c'est à dire en générant un monde où la jalousie s'est éteinte. En tablant sur cette réalité, l'auteur fait de la science l'outil ultime, l'élément qui manquait à l'humain pour devenir complet, et qui, par sa réalité, sublime le monde.

Cette pensée rentre en étroite ligne avec la pensée d'Auguste Comte sur la portée de la science, qu'il définit, par l'intermédiaire du mot *positivisme*, comme un principe « relatif, organique, précis, certain, utile, réel »¹⁷⁸. La pensée positiviste, qui faisait de la science l'outil de prédilection pour la connaissance et la détermination des événements du monde, trouve en Bellamy son application essentielle, en posant comme limites du monde moderne les lois de production et de consommation indexées sur les besoins primaires de l'humain, auxquels s'ajoutaient une marge pour les biens secondaires. Henry Gouhier traite de cette pensée par la notion de progrès, qui

est une donnée positive et lorsque Condorcet exprime ses trois "espérances", "destruction" de l'inégalité entre les nations, progrès de l'égalité dans un même peuple, perfectionnement réel de l'homme », il se réfugie dans un "élysée" rationnel: une science, non une foi, lui permet d'oublier ses bourreaux.¹⁷⁹

Dans ses termes se retrouvent toutes les thèmes de Bellamy. L'humain peut parvenir à la félicité grâce aux pouvoirs de la science. Par cette félicité, les travers de la société s'éteignent, devenus obsolètes dans un monde où le besoin et l'envie sont remplacés par l'har-

¹⁷⁷ Cette félicité tient également au fait que les humains se sont alliés autour du concept de collectivisme, qui leur permet, en joignant leurs efforts, de vivre dans un monde où chacun peut mener une vie paisible et en adéquation avec sa volonté. Encore une fois, seul l'aspect scientifique sera relevé dans cette étude.

¹⁷⁸ Comte, Auguste, Discours sur l'ensemble du positivisme, 1ère partie, §22, in Discours sur l'esprit positif, p.49 à 53 (lien hypertexte ci-joint): <http://anthropomada.com/bibliotheque/COMTE%20Auguste,%20Discours%20sur%20l'espritpositif.pdf>.

¹⁷⁹ Gouhier, Henry, La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme. Saint-Simon jusqu'à la restauration, bibliothèque d'histoire de la philosophie, librairie philosophique J.Vrin, 1936, p.50.

nie d'une vie sans tentation. L'élysée évoqué n'est plus le paradis divin de l'après-vie, tel que les civilisations grecques et chrétiennes l'avaient conçu, mais le monde sensible, devenu idylle par le pouvoir de la science.

Ce futur, entrevu par Bellamy, est une façade idéalisée de l'époque moderne, temps qui puisa peu à peu, dans les mécanismes de la science, les forces nécessaires pour tendre vers une plus grande félicité. Les principes mécaniques qui se développèrent durant le 18^e et le 19^e siècle permirent de faire progresser le monde occidental vers une plus grande liberté individuelle: les techniques industrielles permirent de repousser les limites de la productivité des biens, pour que le plus grand nombre ait une vie meilleure. Le développement des techniques aéronautiques favorisèrent les transports et les découvertes, jusqu'à l'espace, tel que Jules Verne l'avait anticipé, jusqu'à un point au-delà de sa propre pensée, permettant l'expansion de la communication et des savoirs sur l'espace profond comme sur notre propre monde. L'industrie, avec ses formidables possibilités, fit du quotidien de chacun un lieu où la vie est devenue plus simple, permettant à l'individu de s'accomplir dans la limite de ses propres choix et possibilités, grâce, encore une fois, aux nouveaux moyens de transport et de communication, mais également grâce à la prolifération des biens de consommations, réduisant par la même le temps alloué aux tâches primaires. En disposant de plus de temps et de plus de ressources afin de pouvoir se concentrer sur la recherche et le développement, les humains purent, grâce à la science, s'investir encore plus en elle, créant un cycle perpétuel de découvertes et d'applications.

Mais, plus essentiel pour notre étude, les littéraires firent de leur monde un potentiel scientifique que le commun pouvait observer: en traitant des développements de la science dans leurs œuvres, les auteurs de littérature permirent aux lecteurs d'enrichir leur imaginaire. Par ce fait, les humains, de plus en plus nombreux, purent concevoir leur quotidien non plus sous l'aspect purement subjectif, mais selon l'idée objective d'un monde que l'humain pouvait explorer, connaître et amadouer pour son propre avenir. Par ce nouveau savoir, les humains se tournèrent de plus en plus vers la science dont ils avaient lu les vertus. En conséquence de cela, les actes humains furent de moins en moins soumis aux limites

inhérentes du corps, par la connaissance croissante qui se répandait dans la société. Par le biais de la technique et de sa réception par l'humanité, les frontières de l'être étaient repoussées: le microcosme et le macrocosme devenaient une part nouvelle de l'humain. Il ne tenait qu'à lui de continuer cette expansion, en puisant dans les nouvelles découvertes ce qui pourrait, par la suite, sortir de l'imaginaire pour devenir réel.

Chapitre 2: le mélange des temporalités

La fiction devient réalité

Les récits d'anticipations forment un monde à mi-chemin entre le présent de l'écriture et leur futur. Ces récits sont le prolongement logique d'un temps qui ne se différencie de la réalité de l'écriture que par une modification substantielle du quotidien. Dans ces mondes, la science est utilisée afin de dépasser les limites de l'humain, d'une manière qui pouvait parfois être, pour l'époque, totalement inconcevable. Cependant, certains de ces récits étaient visionnaires: les inventions qui y sont décrites, aussi improbables qu'elles pouvaient paraître, sont devenues réalité. À la lecture de ces récits, la séparation entre fiction et réalité devient presque imperceptible. C'est autour de cette frontière, de plus en plus ténue, entre fiction littéraire et réalité, que s'articule ce chapitre: par la connaissance de cette limite, ces récits deviendront des espaces légitimes pour la conceptualisation du destin.

Dans ces récits, les inventions qui fleurissent proviennent de sources diverses, dont certaines remontent jusqu'aux sources de la littérature. D'autres ne doivent leur apparition dans les récits d'anticipation que par le développement de l'imaginaire de leurs auteurs qui, immergés dans le monde mouvant de leur quotidien, extrapolèrent l'avenir et parièrent sur le futur. De ce pari naquirent les formes d'un potentiel, expression des nouvelles libertés de l'humain sur le monde et sur lui-même.

C'est dans ce cadre que d'anciennes idées se retrouvèrent projetées dans le monde du 19^e siècle, réactualisées par la puissance de la technique et des découvertes majeures, mais également par des techniques imaginaires, afin de renaître, embellies et perfectionnées, comme ce fut le cas de *l'Éve Future* de Villiers de l'Isle Adam, dont voici la première apparition:

Debout en ce dais, une sorte d'Être, dont l'aspect dégageait une impression d'inconnu, apparaissait.

La vision semblait avoir un visage de ténèbres: un lacis de perles serrait, à la hauteur de son front, les enroulement d'un tissu de deuil dont l'obscurité lui cachait toute la tête.

Une féminine armure, en feuilles d'argent brûlé, d'un blanc radieux et mat, accusait, moulée avec mille nuances parfaites, de sveltes et virginales formes.¹⁸⁰

Cette forme, telle que décrite dans l'œuvre, se voit investie des traits d'une femme magnifique, grâce à une technique qui lui permet de mimer toute forme. L'illusion en devient si vivante que les personnages semblent se laisser abuser de cette réalité. Pourtant, l'Éve n'est, en aucune manière, un être vivant, mais un mécanisme, doué d'une autonomie incroyable, qui ne diffère pas des automates tels qu'ils furent décrits dans les récits médiévaux, comme dans le conte de Floire et Blanchefleur:

Quant li vens les enfans toucoit, l'un baisoit l'autre et acoloit, si disoient par ingremance trestout lor bon et lor enfance. Ce dist Flores a Blanceflor: « Basiés moi, bele, par amor. » Blanceflor respont en baisant: « Je vos aim plus que riens vivant. » Tant com li vent les atoucoient et li enfant s'entrebaisoient, et quant il laissent le venter, dont se reposent de parler.¹⁸¹

Ces descriptions permettent de montrer l'évolution de la pensée au sujet des machines, en relation avec le développement de la science. Dans Floire et Blanchefleur, les actions accomplies par les automates sont prédominantes, car c'est par elles que les automates semblent vivants. L'apparence n'a besoin que d'être générée par l'impression que donnent les actes pour parvenir à toucher les personnages. Au contraire, dans le récit de Villiers de l'Isle Adam, le mécanisme est une part essentielle de la réalité de l'objet technologique: c'est par lui que l'andréide est tout d'abord décrit, par l'intermédiaire de sa ressemblance avec le corps d'une femme, rendu possible grâce à la science. Ainsi, l'importance de cette évolution se situe au niveau des techniques en développement: les systèmes mécaniques, tels que les automates, existent depuis longtemps, et reposent sur des mécanismes fixes et répétitifs, sans aucune autonomie d'action; ils n'ont que l'illusion de l'autonomie. Dans L'Éve Future, la technique est placée en première place dans l'intrigue de l'œuvre, car c'est par elle que tout le récit s'articule. La science devient un des personnages principaux. Elle est le moteur de

¹⁸⁰ Villiers de l'Isle Adam, L'Éve Future, Édition du Mercure de France, Paris, 1922, p.113-114.

¹⁸¹ Conte de Floire et Blanchefleur, vers 597-606.

Traduction: quand le vent toucha les enfants, l'un embrassait l'autre et le serrait, et se disaient chacun, comme revenu des morts, tout ce qui fut bon et leur enfance. Floire disait à Blanchefleur: « embrassez-moi, belle, par amour. » Blanchefleur répondait en l'embrassant: « je vous aime plus que tout autre être vivant. » Tout le temps que le vent les touchait les enfants s'embrassaient, et quand le vent les laissait, ils se reposaient de leur paroles.

l'histoire, ce qui l'initie. Grâce aux progrès de la mécanique, Villiers de l'Isle Adam invente le concept de la machine autonome. Pour cela, l'auteur s'inspire de la découverte récente de « ce surprenant agent vital que nous appelons l'électricité, qui lui (à l'Andréïde Ève) donne, comme vous le voyez, tout le fondu, tout le moelleux, toute *l'illusion* de la vie »¹⁸². Cette évolution, du concept de l'automate à celui de l'Ève, tient au fait que « le temps a passé!... La Science a multiplié ses découvertes »¹⁸³. Cependant, cette machine ne reste que l'image d'une illusion créée par l'auteur français, illusion qui n'est pas sans rappeler le récit de Mary Shelley, Frankenstein, dans lequel un être composite¹⁸⁴ est ramène à la vie grâce à l'électricité. L'une comme l'autre, ces deux formes de vie ne furent, à l'époque, que des formes imaginaires de l'être qui, par le pouvoir de la science, pensait pouvoir outrepasser les limites de la vie, pour la générer ou la régénérer. Cependant, ces idées ne sombrèrent pas dans l'oubli.

En effet, Isaac Asimov, auteur Russe immigré aux États-Unis, développa et promulgua l'idée de l'être d'électricité et de rouages pour créer le cycle littéraire Foundation, dont la portée sur l'imaginaire de notre époque est immense¹⁸⁵. Cette idée s'est répandue dans le monde entier, où sa réception influença de nombreuses techniques. L'univers de la pensée japonaise est particulièrement friand de ce principe technologique. En effet, dans l'imaginaire de ce pays, de nombreux mangas¹⁸⁶ s'orientent autour des robots et des armures mécaniques¹⁸⁷. Mais le réel n'est pas en reste, et s'oriente de plus en plus vers cette nouvelle branche de la technique.

En 2008, la Scuola Superiore Sant'Anna de Pise et l'Université Campus Biomedico de Rome réalisèrent la première greffe robotique d'un bras reliée aux nerfs de l'amputé¹⁸⁸. Grâce aux principes électriques des nerfs (Villiers de l'Isle Adam avait vu juste), un individu peut pallier son handicap et retrouver une partie de la mobilité qu'il possédait avant son ac-

¹⁸² Villiers de l'Isle Adam, L'Ève Future, op cit, p.121.

¹⁸³ Ibid, p.122.

¹⁸⁴ son corps est constitué de morceaux de cadavres.

¹⁸⁵ deux de ses œuvres majeures ont d'ailleurs été adaptées au cinéma. La première, The Bicentennial human, parut en 1999, la seconde, I Robot, en 2004.

¹⁸⁶ style de bande-dessinée en noir et blanc, principalement de petit format, au découpage dynamique.

¹⁸⁷ Parmi les plus renommés, Évangélion, Gunnm et le cycle de Gundam tiennent le haut de l'affiche.

¹⁸⁸ Source sur <http://www.rtflash.fr/prothese-main-robotique/article>.

cident. Le robot autonome est encore loin d'être une réalité, bien que de nombreux progrès sont faits dans le monde¹⁸⁹. De plus, les robots sont de plus en plus utilisés afin de permettre de découvrir ou de contrôler des espaces dans lesquels l'humain aurait une influence trop forte. Ainsi, des robots poissons sont envoyés dans les espaces maritimes afin de pouvoir analyser, en temps réel, l'impact de la pollution sur le milieu, des robots sont envoyés sur mars afin d'effectuer des prélèvements sur le sol martien etc... Non encore comme l'humain, le robot possède une place de plus en plus importante dans la vie de l'humain.

Cette importance grandissante des mécanismes robotiques dans le quotidien de notre monde est l'expression du génie d'anticipation dont fit preuve Villiers de l'Isle Adam, ainsi que de la puissance de la science. Mais le point essentiel est l'impact qu'a eu Villiers de l'Isle Adam dans la modernité: au travers de son récit d'andréide, c'est toute une pensée sur la science faite humaine qui s'expose. Le corps de l'Éve est une métaphorisation de la science et de l'individu: l'impact qu'a la science sur l'environnement humain transforme ce dernier, pour le montrer non plus être de chair, mais être de science. Le corps de l'Éve est animé par la même électricité qui navigue dans les nerfs de nos corps; ce qui la rend humaine est ce qui nous rend, dans les limites de notre apparence, humain. Par cela, le récit de Villiers de l'Isle Adam est une réflexion sur la limite de l'humain: où la machine cesse-t-elle d'être machine, et où l'humain est-il devenu humain ? Cette question est encore d'actualité, mais son domaine s'écarte trop de notre sujet.

Dans le même cas que l'auteur précédent, citons Thomas M. Disch, qui rend un hommage poignant au génie de Jules Verne: « Dans Paris au 20^e siècle, il prédit les automobiles propulsées à l'essence (et les embouteillages), le fax et les téléphones, et même la chaise électrique, comme version améliorée de la guillotine »¹⁹⁰. Dans un monde où la communication devenait de plus en plus importante, facilitée par le télégraphe et le système Morse, la pensée de Verne sur le fax était audacieuse, et influença, à sa manière les développements de la communication. Dans Looking Backward, Bellamy « anticipe la radio, ce "téléphone

¹⁸⁹ Le marché des Ipets de toutes formes se développe, atteignant en 2011 un chiffre d'affaire de près de six milliards de dollars.

¹⁹⁰ Disch, Thomas, M. The dream our stuff is made of, édition Free Presse, 1998.

musical" qui permet de se réveiller à une heure programmée, ou d'écouter de la musique ainsi que les sermons programmés »¹⁹¹. Grâce à leur capacité à concevoir les avancées de la technique, les auteurs de l'anticipation imaginèrent un monde dans lequel la communication, qui prenait en leur temps son premier grand essor, avait atteint des niveaux au-delà de tout ce qui était possible à leur époque. Ces pensées sont la marque de la métamorphose de l'humain grâce à la technique. Par l'électricité, l'humain ne se voit plus comme un être limité dans l'espace restreint de son propre champ d'action immédiate. Les idées allant de plus en plus loin, transportées par les lignes du télégraphe, pourquoi n'en serait-il pas de même de la voix ? Pourquoi l'électricité, grâce à son immense potentiel, ne pourrait-elle pas permettre de transporter, en temps réel, ce que l'humain parvient déjà à enregistrer ? La pensée sur l'électricité se couple avec la rapidité croissante de la diffusion des informations, faisant naître la pensée d'un monde où les sons seraient transmis presque instantanément d'un point à un autre. Ces pensées se concrétisèrent par la suite, se répandant dans le monde par la naissance et la démocratisation de ces concepts devenus réalités.

Il en fut de même pour les automobiles, qui déjà commençaient à apparaître dans les villes à la fin du 19^e siècle. Cependant, leur démocratisation, plusieurs décennies avant les idées novatrices de Henry Ford, n'était pas assurée. Le génie de Verne se retrouve ici dans sa capacité à prévoir l'expansion de la technique, mais aussi le besoin croissant de cette technologie dans le quotidien. L'anticipation ne tient pas dans l'émergence d'un concept totalement imaginaire, mais dans la faculté de l'auteur de comprendre les besoins futurs, afin de créer un monde dans lequel ces machines futuristes auraient un rôle premier. Albert Robida fut également de ceux-ci. Dans un monde où l'automobile s'est développée en partenariat avec l'aéronautique, le monde moderne ne se limite plus aux bas étages, mais s'élève au-dessus du sol pour côtoyer les cieux. Dans ses dessins, l'auteur de littérature montre un monde qui s'est libéré du carcan de la terre ferme pour évoluer au milieu des nuages, monté sur des machines volantes personnelles, dont la forme demeure, encore aujourd'hui, une référence pour les histoires entre deux mondes. Dans le Château Ambulant de Hayao Miyasaki, les habitants du pays du magicien Hauru se déplacent en utilisant cette même technolo-

¹⁹¹ Colson, Raphaël, et Ruaud, André-François, Science-Fiction, les frontières de la modernité, op cit, p.114.

gie. Outre cette similitude, preuve de l'influence de Robida dans la pensée artistique, la preuve de l'influence de l'électricité sur le monde futur n'a pas échappé à l'auteur français, qui quadrille le ciel de pylônes électriques. Cette densité signifie l'omniprésence de cette technologie dans le quotidien du futur. Le futur, selon Robida, sera électrique, ou ne sera pas.

Le futur dans le présent

En 1898, l'auteur de science-fiction Herbert George Wells publie The War of the Worlds. Dans cette histoire où les humains se retrouvent confrontés à une invasion extraterrestre, le narrateur décrit son monde en proie au chaos grandissant, face à cette menace venue d'ailleurs. Dès les premiers mots, la science est omniprésente, non plus par l'emploi que l'humain peut en faire, mais, par un étrange renversement, par l'utilisation que les extraterrestres en ont eu: « ...That as men busied themselves about their affairs they were scrutinized and studied, perhaps almost as narrowly as a man with a microscope might scrutinize the transient creatures »¹⁹². La science est désignée, dans cette œuvre, non comme un don que l'humain aurait reçu pour lui seul, ni comme un être unique conçu par un dieu, ou comme le centre de l'univers. L'humain n'est, dans The War of the Worlds, qu'une forme de vie qui s'est débattue pour parvenir à ce qu'elle pense être l'apogée en formation de son être, mais qui n'est qu'une simple bagatelle face aux pouvoirs que ces êtres venus d'ailleurs ont développés grâce à la science.

Par ce récit de catastrophes à l'échelle globale, orchestrées par un facteur vivant non-humain, Wells inaugure l'ouverture de la période littéraire spatiale moderne, faites d'inventions multiples et incroyables, pour l'époque hors de portée de l'humain. Le voyage interstellaire, la technologie mécanique de pointe, le rayon laser, font partie de ces ressources utilisées par les envahisseurs pour asservir l'humanité. Elles ne font pas partie de l'humanité, ne sont pas comprises, autrement que par des élucubrations basées sur de simples obser-

¹⁹² Wells, Herbert George, The War of the Worlds, edited by Martin A. Danahay, Canada, 2003, p.41.

Traduction: « que pendant que les hommes étaient occupés par leurs propres occupations ils étaient scrutés et étudiés, peut-être aussi prêt que l'aurait possible qu'un homme avec un microscope peut scruter les créatures pululantes ».

vations et des conjectures sur leurs fonctions et leurs effets. Elles font partie de la science-fiction, de ce milieu hors du temps commun qui pourrait se réaliser, dans un temps lointain, lorsque l'humanité aura suffisamment développé ses connaissances pour parvenir à produire ce genre de structures.

Durant les années soixante-dix, aux États-Unis, naquit le premier space-opéra, fresque immense qui rallia à sa vision du futur des millions de spectateurs et développa, à sa suite, un univers nouveau: la trilogie Star Wars. Dans cette immense histoire politique dans laquelle l'Empire souverain tente de réduire au néant l'alliance rebelle, de nouveau ces structures immenses et ces techniques de voyages s'imposent et sont utilisées, comme faisant partie du quotidien, des lasers qui équipent toutes les armes de tir de la galaxie, jusqu'à une nouvelle arme, une épée lumineuse, un sabre laser, que seuls quelques êtres peuvent concevoir et utiliser. Entre ces deux histoires, près de quatre-vingts ans se sont écoulées, et toujours ces mêmes pensées technologiques demeurent, comme un inaccessible. Pourtant, peu après, le laser, dont la découverte remontait à 1960, grâce aux travaux de Maiman, pénétrait dans le quotidien des foyers grâce aux lecteurs de disques compacts, dont la technologie repose sur cet élément primordial. À la même époque, après une lutte acharnée entre les deux super-puissances mondiales qu'étaient l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques et les États-Unis, le voyage spatial cessa d'être un fait imaginaire pour s'inscrire au rang des grands exploits de l'humanité. Avec la mission Apollo 11, les prémisses d'un futur moyen de transport spatial se laissèrent entrevoir, repoussant cet impossible dans le domaine de la science-fiction, voir peut-être de l'anticipation.

À partir de cet événement, la pensée autour de la science-fiction prit un nouvel envol. Grâce à la performance technologique développée par l'humain, la science devint un moteur incontestable de l'avancée de l'humanité, la clef de voûte de son règne à venir. Cette nouvelle manière de concevoir le quotidien fut largement influencée par l'impact qu'eurent les découvertes spatiales, nées de la conquête de la Lune, dans la pensée de l'humain sur lui-même. Pour la première fois, un fait touchant l'humanité toute entière fut réalisé, un fait dépassant toutes les découvertes passées. En s'arrachant à la Terre, en se rendant sur un sol

nouveau, l'humain s'affranchit de la dernière loi qui le liait avec son passé destinal. L'humain, prisonnier de ce monde qui semblait conçu pour lui et duquel il ne semblait pas pouvoir s'extirper un jour se transforma, dans le même temps, en un point de départ, une origine pour une expansion prochaine.

Cependant, dans la pensée commune, cet acte eut un retentissement bien plus important. Le ciel obtint une profondeur connue par tous, et les perceptions qui en découlèrent changèrent la face du monde. Tous les savoirs sur l'espace et ses dimensions inimaginables devenaient un fait irréfutable. Un espace immense s'ouvrait avec cette découverte, et de nouvelles frontières se dressaient, amplifiant le champ d'action de l'humain, son savoir, et ses possibilités. La science, qui avait permis cette grandiose avancée, devenait une nouvelle fontaine de jouvence, dans laquelle l'humain pouvait puiser pour aller au-delà de tout ce qui avait été accompli avant. De plus, cette nouvelle dimension apportée au monde humain modifia la manière dont l'individu pensa son destin. Détaché de la Terre, l'humain se libérait par la même occasion de ses limites. Grâce à la science, son potentiel devenait infini. Ce qu'il avait toujours voulu, la science pouvait le lui offrir.

Cette nouvelle pensée fit naître, dans les milieux littéraires, aussi bien populaires qu'artistiques, de nouvelles manières de concevoir la relation entre l'humain et la science. Cette dernière, non plus prise comme un outil mais comme une part intégrante de l'être, s'exprima dans les modifications corporelles apportées, intentionnellement ou non, sur le corps d'êtres humains afin d'en accroître les capacités. Les exemples les plus flagrants se retrouvèrent dans la nouvelle vogue de héros, les super-héros, issus des maisons d'éditions comme Marvel, qui accueillit les plus célèbres d'entre eux. Le "six million dollars man"¹⁹³ est l'exemple le plus flagrant, car étant développé sur le principe d'une symbiose entre l'humain et la machine. Cette relation particulière entre la science et l'humain est significative: elle exprime la croyance de l'époque en la toute puissance de la science pour améliorer le genre humain, et faire de l'individu un être que rien n'arrête. Mais elle est aussi la marque du besoin de l'humain de s'abandonner pleinement à l'artifice de la science pour pouvoir continuer d'évo-

¹⁹³ l'homme qui valait trois milliards dans la version française.

luer. La science, même si elle est un produit intellectuel développée par l'humain, devint l'essence de son propre futur, la porte qu'il se doit de franchir s'il veut pouvoir continuer d'évoluer et de se dépasser. L'image du super-héros se développa autour de cette idée de surhumain, qui par ses nouvelles capacités, pouvait lutter contre les travers de l'humanité pour instaurer un nouveau règne de paix.

Iron Man fut une autre icône de cette pensée: Tony Stark, être intelligent et riche, atteint un nouveau pallier dans l'évolution de l'humain grâce au développement d'une armure de haute technologie qui lui permet de combattre les ennemis du genre humain. Cet être, qui se situe en haut de l'échelle sociale, parvient, grâce à la science, à un nouveau stade de la vie, grâce aux possibilités que lui offre son armure: de la force d'une armée, pouvant voler, Iron Man est l'emblème de l'accomplissement de l'individu. Ses capacités, symbiose de l'intelligence de l'humain et des possibilités de la machine, font de lui un nouveau type d'humain, aux limites inconnues. Par ce personnage, c'est l'humanité tout entière qui amorce un nouveau voyage. Plus vraiment humain, sans être véritablement robot, l'individu se pare de la science comme il revêt son armure, afin d'accomplir exploits et actions incroyables. La science est sa force, et par elle, c'est tout l'humain qui vibre d'une nouvelle existence. L'image que véhicule cette icône est celle de l'individu qui peut dépasser sa condition pour agir comme aucun autre ne le fit auparavant. La science forme des êtres uniques, dont la nouvelle nature préfigure un nouveau destin, non plus limitatif, mais sans limite.

Un autre développement de l'humain par la science se retrouve également dans un domaine de plus en plus présent dans le quotidien: la génétique. Depuis les travaux de Mendel durant le 19^e siècle, la génétique ne cessa de se développer, avec la découverte des mutations en 1911 par le scientifique Thomas Morgan, jusqu'à atteindre un nouveau tournant essentiel avec la première image de l'ADN¹⁹⁴ en 1953 par Maurice Wilkins et Rosalind Franklin. Grâce à cette découverte, l'humain parvient à comprendre l'origine de l'individu, et la manière dont l'humanité se développe. En mettant en avant le rôle des gènes dans l'expression des particularités de chacun, les scientifiques ouvrent la porte à de nouvelles pen-

¹⁹⁴ ADN: acide désoxyribonucléique.

sées sur le futur de l'humain. En extrapolant sur cette découverte, ils imaginent une nouvelle manière d'influencer l'évolution physique de l'être, non plus dépendante des modifications orchestrées par la nature, mais opérées par l'humain lui-même, pour se perfectionner, éliminer ses défauts et se rapprocher de la perfection. Grâce à ces possibilités, ce dernier se prend à rêver à de nouvelles capacités pour lui-même. La naissance des super-héros comme Spider Man vient confirmer cette volonté de dépasser le connu. À la suite de recherches sur les arachnides faites par un laboratoire, un spécimen s'échappe et vient mordre un jeune étudiant nommé Peter Parker. Par cette morsure, le jeune homme se retrouve investi des caractéristiques de l'animal, pouvant ramper sur les murs et doué de réflexes hors du commun. Encore une fois, Peter Parker est un individu intelligent, qui se dépasse par ce don issu de la science. Il utilise ses pouvoirs pour lutter contre les êtres mauvais, et ainsi tenter d'améliorer le quotidien de l'humanité. Par ce personnage, la génétique est montrée comme un outil permettant d'améliorer l'humanité, au premier abord en combattant les individus mauvais, mais surtout, d'un point de vue métaphorique en éliminant les défauts de l'humanité représentés par ces mêmes individus.

C'est dans le cadre des potentialités offertes par la génétique qu'Andrew Niccol développe Gattaca¹⁹⁵. Dans ce film, le spectateur se retrouve immergé dans un monde où la génétique s'exprime par le biais de l'eugénisme¹⁹⁶. Ce principe permet de choisir, directement à partir de l'étude des gènes des gamètes humaines, ceux qui permettront de donner la vie à un individu pourvu de toutes les qualités requises pour mener la vie la plus parfaite possible. Vincent, dont la naissance est due à un acte naturel de procréation, devient un marginal. En refusant d'accepter son statut de dé-gène-éré¹⁹⁷, il choisit la voie de la clandestinité, en s'accaparant l'identité d'un être *normal*. Cette situation met en valeur le statut particulier de l'individu face à la science, et des travers qui peuvent naître de l'application de la science. Dans sa recherche constante de perfection, l'humain se remet complètement entre les mains

¹⁹⁵ Bienvenue à Gattaca en version française.

¹⁹⁶ La définition de l'eugénisme du dictionnaire Larousse est: théorie cherchant à opérer une sélection sur les collectivités humaines à partir des lois de la génétique.

¹⁹⁷ la classe des dé-gène-érés est composée des individus qui ne sont pas nés par le système scientifique et qui sont donc, par voie de fait, considérés comme inférieurs à ceux qui sont le résultat d'une sélection génétique.

du savoir, sans prendre en compte les capacités inhérentes à chacun. En poussant la perfection à son paroxysme, l'humain oublie que le contrôle total sur le corps n'est pas un facteur déterminant de la complétude de l'être, mais simplement un moyen, plus simple, pour tenter d'y parvenir. La conclusion de Gattaca met en avant cette pensée: alors que Vincent et son frère, Anton, se retrouvent après plusieurs années de séparation, la compétition qui existait entre eux lorsqu'ils étaient enfants refait surface et s'exprime par l'intermédiaire de leur défi personnel: nager le plus loin possible dans l'océan. Cette course d'endurance, métaphore de la lutte dans la vie et de la détermination à toujours se dépasser, prend sa valeur totale dans la victoire de Vincent sur son frère. Qu'importe tout le potentiel du monde, si une volonté forte ne peut la contrôler et la faire s'exprimer avec la plus grande intensité.

La morale, s'il en est une seule, de ce film, est que la force de l'humain n'est pas dans la perfection de son corps, ou dans ses capacités, mais dans les efforts, et dans la volonté qui l'anime. La science et ses résultats ne peuvent, en aucune façon, déterminer un individu, ni lui assigner une quelconque valeur. L'esprit de l'humain est le référent le plus important, ce qui détermine, avant toute autre chose, la force de l'individu. Jérôme Morrow, l'être dont Vincent endosse l'identité, un être créé à partir de gènes presque parfaits, ne put supporter de n'être que deuxième lors d'une compétition de natation; suite à ses échecs, il tenta de se suicider, mais n'y parvint pas, en conséquence de quoi il devint paraplégique. Ce personnage est le symbole, dans Gattaca, du facteur d'échec propre à tout individu, indépendamment de la perfection de son corps. En refusant l'échec, en s'étant défini lui-même comme le meilleur, Jérôme ne put accepter que la perfection ne soit pas sa définition. La désillusion de son état lui renvoya sa propre incomplétude, révélant l'humain derrière la technologie.

Encore plus loin dans l'utilisation à outrance de la science, le film Dark City d'Alex Proyas transporte le spectateur dans une ville plongée dans l'obscurité, où chaque individu semble mener une vie sans histoire. John Murdoch, habitant de cette ville, pris de cauchemars quotidiens, dérive dans une cité de plus en plus incohérente, où des individus aux pouvoirs mentaux effacent la mémoire des habitants, échangent les vies, dans une architecture mouvante que des machines agitent. Contrôlant jusqu'au temps, ces êtres, qui sont définis dès le prologue comme ayant maîtrisé la technologie ultime, sont désignés, par leur po-

sition dans la création, comme des dieux. Grâce à leur contrôle de la technologie, ils peuvent échanger les souvenirs des individus, mais également les créer, afin de les implanter dans les humains¹⁹⁸. Dans Dark City, l'esprit de l'individu est de nouveau mis en avant comme principe essentiel de l'être qui lui permet de passer outre les artifices de la science pour se révéler lui-même, ainsi que le monde. Grâce à des capacités identiques à celles des Étrangers, John Murdock est un individu unique car lui seul, dans le système contrôlé par les Étrangers, peut se mouvoir lors des modifications du monde; lui seul peut se rendre compte des manipulations orchestrées par les Étrangers. Grâce à son esprit, Murdock peut contrebalancer les effets de la technologie pour tenter de se souvenir de son passé véritable. Face aux capacités de son esprit, les Étrangers ne peuvent parvenir à contrôler Murdock. Le docteur Schreber l'annonce lui-même aux Étrangers lorsqu'il est interrogé. Il n'est pas possible de comprendre l'esprit humain. Le corps peut être contrôlé, comme toute matière, mais l'esprit de l'individu demeure inaccessible.

La pensée de Dark City tourne autour de cette idée: la science peut permettre de contrôler jusqu'aux plus infimes détails du monde, mais la véritable essence de l'humain, son esprit, ne répond à aucune règle; le corps peut être arrêté, mais l'esprit continue d'évoluer, de s'adapter. La science est ainsi définie, dans Dark City, comme une technique, un outil, et non comme une partie intégrante de l'humanité. Pour continuer d'évoluer, l'humain ne doit pas s'en remettre entièrement à la science. Il doit considérer son esprit comme la prochaine frontière, l'outil de son évolution. Lui seul permettra de dépasser ce que la science accomplit, afin d'arriver à une nouvelle forme d'humanité. Cette nouvelle forme d'humanité, incluse dans l'esprit, est l'unicité, la capacité que possède l'humain d'être une personne unique, consciente de ses actes, de son passé, et désireuse de poursuivre son évolution dans le futur. Qu'importent les techniques que l'humain utilise, toutes ne sont que des expressions de son esprit, le moyen que l'esprit utilise pour continuer d'avancer. Lui seul permet de comprendre le monde autour de lui, afin d'en saisir les mécanismes, afin de le recréer, pour en saisir l'essence première. Grâce à son esprit, l'humain peut dépasser la matière afin de parvenir jus-

¹⁹⁸ Cette action, qui pourrait sembler du domaine unique de la science fiction, vient d'être réalisée. Voir l'article suivant : <http://www.the-scientist.com/?articles.view/articleNo/36705/title/Manipulating-Mouse-Memory/>.

qu'à la racine du monde. La science n'est qu'un révélateur, qui met en lumière ce qui est. Par l'esprit, l'humain peut comprendre son monde, découvrir les mécanismes qui le régissent, pour, à terme, le connaître, et se connaître lui-même. C'est autour de cette idée que le chapitre prochain d'article: que l'esprit est la prochaine étape de l'évolution de l'humain, ce par quoi l'individu parviendra à une nouvelle conception de son être, et de son destin.

Chapitre 3: une nouvelle perception

La découverte de l'humain par l'humain qui transforme le monde

Comme nous l'avons vu au-dessus, l'humain se cherche par l'entremise de mondes particuliers, dans lesquels l'individu unique, premier symbole du futur de l'être, se retrouve confronté à sa propre nature. De cette nature différente émerge une vie différente, un destin à nul autre pareil, qu'il se doit d'affronter, non seulement pour les autres, mais principalement pour lui-même. Dans la course de son temps, ce surhomme se considère, tout d'abord, comme un individu normal, identique aux autres; il ne recherche pas cette particularité que tous lui imputent. Prisonnier, lui semble-t-il, de cette vision que l'on impose à son être, il tente, tout d'abord, de prouver sa similarité avec les autres pour justifier leur erreur, pour disparaître dans la masse et échapper à ce destin dont il ne veut pas. Dans Dark City, John Murdoch, amnésique, souhaite avant tout retrouver la mémoire. Face aux événements, son impuissance à se souvenir de son passé est pour lui la plus cruelle des quêtes. Cet acharnement à découvrir qui il est met en lumière l'individu dans sa plus profonde réalité. La mémoire est la base de l'individu, ce qui lui permet de s'inscrire dans le temps, dans la société. Sans la mémoire, sans même un nom, l'humain n'existe pas. Il n'est rien de plus qu'un corps dont l'expérience passée lui est inaccessible. Sans expérience, sans repère, l'humain amnésique est un poids mort, dont la présence dans le monde n'a aucune valeur. Sans passé, il ne possède aucun futur, aucun destin. Durant cette recherche, John Murdoch se découvre des capacités dont il est lui-même surpris, incapable de se les expliquer, tout comme il ne peut comprendre les événements qui le poussent à fuir. Face à cet incroyable, sa seule réponse est le déni, le refus de ses propres capacités. Sa volonté de posséder une vie normale dépasse la considération de ses facultés, dont il refuse la réalité. Par cet état premier, l'individu est montré comme désirant avant tout se fondre dans la masse. La particularité assumée par les super-héros des comics est bien loin de Murdock, qui ne souhaite qu'être comme tout le monde. Le destin particulier qui est le sien ne lui convient pas.

Dans la trilogie Matrix, Andy et Lana Wachowski firent de Thomas Anderson, alias Néo, un être aux préoccupations similaires. Dès l'entrée en matière, Thomas Anderson se

retrouve face à son supérieur qui lui énonce avec force que son comportement doit se caler sur la norme. Peu après, traqué par les Agents du système, Néo se dit à lui-même qu'il n'est personne. Durant le premier opus, Néo est constamment confronté à la foi de Morpheus, qui lui répète, sans jamais chercher à lui faire entendre raison, qu'il est l'Élu, un être différent entre tous, unique par ses capacités mentales et par son destin. La suite du film donne raison à Morpheus qui, après avoir été sauvé par Néo, lui dit qu'« il y a une différence entre connaître le chemin, et arpenter le chemin ». Outre l'image commune de la destinée représentée par l'idée de la voie tracée, ce sont les actes de Néo qui sont mis en avant, non comme des possibilités réalisables, mais comme des impossibles devenus réalité.

Ainsi, dans Dark City et dans les Matrix, les protagonistes se distinguent, non pas par la science, qui est l'atout principal, voir même la nature première des opposants, mais par les capacités de leur esprit. Pour Murdock, c'est la réalité qui se plie à son esprit; pour Néo, c'est le monde de la Matrice, un monde dans lequel son esprit est la seule manifestation de son être, qu'il fait changer. Leur destin est donc intimement lié à leur esprit, et aux capacités inhérentes de ce dernier. La science est le cadre dans lequel leur esprit s'est formé, en réaction à cette toute-puissance qui limitait les corps des individus. Le destin de l'humain n'est plus, chez ces réalisateurs, la fusion avec la machine, mais le développement de l'esprit de l'humain. Cet élément est important dans la compréhension de l'œuvre de Herbert, car elle en est une des composantes essentielles. Nous y reviendrons dans la troisième partie.

Pour revenir à la découverte de l'humain par humain, on remarque que c'est dans la nouvelle perception des actes accomplis que se distingue la différence fondamentale entre les héros des temps anciens et les héros modernes, et par cela de l'évolution qui s'opéra au fil du temps dans la pensée de l'individu concernant ses propres possibilités. Dans le passé, les êtres d'exceptions étaient désignés comme les représentants par tout un peuple, grâce à leurs exploits, leur généalogie, la passion qui les animait pour parvenir à leur but ou les efforts dont ils avaient fait preuve. Ils étaient reconnus par leurs contemporains, parfois même depuis leur naissance, pour leurs capacités et la détermination dont ils faisaient preuve; mais pas les héros modernes. Ces nouveaux héros ne sont pas des êtres, au premier abord,

hors du commun. Ils sortent du commun, sont nés au milieu du commun. Même Tony Stark¹⁹⁹ ne peut être complètement assimilé à un héros. Il est désigné comme un être intelligent, riche et beau, mais tous ces attributs ne lui sont pas propres, et se retrouvent dans la population. Rien ne les distingue vraiment. Pour reprendre les exemples au-dessus, Thomas Anderson est un employé normal, qui se mêle aux autres sans être reconnu par ses semblables. Seuls les initiés savent qui il peut être vraiment, et ce savoir ne repose que sur une foi, une croyance que rien ne vient confirmer de prime abord. John Murdoch possède des capacités uniques à sa race, mais cela ne l'empêcha pas, durant de nombreuses années, de vivre une existence normale, hors du propos de sa particularité: marié, victime d'adultère, apeuré par cette situation nouvelle qu'il ne comprend pas, son cas est celui de tous les hommes: il agit dans le monde, et le monde agit sur lui.

Cependant, ces héros, comme tous les héros modernes, se retrouvent rapidement confrontés à l'univers qui les entoure, un espace qui se dévoile selon une nouvelle configuration, comme un voile qui aurait été retiré pour montrer la réalité crue. Le monde est alors perçu dans sa plus stricte intimité, fait de réseaux de causes et de conséquences, qui semblent immuables mais qui, étrangement, paraissent lutter pour une nouvelle possibilité, un nouvel espoir. Ce nouvel espoir se retrouve incarné dans ces héros, ces êtres dont la présence dans le réel est le résultat d'un processus complexe portant à la réalité leur présence et leurs possibilités. Les héros modernes ne sont pas propulsés dans le monde par une volonté supérieure; ils existent, et par leur existence ils deviennent leur propre justification, la source de leur potentiel. En tant que partie de ce monde dans lequel ils évoluent, les héros modernes se retrouvent dépositaires d'une nouvelle valeur de changement, le symbole d'une nécessité de transformation du monde. En cela se trouve la seconde différence fondamentale entre les héros anciens et ceux de notre époque: les héros des temps anciens ne pouvaient pas faire changer le monde. En tant que partie d'un tout immuable, leur présence dans le monde n'était que la preuve d'une tentative avortée de l'humain de s'opposer à la structure du monde; quoi qu'ils puissent tenter de faire, la rigueur de leur temps agissait comme un mur impénétrable, et leur volonté, face à ce rempart, les faisait devenir héros, ceux qui vou-

¹⁹⁹ voir la partie « Le futur est aujourd'hui ».

laient changer le cours de la fatalité. Mais les héros modernes ont cette possibilité, et ils en usent à chaque instant. La première valeur du héros moderne est l'action. Ils s'élancent dans le monde, conscients de leur pouvoir et de la charge qui pèse sur leurs épaules, afin de le faire changer, afin de briser les barrières de l'injustice, de la violence ou de l'immoralité, pour que la paix règne sur le monde. Par ces actes, le monde les reconnaît, et les place sur un piédestal, faisant d'eux les symboles de leur volonté. La faculté de changement de ces êtres est ce qui les distingue et ce qui, dans le même temps, fait d'eux le symbole de l'humain véritable. Par eux le destin de l'humain s'exprime, un destin abordé sous l'angle de l'action, de l'interaction entre l'humain et l'humain, entre l'humain et son environnement. Les super-héros ont conscience de l'importance de leurs actes dans le monde, de leur rôle à l'intérieur de celui-ci, et par ce savoir, ils sont entièrement responsables de leurs actes. Leur liberté est totale. Cette conscience de leur liberté fait d'eux des modèles.

Les apothéoses de ces êtres particuliers agissent, dans les récits, comme des officialisations de leur rôle au sein de la société. Alors que les héros antiques étaient loués à leur mort pour leur courage, les héros modernes sont salués de leur vivant pour leurs actes au quotidien. Célébrés pour leurs hauts-faits, les héros d'aujourd'hui revendiquent cependant leur appartenance au monde auquel ils appartiennent. Bien qu'ils soient considérés comme différents par le commun, eux-même se considèrent comme étant pleinement humains; leur dissimulation dans le quotidien du monde est la preuve de cette croyance. Par cet acte est exprimée une mimésis inversée du héros avec la masse: puisque le héros fait partie de l'humanité, puisqu'il peut se mêler à elle, il est non seulement une partie de cette humanité, mais cette dernière est également une partie de lui. Le destin du héros est celui de l'humanité. Ce qu'ils sont, un autre qu'eux aurait pu l'être. Les actions qui sont les leurs sont l'expression de leur réalité, de ce qu'ils voudraient que l'humanité fasse. S'ils agissent, c'est parce qu'ils acceptent leur rôle au sein de cette humanité. Ils passent outre leur désir d'être des personnes du commun pour agir, comme eux seuls peuvent le faire: John Murdoch accepte ses facultés pour apporter au monde un peu plus d'humanité dans cette ville plongée dans le noir, Néo délaisse Trinity pour recueillir les appels à l'aide des habitants de Sion, Tony Stark endosse

son armure pour s'exposer au danger et utiliser ces armes dont il ne veut plus se faire le promoteur, et ainsi de suite, pour tous ceux de cette race nouvelle.

C'est cet abandon de soi, la volonté, plus ou moins acceptée selon les moments, de s'oublier dans l'humanité, qui fait d'eux ce qu'ils sont pour le monde. Cet abandon les rend étrangers à leur quotidien et à tous ceux qui les côtoient. Pourtant, comme les autres, ils sont tributaires de leurs passions, de leurs sentiments. L'image qu'ils véhiculent devient un principe particulier, celui de l'absence de sentiments personnels pour le bien commun. Alors que les héros antiques œuvraient pour leur propre salut, pour leur propre cause, qui aboutissait à un échec qui révélait la réalité du monde²⁰⁰, les héros modernes acceptent, parfois à contre-cœur, leur statut, pour faire triompher leurs valeurs et leurs idéaux. Le fait qu'ils survivent, contre toute attente, aux pires situations, repousse au loin l'idée passée de l'individu qui luttait jusqu'à la mort pour demeurer dans la ligne de vie qu'il représentait. En restant en vie, l'idéal qu'ils représentent est posé en valeur ultime de l'existence, la véritable marche à suivre pour tous. En mourant individuellement, le personnage s'accomplit pleinement dans sa fonction. Il s'érige en modèle, portant avec lui les valeurs de liberté et d'empathie avec l'humanité.

Expression de sa propre volonté de perfection, le héros moderne transcende l'image de l'humain et de la société. L'individualité exemplaire laisse sa place à une philosophie exemplaire, une pensée qui exprime une voie à suivre par tous, selon la manière de chacun: ce qui compte n'est plus d'atteindre la liberté, mais de choisir la voie que l'on souhaite faire prendre à sa vie, comment cette dernière doit exprimer le sentiment d'humanité dans un monde vaste et individuel, où les capacités personnelles semblent primer sur le bien général. Le combat des héros modernes n'est plus dirigé contre les forces inaccessibles du destin, mais contre soi-même, contre sa propre potentialité. Le professeur Moriarty, adversaire de Sherlock Holmes, exprime cette pensée dans le film de Guy Ritchie lorsqu'il énonce au détective anglais qu'il « ne le combat pas lui, plus qu'il ne combat la condition humaine ». C'est cette propension au chaos, au principe d'individualité, que combat le héros. Pour le

²⁰⁰ « La tragédie n'est autre que le combat d'une liberté avec le destin: le moi est d'autant plus libre et il s'affirme d'autant plus souverainement qu'il perd un combat mené de haute lutte contre une "puissance supérieure" ». In, Proust, Françoise, les pauses du destin, in *Le destin, défi et consentement*, collection Morales, Paris, 1997.

héros, il n'est plus question de tenter de comprendre le monde, mais plutôt de combattre ses travers, de l'épurer, à sa manière. Le combat que livre le héros est un combat qui peut être perçu comme perdu d'avance, car les actes accomplis d'un côté ne font que supprimer une part visible, minime, de l'humain. Les héros combattent ceux qui agissent en opposition avec leurs conceptions de la liberté et du bonheur, sans s'attaquer directement à la racine du problème, qui se trouve en l'humain lui-même. Mais ce dernier continue pourtant sa lutte, car le choix de son combat n'est pas simplement l'expression de ce qu'il veut pour lui-même, mais de ce qu'il souhaiterait que l'humanité toute entière accomplisse. Le destin qui s'exprime par le personnage de Sherlock Holmes n'est pas celui de l'individu face au monde, mais d'une vision du monde face à une autre: c'est le combat de l'humanité face à l'inhumanité.

Semblable au personnage du film de Guy Ritchie, le film Watchmen, inspiré du comic book du même nom, établit ce même rapport du super-héros avec son environnement. Dans un monde où ils sont réalité, ces êtres particuliers ne sont pas différents des individus normaux. Leurs actes sont l'expression exacerbée des qualités et des émotions humaines. Au travers de leurs histoires personnelles, ce comic book offre une vision unique du destin de ceux qui sont habituellement dépeints comme des êtres de perfection: le Comédien est un être à l'humour noir, aimant tuer, tandis que Rorschach, considéré par la société comme un psychopathe, est sans doute celui qui a la vision la plus claire sur l'humanité: un mélange de violence nécessaire et de profond respect pour elle. Parmi tous les autres protagonistes, ces deux personnages sont porteurs d'une vision du destin peu courante: le Comédien est un outil qui se prête volontairement à des actes de violence, et qui est récompensé pour cela, tandis que Rorschach, qui tente jusqu'à la fin de faire triompher la vérité sur le mensonge, est condamné à l'asile puis à la prison. Icônes inversées de leur propre surnom, les deux personnages renvoient l'idée d'un monde qui ne doit pas se fier aux apparences, mais qui doit se concentrer sur les actes et les espoirs que portent les humains sur leur environnement. Mais le monde en question les rejette comme des parias. Pour eux, leur destin est d'être l'exacte image du monde dans lequel ils vivent. Ces héros ne sont plus des symboles de perfection, mais des illustrations de la réalité. Leur destin est celui du commun: leur image est

ce que le monde voit. Dans ce comic book, l'humanité est dépeinte comme un corps violent et sans pitié, et ceux qui tentent de la guérir de ses maux ne peuvent agir que de la même manière. Le héros n'est pas idéalisé, et la notion de destin qui est la leur ne l'est pas plus: pour se débarrasser de l'inhumanité de l'humanité, l'humain se doit d'être inhumain.

Le héros moderne se retrouve donc prisonnier d'un cycle qu'il ne peut entièrement briser. Désireux de transformer l'humanité afin qu'elle se libère de ses imperfections, le héros sacrifie sa propre humanité en endossant le statut d'un être d'exception, modèle pour certains, reflet de ce qu'il est, pourtant, en lui-même. Dans le troisième film Spider Man, réalisé par Sam Raimi, Peter Parker se retrouve en contact avec une entité extraterrestre qui fait ressortir en lui ses instincts premiers. Alors que son objectif avait toujours été de sauver le plus de personnes possibles, tout en demeurant, en tant qu'individu, le même étudiant modèle qu'avant, son être se dévoile sous un jour nouveau: abandonnant son rôle de Spider Man, sa personnalité s'exprime avec violence, faisant de lui l'image de ce qu'il combattait auparavant. À la fin du film, bien qu'il soit parvenu à rétablir un équilibre en lui, toutes ses conceptions sur la rédemption et les possibilités de chacun se sont effondrées: le bon peut devenir le mal, et que le mal peut, dans certaines circonstances, se changer en bien. Le problème essentiel se retrouve de nouveau déplacé. Christopher Dawson exprime cette nouvelle pensée dans cette phrase: « As soon as men decide that all means are permitted to fight an evil, then their good becomes indistinguishable from the evil that they set out to destroy »²⁰¹. Où se trouve la limite entre des actes bons et des actes mauvais, et comment définir la portée d'un acte bon, ou d'un acte mauvais ? Le héros demeure pris dans le dilemme de sa propre définition: peut-il agir pour le bien, sans causer de mal ? Et que peut-on appeler inhumanité, lorsque l'acte n'est, quoi qu'il arrive, que du fait de l'humain lui-même ? Telle sont les nouvelles questions du héros, des questions humaines.

Entre les notions de bien et de mal, le héros se retrouve être le point d'équilibre entre deux mondes qui s'affrontent. De cet affrontement émerge une nouvelle manière de percevoir et de concevoir le monde moderne. Les êtres mauvais sont un révélateur de ce qui se

²⁰¹ Traduction: Dès que les hommes décident que tout est bon pour lutter contre le mal, leur notion du bien se confond avec le mal qu'ils cherchent à détruire.

trouve dans le monde, un élément fondamental pour la compréhension de la société: ces individus expriment la volonté de possession, le désir de contrôle de leur existence toute entière qui, poussé dans ses dernières limites, implique le contrôle du monde entier. Les personnages malfaisants ne sont pas mauvais par nature: c'est le besoin de posséder, le besoin d'avoir qui les pousse à agir contre le monde. Leur définition vient du fait que le monde qui les a engendrés les pousse à être ainsi, à agir ainsi. Les ennemis de Batman sont des êtres dont la psychologie est brouillée par un événement particulier, que le monde a permis. Le Joker, principalement, est un individu profondément corrompu par le monde: menteur, tueur, sociopathe et sadique, son parcours n'est pas le fait d'un état de nature, mais bien d'une corruption profonde de l'être qui se sur-exprime dans ses actes. Par ses actes, il ne fait que donner au monde le caractère que le monde lui a donné. Le professeur Octopus, ennemi de Spider Man combat le monde pour le rendre aussi vide que son cœur l'est, après la perte de sa femme. Les Étrangers de Dark City façonnent le monde comme ils sont au fond d'eux: des êtres perdus, sans repère, sans individualité, en recherche d'eux-même. L'agent Smith, dans Matrix, est le double de Néo, la part destructrice de l'humanité qui ne peut se concevoir autrement que comme le centre du monde, et incapable d'accepter que le monde puisse continuer d'être sans lui.

Tous ces êtres, soi-disant malfaisants, ne sont rien d'autre que l'expression sensible du monde moderne qui place l'individu au centre de ses propres préoccupations, sans qu'intervienne le principe collectif, ce sentiment d'appartenance à un groupe social ou global. Ces individus ne sont pas des êtres maléfiques qui, dans les temps anciens, étaient les jouets du Diable. Ils ne sont qu'une partie de la réalité, image de ce qui fait le monde du héros, et par extension, du monde tout entier. Pour le héros moderne, les êtres mauvais comme les êtres normaux, sont les deux facettes de son identité, les deux représentations du destin qui le frappe. Le combat du héros n'est plus une lutte d'épuration de la condition humaine, mais une lutte interne, personnelle, à l'intérieur de son être, une tentative de conciliation entre ce qu'il tente de créer, ce qu'il souhaite, et ce qu'il voudrait être. Le héros voudrait que l'humanité lui ressemble, devienne comme lui, afin qu'il ne soit plus seul dans ce monde, mais il sait cependant que sa nature même le pousse à être unique. Par cette conscience du monde,

c'est toute la conscience du destin de l'être qui se développe, de la place de chacun dans son monde, comme rôle prédéfini ou comme choix personnel. Tel est le combat perpétuel que le héros moderne exprime à la face du monde: les idéaux, portés par des capacités personnelles, peuvent permettre d'améliorer le monde, mais ce combat a un prix: celui de la solitude, du remord, et de l'absence. Finalement, la vraie bataille du héros moderne n'est pas contre les êtres mauvais, ni pour les êtres bons, mais à la fois pour et contre lui-même. Au travers de cette lutte, ce n'est pas simplement l'opposition entre deux aspects manichéens qui est mise en avant, mais le besoin de pouvoir prendre conscience de la réalité du monde et de l'individu.

Le destin d'un héros moderne est donc à la fois similaire à celui du héros antique, et en même temps profondément différent: l'un comme l'autre lutte contre un aspect du monde qui limite l'humanité, mais pour le héros de notre temps, son destin n'est pas de mourir, mais, plus insidieux, de vivre, dans un espace qui lui renvoie sa solitude et l'inutilité de ses actes car, quoi qu'il fasse, la nature humaine demeure, avec ses bons côtés et ses travers. Afin de se sortir de ce cercle vicieux, l'humain conçoit son monde autrement, non plus soumis aux affres qu'il expérimente au quotidien, mais un univers différent, qui lui permet de se concentrer sur l'essentiel: l'humain et son esprit.

Remise en question de la perception de l'humain sur le monde

En parallèle d'un monde semblable au nôtre, où des êtres différents se donnent presque entièrement à l'humanité, une pensée autre se développe. Cette pensée ne se base pas sur l'humain, mais sur le monde dans lequel l'humain évolue. Ces mondes, qui prennent pour échelle notre propre réalité, se distinguent de leur référent par l'introduction d'un élément supplémentaire, qui vient modifier en profondeur la structure de l'espace ou du temps. Ces mondes insistent sur des points cruciaux de l'environnement ou de la technique, afin de former un nouveau contexte dans lequel les protagonistes agissent comme des découvreurs, afin de pouvoir immerger l'observateur²⁰² dans cette nouvelle facette matérielle qu'est son

²⁰² Le titre d'observateur est utilisé comme référence aux lecteurs et spectateurs de la science-fiction, afin de ne pas avoir à préciser, à chaque fois, les deux rôles.

univers. Au travers de ces nouveaux mondes, c'est toute une réflexion sur le destin qui s'opère, basé sur la différence entre notre réalité, et ce qu'elle pourrait être.

Cette expérience de pensée apportée par ces mondes nouveaux permet de mettre en valeur un principe fondamental, proposé à l'esprit comme valeur première, afin que celui-ci porte sa réflexion sur lui-même et sur son environnement. Dans l'introduction de Science Fiction and philosophy, from time travel to superintelligence, Susan Schneider énonce:

A philosophical thought experiment is a hypothetical situation in the « laboratory of the mind » that depicts something that often exceeds the bound of current technology or even is incompatible with the laws of nature, but that is supposed to reveal something philosophically enlightening or fundamental about the topic in question.²⁰³

La pensée de S. Schneider se porte sur ces univers, dont le principe de réalité s'oppose à notre propre perception, créant ainsi un malaise, une incohérence entre l'habitude et ce particulier qui est mis en avant. Par le biais de l'expérience de pensée philosophique que la science-fiction permet, l'observateur devient une part inconditionnelle de l'intrigue qui se déroule. Tout comme certains protagonistes qui découvrent les mondes nouveaux dans lesquels ils se retrouvent plongés, l'observateur est plongé dans un univers étranger qu'il se doit d'accepter, afin de pouvoir poursuivre l'histoire et la comprendre. Par son acceptation, l'observateur réfléchit sur ces normes nouvelles qui lui sont apportées, et fait, de lui-même, l'expérience des protagonistes. Cette expérience de pensée permet une remise en question des valeurs communes pour de nouvelles normes qui, en s'affrontant, font naître cette réflexion, à la base de la cohérence des mondes nouveaux.

Ce premier type de réflexion se retrouve chez Descartes qui, dans sa première méditation, prend l'exemple du rêveur:

Supposons que nous sommes endormis, et que toutes ces particularités, à savoir, que nous ouvrons les yeux, que nous branlons la tête, que nous étendons les mains, et cho-

²⁰³ Schneider, Susan, « Thought experiments: Science Fiction as a window into philosophical puzzle », in Science Fiction, from time travel to superintelligence, édition Wiley Blackwell, London, 2009, p. 1.

Traduction: une expérience de pensée philosophique est une situation hypothétique dans le « laboratoire de l'esprit » qui décrit quelque chose qui parfois dépasse la portée de la technologie actuelle, ou alors qui est incompatible avec les lois de la nature, mais ceci est supposé révéler quelque chose de philosophiquement éclairant ou fondamental à propos du thème en question.

ses semblables, ne sont que des fausses illusions; et pensons que peut-être nos mains ni tout notre corps ne sont pas tels que nous les voyons.²⁰⁴

L'individu, pris dans l'engrenage d'un rêve dont il ne pourrait connaître la nature véritable, penserait sans conteste que son monde est réel, et que son existence évolue au sein d'une réalité dont il n'a pas à douter. En élaborant un monde semblable au nôtre, tout en le plaçant dans le système onirique, Descartes élabore la première expérience de pensée philosophique sur notre monde. L'humain, selon lui, serait dans un rêve dont la mort serait l'éveil. Le véritable monde ne se trouverait pas devant nos yeux d'être humains. Ce monde existerait, selon Descartes, car

un certain mauvais génie [...] a employé toute son industrie à me tromper: je penserai que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons et toutes les autres choses extérieures ne sont rien que des illusions et rêveries dont il s'est servi pour tendre des pièges à ma crédulité.²⁰⁵

L'humain se retrouverait, par le fait d'un être malfaisant, ou d'un diable, prisonnier de ses sens, qui lui transmettraient les informations d'un monde erroné. La vérité se trouverait alors dans les yeux de l'esprit qui, débarrassés de leur prison de chair, pourraient enfin découvrir l'aberration de notre monde, et vivre vraiment. L'esprit, en faisant l'expérience de la pensée d'un monde faux, malgré toutes les preuves concordant à confirmer sa vérité, en acceptant l'irréalité de son monde, rejetterait tout ce qui formait la base même de son existence. En se débarrassant de cette base fausse, l'esprit pourrait se renouveler, en reformant le monde, en oubliant tous les mensonges du passé, pour rechercher la vérité. C'est dans cette démarche de renouvellement que se situe l'expérience de pensée ultime: dans le refus de l'immutabilité de l'existence et de ses lois. La subjectivité transmise par le corps n'est plus à accepter de manière inconditionnelle mais, comme tout autre principe, comme un ensemble d'informations distillées par les sens qui peuvent, par leur rattachement à la matière, faillir.

²⁰⁴ Descartes, René, *Discours de la méthode, première méditation*, édition charpentier, Paris, 1842, p.61.

²⁰⁵ Ibid, p.63.

Le destin, dans cette nouvelle analyse du monde, se retrouve dévié de son schéma originel. Si le monde physique est une illusion, alors le destin conçu par l'humain l'est également. Le corps et ses limites cessent d'être les référents premiers de l'individu, remplacés par ce qui se trouve dans cet au-delà. Dans ces nouveaux espaces, le temps s'étiole. C'est dans cette optique que les mondes nouveaux seront abordés: comme les lieux d'expressions du destin que l'espace et le temps ne limitent plus.

L'esprit de l'humain est donc, à partir de ce postulat, mis sur un nouveau plan de perception, qui transcende les sens physiques. Tout ce qui entoure l'individu peut embrouiller les sens; le monde repose sur le mensonge. Mais l'esprit, par sa faculté à discerner le mensonge, peut passer outre ces informations, se porter vers la vérité, et tenter de la discerner. Le rôle de l'esprit n'est plus d'être simplement le guide du corps, dans un environnement en mouvance constante afin de pouvoir fusionner avec lui, mais de pouvoir, par la compréhension du monde et des apories qu'il saisit, se détacher des erreurs qui emplissent son univers, afin de parvenir à la vérité.

C'est par cette première approche de l'irréalité que débute le voyage initiatique de Thomas Anderson, embryon de Néo. Le discours de Morpheus sur la Matrice est identique au discours de Descartes sur la perception du rêveur. Morpheus lui-même compare Néo à un rêveur, qui s'apprête à s'éveiller. Prisonnier dans un monde dont il ne peut comprendre les limites qu'en expérimentant ces limites, Néo se retrouve confronté à un choix: celui de rester dans un monde qu'il ne comprend pas entièrement, ou bien celui d'en sortir, d'en franchir les murs, pour pouvoir l'observer par l'intermédiaire de son esprit. Par son choix de vouloir savoir, Néo entraîne l'observateur dans un monde différent du nôtre, et pourtant étrangement similaire, où l'idée de l'onirisme de Descartes trouve son application cauchemardesque grâce aux machines. Les humains ne vivent plus par le biais de leur expérience directe, mais sont immergés dans un monde irréel généré par un programme informatique qui est diffusé directement dans leur cerveau. Par cette technique, les sens sont dupés par eux-mêmes. Nick Bostrom énonce, dans son article « Are you in a computer simulation ? » les limites actuelles de cette possibilité, en relation avec les développements de la technique actuelle: « the computers we have today are not powerful enough to run the computational

processes that take place in your brain. Even if they were, we wouldn't know how to program them to do it »²⁰⁶. Cependant, l'expérience de pensée n'en demeure pas moins possible, et sa probabilité, même hautement hypothétique, permet de réfléchir à la portée de l'utilitarisme appliqué à grande échelle aux humains, sur l'identité de l'être, et sur le rôle possible de chacun à l'intérieur d'un système. Le monde, dans lequel l'individu est piégé, devient un référentiel mensonger, que le protagoniste se doit de dépasser physiquement, afin que son esprit, libéré des contraintes qui le maintenaient prisonnier, s'en affranchisse. Le corps devient alors une source de perceptions faussées, que l'esprit dépasse, grâce à l'acceptation de sa puissance supérieure à celle de la matière. Lors de l'initiation de Néo, Morpheus lui demande de « libérer son esprit ». Par cette libération, le protagoniste pourra aller plus loin que tout ce qu'il pensait pouvoir faire grâce à son corps. Le message principal de Matrix se trouve dans cette potentialité, dans l'impossible dépassé.

Tout comme la science avant lui, l'esprit permet à l'humain d'explorer de nouvelles voies, qui lui semblaient impossibles à conceptualiser sans son aide. Tout comme la science qui permet de poser de nouvelles connaissances qui développent et enrichissent le savoir sur le monde, l'esprit, dans Matrix, permet d'accepter ce qui est, pour agir au-delà de toutes possibilités. Cependant, l'esprit permet d'aller plus loin que la science. Dans Matrix, l'esprit permet à Néo de passer outre les lois physiques, pour s'envoler, pour se déplacer plus vite qu'aucun autre être avant lui, pour contrôler la matière et les éléments constitutifs de son monde. Dans le dernier opus de la trilogie, c'est grâce à son esprit que Néo, devenu aveugle, peut voir le monde autour de lui. Il n'est plus question du corps, mais d'un esprit qui agit.

Dans Dark City, John Murdoch est investi de la même potentialité que Néo: en le faisant se réveiller, au début du film, sans que l'observateur ni le protagoniste ne sachent comment il est arrivé dans cette baignoire, Alex Proyas propulse l'univers de Dark City dans un monde entre rêve et réalité. Les possibilités de Murdoch sur la matière, le contrôle

²⁰⁶ Bostrom, Nick, « Are you in a computer simulation », in Science Fiction and Philosophy, op cit, p.20.

Traduction: les ordinateurs dont nous disposons aujourd'hui ne sont pas encore assez puissants pour pouvoir faire tourner les processus informatiques qui ont lieu dans notre cerveau. Même s'ils le pouvaient, nous ne saurions pas comment les programmer pour faire cela.

qu'il exerce sur elle, établissent le lien fort qui existe entre l'esprit de Murdoch et son environnement. Cet être nouveau, perdu dans un monde qu'il ne comprend pas, qu'il rejette, peut non seulement bouger les objets, mais il peut également créer, faire apparaître dans le monde ce qui n'y était pas auparavant, ou bien le faire disparaître. Par ce pouvoir sur la matière, Murdoch s'élève au dessus de l'humanité, pour devenir de la même nature que les Étrangers, ces êtres qui sont comparés à des dieux, qui ne peuvent mourir de vieillesse. Nouvelle étape de l'humain, Murdoch est différent de toute autre forme de vie. Il n'est plus un simple humain. Il est un créateur.

L'aspect de l'humain révélé dans ces deux œuvres dévoile une nouvelle définition de l'humain sur lui-même: par son esprit, l'humain peut arriver à un contrôle de sa personne tel qu'il deviendra non plus un être qui tend vers la destruction de son environnement, mais un élément conscient de son espace et de son temps. Au travers des capacités de ces deux protagonistes, l'humain fait étale de sa liberté non plus comme une justification à sa démesure, mais comme la première marche d'un mouvement plus important, visant à favoriser son existence et celle de ses semblables. Le destin qui est le sien n'est plus l'essence de sa réalité. Ce qui compte réellement est le destin de l'humanité. De cette vision globale du destin se distingue une réflexion sur la réalité de l'univers: l'acte de l'être ne se limite pas simplement à son environnement; les répercussions s'étendent au niveau du macrocosme. Par cela, l'être prend conscience de l'existence de plusieurs niveaux, qui ne lui sont pas directement accessibles par ses sens, mais que son esprit peut conceptualiser, afin de s'y projeter.

Cette nouvelle liberté est le premier pas de l'humain vers une compréhension particulière de son environnement, une compréhension qui ne passe plus par l'analyse première du monde pour en définir les contours, mais par l'expérience de pensée, dont les particularismes expliquent les apories du monde. Par ces expériences de pensées, le monde conçu par l'humain change, pour devenir plus proche de sa réalité essentielle, que l'univers est en mouvement constant: chaque événement transforme le monde, de la plus infime modification dans un temps restreint à un vaste ensemble de changements qui métamorphosent tout. Ce que l'humain pense immuable est uniquement sa propre perception; le monde change.

Fort de cette réalité nouvellement apprise, l'individu prend conscience que ce qui est vrai à son échelle peut être faux sur une autre. Il n'est plus le point de référence autour duquel tout peut être analysé. Pour comprendre le monde, l'humain se doit de se libérer de ses limites intuitives, de cesser de conceptualiser l'univers autour de lui-même, pour s'enfoncer dans les dimensions micro ou macroscopiques. En agissant de cette manière, l'univers se dévoile sous de nouveaux atours d'équilibres et d'énergies, pour former une dentelle fine dont les arabesques dénotent la présence de règles mathématiques, témoins de l'extrême stabilité de l'ensemble.

Ces règles mathématiques approchées permettent un nouveau regard sur le monde à notre échelle, et de se poser de nouvelles questions, dont la véracité s'oppose aux savoirs anciens: comment le monde s'est-il formé ? Comment ce qui le contient est-il apparu ? L'univers est-il simplement le contenant, ou est-il lui-même le contenu d'une structure plus grande encore, imperceptible à notre conscience ? Chacune de ces questions repousse non seulement notre conception de notre univers vers ses plus intimes secrets, mais elles génèrent également de nouvelles interrogations sur l'humain, sur ce qu'il est, son devenir, et par cela, sur son destin, et ce qu'il considère sous ce concept.

C'est sous cette approche particulière que les sciences fondamentales seront, dans le chapitre suivant, abordées, non pas selon des normes purement scientifiques, mais selon une pensée métaphysique, pour tenter de comprendre ce que ces découvertes provoquèrent sur la conscience de l'humain sur lui-même, ainsi que sur la manière d'aborder son existence.

Chapitre 4: les mises en scène de l'invisible

La physique quantique et le double état

Le monde n'est pas tel qu'il nous semble être. Étrange et pourtant vraie, cette phrase résume à elle seule l'aporie du monde de la physique moderne. Telle la théorie d'Euclide qui, dans son référentiel terrestre plan, faisait que deux droites parallèles ne se rejoignaient jamais, se vit infirmée par la géométrie non-euclidienne du système sphérique terrestre, dans lequel deux droites parallèles se rejoignent aux pôles. Cette réalité apporte une compréhension particulière de notre monde, que la perception que nous offrent nos sens brouille notre réception de l'espace et du temps.

Cette double perception ne signifie pas sur un fait affirmé s'oppose à un fait infirmé. La simple analyse subjective d'un effet ne peut dévoiler la complexité de l'environnement et des lois qui le régissent. Dans notre monde qui se complexifie, deux principes différents peuvent coexister; ce ne sont que les domaines d'applications qui doivent être précisés afin de pouvoir établir les lois en vigueur à l'intérieur du système analysé, et non des bases à revoir. Cette distinction entre le faux et le vrai est importante, car c'est par elle que peut s'expliquer ce qui émergea dans la pensée de la nouvelle physique: certaines choses peuvent sembler fausses dans un système, et devenir vraies dans un autre, et inversement. Ce qui compte n'est plus une réalité indéniable, dont la véracité pourra être prouvée constamment. Ce qui compte, c'est le champ des possibles, dans un ensemble déterminé.

La distinction est importante, car le domaine d'expérimentation qui sera au centre de l'analyse de ce chapitre ne possède pas encore de loi qui puisse, des plus grandes frontières aux plus infimes particules, structurer notre univers tout entier. Ce domaine est la physique, avec ses grandes découvertes qui révolutionnèrent, ou plutôt qui transformèrent notre perception du monde, et la vérité de ce dernier.

Au début du vingtième siècle, la physique fondamentale en est à ses balbutiements: la structure de la matière est quelque chose qui ne se laisse pas encore aborder. Les atomes, à cette époque, n'ont été observés par personne, et ne sont que présumés par l'expérience.

Dans le premier chapitre de La partie et le tout, le monde de la physique atomique, Heisenberg relate la discussion qu'il eut avec un de ses camarades. Ce dernier lui répond, au sujet de l'atome de dioxyde de carbone: « cependant, tous deux, nous ne connaissons pas cette forme [...]. La seule chose que, à l'heure actuelle, nous croyons savoir au sujet de cette forme est précisément le fait qu'elle doit garantir qu'un atome de carbone peut s'attacher deux, et non trois, atomes d'oxygène »²⁰⁷. Par cette citation, on peut se rendre compte de la connaissance limitée des étudiants de physique du début des années 1920 au sujet de l'atome. Pourtant, quelques années plus tard, lors d'une expérience fondamentale sur la structure de l'atome, Heisenberg et Bohr parvinrent à photographier des électrons dans une chambre de Wilson. Cette expérience fut la base fondamentale de la physique quantique. Elle permit de faire une distinction entre ce qui était perçu par les sens, et ce que les sens ne pouvaient percevoir, tout en étant pourtant du domaine du réel. Dans son article « Physique et réalité », Bernard d'Espagnat dit de la physique quantique qu'elle « n'a, dans aucun domaine, jamais fourni de prédiction observationnelle contredites par l'expérience »²⁰⁸. Ce qui venait de se passer pour les deux physiciens est devenu la base de cette nouvelle science: certains mouvements de la matière sont imperceptibles, mais n'en sont pas moins réels. Par ces mouvements, et leurs domaines d'applications, des nouvelles lois de la matière purent être pensées. Ces premières théories de la matière du microcosme, nées à partir de cette photographie furent le principe d'incertitude, de la double nature²⁰⁹.

Le premier principe, dit d'incertitude, fut établi par l'observation du mouvement de l'électron sur la tablette magnétique qui fut utilisée pour le relevé. Sur cette tablette, l'électron se trouva dévié de son parcours initial, décrivant une courbe. Deux possibilités s'imposèrent: ou bien l'électron, sur un cliché de courte durée, révélait sa position exacte, mais

²⁰⁷ Heisenberg, Werner, La partie et le tout, le monde de la physique atomique, édition Albin Michel, 1972, Paris, p.14.

²⁰⁸ d'Espagnat, Bernard, « Physique et réalité, une introduction à la question », in Revue de l'académie des Sciences morales et politiques, p.9, lien hypertexte: <http://www.asmp.fr/travaux/gpw/philosc/rapport2/1-Espagnat.pdf>.

²⁰⁹ Que viennent faire ces deux principes ici ? La raison en est simple: par cette expérience et ses conclusions, le monde devint, pour la première fois, un espace où l'expérience sensible n'était pas directement sollicitée. Ce qui permit la réussite de cette expérience est la pensée humaine, la volonté de comprendre le monde non plus par ses simples sens, mais par des outils de la science, mis à disposition de l'esprit, afin d'observer le monde microscopique, et d'en tirer les conclusions. Grâce à cette expérience, le monde changea à jamais.

perdait par la même occasion sa notion de vitesse, ou bien, avec un cliché suffisamment long, la vitesse de l'électron était observable, mais sa position devenait impossible à définir. De plus, à partir de cette dérivation, l'observateur du monde microscopique était paré d'une nouvelle notion, liée à jamais à son rôle, qu'il dénature, par sa présence, la réalité du mouvement. Par son action d'observation, l'observateur modifie la réalité. Ce qu'il observe n'est plus en adéquation avec le réel, mais simplement l'expression de ce qu'il recherche. La mesure effectuée par le scientifique modifie le résultat, limitant par cela la réalité de l'acte observé. À plus grande échelle, la présence humaine est dévoilée comme étant un élément perturbateur de la réalité du monde. Dans le quotidien, l'humain ne peut pas se rendre compte de cela, mais dans le domaine de l'infiniment petit, ou la moindre force perturbe l'ensemble des autres forces en présence, l'humain modifie le monde. Le seconde principe, qui découle du premier, se porte, quant à lui, sur la nature même de ce qui est observé. En mettant en valeur une caractéristique particulière, l'humain limite la réalité, en se basant uniquement sur ce qu'il tente de trouver. L'électron, au lieu d'être dévoilé dans toute sa réalité, ne peut se révéler que sous l'une de ses natures, et non selon ce qu'il est vraiment. Au lieu d'une particule faite de matière et d'énergie, l'observation limite la réalité de l'électron à l'une ou l'autre de ces composantes, rendant l'observation non pas fausse, mais différente de ce qu'elle est vraiment. Adapté au principe du destin et de son observation, cette expérience met en lumière un principe évoqué auparavant dans cette étude ²¹⁰, que l'observation du destin de l'individu, de son futur, crée une perturbation dans la réalité du temps futur: en observant le futur, l'humain modifie son domaine d'expérimentation, autrement dit le futur même, perturbant le flux des actions, et créant, par cela, un monde différent, qui n'est pas l'exacte réplique de ce qui aurait dû être observé. Ce point est important pour l'étude du concept de destin dans le Cycle de Dune, car c'est cette modification qui est à l'origine de l'hésitation de Paul à conduire l'humanité, et de ce que fera Leto 2. Mais cela sera abordé dans la dernière partie de cette étude.

²¹⁰ voir la sous-partie précédente, et l'analyse de *Minority Report* et de *The Golden Man*, de Philip K Dick.

Par la physique quantique, le monde est devenu particulièrement complexe. Grâce aux avancées de cette branche de la physique, et par les travaux d'Einstein sur la lumière²¹¹, les composants de la matière furent révélés, au niveau microscopiques, comme se comportant différemment par rapport à ce qui est observé au niveau commun. Dans la physique quantique, la matière n'est pas soumise aux forces de la gravité et de la permanence²¹². Dans cet environnement de l'infiniment petit, les forces électro-faibles et magnétiques régissent la cohérence des ensembles, mais non celle des mouvements. Dans un atome, la place des électrons ne peut pas être définie de manière nette, mais simplement selon des normes statistiques²¹³. Ce principe implique une divergence entre les faits observés et la réalité de la nature. En effet, comment établir, sur des structures quantiques, donc précises pour la généralité, une norme, une réalité, applicable dans l'expérience particulière ?²¹⁴ Cette question ne peut recevoir qu'une réponse négative, illustrée par l'expérience de la demie-vie, et par les propos qu'Einstein tint à Heisenberg au printemps 1926.

L'expérience de la demie-vie est l'étude de la désintégration des atomes d'uranium, par le fait de la radioactivité, afin d'arriver à un état de stabilité. Sur un groupe donné de noyaux, la période de demie-vie nous renseigne sur le temps nécessaire pour que ce groupe diminue de moitié ($4,5 \cdot 10^9$ années pour lesdits atomes). Cependant, ce savoir ne nous permet pas de savoir si un noyau en particulier s'est désintégré à un moment donné. Le principe de la demie-vie est un principe de généralité, de statistiques, et non une science de la particule exacte. Le *comportement* des atomes peut être déduit à l'échelle d'une population de noyaux, mais la manière de réagir des atomes, pris dans leur unité, ne peut être anticipée. Cette nouvelle manière de concevoir le comportement de la matière changea profondément

²¹¹ Travaux qui mirent en valeur le fait que la lumière se comportait différemment de la matière (puisque sa vitesse n'est influencée par aucun mouvement de référentiel dans lequel elle sera émise), prouvant qu'elle n'était pas un corps, ni une onde, mais l'ensemble des deux.

²¹² permanence: principe qui établit un seul état et une seule position connue pour chaque ensemble constitutifs, définis sous le terme de corps.

²¹³ De là vient le nom de physique quantique, qui se base sur les quantas, les ensembles, plutôt que sur les particules individuelles. La place des particules est définie selon les probabilités du groupe, et non de manière individuelle.

²¹⁴ Cette question sur la physique appelle une autre question, au niveau de notre sujet : comment, par l'analyse d'un fait au niveau local, peut-on décrire ce qui se déroulera au niveau macroscopique ? Cette question recevra sa réponse dans la partie suivante.

la structure de la pensée concernant notre environnement. Cependant, cette compréhension de la matière ne remet pas en question, comme le firent les précédentes, le monde et son fonctionnement. Ce qui était valable avant la physique quantique ne cessa pas, d'un coup, de fonctionner. Comme le dit Einstein à Heisenberg: «Bien que nous ayons l'intention de formuler de nouvelles lois naturelles qui ne correspondent pas avec les anciennes, nous présumons tout de même que les lois antérieures fonctionnent»²¹⁵. Cette pensée sur la double possibilité de la matière permet de percevoir la scission qui existe à l'intérieur même de la matière, et qui est toujours d'actualité: il existe un monde pour les sens, et un monde qui ne peut pas être abordé autrement que grâce aux lois et concepts scientifiques. Ce second monde, que les outils technologiques actuels observent, est le constituant de notre monde, mais ses caractéristiques, le comportement de ses éléments, sont régies par des lois qui n'ont aucune similitude avec le monde concret. Où se situe la vérité de notre monde: est-elle dans l'exacte perception de nos sens, ou bien dans la statistique de l'infiniment petit ?

Telle est la question que soulève cette science nouvelle. La réponse à cette question se trouve dans les propos de Heisenberg donnés à Einstein durant cette même conversation:

Comme vous, je crois que la simplicité des lois de la nature a un caractère objectif [...]. Lorsque la nature nous conduit à des formes mathématiques nouvelles de grande simplicité et beauté [...] on ne peut pas s'empêcher de penser que ces formes sont "vraies", c'est à dire qu'elles représentent un trait authentique de la nature.²¹⁶

En parlant de sa conception de la réalité de la physique quantique selon les critères mathématiques, Heisenberg met en avant l'opposition manifeste qui se développe entre les sens et la théorie. Certains événements, dans des systèmes particuliers, semblent improbables pour les sens; leur existence s'oppose à l'impossibilité qu'ont les sens de se représenter cette réalité, car l'équilibre qui est mis en jeu ne peut être saisi par le corps. En effet, comment le corps sensitif pourrait accepter la possibilité d'un état double, d'une présence et d'une absence dans un même temps ? Dans la physique quantique, certains états et lois ne peuvent être perçus par les sens, ni même logiquement acceptés; pour les accepter, il est nécessaire

²¹⁵ Heisenberg, Werner, *La partie et le tout*, op cit, p.94-95.

²¹⁶ Ibid, p.101.

d'oublier la réalité des sens pour se laisser saisir par la vérité incluse dans les concepts et les formules virtuelles. Ce qui peut paraître improbable dans un système donné, même si ce système est « notre monde », avec toutes les restrictions que cette expression impose, n'est pas une base inaltérable sur laquelle l'ensemble de notre savoir doit se fonder. L'esprit humain, par sa faculté à créer des modèles intellectuels, peut se représenter une réalité véritable, un espace dans lequel il peut mettre en action des concepts et des hypothèses, afin de pouvoir générer ce qui lui resterait inaccessible autrement.

À la manière du souvenir qui recrée l'environnement d'un jour passé, l'esprit humain peut générer des lieux dans lesquels la réalité du quotidien est absente. Ces espaces virtuels peuvent être des images de ce qui fut, afin de pouvoir représenter ce qui se déroula dans le passé, mais ils peuvent aussi être des charpentes, des structures particulières dans lesquelles la pensée se projette de nouveau afin de pouvoir conceptualiser plus aisément des idées. Ces expériences de pensée permettent de saisir les concepts qui échappent aux sens, sans être pour autant dénués de réalité, en se les représentant lui-même à l'intérieur de sa propre réalité. C'est ce mouvement d'aller et retour de la pensée qui permet de former ces structures dans lesquels les théories quantiques peuvent se retrouver conceptualisables et acceptables.

L'esprit humain parvient, dans la situation de conceptualisation d'un espace virtuel, à se rapprocher de l'objectivité de la nature, en se détachant de ses perceptions et de ses aprioris. Mach décrivait comme une « économie de la pensée »²¹⁷ cette non-acceptation de la réalité objective créée par l'esprit pour se représenter le milieu quantique, car ce milieu ne pouvait faire référence à aucun espace tangible par les sens. Ces espaces particuliers sont nécessaires pour se représenter les espaces quantiques, car il n'y a qu'à l'intérieur de ces milieux que les mouvements de la matière peuvent être rigoureusement identiques à ceux de la réalité. Cependant, cette « économie de la pensée », tel que Einstein la conçoit, même si elle permet de se représenter un espace particulier dans lequel la physique quantique trouve sa stabilité, pose problème: dans cet espace, le langage antérieur ne peut fonctionner, car les éléments

²¹⁷ Voir à ce propos « Les atomes et l'espace absolu: les raisons et la nature de l'antiréalisme de Mach, chapitre 2: l'empirisme de Mach », de Michel Ghins, in *Philosophia Scientiæ*, n°7, 2003, p.5-7.

Lien hypertexte ci-joint:

http://archive.numdam.org/ARCHIVE/PHSC/PHSC_2003__7_2/PHSC_2003__7_2_3_0/PHSC_2003__7_2_3_0.pdf.

observés dans le domaine quantique sont conceptualisés selon ces bases qui ne peuvent être saisies par le langage du monde commun. La conception de l'espace virtuel de l'esprit pose donc comme problème le fait de sa propre représentation, car elle se rapporte à des concepts qui sont à la fois issus de l'« économie de la pensée », donc d'une réduction du monde par le biais des termes issus de l'expérience subjective, ainsi qu'à des mots qui ne peuvent représenter la réalité de ce qui est, car leurs concepts se rapportent à des structures passées, et non à des concepts nouveaux.

La grande difficulté de l'espace quantique se situe ici: comment réussir à se représenter un milieu imperceptible aux sens, perturbé par les observations que l'on effectue sur lui, pour lequel aucun mot n'existe ?²¹⁸ Encore une fois, c'est le principe de l'esprit qui permet de palier cette aporie: en utilisant des structures mathématiques, Heisenberg, Bohr et Schrödinger (entre autres) réussirent à exprimer, par des statistiques, les mouvements quantiques. En projetant ces données dans l'espace de la pensée, dont les fondations sont les mathématiques, ils purent mettre à jour les principes du double état et de l'incertitude, sans que ces derniers ne prennent comme référence le monde réel. Grâce aux expériences de pensées, le domaine de la physique quantique a permis de créer un monde nouveau, dans lequel les valeurs initiales se trouvaient révoquées. À leurs places, une nouvelle vérité, simplement incompatible avec celle de la réalité du quotidien, fut conceptualisée, dans laquelle les notions d'incertitudes et de statistiques purent remplacer les normes de l'espace sensible. Mais l'un et l'autre ne se repoussent pas: ils sont, chacun à leur manière, l'expression d'une partie du monde, des faits qui cohabitent sans s'exclure.

Cette nouvelle frontière dépassée, la perception du monde s'en trouva changée; le monde n'était plus unique, essence de sa propre réalité; il se trouvait être une structure à étages, des paliers qui ne communiquent pas directement les uns avec les autres, mais qui dépendent de l'existence de ceux qui se trouvent sous eux. L'esprit humain est parvenu à ce niveau de perception de son environnement, car il peut, de lui-même, se représenter des structures qui ne lui sont pas directement accessibles, tout en demeurant intelligibles, et uti-

²¹⁸ Ce questionnement est repris dans le Cycle de Dune par Paul et Alia pour expliquer la prescience (voir la note n°277).

lisables. La flexibilité de l'esprit se dévoile. En se représentant le monde quantique, en le définissant uniquement selon des lois mathématiques, en mettant au ban les perceptions sensorielles qui forment notre propre perception de nous et du monde, l'esprit humain se détache de sa propre réalité, de la perception du monde avec lui comme repère essentiel. Auparavant, la physique s'était limitée à conceptualiser le monde autour de l'humain. À présent, le monde n'est plus la demeure de l'humain, mais le lieu qui se forme grâce à l'agencement des briques primordiales de la matière. L'esprit se détache définitivement de la perception que le corps lui envoie, pour devenir objectif, plus proche de la nature.

À partir de cette nouvelle perception, plus proche de la nature, l'humain, par le biais de son esprit, parvient à se représenter ce qui échappait auparavant complètement à son intelligence. En réussissant à représenter la matière sous un nouvel angle, l'espace devint un outil nouveau pour se représenter le temps, un élément non pas séparé, mais intimement lié à l'espace. Cette faculté de conceptualisation permet de repenser le concept du destin: le destin, cette forme accélérée du temps, n'est plus la simple représentation de la vie de l'humain, mais un cadre dans lequel différents temps peuvent cohabiter, se lier et se développer, pour faire émerger un nouveau destin, hors des limites de l'existence humaine. Cependant, pour assurer la cohérence de cette idée, il est important de bien comprendre le principe de l'espace-temps, dans toute sa complexité, dans toute sa poésie.

La relativité d'Einstein

Avec la naissance et le développement de la physique fondamentale, l'humain utilisa son esprit, non plus pour saisir la réalité que lui offraient ses sens, mais à des fins de structuration de mondes différents et pourtant présents: les micro-mondes et les macro-mondes. Avec pour base les recherches et les découvertes des physiciens de la matière comme Newton et Galilée, les astrophysiciens se lancèrent dans la compréhension de la structure de l'univers. À la fin du dix-neuvième siècle, Philipp Von Jolly, à la demande de Max Plank, lui fit un portrait de la physique de son époque:

Ce dernier me donna la physique comme une science déjà parvenue à un haut degré de développement et presque arrivé à complète maturité. [...] Pris dans son ensemble, le

système devrait être tenu pour suffisamment assuré, de telle sorte que la physique se rapprochait très sensiblement de l'état de perfection où la géométrie était déjà parvenue depuis des siècles.²¹⁹

Pourtant, comme l'annonce juste après Plank, la découverte « des électrons, des rayons X et de la radioactivité [...] [ne permet pas] de prévoir jusqu'où s'étendra leur retentissement »²²⁰. Ces découvertes changèrent totalement la perception que nous avons du monde (voir chapitre précédent), mais c'est dans l'étude de la lumière et de l'énergie que furent faites les avancées les plus "médiatiques". Dans ce domaine, le progrès le plus significatif est dû à Albert Einstein, avec sa célèbre formule $E=mc^2$, où E est l'énergie, m la masse, c la vitesse de la lumière. Dans cette formule, le point essentiel, qui échappait alors aux physiciens, était la quantification de c. En effet, le comportement de la lumière dans l'espace échappait encore à toute compréhension. Ce fut grâce à Einstein et à son principe de la relativité restreinte que cette énigme se changea en certitude. La vitesse de tout objet peut être influencée par son milieu de propagation, mais jamais elle ne dépassera la limite de la vitesse de la lumière: trois cent milles kilomètres par seconde²²¹. En établissant une limite à la vitesse de propagation de la lumière, Einstein permit aux astrophysiciens de percevoir l'univers autrement. Si la lumière ne se déplaçait pas de manière instantanée, comme cela fut longtemps pensé, il serait alors capable de calculer les dimensions de l'univers. Les résultats permirent de définir l'âge de l'univers, selon l'énergie transportée par la lumière depuis les

²¹⁹ Plank, Max, Initiation à la Physique, édition Flammarion, Leipzig, 1934, traduit par J. Du Plessis de Grenédan, p.129.

²²⁰ Ibid, p.130.

²²¹ Cette vérité fut découverte lors de l'application de référentiels en mouvement sur la propagation de la lumière, inscrits dans la loi de "transformation de Lorentz". "Si les deux vitesses V et W sont petites comparativement à la vitesse de la lumière, alors L(V, W) est (presque) égale à V + W: les vitesses faibles se composent (presque) en s'additionnant [...]. En revanche, si l'une des deux vitesses est celle de la lumière, il est facile de vérifier que le résultat est toujours L(V, 1) ou L(1, W) = 1." in Lachière-Rey, Marc, Au-delà de l'espace et du temps, la nouvelle physique, édition le Pommier, 2008 p.64.

étoiles jusqu'à nous²²². Cependant, avec cette découverte vint une autre information, non moins importante: non seulement la lumière se déplace à une certaine vitesse indépassable, mais cette lumière est également déviée dans sa course par la masse des objets se trouvant sur son trajet. À partir de cette observation, le monde entier se métamorphosa. En effet, si la lumière était déviée par les corps célestes, deux possibilités pouvaient expliquer ce comportement: ou bien la lumière n'était pas une onde, mais bien un corps matériel, composé de particules qui pouvaient être influencées par l'environnement, ou bien quelque chose d'autre se cachait derrière cela. Les études sur la lumière et les composés de la matière permirent de découvrir la double nature de la lumière, à savoir qu'elle est, à la fois, un corps et une onde. Comment, à partir de cette idée, décrire le comportement de la lumière dans les conditions énoncées au-dessus ? La réponse fut, une fois de plus, donnée par Einstein qui ajouta, aux trois dimensions de l'espace Newtonien, la longueur, la largeur et la profondeur, une quatrième: le temps. Cette théorie se confirma par l'analyse du mouvement de la lumière lors d'événements ponctuels tels que les éclipses: durant ces phénomènes, la position des étoiles visibles proche du disque solaire voyaient leur position changer au moment du passage de la lune. La lumière est donc déviée par son passage près d'un corps massif. Une seconde application fut faite lors de l'analyse du ciel, et de la découverte des corps super-massifs que sont les trous noirs. Ces corps célestes sont des étoiles effondrées sur elles-mêmes par l'effet de la gravitation, qui attirent à elles tout ce qui passe dans leur horizon²²³. L'espace est donc déformé par la masse des objets qui s'y trouvent.

Qu'en est-il du temps ? Dans l'espace-temps, les deux éléments sont liés. Ainsi, quand l'espace se retrouve déformé par une masse, le temps l'est également. Dans un espace à quatre dimensions, la position des corps est définie selon leur place dans un référentiel à trois

²²² Actuellement, l'âge présumé (car il ne peut s'agir que de présomption tant que rien n'est venu infirmer cette donnée) de l'univers se situe entre quatorze et quinze milliards d'années. Cet âge a été calculé par la déviation vers l'infrarouge de la lumière perçue, qui signifie sa faible puissance. Par cette étude, Einstein définit également les trois lois de la thermodynamique, qui prédisent le comportement prochain de l'univers: une expansion infinie, une stabilisation, ou un effondrement. D'après Einstein, l'observation faite de la lumière prédit que l'univers ne cesse de s'étirer, diluant toujours plus l'énergie de l'univers. L'univers serait donc condamné à se refroidir, jusqu'à ce que tout mouvement cesse et que l'univers meurt.

²²³ L'horizon d'un trou noir est la distance minimale pour qu'un corps soit attiré par la force de gravitation en œuvre dans le tour noir.

dimensions, mais également en fonction du temps, donc de son évolution dans le premier référentiel. Ainsi, comme dans la photo du golfeur de Harold Edgerton, la position du club de golf dans l'espace est dépendant de son mouvement, mais également de la force appliquée, qui le fait se mouvoir dans l'espace. En reliant ces deux principes physiques, le temps et l'espace se retrouvent liés dans une nouvelle combinaison qui ne les sépare plus, mais qui les rassemble. C'est à partir de ce principe du mouvement appliqué à l'objet dans l'espace-temps que Einstein définit une nouvelle loi essentiel de la physique, relative à la vitesse de la lumière.

La vitesse de la lumière est une limite théorique indépassable qui définit, avec la masse d'un objet, l'énergie de l'objet. Dans la théorie de la relativité générale, cette limite définit également la limite de l'influence du temps sur l'espace. En effet, plus un corps est soumis à une forte dose d'énergie (et donc par extension à un mouvement de plus en plus rapide), plus l'espace dans lequel il se trouve sera déformé. De $E=mc^2$, la formule se retourne à $m = E/c^2$. Ainsi, un corps sur lequel est appliqué un mouvement proche de celui de la lumière verra sa masse augmenter, et donc l'espace autour de lui se déformer, jusqu'à la vitesse théoriquement impossible à atteindre de la lumière, où l'espace serait tellement déformé que le temps se trouvera arrêté pour lui. C'est ce phénomène qui est décrit dans les théories des trous noirs²²⁴: une caméra lancée dans un trou noir verra le temps se dilater de plus en plus pour lui, jusqu'à ne plus paraître avancer pour un observateur extérieur, tandis que, pour la caméra, les mouvements de l'univers seront de plus en plus rapides, jusqu'à ce que ce dernier arrive à son terme.

Cette nouvelle manière de concevoir l'espace est un élément fondamental de la physique moderne, ainsi qu'une nouvelle pierre de voute de la conception globale du temps par l'esprit. Auparavant, le temps était un élément universel, commun à tous, une sorte de vague qui emportait la vie d'un point vers un autre, et qui influençait la matière de manière uniforme, sans que quiconque puisse en saisir la véritable essence. Les empiristes avaient défi-

²²⁴ Cette expérience est actuellement impossible dans la pratique, car les forces gravitationnelles détruiraient la caméra bien avant qu'elle ne parvienne jusqu'au seuil où les ondes émises seraient, de toute façon, elles-mêmes prisonnières.

ni le principe du temps physique sur la base de la loi de causalité, qui renvoyait sans autre possibilité toute action à son principe antérieur.

La conscience de l'espace-temps rapporte à l'humain le fait « que les lois de la nature ne surgissent pas d'un pauvre cerveau humain, qu'elles ont existé avant que la vie soit apparue sur la terre et qu'elles existeront encore quand le dernier physicien aura disparu »²²⁵. Cette vérité oblige « à admettre l'existence d'un monde réel derrière le monde de nos sensations, monde dont l'existence est indépendante de l'homme »²²⁶. À partir de cette observation, née de la découverte de la physique quantique et de la théorie de la relativité générale, le monde de l'humain se retrouve être une parcelle de la réalité, un ensemble fini à l'intérieur d'un autre ensemble plus vaste, et qui contient également un ensemble plus concis. La perception que l'humain se fait de l'univers est, à son échelle, preuve d'une certaine réalité, mais elle est également fautive sur les échelles plus vastes ou plus petites. Ainsi, par le temps relatif²²⁷, et indépendant de l'humain, la conclusion effective de ces deux principes est que le temps n'existe pas réellement.

L'explication de cette affirmation tient au fait premier que la contraction de l'espace joue sur le temps lui-même. Comme avec l'exemple du trou noir, l'observateur sera pris dans un temps particulier, qui le séparera du reste de l'univers, tout en y étant pourtant inclus. La notion de référentiel est ici prépondérante. Le référentiel définit le temps. Pourtant, tous les référentiels sont pris dans un espace plus grand, qui les englobent. La réalité de cet ensemble fait du temps un élément lié à l'espace. Mais prenons un exemple plus terre à terre afin de mieux illustrer ce principe.

Lorsque l'on observe un lieu, de multiples détails nous parviennent comme preuve du temps qui passe. Nos sens sont sollicités afin de nous permettre de définir un temps, qui est ensuite perçu par notre esprit comme un élément extérieur, plus ou moins long selon que l'on s'attarde sur lui, ou pas. Cependant, dans des cas très précis, le temps peut disparaître de

²²⁵ Max Plank, *Initiation à la physique*, op cit, p.178.

²²⁶ Idem.

²²⁷ comme le prouve l'expérience des jumeaux de Langevin, mettant en scène deux jumeaux, l'un partant dans l'espace à bord d'une fusée voyageant à la vitesse de la lumière, et l'autre restant sur Terre. Après un voyage d'une durée de vingt années terrestres, le jumeau astronaute reviendra, avec l'effet temporel équivalent à une durée de dix ans. Le principe de vitesse rend le temps différent.

l'espace. L'exemple de cette situation peut être trouvée dans Le joueur d'échecs (Schachnovelle de son titre original) de Stefan Zweig, dans lequel M. B, ancien prisonnier des nazis, décrit au narrateur son passage dans un espace clos, séparé de l'extérieur par ses geôliers. Dans ce livre, M. B est l'expérimentateur, bien malgré lui, de la réalité de l'être face à la souffrance et à l'oubli. Dans un premier temps, il occupe son esprit avec toutes sortes de jeux mentaux mais, lorsque ceux-ci cessent de le tenir occupé, le temps, peu à peu, s'arrête. L'expérience peut être reproduite, au prix d'une gymnastique de l'esprit: lorsque l'on se trouve dans un pièce, l'esprit s'attache aux choses, saisit les détails et avance dans le temps. Mais dès lors que l'on observe vraiment les murs, le sol et les objets, ces derniers perdent, peu à peu, toute leur vérité temporelle, pour ne plus être que des structures vides, non pas mortes, mais identiques à elles-mêmes: figées dans leur propre éternité par leur absence de mouvement ²²⁸.

Le temps devient alors, non pas une donnée existante, mais un principe de mouvement dans l'espace, d'un point à un autre, un changement dans l'espace qui permet de définir un avant et un après, tel le portail de Nietzsche, dont le nom est instant, et qui accueille, de chaque côté, une route qui va vers l'infini du passé, et l'infini du futur. La relativité du temps se renverse. Elle n'est plus un principe temporel dont l'écoulement est différent selon chacun, mais dont la réalité physique et intellectuelle se concrétise par le mouvement perçu et efficient.

Les événements de la réalité matérielle ne sont plus des éléments qui devaient se produire à un instant donné, comme il serait le cas dans un univers soumis à la destinée, mais des points qui annoncent le temps, qui lui donnent une réalité. Une action n'est plus portée vers sa réalisation car le temps était venu qu'elle apparaisse: l'action annonce ce temps, lui permet d'exister. Dans la réalité, les événements qui se produisent sont des preuves de la continuité du temps; par eux, le temps continue d'être. Le futur, dans la réalité, est l'annonce supposée de la continuité de l'existence du mouvement.

²²⁸ À cette expérience de pensée peut être opposé l'argument évoqué au début de ce chapitre, que l'expérience humaine n'est en rien représentative de la réalité à des niveaux différents. Ce dernier exemple est donné afin de lier aux exemples précédents un dernier point de vue, sensible, comme confirmation d'une réalité qui peut être conçue à notre niveau.

La notion de destin se retrouve de nouveau portée vers une nouvelle définition. L'enchaînement des événements dans le temps ne répond plus d'une suite de faits déterminée par une instance supérieure. Cet enchaînement s'explique par un rapport de causalité entre les faits passés; cet enchaînement est dû à un rapport énergétique dans la matière qui lie les éléments entre eux et les fait interagir les uns avec les autres afin de créer une structure: le présent. Ce présent s'explique par le rapport que l'énergie entretient avec la matière et la vitesse: par la liaison intégrale des faits entre eux, faits qui dépendent de chacun de leurs constituants dans un système, la matière est mise en branle dans l'espace, créant le mouvement qui anime chaque événement. Le présent, que l'humain perçoit comme une liaison indéfectible, puisqu'existante et unique, trouve dans l'esprit humain une réalité qui s'inscrit directement dans sa logique qui s'exprime en retour, lui faisant apparaître le présent comme un fait structuré, alors qu'il n'est que le résultat de l'expression de l'énergie. Le rôle de l'humain dans cette structure complexe d'énergie se retrouve dans le mouvement de son esprit. L'analyse et la réflexion qui ont lieu dans l'esprit créent un mouvement doté de son énergie propre, qui forme un second courant aux influences multiples. En entrant en synergie avec le mouvement de la matière, le temps humain est créé: un temps qui est perçu de manière différente selon l'influence et l'implication que l'humain a exercé sur lui.

Le temps, par le principe développé dans la théorie de la relativité, se retrouve être un composant de la matière. En percevant la matière en évolution, l'esprit humain se figure le temps, qui se lie de nouveau à lui-même afin d'en concevoir un principe extérieur à lui-même. Le temps, par ce mouvement d'aller et retour, semble dépendant d'un principe extérieur, alors qu'il n'est que l'empreinte perceptive de l'esprit qui va de lui-même vers lui-même, par l'intermédiaire de l'espace sensible sur lequel il se projette. Le destin traditionnel est une résurgente de cette pensée, une structure de la matière initiée et orchestrée par l'esprit. Le destin est imaginé comme l'ordonnance de la matière selon un schéma établi à posteriori, alors qu'il n'est que le sentiment d'ordre perçu par l'esprit selon les lois naturelles, et par la même, les lois physiques. Cependant, comment le concept du destin, et surtout du temps, évoluerait dans un type d'univers particulier, comme ceux de Gödel ?

Gödel et les extrêmes

« Le continuum à quatre dimensions ne se divise plus en coupes qui contiennent tous les événements simultanés; pour le monde qui s'étend dans l'espace, le "maintenant" perd sa signification objective »²²⁹. Telle est l'une des contributions majeures d'Einstein à la perception du temps. Parler de la simultanéité des faits et des actes ne peut plus être considéré comme étant un possible. Pour être plus précis, cela est devenu impossible. Parler de simultanéité temporelle revient à parler d'un espace identique, possédant la même géométrie. Ce serait comparer deux points, issus de trames différentes. L'illusion peut être présente, mais la vérité est ainsi: ils sont différents. L'objectivité de la nature devient une donnée morte. L'exemple des jumeaux de Langevin²³⁰ le prouve. Ce que l'on conçoit indépendamment dans deux espaces peut sembler se dérouler en même temps; cependant, ce sont les observateurs, des êtres soumis à leur propre système, qui énonceraient ces faits. En réalité nos perceptions nous trompent sur la vérité du monde. Tant que nous ne partageons pas le même système de coordonnées, le temps est différent. C'est ce que Palle Yourgrau appelle le temps formel, appelé série A, et le temps intuitif, nommé série B. Dans le temps formel, qui est la « série temporelle reproduite dans les calendriers et les livres d'histoire »²³¹, tandis que le temps intuitif est le temps du maintenant, celui que l'humain perçoit comme étant son état immédiat. La distinction la plus aisée est de parler du temps objectif, et du temps subjectif. « Intuitivement, le temps se caractérise par la série A et la série B »²³². Cependant, cette intuition ne peut fonctionner, car le temps formel ne peut renvoyer à un espace précis. Le temps formel est formel car il est admis comme unique, dans tous les points de l'espace. Sous cette seule condition, il peut être formel. Il se doit d'être le même pour tous, ou sa valeur se perd en elle-même. Cependant, la théorie relativiste d'Einstein prouve que le temps, soumis aux modifications que lui imposent la matière et l'énergie, n'est pas le même dans tous les points de l'espace, et que l'on ne peut que se référer à une moyenne, une statistique,

²²⁹ Einstein, Albert, in Yourgrau, Palle, Einstein / Gödel, quand deux génies refont le monde, traduit par Christian Jeanmougin édition Dunod, Paris, 2005, p.160.

²³⁰ voir la partie précédente.

²³¹ Yourgrau, Palle, Einstein / Gödel, op cit, p.163.

²³² Yourgrau, Palle, Einstein / Gödel, op cit, p.164.

pour se représenter le temps formel. Le temps devient donc, avec la théorie relativiste, un espace ondulé, où la réalité d'un moment ne concerne que les personnes incluses dans un lieu particulier. Ce lieu particulier est le maintenant, l'instant essentiel que l'individu perçoit de lui-même. Ce maintenant se décompose entre tous les êtres, chacun inclus dans leur propre espace-temps lié à la perception que les humains en ont; il est également l'infinité des instants du présent qui s'enchaînent. Ces instants sont, pour Gödel, « le temps intuitif [...] dont l'essence est que seul le présent existe réellement [...], que la réalité consiste en une infinité de strates de "maintenant" qui entrent en scène les uns après les autres »²³³. Par cette perception, le temps commun se déstructure. Si la réalité est une infinité de strates de maintenant qui se succèdent, que deviennent le futur et le passé ? Le passé, sous cette interprétation, perd sa réalité, sa vérité. Ce qui demeure du passé ne se retrouve que dans les impressions et perceptions à posteriori que l'humain conserve dans sa mémoire, mais il n'existe plus que par le lien que l'humain crée à partir de ce qui est. En tant que tel, ce qui n'est plus dans le présent n'est plus. Mes ancêtres sont morts depuis longtemps, et même si je suis le résultat de leur présence passée, ils n'en demeurent pas moins hors de la réalité et du temps présent. Quant au futur, il est l'ensemble des possibilités encore non-devenues, un ensemble de conjectures différentes qui sont en devenir probables, et qui n'ont aucune influence sur le présent. Ce qui sera n'existe pas encore; sa réalité ne peut donc pas être.

De la réalité du temps comme suite continue de *maintenant* se distingue alors une nouvelle difficulté. Puisque le *maintenant* est au centre du temps, il est nécessaire de savoir ce qu'il représente. Cependant, dans la théorie de la relativité, le *maintenant* n'est pas unique, car il dépend de chacun, inscrit dans l'espace-temps. De par cette non-unicité, le temps formel, qui se basait sur une universalité du temps, disparaît. S'il disparaît, le *maintenant*, à la base de la conception du temps, s'efface avec lui. La multiplicité des *maintenant* brouille la réalité du présent, qui disparaît. Sans *maintenant* véritable et acceptable par tous, le *maintenant* s'efface, et le temps avec lui.

²³³ Ibid, p.167.

Si l'on se base sur le principe de la relativité générale²³⁴, le temps retrouve sa réalité, puisqu'il est défini selon une norme qui sert de référence. Pourtant, à l'intérieur même de ce principe général, le temps souffre du milieu dans lequel il est perçu. Ainsi, Gödel se base sur les caractéristiques fortes de l'univers relativiste pour, de nouveau, attaquer le temps. Dans le modèle, nommé *Univers de Gödel* en hommage à sa découverte, d'un univers extrême, le comportement de la matière devient chaotique dans le temps. Prenant l'exemple d'univers en rotation sans expansion (ce type d'univers est considéré comme se refermant sur lui-même, assurant ainsi son principe d'infinité sans frontière, comme l'est un espace sphérique), Gödel établit un nouveau comportement de la matière. Utilisant l'exemple de la fusée propulsée dans ce type de milieu, soumettant cette fusée à une vitesse particulière, il détermina qu'il existe « des courbes de genre temps fermées telles que si vous vous déplacez suffisamment vite, vous pouvez, en allant toujours vers votre futur local, arriver dans le passé »²³⁵. Pourtant il fut admis précédemment dans cette étude que le temps était l'ensemble des maintenant, tel que le passé ne pouvait être considéré comme étant du temps, puisqu'il se référait à un principe non existant. Ainsi, si, par le mouvement dans un *Univers de Gödel*, il était possible, en allant toujours vers le futur, en un mouvement normal de la matière et du temps, de retrouver ce qui n'était plus, alors cela veut dire que le passé n'a jamais cessé d'exister. S'il n'a jamais cessé d'exister, c'est que le temps n'existe pas. Cette affirmation tient au fait que « si dans ce monde possible, le temps n'existe pas, alors [...] il n'existe pas non plus dans notre monde »²³⁶.

De plus, le temps n'existe que parce que la matière permet de définir un changement, une évolution à l'intérieur d'un espace. L'ordonnance de cette matière est perçue par l'esprit comme étant un temps, par le fait qu'il crée un système qui lui permet de séparer un état passé d'un état futur. En faisant cette distinction, l'esprit se crée le temps, afin de pouvoir accepter et déterminer la matière dans ses différents états, selon son mouvement à l'intérieur

²³⁴ La relativité générale établit les principes physiques de la relativité générale au niveau de l'univers, faisant de la gravité (et donc de la masse en mouvement), les composants essentielles de la déformation de l'espace-temps. Dans l'univers relativiste, un principe de statistiques permet d'établir une moyenne de la densité de l'espace pour en faire le référent principal du temps. Cette moyenne est appelée le temps cosmique.

²³⁵ Yourgrau, Palle, *Einstein / Gödel*, op cit, p.169.

²³⁶ Ibid, p.170.

du système. Ce mouvement est le principe déterminant de l'énergie dont dispose la matière, qui va d'un point de potentiel à un point d'exécution, après lequel il est censé ne plus pouvoir exister en tant que potentiel. Hors, si, par l'expérience de pensée précédente, un objet en mouvement peut retrouver l'état de la matière tel qu'il était auparavant dans son environnement, sans que cela l'affecte, alors le monde dans lequel cet objet se trouverait conjuguerait à la fois les caractéristiques de son présent (donc du futur de son milieu), et de son passé (le présent de son milieu). Puisque deux temps, dans un même espace ne peuvent, selon la théorie de la relativité, coexister, le temps ne peut exister. Par son exemple, Gödel détruit le rapport entre le développement du potentiel et celui de l'espace, faisant du temps une idéalisation de la matière en changement.

Le temps devient donc une géométrie de l'espace, qui n'a de rapport avec le temps commun que dans la succession des *maintenant*. « Lorsque nous considérons le temps, il ne s'accorde pas avec les faits. Dire que le temps est subjectif est un euphémisme »²³⁷. En cela, Gödel rejoint la pensée Kantienne. Le temps n'est temps que parce que l'esprit se projette dans la matière afin de pouvoir se créer une image de lui-même qu'il se renvoie; de ce mouvement d'aller et retour, l'esprit crée le temps. Dans un *Univers de Gödel*, l'expérience décrite au-dessus aboutirait à une continuité du mouvement, car la perception de l'espace ne pourrait distinguer une rupture dans le temps. Pour eux, ils ne feraient que tourner en rond, sans que rien ne soit perceptible. La matière ne subirait elle-même aucun changement autre que celui qui lui est quotidien: son mouvement continuerait de se faire ressentir. « Pas de temps pour le voyage dans le temps »²³⁸ titre Yourgrau, et tel est le cas, car le temps ne détermine pas le mouvement; le mouvement détermine le temps.

Ainsi, par son expérience, Gödel prouve que le temps n'existe pas, que seule l'expérience que l'on fait de la matière crée le temps en l'humain. L'illusion de l'existence du passé et du futur est due à la capacité de conceptualisation de l'esprit humain qui se crée des images mentales de ce qui le peuple afin de se les projeter, créant ainsi un monde qui semble identique à celui dans lequel il se trouve, mais qui n'est que le reflet déformé de la réalité,

²³⁷ Yourgrau, Palle, *Einstein / Gödel*, op cit, p.178.

²³⁸ Ibid, p.173.

dont il est le créateur. Le destin figé est identique à cela: il est une idéalisation d'un rapport entre l'humain et son environnement, dans lequel l'esprit de l'individu se place en conceptualisateur-observateur. À partir de cette acception, le fait de croire en un destin immuable reviendrait à donner une réalité au passé et au futur, ce qui ne peut pas être.

Le temps n'existant pas, le destin en tant que représentation de l'être et de son devenir est une représentation de ce qui existe dans le maintenant, que l'esprit s'accapare afin de façonner un futur dans lequel il se projette et se place au centre. Ceci s'explique par la permanence de l'être à l'intérieur de son propre modèle d'univers. Le fait relativiste qui concrétise le monde selon les perceptions de l'individu s'adapte au désir de l'individu. Cette conception du destin devient la concentration des pensées égocentriques et temporelles que l'humain se crée pour lui-même, se pensant seule vérité de ce monde. Ces pensées, relayées par la vertu première de l'esprit qui est de créer, créent un monde nouveau, un monde qui se définit en devenir, en futur, dans lequel la réalité du présent vient prendre place afin de remplir l'environnement créé. De là provient la stabilité de la notion de destin commun, car elle reprend les fondations du connu pour les projeter dans le futur, donnant une justification fondamentale dans la conduite du temps. Le destin, dans sa définition première, provient de ce mouvement relativiste de l'esprit sur la matière. Il est une transposition du présent perçu comme réalité unique de l'individu dans un après de la matière. Par ce mouvement, l'humain s'établit en créateur de son propre univers; il distribue la matière selon sa propre perception et ses propres sensations, afin de justifier ses actes présents et ceux, futurs, qui naîtront à partir de l'image mentale du futur que l'individu s'est créée. Or, si le destin doit exister, il ne peut pas être une force qui s'impose à l'humain puisque, comme il fut dit au-dessus, le futur n'existe pas. Il ne peut y avoir d'imposition, mais simplement une potentialité totale; le destin peut être alors perçu comme une force créatrice, poussant l'humain vers un inconnu qu'il se doit d'accepter

Le destin n'est cependant pas exactement une force créatrice. L'esprit humain, dans son inconscience de l'irréalité du temps, s'imagine dans un temps futur qui correspond à ses désirs, à sa propre vision du maintenant, afin de pouvoir continuer d'exister dans ce principe temporel dans lequel il se sait exister. En créant l'idée du destin, l'humain tente de faire per-

durer son état d'existence véritable, en structurant les forces qui l'entourent pour qu'elles tendent toutes dans cette direction qu'il conceptualise, afin de pouvoir s'assurer de la pérennité de sa réalité. En faisant cela, l'humain ne fait pas que limiter le champ de ses possibilités, il limite également la portée même de l'existence toute entière. Un individu qui choisit comme ligne de destin une voie professionnelle particulière, sans laisser à son être la possibilité de découvrir l'autre, la différence, s'enferme de lui-même dans une structure qui rigidifie ses possibles. Par cet acte, l'humain limite de lui-même la nouveauté inhérente à tout principe de mouvement. La création que génère le destin limite également le destin, ou bien, sous un autre mot, le futur, car il oriente la pensée de l'humain dans une direction qui évince toutes les autres. Le destin est donc un principe à la fois créateur et destructeur. En étant établi comme choix volontaire de l'humain sur son évolution, le destin supprime également tous les principes extérieurs, les influences et les hésitations qui se présenteront.

Le destin devient non un principe créateur pur, mais un simulacre de création. En créant un temps futur qui se base sur le *maintenant*, le destin prolonge le *maintenant* au-delà de sa portée essentielle. Il corrompt la création pure, qui repose sur l'influence du non-prémédité, pour conforter l'humain dans sa propre vision de ce qui est et qu'il s'imagine être la vie. Les *maintenants* prochains deviennent alors des simulacres de ce qu'ils pourraient être, que les aprioris pervertissent. Ce qui reste du futur devient un reflet du *maintenant* sous l'instance du destin.

C'est à partir de cette aporie sur le destin en relation avec les conceptions du temps dans les sciences fondamentales que l'étude du destin sera abordée dans le Cycle de Dune. En effet, dans le Cycle de Dune, le destin est représenté à de nombreuses reprises, selon des conceptions particulières du temps. À l'intérieur de ce livre-monde, le temps est un personnage essentiel, régulièrement mis en avant par les prescients que sont Paul, Alia et Leto 2. Leurs actions transmettent des conceptions particulières du destin propres à leurs expériences, dévoilant par cela un cheminement dans l'approche du destin, de sa forme antique jusqu'à une forme nouvelle, dont l'expression permet de faire du destin non plus un principe d'existence reposant sur la mort de l'être, mais sur la pérennité de la vie.

Troisième partie: Il fut le temps, puis le Sentier d'Or

Introduction à la troisième partie

Avant de débiter l'étude du destin tel qu'il est représenté dans le Cycle de Dune, il est important d'expliquer le cheminement de cette étude, et des raisons qui firent d'elle ce qu'elle est.

Le chemin choisi se concentre sur une évolution de la chronologie et des personnages, centrés sur Paul Atréides, Alia et Leto 2. La raison de ce choix tient au fait que ces personnages sont l'essence des perceptions du temps et de la Vie dans l'œuvre. Chacun d'eux représente une part importante du concept de destin, avec leurs propres impressions, leurs attentes et leur discernement sur ce sujet. De plus, Paul, en tant que modèle d'Alia, exerce dans l'œuvre une influence essentielle pour la compréhension des pensées de sa sœur, et c'est par cette influence que le personnage d'Alia, devenue Abomination, renvoie à Leto 2 l'image d'un cheminement qui ne doit pas être suivi. Ce dernier, inscrit dans un temps où son père est à la fois présent et absent, se développe et façonne sa vision personnelle de la Vie comme élément essentiel du destin grâce à sa perception des erreurs et volontés de ses parents et ancêtres. Ainsi, parler du destin dans le Cycle de Dune doit obligatoirement passer par ces étapes successives. Par elles, le lecteur prend conscience du dessein en évolution dans l'œuvre, de proposer un nouveau concept du destin, non plus orienté sur l'individu et ses limites, mais sur l'humanité toute entière et sa potentialité.

En exposant les idées selon ce schéma, le cheminement de la pensée est plus intuitif, plus logique, mais il est également plus stable, car il permet de comprendre comment, par l'enchevêtrement des événements dans l'œuvre, le Cycle de Dune n'est pas une simple œuvre de la para-littérature, mais bien une œuvre majeure de la pensée sur le destin, sur le temps, et sur l'individu.

Enfin, bien qu'à des fins de clarté et de concision, de nombreux personnages importants aient été éludés dans cette étude, il est important de rappeler que cette étude n'a pas pour but de traiter du temps et du destin dans leur généralité, mais de la manière dont ce

dernier concept est évoqué, en relation avec le projet du Sentier d'Or de Leto 2. Les personnages de Stilgar, de Gaius Helen Mohiam et de Duncan Idaho-Hayt n'ont pas été étudiés à dessein, malgré le fait que ces personnages soient, eux aussi, témoins d'une conception particulière du destin.

Ainsi, par ces trois personnages que sont Paul, Alia et Leto 2, va être exposée cette conception particulière du destin, non plus en relation avec la mort, mais avec la Vie.

Chapitre 1: le temps qui soumet

L'univers en stagnation

Avant de pénétrer dans la pensée du destin telle qu'elle est divulguée dans le Cycle de Dune, il est important de comprendre l'univers de Dune, ce qui le compose, ce qui le caractérise, et à quel point sa réalité est proche de celle de notre monde actuel. Cette approche est nécessaire afin de pouvoir établir les liens entre les conceptions actuelles du destin telles qu'elles sont perçues dans notre temps, et celles établies à l'intérieur de l'œuvre pour, par la suite, permettre d'extrapoler vers une conception nouvelle et particulière de ce concept.

Pour cela, il est important de connaître les organismes qui agissent à l'intérieur de l'Empire de Shaddam 4, ce qui motive leurs actes, et les buts qui sont les leurs. Ces organismes sont tous aussi importants les uns que les autres, et le choix de parler en premier de l'un ou de l'autre ne repose sur rien d'autre que la nécessité de les évoquer, et non sur une quelconque importance croissante. Ces organisations sont presque toutes évoquées dès le début du premier tome de Dune, par l'intermédiaire du Baron Vladimir Harkonnen, lors de l'explication de son plan de trahison à son neveu, Feyd-Rautha Harkonnen.

La première organisation est l'Empire, dirigé, au début de Dune, par l'Empereur Padi-shah Shaddam 4 de Corrin. Cet individu est un personnage essentiel dans l'intrigue de l'œuvre car c'est par sa participation que le complot pour renverser les Atréides peut se réaliser. Maître de la maison impériale et garant de la stabilité de l'Empire, il est cependant un individu contrôlé par les institutions que sont la Guilde et le Bene Gesserit, qui tirent les ficelles depuis l'arrière du trône. Par cette attitude de passivité, l'Empereur amena l'Empire vers cette situation vacillante qui créa la nécessité du Jihad, et de tout l'univers de Dune. Cette passivité est décrite par Paul, reprenant un concept du Bene Gesserit, lors d'une confrontation avec la fille de l'Empereur qui avait renversé: « Your father was and is a beast. We both know he'd lost almost all touch with humanity he was supposed to rule and protect »²³⁹. Cette affirmation à posteriori est le reflet de la réalité du monde de Dune lors de la prise de

²³⁹ Herbert, Frank, Dune Messiah, édition Ace book, New York, 1987, p.42.

Traduction: « Votre père était et est une bête. Nous savons tous deux qu'il avait perdu presque tout contact avec l'humanité qu'il était censé diriger et protéger ».

position de la planète par la famille du Duc Leto Atréides: l'Empereur n'a que peu conscience de la réalité de son monde, et des besoins de ce dernier. En étant incapable de percevoir la réalité de son monde, et par cela en agissant pour favoriser la stagnation au lieu de tenter de créer un mouvement dans l'Univers, l'Empereur fait partie des initiateurs de la crise du Jihad, et par la même de sa propre déchéance, qui accompagna le désordre que dut accepter Paul. Par l'image de l'Empire vacillant, c'est la société actuelle, prise par les structures administratives et dirigée par les puissants groupes aux objectifs privés, qui est dépeinte. De cette manière, ce qui se déroule dans le monde de Dune est l'image de ce qui se déroule dans notre monde; les crises de ce monde sont le reflet de nos propres crises, et les conséquences sont une voie possible pour notre monde.

Le deuxième élément essentiel du monde de Dune est le Landsraad. Organisation politique composée des maisons existantes, le Landsraad assure la stabilité politique de l'Empire et empêche l'hégémonie de la maison impériale sur l'univers. Cette organisation est une forme d'Organisation des Nations Unies, non plus réunie selon les territoires, mais selon des droits seigneuriaux, qui octroient aux dirigeants la possibilité de contrôler une ou plusieurs planètes particulières. Grâce au Landsraad, l'Empereur ne peut exercer un pouvoir total sur l'Empire, permettant ainsi aux maisons majeures et mineures de pouvoir agir selon leur intérêt propre, tant que ces actions demeurent légales²⁴⁰. De plus, le Landsraad est lié au CHOAM, organisme chargé de répartir les planètes, et les ressources qu'elles possèdent, entre les différentes maisons seigneuriales: « Those CHOAM²⁴¹ directorships - they were the real evidence of political power in the Imperium, passing with the shifts of voting strength within the Landsraad as it balanced itself against the emperor and *his* supporters »²⁴². Le

²⁴⁰ Nous verrons plus tard dans l'explication des structures de l'Empire que le principe de légalité dans l'univers de Dune est lui-même régi selon des règles particulières.

²⁴¹ Herbert, Frank, Dune, SF masterworks, édition Orion publishing group, London, 2007, Terminology of the Imperium, lexique du monde de Dune, p.589.

« CHOAM: Acronym for Combine Honnête Ober Advancer Mercantiles - the universal development corporation controlled by the emperor and the greats houses with the Guild and the Bene Gesserit as silent partners ».

Traduction: Acronyme pour le Combinat des Honnêtes Oubers Marchands (abrégié en CHOM dans les traductions françaises officielles) - la corporation universelle de développement contrôlée par l'Empereur et les Grandes Maisons, avec la Guilde et le Bene Gesserit en tant qu'associés non-votants.

²⁴² Ibid, p.21.

Traduction: « Ces directorats de la CHOM, ils étaient la réelle évidence du pouvoir dans l'Impérium, passant au gré des votes à l'intérieur du Landsraad, qui s'opposait lui-même à l'Empereur et à ceux qui le soutiennent ».

Landsraad est montré comme un contre-pouvoir, qui permet d'assurer qu'aucun monopole ne puisse être exercé par la maison impériale. Par l'intermédiaire des votes, les maisons s'expriment sur la conduite à tenir sur la répartition des ressources, ressources qui sont dirigées par le CHOAM. Cette répartition permet aux maisons, selon leur importance, l'accès à l'exploitation de certaines ressources précieuses pour l'Impérium, dont fait partie l'Épice, centre de toutes les attentions de l'Impérium. Lorsqu'une Maison est placée au poste d'exploitation d'une nouvelle ressource, ces membres dirigeants doivent prendre possession de la planète en question afin d'en assurer l'ordre et d'exploiter la ressource en question.

Le Landsraad et le CHOAM sont les organismes administratifs, commerciaux et législatifs de l'Empire. C'est par eux que transitent toutes les décisions monétaires, qui font des Maisons seigneuriales des Maisons Majeures ou mineures. Le pouvoir, dans l'univers de Dune, est ainsi intimement relié à l'argent. Plus une maison a de fonds, plus il lui est possible de se créer une armée puissante, capable de pouvoir rivaliser en puissance avec la maison impériale. Car dans le monde de Dune, les guerres entre maisons ne sont pas interdites, tant qu'elles se limitent à des conflits d'intérêts entre elles seules, et que les règles du combat sont respectées²⁴³. Toute tentative d'action par la maison impériale serait réprimée par l'ensemble des maisons non alliées qui se rassembleraient afin de juguler la volonté de puissance de la maison impériale. L'Équilibre de la paix dans l'Empire repose donc sur une dissuasion latente, générée par l'envergure du conflit qui naitrait de cette situation.

La différence principale entre l'ONU et le Landsraad tient donc dans les relations qui existent entre leurs membres. Dans le monde de Dune, le Landsraad et le CHOAM sont des principes de sécurité, une assemblée diplomatique permettant l'expression de chacun pour ses intérêts personnels, tout en limitant les pouvoirs de l'Empereur. Cependant, ils n'empêchent pas les conflits entre les maisons. Leur principale fonction n'est pas d'assurer une stabilité politique totale, mais une répartition des richesses, toujours selon le principe premier de l'importance des Maisons. L'univers politique de Dune prend, dès les premières pages de l'œuvre, une teinte matérialiste. Ce que les maisons recherchent avant toute chose est l'ar-

²⁴³ La règle principale étant que l'usage des armes atomiques contre les individus sont strictement interdites. Leur possession n'est en rien un crime. Elles agissent en tant qu'armes de dissuasion, pour que les autres Maisons ne les utilisent pas.

gent, et par cela le pouvoir qu'il octroie. La trahison de la Maison Harkonnen, à la base de l'intrigue du premier tome de Dune, ne repose pas que sur l'aspect purement pécuniaire, mais encore et surtout sur la puissance politique. Comme l'annonce Piter de Vries, le mentat du Baron Harkonnen: « since House Harkonnen is being used to do the imperial dirty work, we've gained a true advantage. It's a dangerous advantage, to be sure, but if used cautiously, it will bring House Harkonnen greater wealth than any other House in the Imperium »²⁴⁴. Cette influence politique, qui émergera de son attaque contre la Maison Atréides, est le point véritable visé. En agissant de cette manière, le Baron s'attend à obtenir en retour une influence considérable dans l'Empire, afin de pouvoir, plus tard, faire de la Maison Harkonnen la nouvelle Maison Impériale.

Les éléments politiques et monétaires sont ainsi le point d'orgue de la recherche de toute Maison de l'Empire. Par ces éléments l'Empire possède une dynamique, qui ne repose pas sur une construction mais sur une destruction. Cette destruction s'affiche clairement dans l'œuvre de Dune comme un point essentiel, qui participe à la conception de l'existence de chaque Maison, et par extension de chaque individu appartenant à une Maison majeure: la mort se retrouve partout, aussi bien dans les guerres que dans les guérillas, ou bien par les poisons pouvant être placés dans la nourriture ou la boisson, les assassinats etc... Par cette omniprésence, la mort est une partie essentielle de la vie, à tel point que la mort occulte la vie, puisqu'elle nécessite une attention constante. À cause de cette prédominance, les personnages sont constamment sur leurs gardes, doutant les uns des autres²⁴⁵, à tel point que leur vie est un questionnement quotidien sur la mort. Par ce questionnement perpétuel se retrouve l'interrogation commune sur le destin, qui est de penser son existence non pas en terme de potentialité, mais en terme de préservation. L'être doit se préserver de la mort, et pour cela, il est possible qu'il doive tuer.

²⁴⁴ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.21.

Traduction: « Puisque la Maison Harkonnen aura été utilisée pour faire le sale boulot de la maison impériale, nous gagnerons un véritable avantage. Un avantage dangereux, bien sûr, mais s'il est utilisé avec prudence, il rendra la Maison Harkonnen plus riche que n'importe quelle autre Maison dans tout l'Empire ».

²⁴⁵ Ce doute perpétuel s'exprime à plusieurs reprises dans le premier tome de Dune: la première fois lorsque Paul est poussé au combat par Gurney Halleck, et la seconde fois, lorsque Thuffir Hawat doute de l'intégrité de Dame Jessica.

Après le Landsraad et la CHOM, une autre organisation, parallèle à l'influence de l'Empereur et des groupes politiques se trouve la Guilde Spatiale (abrégée en Guilde). Cet organisme est chargé des transports interplanétaires. Pour bien comprendre ce qu'est la Guilde, il est nécessaire de connaître le passé de l'Empire, d'avant la bataille de Corin²⁴⁶.

Avant le nouveau calendrier de l'Empire²⁴⁷, les machines étaient utilisées, entre autres, afin de pouvoir calculer les trajets entre les planètes, sans risquer de plonger dans une étoile. Après l'éradication des Machines, l'humain dut trouver une nouvelle façon pour calculer les trajets interstellaires. La solution fut trouvée sur la planète Arrakis: l'Épice. Grâce à elle, les navigateurs de la Guilde peuvent voir leur propre avenir²⁴⁸, et ainsi calculer les trajets à suivre. Les navigateurs étant les seules formes de vie à pouvoir accomplir cela, la Guilde possède le monopole des voyages interstellaires, ce qui lui permet de fixer les prix des transports entre planètes. La guilde, en tant que tel, ne possède pas de pouvoir politique, mais sa position unique lui permet de pouvoir exercer des pressions sur les Grandes Maisons et sur l'Empire, afin d'obtenir ce qu'elle souhaite. C'est ainsi que, dans ses vaisseaux, les Grandes Maisons en guerre ne peuvent s'affronter d'aucune manière. Leto, le père de Paul, le lui enseigne peu de temps avant leur départ pour Arrakis: « That's part of the price you pay to Guild Security. There could be Harkonnen ship right alongside us and we'd have nothing to fear from them. The Harkonnens know better than to endanger their shipping privileges »²⁴⁹. Cette sécurité est la preuve de la neutralité de la Guilde vis à vis des Maisons régnautes. Les conflits d'intérêts ne la concernent pas. Sa seule préoccupation est au-

²⁴⁶ La bataille de Corin est la dernière bataille entre les machines et les humains. Les humains, après un temps indéfini durant lequel ils étaient dépendants des machines, décidèrent de s'émanciper d'elles afin de pouvoir agir de nouveau par eux-mêmes. Le Jihad Blutérien fut la conséquence de cette volonté. La guerre dura plus d'un siècle, pour aboutir à la victoire de l'humanité. Suite à cette victoire, un commandement essentiel fut instauré dans tout l'Empire: « Tu ne feras pas de machine à l'esprit de l'homme semblable. » (Voir le Lexique de Dune, cité précédemment, entrée: Jihad Blutérien)

²⁴⁷ Le Cycle de Dune commence en 10191 du calendrier du Jihad Blutérien, qui marque la victoire des humains sur les machines pensantes.

²⁴⁸ Cette capacité est possible grâce à la mutation que provoquent les doses massives d'Épice qui leur sont données. Les navigateurs sont hautement dépendants de l'Épice, sans laquelle ils mourraient.

²⁴⁹ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.50.

Traduction: « Cela fait partie du prix que l'on paye pour la Sécurité de la Guilde. Il pourrait y avoir un vaisseau Harkonnen juste à côté de nous que nous n'aurions rien à craindre d'eux. Les Harkonnens ne mettraient pas en danger leurs privilèges de transport ».

delà de tout intérêt d'expansion. Sa dépendance à l'Épice est sa première des considérations, et un défaut dans son approvisionnement mettrait en péril la relation de la Maison qui dirige Arrakis avec elle. La Guilde est donc dépendante de la politique de la Maison Impériale, et la suit pas à pas, afin d'assurer son approvisionnement en Épice.

La Guilde est une entité parasite, qui n'a jamais essayé de s'imposer en tant que véritable puissance. Paul se l'énonce à lui-même après avoir remporté la bataille contre l'Empereur: « They had never dared grasp the sword... and now they could not grasp it »²⁵⁰. La Guilde n'est préoccupée que par sa propre survie, et dans cette préoccupation, elle en a retiré toute volonté d'action personnelle. Cette passivité est sa caractéristique première. Elle ne voulut jamais prendre le risque de changer, d'évoluer, cernée par sa propre image de perfection qui lui permettait de se sentir à l'abri du besoin, tant que l'Épice existerait. Cependant, la perte éventuelle de cette ressource brisa tout en elle, faisant d'elle un élément inutile, tout juste bon à confirmer la réalité des faits. La Guilde est une image de l'OPEP, le grand groupe pétrolier qui est à l'origine des prix des déplacements, et par corollaire de tout mouvement de marchandises et d'humains. Dépendant des ressources qu'ils exploitent, ils sont semblables à la Guilde qui est dépendant de l'Épice qui permet de générer le trafic entre les planètes. La seule volonté de la Guilde est de survivre pour continuer d'exister, et rien d'autre. Par cela, l'image du destin qu'elle véhicule est celle d'une passivité, d'une inscription dans le présent, au-delà de toute vision sur le long terme. Bien que les navigateurs puissent se projeter dans l'avenir, ils ne voient que leur seule existence, ce qui les enferme dans un schéma personnel à court terme. L'image de la Guilde est l'image de l'individu actuel, qui ne prend conscience que de la réalité de son univers, sans tenir compte de ce qui se trouve en dehors de lui. Adapté au destin, cette pensée est également l'expression de la limite de l'individu: sa propre survie est l'élément essentiel de son existence, tout en étant sa propre limite conceptuelle; ne pouvant s'imaginer mourir, l'individu ne voit pas au-delà de sa propre vie. Tout ce qui compte alors est sa propre survie, au détriment de tout le reste.

²⁵⁰ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.536.

Traduction: « Ils n'avaient jamais osé saisir l'épée... et maintenant ils ne pouvaient plus la saisir ».

La dernière institution, et non la moins importante, du monde de Dune est le Bene Gesserit. École de femmes aux capacités physiques et mentales particulières, le Bene Gesserit est présent au sein de presque toutes les Maisons Majeures de l'Empire, jusqu'à la tête de l'Empire; la femme de l'Empereur, et la fille aînée de ce dernier, sont de l'ordre du Bene Gesserit. Cette école doit être considérée comme un principe dogmatique, auquel chacun de ses membres voue une dévotion sans faille²⁵¹. Le rôle des Bene Gesserit dans l'Empire est assez général; il va de la procréation des membres de la famille royale et des Maisons Majeures, jusqu'au missionnaires sur les planètes de l'Empire, en passant par le rôle de Diseuse de Vérité²⁵². Cependant, leur rôle officieux est autrement différent de la façade que représente la simple procréation. Le Bene Gesserit tente de produire, par le biais de la manipulation génétique²⁵³, un être parfait. Cette manipulation génétique passe par un contrôle extrême du corps des Sœurs, qui peuvent choisir quel spermatozoïde atteindra l'ovule, permettant ainsi de favoriser les gènes issus des croisements entre les membres des Grandes Maisons. Cet être parfait n'est pas un individu corporellement parfait, même si sa perfection passera obligatoirement par cela. La perfection que les Sœurs du Bene Gesserit tentent de créer est un Kwisatz Haderach²⁵⁴. Cet individu sera capable d'aller au-delà de tout ce que les humains peuvent faire. Il sera la prochaine étape d'une évolution que les Sœurs tentent de faire advenir, considérant que l'émergence de cet individu ne peut se produire naturellement. Par cela, elles sont le symbole de la volonté d'évolution de l'humain, l'expression de sa volonté de contrôler jusqu'à sa propre évolution, de pouvoir orienter la nature selon ses propres choix. L'épreuve que subit Paul avant de partir pour Arrakis est l'exemple de cette

²⁵¹ Deux femmes se retourneront contre le Bene Gesserit, sans que ce soit de manière totale: Jessica, la mère de Paul Atréides, et Irulan, fille aînée de l'Empereur Padishah Shaddam 4, femme de Paul, qui lui assurera son accession au trône.

²⁵² Les Diseuses de Vérité sont les conseillères de l'Empereur qui parviennent à distinguer, dans les fluctuations de la voix des personnes interrogées, la vérité de leurs propos.

²⁵³ Voir l'annexe sur le programme génétique comme expression du contrôle total sur l'existence.

²⁵⁴ From Herbert, Frank, Dune, op cit, p.597: « Kwisatz Haderach: "Shortening of the Way". This is the label applied by the Bene Gesserit to the *unknown* for which they sought a genetic solution: a male Bene Gesserit whose organic mental powers would bridge space and time ».

Traduction: « Kwisatz Haderach: "Le Court Chemin". Label appliqué par le Bene Gesserit à l'inconnu pour lequel elles recherchent une solution génétique: un mâle Bene Gesserit dont les pouvoirs psychiques couvriront l'espace et le temps ».

recherche, la manière pour les Sœurs de traquer l'animal en l'humain, pour s'assurer que l'enfant a conscience de son être et de son appartenance à l'humanité, et par cela qu'il est intelligent. L'épreuve du Gom Jabbar, qui consiste à endurer la souffrance jusqu'à ce que la menace de mort disparaisse, permet de faire comprendre à l'enfant mis à l'épreuve que l'intelligence de l'individu est le rempart entre la vie et la mort de toute l'espèce. La conscience de soi, reliée à la conscience du groupe, est la preuve de l'intelligence de l'individu, et donc de son caractère humain: « A human would remain in the trap, endure the pain, feigning death that he might kill the trapper and remove a threat to his kind »²⁵⁵. En enseignant cette règle, la Révérende Mère Gaius Helen Mohiam représente l'idée de la nécessité de l'intelligence de l'humain pour sa survie et celle de son groupe, mais également du détachement de tout ordre personnel pour l'intérêt de la collectivité. Pris dans son sens général, cette leçon ne vaut pas uniquement pour les actes de protection. L'humain se doit de prendre en considération le potentiel de destruction de chacun de ses actes, afin de ne jamais penser à sa propre survie, mais plutôt à la survie du groupe. L'effacement de l'individualité pour la collectivité est la marque d'un esprit humain conscient de la réalité du monde autour de lui. Cette conscience est le premier échelon de l'individu en relation avec son environnement: n'agissant pas simplement pour lui, l'humain prend conscience que son existence n'est que la part d'un tout; en tant que partie, ses choix sont dépendants des impératifs du groupe, sa liberté également. Pour le Bene Gesserit, le destin n'est pas un point perdu au milieu d'un monde pouvant être façonné par lui. Le destin de chacun est toujours à mettre en relation avec le destin du groupe, qui prévaut sur toute autre considération.

Cette faculté de pouvoir concevoir le programme génétique et de percevoir le groupe comme un principe vivant tient au fait que les Sœurs du Bene Gesserit ont, grâce à la transe de l'Épice, la capacité de pouvoir accéder aux mémoires de leurs ancêtres féminins²⁵⁶. Cette

²⁵⁵ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.8.

Traduction: « Un humain resterait dans le piège, endurerait la douleur, feindrait la mort afin de pouvoir tuer le trappeur et supprimer la menace sur son espèce ».

²⁵⁶ La théorie de la Mémoire ancestrale (nommée, dans Dune, Mémoire Seconde) se base sur l'idée que les gamètes sont l'expression de l'individu dans son intégralité, aussi bien génétique que mémorielle. Lors de l'accouplement, l'enfant reçoit donc les gènes de ses parents, mais également tous leurs souvenirs jusqu'au moment de la procréation. Par extension, tous les ancêtres sont ainsi présents dans l'individu. Cette vision permet de donner une réalité au passé universel, qui est présent, par cela, dans le présent, de manière permanente.

théorie permet d'inclure dans les personnages ayant accès à cette mémoire la conscience de l'individualité de chacun. Par la connaissance des sentiments passés, l'individu accepte que des êtres différents de lui aient pu exister selon un schéma d'existence identique au sien. L'humain n'est plus alors une exception pour lui-même, mais bien une maille d'une chaîne plus vaste.

Par cette réalité, le Bene Gesserit est la représentation de la pensée commune élevée au rang d'une quasi religion. La femme Bene Gesserit est un élément d'un tout qui tente de participer par sa vie à l'aboutissement de la quête du groupe entier. Mais elles sont également inscrites dans un schéma qui les dépasse, un schéma qu'elles ne peuvent comprendre. Les Sœurs tentent de créer un individu nouveau, sans avoir conscience des implications que cela aura dans le futur. Les femmes du Bene Gesserit, par leur contrôle total sur leur corps, représentent l'aboutissement de l'humanité actuelle, la limite atteinte qui se doit d'être dépassée, même si cela doit se faire sans le consentement des géniteurs, ainsi qu'en l'absence des conséquences que cela entraînera sur l'individu recherché et sur le monde dans lequel il évoluera. Elles sont l'expression du présent contrôlé par le savoir du passé. Elles sont également contraintes par leur volonté de créer un être nouveau, sans se fier aux avancées de la nature. En créant le Kwisatz Haderach, les Sœurs cherchent le "court chemin". Ce court chemin renvoie à l'impatience de leur projet: elles tentent de prendre le pas sur la voie naturelle. Par cela, elles se restreignent dans un temps qu'elles considèrent comme jouant contre elles, plutôt que de jouer avec le temps, afin de parvenir à un individu qui sera véritablement l'expression de la Vie. Par cette recherche effrénée, elles dévoilent leur défaut premier, celui d'être enchaînées à ce qu'elles connaissent, et surtout à ce qu'elles ne peuvent concevoir par elles-mêmes.

Le Bene Gesserit est ainsi l'image amplifiée de la recherche de l'ordre. La connaissance profonde du corps dont elles sont le symbole renvoie à la volonté de contrôle total de la nature par l'individu. La quête du mâle Bene Gesserit est le point d'orgue de cette réalité: tant que leur capacité de contrôle est limitée uniquement au sexe féminin, l'espèce humaine demeure profondément soumise à sa part animale. La violence indomptable de l'homme est le dernier obstacle, violence née de l'incapacité de l'homme à accepter que la vie ne se limite

pas qu'à sa propre réalité. Ainsi, l'humain se retrouve défini par l'ordre et le chaos. Par cela, le destin de l'humain est désigné comme encore trop instable. C'est cela que les Sœurs tentent de supprimer. La quête du Kwisatz Haderach est la tentative de rendre l'humanité toute entière consciente de la réalité de la vie par l'intermédiaire du passé, afin de pouvoir contrôler le destin. Cette recherche, telle qu'elle est représentée par l'intermédiaire du Bene Gesserit, est une volonté de supprimer tout principe aléatoire, afin de pouvoir prévoir chaque chose à l'intérieur de soi, et donc, par cet intermédiaire, de pouvoir contrôler la Nature dans son ensemble. Par cette image de tentative de dépassement du destin, le Bene Gesserit est montré comme emprisonné à l'intérieur d'une vision du destin: elles tentent de créer du nouveau sur le modèle de l'ancien.

Le monde de Dune est donc, dans son début, représenté selon une alchimie subtile entre l'ordre et le chaos. Par ses institutions politiques, commerciales et humaines, l'Empire est perçu, au premier abord, comme un environnement régi par des lois stables, qui assurent la continuité de la vie de chacun. Cependant, lorsque l'on s'attarde sur chacun des points qui le composent, l'Empire n'est plus un tout uniforme, mais un ensemble de systèmes opérant chacun pour son propre compte, pour des objectifs différents. Cette poursuite d'objectifs divers se regroupent pourtant sous une même origine: l'Épice.

L'Épice est l'élément le plus précieux de l'Empire. Grâce à lui, la Guilde peut continuer d'exister, ses navigateurs peuvent continuer de vivre tout en permettant le transport des marchandises et des humains, assurant du même coup la pérennité de l'Empire et de la CHOM, et les Sœurs du Bene Gesserit peuvent continuer d'exister²⁵⁷, leur permettant de mener leur projet de créer l'homme qui sera comme elles. L'Épice est le moteur de tout cela, le centre de toutes les convoitises. Par cela, elle représente l'objet ultime, la possession sous toutes ses formes. Elle est le médicament ultime tout comme la monnaie la plus précieuse. Par toutes ses qualités, l'Épice est un concept universel. Pour l'Empire, elle représente l'avoir, l'ensemble des possessions réunies sous une seule forme. Pouvant être distillée pour faire de la bière, utilisée comme condiment dans les plats, raffinée pour être transformée en

²⁵⁷ Le statut de Sœur du Bene Gesserit est obtenu par l'absorption d'une dose massive d'Épice, qui provoque un choc de l'être, réveillant les mémoires secondes chez la personne concernée. Voir, pour cela, le chapitre sur Alia enfant.

fibre afin d'en faire des tapisseries ou bien en essence pour l'éclairage, l'Épice est la matière sous sa forme la plus complète. L'engouement qui règne dans le monde de Dune autour d'elle est l'image de la recherche de la possession dans le monde réel, la course que mène chacun pour sa propre félicité, née de la croyance que la possession permet de définir l'individu et lui assurera une vie longue et prospère. Car l'Épice permet de vivre longtemps pour celui qui peut en ingérer régulièrement, et grâce à elle, toutes les ressources lui sont disponibles. Ne reste alors, pour l'individu, qu'à vivre, avec en pensée la volonté unique de posséder toujours plus d'Épice, afin d'assurer sa propre vie, et celle de sa Maison.

Mais, surtout, l'Épice est l'élément qui permet aux prescients que sont Paul, Alia et Leto 2 de pouvoir voir le futur. Grâce à l'Épice, élément vital par excellence, leur vie se lie à la Vie pour s'immerger dans le flot du temps, et ainsi comprendre de quoi sera composé le futur. L'Épice est donc non seulement un élément essentiel pour la survie de l'Empire, mais également la cause de l'intrigue, l'élément imaginaire de l'univers de Dune qui permet de lier l'humain au temps. Grâce à elle, le futur peut se dévoiler, et avec une réflexion sur le destin.

Le destin, au début de l'œuvre, est représenté par cette réalité multiforme sur la vie et la mort: les luttes politiques et les trahisons sont l'expression d'un destin qui passe par la possession, par le contrôle de sa propre vie, au détriment de l'existence des autres individus. Le Bene Gesserit, avec son dessein de parvenir au mâle parfait, est dans une mouvance légèrement différente, qui ne se distingue de la première que par l'importance qu'elles accordent à la philosophie du groupe. Mais ce groupe, dont chacune des Sœurs forme une parcelle, est à concevoir comme un corps unique, qui ne se préoccupe pas des désirs, des volontés des autres, pour parvenir à ses fins. Le Bene Gesserit veut ce mâle ultime, et toutes les ruses sont bonnes pour y parvenir.

Tous, ainsi, se regroupent autour de cette conception de l'existence, que l'autre n'est qu'un obstacle ou un outil pour accéder à son but. L'utilisation de l'humain comme élément indéfini pour l'acquisition d'un bien est la réalité de l'Empire, une condition établie de la survie. Le destin, dans l'Empire de l'Empereur Padishah Shaddam 4, est ce combat perpétuel entre les individus pour la survie du plus puissant. La dynamique de destruction est la

base de cet environnement, une destruction non pas immédiate et totale, mais lente, par le fait même qu'elle ne peut aboutir à autre chose qu'à un anéantissement progressif de la diversité.

Le destin au début du Cycle de Dune revêt donc une double forme: la possession se lie à la destruction, pour donner un univers où la recherche de l'individu porte sur l'augmentation de sa propre existence, au détriment de celle des autres. Le destin reste ainsi limité à sa seule expression dans le présent; l'immédiateté de l'individu est sa réalité. C'est dans cet environnement que Paul Atréides se révèle, apportant, par sa compréhension du temps, les bases d'une nouvelle compréhension du destin.

Le dernier homme

Les livres Dune et Dune Messiah représentent l'évolution de l'existence de Paul Atréides, fils du Duc Leto Atréides et de Dame Jessica, elle-même issue de l'école Bene Gesserit. Dès les premières pages, par les mots de Gaius Helen Mohiam, le lecteur apprend que le personnage de Paul était de ne pas exister. C'est autour de cette réalité que tout le récit de Dune se construit: un destin qui n'aurait pas du être. Par cela, l'idée première du destin dans l'œuvre se trouve être exprimée de manière subtile, que ce concept n'est pas ce que le commun se représente. Le destin personnifié par l'attente du Bene Gesserit est un contrôle sur le monde, une volonté d'effacer l'inconnu, alors que la naissance de Paul est l'image d'un avenir qui repose sur l'incertitude et les possibilités. Le concept du destin devient multiforme, jusqu'à ce que le personnage de Paul en amorce une nouvelle voie, prélude à ce que le personnage de Leto 2 exprimera: l'incertitude comme expression de la vie.

Pour comprendre cela, il est important de comprendre le dessein du Bene Gesserit. Comme dit précédemment, le Bene Gesserit souhaite l'avènement d'un mâle qui aurait les mêmes capacités qu'elles. Cette recherche de l'homme parfait, image de l'androgynie qui réunirait les qualités des deux sexes, passe par le programme génétique des Sœurs qui accouplent les individus entre eux afin de favoriser l'émergence de gènes particuliers. Ainsi, le projet initial était que Jessica donne une fille à Leto. « Damn that Jessica! The Reverend

Mother thought. If only she'd born us a girl as she was ordered to do »²⁵⁸. De cette naissance devait aboutir une liaison entre les deux familles ennemies: « An Atreides daughter could've been wed to a Harkonnen heir and sealed the breach. You've hopelessly complicated matters »²⁵⁹. Cependant, par amour pour son Duc, Jessica décida de lui donner un fils, Paul. Cette rupture dans le plan prédéfini est la faille dans l'histoire, le point de départ de tout ce qui en découlera. Ainsi, le destin de l'humanité repose, dans Dune, sur l'amour, qui n'aurait pas du naître chez Jessica, mais qui fut. Par cela, le destin de l'humanité se trouve être différent de celui que les Sœurs du Bene Gesserit avaient prévu. Dès le début de l'œuvre, le principe du destin conçu par l'humain se retrouve compromis par l'imprévisible. D'une volonté de contrôle total de son environnement, l'œuvre se décale vers une nouvelle idée du destin, qui repose sur l'inattendu, l'incertitude. Paul est cette incertitude, son point de départ.

Paul est donc un enfant non prévu dans le schéma original. Dès sa naissance, il est une anomalie. De plus, malgré le fait qu'il soit né garçon, Jessica l'éduque selon la manière Bene Gesserit, en lui apprenant le contrôle de son corps et de son esprit. Cette éducation, elle aussi particulière, fait de Paul un enfant aux capacités cognitives fortes. Cet enfant, qui sera, par la suite, confronté à sa capacité de Mentat²⁶⁰, rassemble donc en lui les facultés des grands êtres de ce monde. Capable de se contrôler, autant physiquement que mentalement, entraîné par des maîtres d'armes considérés comme les meilleurs de l'Empire, Paul est un être particulier, capable de faire face à n'importe quelle situation, et ce, malgré son jeune âge ²⁶¹. Il est l'image de l'enfant parfait, celui dont le corps n'est que l'enveloppe encore non aboutie pour un esprit vif et acéré, capable de saisir le monde comme peu le peuvent. Les nombreuses discussions qui parsèment les premiers chapitres de Dune mettent en avant les

²⁵⁸ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.5.

Traduction: « Maudite soit cette Jessica! Pensa la Révérende Mère. Si seulement elle nous avait donné naissance à une fille comme il lui avait été ordonné de faire ».

²⁵⁹ Ibid, p.23.

Traduction: « Une fille Atréides aurait pu se marier avec un héritier Harkonnen et sceller la brèche. Tu as désespérément compliqué les choses ».

²⁶⁰ Les mentats sont des individus dont les capacités d'analyses leur permettent de traiter les informations dont ils disposent dans différents buts. Ils sont les pendants des ordinateurs, interdits depuis le Jihad Blutérien.

²⁶¹ Au début de Dune, Paul est âgé de quinze ans.

capacités de Paul. Beaucoup de personnages sont ébahis de ses facultés de dissertation, d'anticipation, de son aisance dans les rapports entre individus et de sa compréhension des systèmes. Paul est donc la concrétisation de tout un ensemble complexe d'éléments qui forment l'univers de Dune. Toutes ses qualités tendent à faire de ce personnage un enfant qui n'en est pas vraiment un, une image de l'humanité. De cette caractéristique de son être, son histoire devient l'histoire de l'humanité toute entière. Il est la métaphore de l'humanité en évolution, un esprit adulte dans un corps encore en croissance, qui attend de s'éveiller. Cet éveil prochain est signifié par les rêves qu'il fait, et qui sont l'image encore en germe de ce qu'il sera.

Les rêves de Paul sont la représentation métaphorique d'un savoir latent pour l'humanité: que le temps n'est pas réel en dehors de l'humain. Ce que l'individu considère comme le temps est la simple conscience des liens de causalité qui s'expriment dans l'univers, et qui sont perçus par l'humain en tant que composantes d'une méthode de mesure du monde que l'on nomme le temps. Par cela, le destin est la connaissance des conséquences d'actions non encore advenues. La prescience dans le Cycle de Dune est une sensibilité exacerbée à cette chaîne de causalités. Ainsi, ce qui est perçu tout d'abord par l'intermédiaire du rêve prémonitoire, comme étant le destin de Paul, est l'expression de la causalité de l'univers de Dune. Le rêve prémonitoire est l'expression diluée de la prescience. Évoqué dès le début de l'œuvre, le rêve qu'il mentionne est le symbole des rêves qui ont précédé qui sont cristallisés dans ce moment. Paul annonce à la Révérende Mère que: « Not dreams worth remembering. I can remember every dream, but some are worth remembering and some aren't »²⁶². Sa faculté de se souvenir de chacun de ses rêves est déjà un signe de son contrôle sur son corps, et sur ses capacités mémorielles, mais dans sa phrase émerge un principe particulier, qui le distingue: Paul peut savoir de quel rêve il doit se souvenir. Il est ainsi désigné comme capable de pouvoir saisir la nature même de ses rêves, de pouvoir distinguer quels rêves sont de l'ordre du rêve et quels rêves sont des projections d'un temps différent. Il ne peut expliquer ce qui lui permet de faire une distinction entre les rêves, arguant simplement: « I

²⁶² Herbert, Frank, Dune, op cit, p.26.

Traduction: « Tous les rêves ne valent pas que je me les rappelle. Je peux me souvenir de chaque rêve, mais certains valent que je m'en souviennne, et d'autres non ».

just know it »²⁶³. De cette réalité de la vie du personnage de Paul, pris dans une existence qui n'en est encore qu'à ses débuts, la relation qu'il entretient avec les rêves est une manifestation profonde du rapport entre l'humain et le temps. À l'intérieur même de l'espace onirique, qui est un hors-temps, le personnage de Paul parvient à distinguer les différentes lignes de causalités entre elles, afin de pouvoir définir ce qui est de l'ordre de l'imaginaire de ce qui se produira. Ce savoir provient de la capacité de distinction de Paul, entre l'imaginaire, donc ce qui n'a aucune logique causale dans le système réel, et le concret, qui se produira car la logique causale est respectée. Alors qu'il parle de Chani, qu'il n'a pas encore rencontrée, il sait déjà que cette rencontre aura lieu, que cette jeune femme est liée à lui. Ainsi, quoi qu'il arrive, quoi qu'il fasse, le personnage de Paul admet sans condition que le futur est figé, que ce qu'il fera l'amènera à rencontrer la jeune Fremen. À cette situation s'ajoute les mots qu'il répète, provenant de son rêves, qui se dévoilent peu à peu tandis qu'il explique son rêve à la Révérende Mère: « Maybe she was calling me Usul »²⁶⁴. Ici, l'utilisation du passé, pour un événement qui est décrit comme devant advenir, montre encore une fois le lien qu'entretient ce personnage avec le temps. Bien que le rapport avec Chani, pour Paul, se trouve à ce moment précis de l'œuvre dans le domaine du rêve déjà vécu, Paul sait que cela se produira. Or, il parle de cette situation au passé. Pour Paul, le temps futur et le temps passé se confondent déjà l'un l'autre. Par ce rêve, le personnage nous donne une information précise sur la relation qu'il entretient avec le temps: qu'importe ce qu'il pourra observer dans le futur, le fait qu'il l'observe génère le caractère indubitable de sa réalisation. Pourtant, par le fait qu'il rêve, cette réalité effective est également perçue comme un fait qui s'inscrit dans un espace particulier, qui n'est d'aucun ordre temporel précis: le temps est, dès le début de l'œuvre, considéré comme un concept qui ne renvoie à aucune réalité précise; ce qui a été, est et sera peuvent être concomitants, ce qui compte réellement est la sensation relié à l'image perçue. Ainsi, ce qui place un événement dans un temps particulier est l'esprit, car

²⁶³ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.26.

Traduction: « Je le sais juste ».

²⁶⁴ Idem.

Traduction: « Peut-être que c'est moi qu'elle appelait Usul ».

c'est par lui que le temps est généré selon un principe passé-présent-futur. Dès l'évocation du rêve de Paul, le temps perd sa représentation première.

De cette réalité la Révérende Mère donne l'expression: « That which submits rules »²⁶⁵, qui doit aider Paul à comprendre ce qu'est le Kwisatz Haderach. Cette phrase a une valeur immense dans l'œuvre de Dune, car elle entre en relation avec un principe énoncé dans le chapitre suivant, mais toujours inclus dans la même conversation. Gaius Helen Mohiam demanda à Paul ce que signifiait gouverner: « She asked me to tell her what it is to rule, Paul said. And I said that one commands. And she said I had some unlearning to do [...]. She said a ruler must learn to persuade and not to compel »²⁶⁶. Selon la Révérende Mère, et également selon Paul, l'individu se doit de se soumettre au temps, car le temps n'impose pas la réalité; c'est la réalité qui permet de persuader les individus du caractère universel de la présence du temps. Ce que les humains tentent de réaliser se retrouve constamment immergé dans le temps, qui crée l'environnement pour la représentation des conséquences des actes. L'humain ne peut pas agir contre le temps, il ne peut s'y opposer. La nature même du temps devient, par les mots du personnage de la Révérende Mère, la force de persuasion, ce face à quoi l'humain ne peut que s'incliner, et accepter. Le Kwisatz Haderach est donc défini comme parfait par sa relation avec une nature du temps, qui repose sur la connaissance du temps, et son acceptation par lui; cette nature particulière implique la soumission de l'individu au temps. Grâce à cette soumission, Le Kwisatz Haderach pourra observer l'avenir, grâce à sa compréhension du passé et du présent, qui lui ouvrira les portes du futur, selon le principe cause-conséquence.

Par cette perception, le temps dans Dune apparaît à ce moment de l'œuvre comme un système régi par des lois fixes, qui permettent de déterminer, selon un système concret, la composition du destin. Cela est défini comme étant possible, par le fait que la nature du temps futur repose sur une réalité héritée du passé. Puisque le passé est figé dans sa défini-

²⁶⁵ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.28.
Traduction: « qui se soumet dirige »

²⁶⁶ Ibid, p.33.

Traduction: « Elle me demanda de lui dire ce qu'est de gouverner, dit Paul. Et je dis que c'est là où un commande. Et elle me dit que je devais désapprendre certaines choses [...]. Elle dit que celui qui gouverne doit apprendre à convaincre et non à imposer ».

tion, la compréhension du futur peut se faire, pour celui qui aura connaissance du passé dans son intégralité ²⁶⁷. Pour les Sœurs du Bene Gesserit, n'ayant accès qu'à une part limitée du passé ²⁶⁸, l'aide du Kwisatz Haderach leur permettra d'avoir accès aux mémoires masculines, et ainsi de pouvoir interroger l'intégralité du passé. Tel est le projet des Sœurs, qui correspond à leur vision du temps. Cette manière de concevoir le temps est l'élément central dans les actions du personnage de Paul, car c'est par rapport à elle qu'il agira, tentant constamment, lors de sa jeunesse, de sortir de cette vision structurée et rigide du temps.

Le deuxième passage important de l'œuvre en relation avec le temps est celui durant lequel Paul et Jessica sont dans la tente-distille. Ce chapitre commence d'ailleurs par une image, issue de l'esprit du personnage de Paul: « Paul felt that all his past, every experience before this night, had become sand curling in an hourglass »²⁶⁹. Par cette pensée, le temps continue de se retrouver représenté selon la manière évoquée auparavant: un mouvement contenu, dont on peut prévoir l'évolution. En cela, l'image du sablier est un référent parfait: outil fabriqué par l'humain afin de mesurer le temps qui passe, les grains de sable qui le composent sont prisonniers d'une enceinte dont ils ne peuvent s'extraire. Ainsi, du mouvement initial, l'écoulement se fera, identique au précédent comme au suivant. Cette image permet de considérer pleinement l'impression de Paul sur le temps et sur sa vie. Selon sa propre sensation, tout ce qui s'est déroulé dans sa vie menait obligatoirement à la situation dans laquelle il se trouvait. Le présent de la narration ne pouvait être autre que celui qui était; les événements et leur enchaînement ne pouvaient, selon le principe de cause-conséquence, qu'aboutir à cette réalité vécue par les personnages.

C'est encore une fois sous ce rapport que Paul s'éveille peu à peu à sa nature propre, et qu'il parvient à saisir toutes les composantes dont son présent est formé:

Something had happened to his awareness this night - he saw with sharpened clarity every circumstance and occurrence around him. He felt unable to stop the inflow of

²⁶⁷ Cette pensée fut abordée dans la sous-partie sur la pensée de Nietzsche (voir note n°144).

²⁶⁸ Selon le principe de la mémoire seconde, seules les mémoires féminines sont accessibles aux Sœurs.

²⁶⁹ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p. 209.

Traduction: « Paul sentit que tout son passé, toute son expérience avant cette nuit, était devenu du sable glissant dans un sablier ».

data or the cold precision with which each new item was added to his knowledge and the computation was centered in his awareness.²⁷⁰

Durant ce moment, le personnage de Paul n'est pas encore en contact direct avec l'Épice. Cependant, son esprit de mentat s'ouvre à tous les éléments qui se trouvent en lui. Ces composantes sont l'intégralité de ce qui constitue son univers, mais également son éducation, qui s'inscrit en lui comme un élément de son propre présent. Durant cette scène, le personnage de Paul se retrouve confronté à son incapacité à pouvoir contenir son esprit, qui reclasse son univers selon sa nouvelle situation. De là vient l'impression divulguée au début du chapitre à propos du sablier: tous les événements passés conduisent le personnage de Paul à subir cette situation. Sa connaissance, qui pourrait paraître intuitive ou d'ordre prescient, de la mort de son père, de la grossesse de sa mère, ou de la nécessité de rejoindre les Fremens, ne sont en fait que des déductions faites à partir de sa situation. Et à partir de cela, tout le reste s'enchaîne dans la pensée du personnage. Son savoir à propos des Fremens, sur ce qu'ils font pour éviter d'être espionnés, tout prend un sens dans sa pensée, avant que sa pensée ne devienne autre.

He remembered once seeing a gauze kerchief blowing in the wind and now he sensed the future as though it twisted across some surface as undulant and impermanent as that of the windblown kerchief.

He saw people.

He felt the heat and cold of uncounted probabilities.

He knew names and places, experienced emotions without number, reviewed data of innumerable unexplored crannies. There was time to probe and test and taste, but no time to shape.

The thing was a spectrum of possibilities from the most remote past to the most remote future - from the most probable to the most improbable. He saw his own death in countless ways [...].

²⁷⁰ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.210.

Traduction: Quelque chose venait d'arriver à sa perception cette nuit - il voyait avec une clarté exacerbée chaque circonstance et événements autour de lui. Il se sentait incapable d'arrêter le flot intérieur de données ou la froide précision avec laquelle chaque nouvel élément était ajouté à sa connaissance et dont le calcul était centré dans sa perception.

I have another kind of sight. I see another kind of terrain: the available paths.²⁷¹

Dans cette pensée particulière, le personnage de Paul se retrouve plongé dans un monde particulier, dans lequel le temps se révèle sous sa véritable forme: la forme de mouchoir flottant au vent représente le mouvement qui ne peut être prédit que si tous les paramètres du moment sont pris en compte. À partir de cette vision, le temps devient également particulier pour le personnage de Paul, qui le considère comme un réseau de chemins différents qui contiennent chacun un futur probable. Par cette expérience, la vision première du destin se retrouve confortée: les causes et les conséquences deviennent des forces qui créent des possibilités multiples, elles-mêmes composées d'éléments qui formeront des trames diverses, développant presque à l'infini le nombre des possibilités ouvertes aux humains. Ces futurs probables et improbables demeurent tous inscrits dans la potentialité. Ne permet de les distinguer que la particularité des actions qui leurs sont liées. La soumission au temps telle qu'elle était évoquée par Gaius Helen Mohiam devient caduque: L'humain, par ses actes, n'est plus totalement soumis au temps qui s'écoule et qui l'emporte, dans un chemin unique, mais un être dont les actes se lient aux actes des autres individus afin de créer un flot qui amènera vers le futur entrevu, au détriment de tous les autres.

À partir de cette découverte, le temps et le destin semblent être parvenus à une nouvelle forme: le futur n'est plus unique, principe de soumission qui impose par la nécessité sa voie aux humains, qui ne peuvent que l'accepter par son principe de réalité. Le futur est un concept large, qui englobe toutes les possibilités, possibilités qui n'ont de valeur hiérarchique que par la probabilité de leur réalisation, tout en n'en demeurant pas moins du domaine du possible.

²⁷¹ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.217.

Traduction: Il se souvenait d'avoir vu une fois un mouchoir de gaze flottant dans le vent et à présent il sentait le futur comme une pensée qui tournoyait au travers d'une surface aussi ondulante et impermanente que ce mouchoir dans le vent.

Il voyait des gens.

Il sentait la chaleur et le froid de probabilités indénombrables.

Il connaissait des noms et des lieux, il faisait l'expérience d'émotions sans nombres, revoyait des données de fentes innombrables et inexplorées. Il y avait du temps pour sonder et tester et goûter, mais pas de temps pour façonner.

La chose était un spectre de possibilités du plus lointain passé au plus lointain futur - du plus probable au plus improbable. Il voyait sa propre mort dans des voies sans nombre [...].

J'ai un autre genre de vision, je vois une autre forme de terrain: les chemins différents.

Selon cette vision, le destin serait donc la voie la plus probable, celle qui rassemblerait en elle les choix les plus logiques. À partir de ce principe, le destin de chacun serait également prévisible, à la seule condition de pouvoir en connaître tous les paramètres, car la connaissance de tous les éléments du milieu est une condition *sine qua none* pour la compréhension du futur. Comme l'écrivait Nietzsche:

si la roue du monde venait à s'arrêter un instant et qu'il y eût une intelligence omnisciente, calculatrice, pour mettre à profit de telles pauses, elle pourrait à partir de là prédire l'avenir de chacun des êtres jusqu'aux temps les plus éloignés et marquer toutes les traces dans lesquelles cette roue passera encore.²⁷²

Telle est la réalité de Paul. « As swiftly as it had come, the sensation slipped away from him, and he realized the entire experience had taken the place of a heartbeat »²⁷³. À partir de ce moment, le présent de Paul devient un espace immense dans lequel son esprit peut se déplacer, afin d'en analyser tous les aspects, toutes les variables, et distinguer, par cela, les futurs qui pourront être siens, selon les choix qu'il décidera de faire. Cette réalité prend effet à de nombreuses reprises, comme, par exemple, peu de temps avant qu'il ne mène les troupes Fremens à l'assaut du vaisseau impérial:

"Raid... on Sietch Tabr... captives... Alia (blank) families of (blank) dead are... they (blank) son of Muad'Dib... [...]"

"My son is dead," Paul said, and knew as he spoke that it was true. "My son is dead and Alia is captive... hostage"²⁷⁴.

De par cette situation, le personnage de Paul s'inscrit entièrement dans une immédiateté dont il parvient à connaître toutes les sources. À partir de l'analyse de ces quelques mots, le personnage de Paul devient le symbole de la capacité à pouvoir saisir de quoi le passé est composé, et ce que cela implique dans les événements futurs. À partir de bribes d'informa-

²⁷² voir note n°144.

²⁷³ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.218.

Traduction: « Aussi vite que c'était venu, la sensation glissa hors de lui, et il réalisa que toute l'expérience avait duré le temps d'un battement de cœur ».

²⁷⁴ Ibid, p.517.

Traduction: "Raid... sur le Sietch Tabr... captifs... Alia (blanc) familles de (blanc) sont mortes... ils (blanc) fils de Muad'Dib... [...]"

"Mon fils est mort, dit Paul, et il sur en le disant que c'était vrai. Mon fils est mort... et Alia est prisonnière... une otage."

tions, il est capable de reconstruire l'ensemble des actions qui ont mené au présent dans lequel il se trouve, et d'en tirer les conclusions pour son propre savoir. De là vient cette sensation de pouvoir connaître ce qui devrait lui être inaccessible. Lors de son combat contre Jamis, Paul prend conscience de son environnement, et des multiples possibilités inhérentes au milieu dans lequel l'affrontement se déroule:

Prescience had felt his knowledge with countless experiences, hinted at the strongest currents of the future and the strings of decision that guided them, but this was the real now. This was death hanging on an infinite number of minuscule mischances. Anything could tip the future here, he realized. Someone coughing in the troop of watchers, a distraction, a variation in a glowglobe's brilliance, a deceptive shadow.²⁷⁵

Dans cette situation, l'importance donnée au milieu est prépondérante, car elle permet de comprendre l'importance des petites actions qui se jouent dans un cadre particulier sur l'avenir. En prenant conscience des milliers de petites facettes qui composent le présent, Paul saisit de quoi est fait la vie humaine: dans sa particularité, l'existence de chacun dépend des interactions entre l'individu et ce qui l'entoure, créant un réseau dense de possibilités dont l'expression appelée présent est la manifestation d'une réalité qui prend place en tant que vérité concrète. Grâce à sa capacité à pouvoir devancer les conséquences de ses actes, Paul parvient à orienter son existence sur le futur qu'il a choisi. Cette possibilité s'exprime alors dans son combat contre Jamis. En effet, Paul parvient à devancer toutes les tactiques de son adversaire, par le simple fait qu'il est au courant de sa manière d'agir, qui lui est dévoilée par Chani. « Jamis fights with either hand [...]. Paul shifted his own knife in a blurred motion, slipped sideways and thrust upward where Jamis' chest was descending - then away to watch the man crumple »²⁷⁶. Par sa connaissance des possibles, Paul parvient à frapper Jamis mortellement, ouvrant un futur dans lequel il est toujours vivant.

²⁷⁵ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.340.

Traduction: La prescience avait nourri son savoir d'expériences sans nombre, lui avait révélé les courants les plus forts du futur et les ficelles des décisions qui les avaient guidés, mais ceci était le véritable maintenant. C'était la mort le saisissant par une infinité de minuscules malchances.

Il réalisa que n'importe quoi pouvait faire basculer le futur dans ce lieu. Quelqu'un toussant dans la troupe des spectateurs, une distraction. Une variation dans la luminosité d'un rayonnement de globe, une ombre fallacieuse.

²⁷⁶ Ibid, p.344.

Traduction: « Jamis combat avec chaque main [...]. Paul échangea son propre couteau dans un mouvement flou, glissant sur le côté et l'enfonçant vers le haut là où la poitrine de Jamis allait se trouver - il recula pour voir l'homme s'effondrer ».

Ce passage de l'œuvre permet de créer une pensée première sur le rapport de l'individu avec le temps et le destin, et par le temps, avec l'environnement dans lequel l'humain se trouve. La réalité de chacun ne se trouve pas dans une bulle où les actes personnels sont la seule influence, mais une immense sphère dans laquelle chaque élément est comme une vague qui se mêle aux autres vagues, nées d'autres éléments, ou bien s'y oppose, créant ainsi des crêtes, des conflits. Alors que Paul, devenu Empereur, tient conseil avec Alia et Stilgar, il tente de faire comprendre le principe de la prescience au Naib, pour justifier qu'il ne peut tout connaître du futur:

The uninitiated try to conceive of prescience as obeying a Natural Law [...]. But it'd be just as correct to say it's heaven speaking to us, that being able to read the future is a harmonious act of man's being. In other words, prediction is a natural consequence in the wave of the present. It wears the guise of nature, you see. But such powers cannot be used from an attitude that prestates aims and purposes. Does a chip caught in the wave say where is going ? There no cause and effect in the oracle. Causes become occasions of convections and confluences places where the currents meet. Accepting prescience, you fill your being with concepts repugnant to the intellect. Your intellectual consciousness, therefore, rejects them. In rejecting, intellect becomes a part of the processes, and is subjugated.²⁷⁷

Par ces mots, le personnage de Paul devient l'expression d'une réalité particulière du temps, une réalité qui n'en possède pas véritablement. Le temps est représenté comme un espace sans forme, un milieu où les actes sont comme des courants qui s'affrontent et se lient, afin de créer des tourbillons dans lesquels les humains se retrouvent plongés sans s'en rendre véritablement compte. Le prescient est un individu qui peut voir cela, qui peut observer les mouvements afin de tenter de choisir ceux qui lui semblent les plus aptes à faire parvenir le présent dans un stade nouveau. Mais en aucun cas le prescient ne peut voir un réseau de causes-conséquences qui ne le concerne pas, et en aucun cas il ne peut influencer

²⁷⁷ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.73-74.

Traduction: Le non-initié essaie de concevoir la prescience comme obéissant à la Loi Naturelle [...]. Mais il serait plus correct de dire que le paradis nous parle, qu'être capable de lire le futur est un acte harmonieux de l'être de l'humain. En d'autres mots, la prédiction est une conséquence naturelle dans la vague du présent. Il porte l'apparence de la nature, tu vois. Mais certains pouvoirs ne peuvent pas être utilisés dans le but de servir un but ou une volonté d'être. Un bateau pris dans la vague sait-il où il va ? Il n'y a pas de cause et d'effet dans l'oracle. Les causes deviennent des occasions des lieux de convections et de confluences où les courants se rencontrent. En acceptant la prescience, l'être se remplit avec des concepts qui répugnent l'intellect. La conscience intellectuelle les rejette donc. En les rejetant, l'intellect devient une part des processus, et est assujetti.

des actes dans lesquels il n'a aucun rôle. Le prescient est un observateur doté de la capacité de voir les courants qui l'entourent, mais ses actions ne peuvent déterminer pleinement un futur. C'est en cela que le personnage de Paul annonce que l'intellect ne peut accepter certaines réalités de la prescience: l'intellect humain tend à faire croire que l'humain peut agir en toutes circonstances sur ce qu'il connaît et perçoit, mais la réalité expliquée est bien différente; ce que l'on perçoit par la prescience ne peut pas être complètement contrôlé par l'individu, car sa capacité d'action est limitée par son être propre. L'humain est piégé dans un environnement immense qu'il peut comprendre, mais sur lequel il ne peut agir qu'à proportion de sa propre limitation. L'intellect est prisonnier dans un espace dans lequel il se sent écrasé, contenu. En étant contenu par ce monde, l'intellect devient également une variable de ce monde, un élément qui se lie aux autres, ce qui compose le présent.

Dans le cadre de la découverte des conclusions du traité de Tupile proposée Stilgar, Paul se retrouve face à une impossibilité d'agir comme le fremen l'entend. Si Paul tentait de faire ce que le vieil homme lui propose, il se retrouverait dans un système qui deviendrait un reflet faux de la réalité. En se basant sur un intellect capable de tout savoir du futur par la prescience, la vision qui naîtrait de cette pensée serait une pensée biaisée, car elle reposerait sur un élément qui n'est pas inclus dans la réalité, mais proviendrait du prescient. En passant de l'état de sujet à l'état de maître de la prescience, un élément fondamental du présent serait modifié, et tout le reste deviendrait irréel. En relation avec la réalité de la matière, ce qui est exprimé par Paul est identique au principe d'incertitude d'Heisenberg²⁷⁸: l'observateur du temps, comme l'observateur du monde quantique, brouille par sa présence le déroulement du monde observé, et tout acte de l'un comme de l'autre modifierait en profondeur la réalité. Le prescient ne peut donc pas agir, sous peine de potentiellement transformer le futur et de rendre le réel chaotique.

De là vient la réalité du temps et de la prescience dans l'univers de Paul; rien ne peut être clairement certain en dehors de la sphère directe du prescient, et seulement dans un temps particulier à lui-même. Cela est dû à ce que Paul énonce comme l'absence de cause et d'effet: la prescience permet de saisir les mouvements d'actes précis dans le temps, mais les

²⁷⁸ Voir, à ce propos, la sous-partie « la physique quantique et le double-état ».

conséquences de ces actes ne peuvent eux-mêmes devenir sujet d'autres faits causaux certains. Ils ne sont que des probabilités, des flux qui s'affrontent aux autres pour former un immense courant sur lequel l'individu ne peut découvrir de voie claire. Le destin s'exprime alors comme une limite dans la compréhension des probabilités, un point né des conséquences devenues des causes, mais pas une limite. Le destin comme limite n'est jamais envisagé par Paul, car il a conscience du système dans lequel il se trouve, ne voyant, par cela, sa vie que comme une point de transition entre ce qui était et ce qui sera. La notion d'ensemble est déjà fortement présente en lui, et ses actes en sont le reflet.

Cependant, cette réalité possède ses propres limites, ses zones d'ombres, qui reposent sur la méconnaissance du monde qui entoure le prescient. Ce qu'il ne parvient pas à comprendre totalement devient un relief derrière lequel les conséquences futures lui sont inaccessibles. Cette situation se retrouve exprimée d'une manière particulière dans Dune, alors que Paul se doit de chevaucher le Faiseur pour la première fois, seul. « This is nothing I have seen by vision or in life, Paul cautioned himself. He hurried across the path of the thing to take his stand, caught up entirely by the rushing needs of this moment »²⁷⁹. Ce moment est un point de connexion entre la pensée de la prescience et la réalité du monde de Dune; Paul connaît tout ce qu'il faut savoir sur les manières d'approcher et d'attraper le Ver des Sables, sur les gestes à avoir. Cependant, le principe du Ver, dans le temps, est un élément totalement nouveau, imprévisible de par son caractère particulier de Ver, donc de non humain, mais également par rapport à la nature même du Ver, qui est le catalyseur de l'Épice. Paul est incapable de pouvoir percevoir ce qui se produira, car trop d'éléments inconnus s'offrent à lui. Aveugle au futur, il ne lui reste plus que son habileté et ses capacités. Cette situation devient l'exemple des limites de la prescience de Paul: la prescience ne peut se substituer complètement au présent, car seul le présent permet de découvrir la réalité dans laquelle l'individu se trouve. L'humain, en tant qu'humain, ne peut pas discerner l'intégralité de l'univers, et doit, pour pouvoir continuer de vivre, se fier à sa propre perception

²⁷⁹ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.443.

Traduction: « Cela n'est rien de ce que j'ai pu voir par vision ou dans ma vie, se dit prudemment Paul. Il courut à travers le chemin de la chose pour prendre sa place, saisi pleinement dans les nécessités pressantes de ce moment ».

corporelle, à ce que ses sens lui transmettent, afin de pouvoir agir de telle sorte que le futur puisse continuer de se construire autour de lui. En n'acceptant que ce qui provient du futur, délaissant ainsi ce qui existe au présent, l'humain prend le risque de détruire sa propre réalité.

Le destin de l'humain se retrouve défini selon l'intégralité des voies qui s'offrent au présent, et dont la plus probable advient. Dans ce système, la prescience n'est pas un pouvoir total qui permet de découvrir tout ce qui est, mais simplement ce qui touche l'individu en particulier. La prescience n'est pas un don de divination totale, mais bien une prescience, un savoir acquis avant que ce dernier ne se manifeste à l'individu, savoir qui ne peut être complet, car limité à la réalité des faits déjà accomplis. Le destin repose donc, à ce moment de l'œuvre, sur une interaction de l'individu avec son environnement, sur ses choix, son passé, sa perception du présent. Parler de destin dans Dune selon le personnage de Paul revient à parler des possibles, de ce qui peut devenir réel, des milliers de probabilités qui se lient les unes aux autres pour donner le présent immédiat. Cependant, cette vision du destin évoluera avec violence dans la seconde partie de l'œuvre Dune Messiah, alors que Paul acceptera sa propre limitation pour faire face au futur en tant que destin immuable, jusqu'à ce que sa propre expérience lui en prouve le contraire, avec la naissance de Leto 2.

Le fataliste

Durant les premiers moments de la prescience, Paul tente de sortir de son emprise, de se détacher de son caractère prédictif afin de forger un futur qui serait différent de celui qu'il entrevit à ses débuts. Durant cette courte période de temps, le destin conçu par le personnage de Paul est encore un environnement dans lequel l'individu peut faire agir sa liberté, afin de créer un futur qui lui conviendra. Mais cette situation se révèle peu à peu être une illusion: Paul ne peut se défaire de sa vision, qu'important ses tentatives de s'en extirper. Le destin est montré comme une force immuable contre laquelle même les plus grands ne peuvent rien faire: « Again he remembered the vision of fanatic legions following the green and black of the Atreides, pillaging and burning across the universe in the name of their prophet

Muad'Dib »²⁸⁰. C'est pour cela que Paul décide parfois d'agir d'une manière particulière: «"Could I been known among you as Paul-Muad'Dib?" - "You are Paul-Muad'Dib," Stilgar said. - And Paul thought: That was in no vision of mine. I did a different thing »²⁸¹. Cependant, malgré cette décision d'agir autrement, tel que jamais il ne l'avait vu, Paul se retrouve toujours confronté à cette même vision:

Somewhere ahead of him on this path, the fanatic hordes cut their glory path across the universe in his name. The green and black Atréides banner would become a symbol of terror. Wild legions would charge into battle screaming their war cry: « Muad'Dib! » It must not be, he thought. I cannot let it happen.²⁸²

Ces quelques lignes sont les prémisses d'une réalité que Paul accepte, après que l'empereur a capitulé face à lui: à l'intérieur de l'univers auquel il participe, le personnage de Paul se retrouve confronté à un mouvement global de l'espèce humaine, une nécessité qui transcende de beaucoup sa propre personne, pour prendre place dans le symbole qu'il représente. Le destin de l'être est donc la fonction qui lui échoit par le truchement des forces de l'univers. Quoi que l'humain tente de faire, il ne peut se sortir de ce rôle. Le schéma demeure, immuable, et le destin avec lui. Cette réalité s'exprime tout au long de l'histoire de Paul, de sa fuite d'Arakeen aux derniers jours de son Empire, mais également par l'intermédiaire d'un système qui préfigure ce qui se déroulera dans le récit, formant un espace dans lequel tout ce qui est se devait d'être.

Au cœur de la population Fremen²⁸³, la Missonaria Protectiva, un réseau de dogmes mis en place par le Bene Gesserit, a formé une manière de penser qui, couplée au mode de

²⁸⁰ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.346.

Traduction: « Il se souvint encore de la vision de légions fanatiques suivant la bannière verte et noire de l'Atréides, pillant et brûlant à travers l'univers au nom de leur prophète Muad'Dib ».

²⁸¹ Idem.

Traduction: « "Puis-je être connu parmi vous comme Paul-Muad'Dib?" - Tu es Paul-Muad'Dib, dit Stilgar. - Et Paul pensa: Ce n'était dans aucune de mes visions. J'ai agi différemment ».

²⁸² Ibid, p.358.

Traduction: Quelque part devant lui, les hordes fanatiques traçaient leur chemin glorieux à travers l'univers en son nom. Le vert et le noir de la bannière Atréides devenait un symbole de terreur. Les légions fanatiques s'élançaient dans la bataille en hurlant leur cri de guerre: "Muad'Dib!"

Cela ne doit pas être, pensa-t-il. Je ne peux pas laisser cela arriver.

²⁸³ Pour mieux comprendre le symbole de la population fremen dans la conception du destin, voir l'annexe B sur le peuple fremen.

vie contraignant de la planète et aux nombreuses années qui ont précédé, a créé cette image prophétique d'un messie qui libérera les Fremens. À cela s'ajoute la rébellion de la famille Atréides qui, au sein de l'Empire, s'oppose aux lignes rigides et statiques d'un monde qui ne souhaite pas changer et qui lutte pour conserver son inertie première. L'Empire tout entier se retrouve lié dans un mouvement qui ne peut être arrêté, et Paul, malgré toute sa volonté, toutes ses tentatives pour endiguer cette violence, se retrouve obligé de supporter le poids de cette violence faite en son nom. Ainsi, la volonté première de Paul de s'opposer au flux d'un futur dont il ne peut accepter la réalité prochaine se retrouve écrasée par la nécessité d'un univers qui tend naturellement vers cette fin. La puissance religieuse que représente Paul ne lui appartient pas. Il n'est qu'un catalyseur spirituel d'une force en expression. Le destin de l'Empire se retrouve prisonnier dans un impératif qu'aucune intention ne peut briser. Paul se résigne, et accepte la fatalité de son futur:

The old Truthsayer, the Reverend Mother Gaius Helen Mohiam, had her own view of the hidden meaning in Paul's words now. She glimpsed the jihad and said: "You cannot loose these people upon the universe!"

"You will think back to the gentle ways of the Sardaukar!" Paul snapped.²⁸⁴

À la fin de Dune, l'achèvement du cadre destinal est complet: le temps est désigné comme le véritable vainqueur, le seul personnage à s'être pleinement accompli dans sa réalité. Ce qui pouvait encore laisser croire que le personnage de Paul pouvait gagner la bataille contre lui s'est effacé par l'acceptation du personnage de laisser les légions des Fremens déferler sur l'univers. Malgré toutes ses tentatives, l'humain inclus dans le personnage de Paul a lui aussi cédé. Le destin, quant à lui, a pris une place prépondérante dans l'existence du nouvel Empereur. En devenant le présent, le destin de Paul devient le meneur de la vie de ce dernier. Alors qu'auparavant le doute pouvait subsister, plus rien ne peut se dresser entre la fatalité de la vision de Paul et le futur. Cette fatalité devient le futur en accomplissement.

²⁸⁴ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.554.

Traduction: La vieille Diseuse de vérité, la Révérende Mère Gaius Helen Mohiam, avait sa propre vision du sens caché dans les mots de Paul à présent. Elle entrevit le jihad et dit: "Vous ne pouvez lâcher ce peuple sur l'univers!"

"Vous regretterez les méthodes agréables du Sardaukar!" lâcha Paul.

Le destin de l'individu est donc représenté dans la vie de Paul-Muad'Dib sous l'apparence des faits qui sont inscrits dans le temps lui-même. L'individu ne peut s'affranchir des forces qui pèsent sur lui et qui proviennent de son environnement au complet. La charge que représente l'intégralité des forces tout autour de lui est telle que toutes les tentatives de Paul pour s'y soustraire ne pouvaient qu'échouer. Si le personnage du prescient, celui qui est le plus à même de comprendre le temps et ses racines profondes, ne peut parvenir à l'influencer, alors le destin de l'individu est une force inopposable, un fait qui se doit d'être accepté dans son intégralité, sous peine d'aboutir à la mort de l'humanité. C'est cette vérité que le personnage de Paul va expérimenter durant la dernière partie de son règne.

Cette vérité s'exprime pour la première fois par l'intermédiaire d'une transe profonde provoquée intentionnellement par Paul. Dans cette transe:

Paul saw the moon become an elongated sphere. It rolled and twisted, hissing- the terrible hissing of a star being quenched in an infinite sea- down... down... down... [...]. A moon... a moon... a falling moon.

He had taken a massive dose of the spice essence to penetrate the mud thrown up by the tarot. All it had shown him was a falling moon and the hateful way he'd known from the beginning. To buy an end for the Jihad, to silence the volcano of butchery, he must discredit himself.

Disengage... disengage... disengage... [...].

You do not take from this universe, he thought. It grants what it will.²⁸⁵

Dans ce passage, la lune est une représentation de Paul-Muad'Dib, en référence au symbole de son Empire, mais également au peuple Fremen qui se déplaçait uniquement de nuit, à la clarté de la lune. Dans cette vision, de nombreux symboles et sensations émergent du vague de ce que Paul percevait. Avec l'image de l'astre se tordant et roulant sur lui-même, c'est tout l'Empire qui est représenté en train de se disloquer, et Paul, observant cela, ne peut que constater ce qui s'impose à lui: l'abdication. Cette décision toujours fuie s'exprime par

²⁸⁵ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.157-159.

Traduction: Paul vit la lune devenir une sphère allongée. Elle roulait et se tordait, sifflant - le terrible sifflement d'une étoile s'éteignant dans une mer infinie - tombant... tombant... tombant... [...]. Une lune... une lune... une lune tombant.

Il avait pris une dose massive d'essence d'épice pour pénétrer la boue soulevée par le tarot. Tout ce qu'elle lui avait fait voir était une lune tombant et la voie haïe qu'il avait connu dès le début. Pour acheter une fin au Jihad, pour faire taire le volcan de la boucherie, il devait se discréditer lui-même.

Abdique... abdique... abdique... [...].

On ne prend pas à l'univers, pensa-t-il. Il accorde ce qu'il veut.

le sentiment de Paul à son encontre; la haine qu'il ressent face à elle est la haine qu'il éprouve vis à vis de sa propre personne, face à son impuissance de ne pouvoir sauver l'humanité qui se trouve sous sa coulepe. Le destin se retrouve une nouvelle fois au cœur de son existence, une ligne unique qui ne peut être détournée. Pour le prescient, qui voit toutes les voies du temps face à lui, cette situation est à la fois une résignation et une défaite: une résignation face à un futur qui doit être ce qu'il sera, car il représente la seule solution viable pour le genre humain, et une défaite, car Paul ne peut, malgré tous ses efforts, créer d'autres voies favorisant la vie. Ne demeurent que celle qu'il perçut durant son adolescence. Le destin choisi par Paul est donc la voie de la Vie, même si pour cela sa propre vie se doit d'être douloureuse.

Au cœur de cette résignation émergent des informations précieuses sur le sentiment de Paul concernant le futur et l'univers dans lequel il se trouve. Des voies s'ouvrent à lui, des voies qui lui sont encore plus douloureuses que celle qu'il choisit de suivre. Alors que Chani découvre qu'Irulan lui inoculait un contraceptif à son insu, la concubine de Paul fait part de sa violence à son mari. Pourtant, Paul ne peut que penser:

Irulan prolonged your life beloved. For you, the time of birth is the time of death [...]. Every aspect of surrounding events fitted a present which paralyzed him. He felt chained to a future which, exposed too often, had locked onto him like a greedy succubus. Tight dryness clogged his throat. Had he followed the witchcall of his own oracle, he wondered, until it'd spilled him into a merciless present ?²⁸⁶

La réalité dans laquelle Paul se trouve est une réalité qu'il a déjà entrevue, un futur devenu présent qui devient réalité sans qu'il ait fait quoi que ce soit pour s'y opposer. Si cela se produit, c'est parce que Paul connaît les risques qu'il y a à s'opposer à un futur qui s'annonce et que l'on refuse. En acceptant la réalité de sa situation future, l'Empereur Muad'Dib accepte que le temps dans lequel il se trouve est un temps qui tend naturellement vers la fin la meilleure qui soit, non pas pour lui, mais pour l'humanité. À de nombreuses reprises,

²⁸⁶ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.193-194.

Traduction: Irulan a prolongé ta vie ma bien-aimée. Pour toi, l'heure de la naissance sera l'heure de la mort [...]. Chaque aspect des événements environnants s'ajustaient dans un présent qui le paralysait. Il se sentait enchaîné à un futur qui, exposé trop souvent, s'était accroché à lui telle une succube avide. Une sécheresse serrée obstruait sa gorge. Avait-il suivi la malédiction de son propre oracle ? se demanda-t-il, jusqu'à se révéler dans un présent sans pitié ?

Paul a la possibilité de s'enfuir, d'abandonner son trône, mais sa conscience l'en retient, car il sait ce qu'il en coûterait à l'Empire s'il décidait de penser à lui plutôt qu'aux autres.

Cette manière de penser le destin est une vision particulière qui énonce une vérité qui se confirmera dans le reste de l'œuvre: le destin, en tant que force de nécessité de la Vie, est une réalité. Cette réalité ne peut être combattue sans que l'univers ne sombre dans le chaos et la mort. S'opposer au futur entrevu, au destin, conduit à la destruction. L'univers est ainsi montré comme l'ensemble des forces liées tendant toutes vers une seule vérité: la Vie. Le destin est la Vie. Cependant, la prescience, en tant que potentialité existante, est une menace pour la Vie. Agir, grâce à la prescience, pour changer ce qui a été vu pour soi, est ce qui peut détruire jusqu'aux fondations de la Vie. La prescience peut générer le chaos. C'est cela que Paul combat, à sa manière, en choisissant d'accepter la fatalité qui pèse sur lui.

Le personnage de Paul est, dans l'univers de Dune, la représentation de l'ordre, un point particulier qui guide l'Empire vers un futur stable. Comme le dit Scytale, le danseur-visage: « people cling to Imperial leadership because space is infinite. They feel lonely without a unifying symbol. For a lonely people, the Emperor is a definite place »²⁸⁷. Paul se maintient à la place dans laquelle il se trouve car il connaît, par la prescience, les dangers qui seraient ceux de l'Empire si un symbole fort de présence n'existait pas, ou s'il venait à disparaître. Son rôle, dans l'œuvre de Dune, est de rassembler dans sa propre image l'intégralité des sentiments de l'Empire, afin de pouvoir permettre à ce dernier de trouver un point de ralliement sur lequel se construire et continuer de vivre. Ainsi, même si cela doit signifier que son existence toute entière ne soit que douleur, Paul accepte d'endosser cette responsabilité, plutôt que de penser à lui. Il devient par cela une image d'humanité, de choisir de penser à la Vie, avant lui-même.

Car le personnage de Paul connaît les périls qui menacent l'Empire, s'il décidait de partir, et de vivre comme un être humain normal. En cela se matérialise le sentiment de défaite qu'il ressent. Aussi, pour pallier cette souffrance que l'Empire s'imposerait à lui-même, le personnage de Paul choisit d'endosser pleinement le rôle que l'univers a jeté sur ses épaules.

²⁸⁷ Herbert, Frank, Dune Messiah, op cit, p.131.

Traduction: « le peuple s'accroche au système Impérial car l'espace est infini. Ils se sentent seuls sans un symbole unificateur. Pour un peuple solitaire, l'Empereur est un lieu défini ».

De nouveau revient cette idée développée dans les premiers moments de l'œuvre, que l'individu n'est pas entièrement libre de ses choix. La connaissance de ces possibles, pour celui qui peut voir le flux du temps, n'est en aucun cas une délivrance des chaînes qui emprisonnent l'humain. Au contraire. Pour les personnages possédant la prescience, ce savoir est la marque d'un asservissement à sa condition, une nécessité qui les écrase. Le temps, sur eux, est un poids implacable, qui les contraint à devoir assumer les plus lourdes des conséquences; car ils connaissent les chemins qui les écarteraient des périls aperçus, mais par cela, des périls encore plus grands s'abattraient sur l'Empire. Paul est un barrage contre cela. Il est la représentation du sentiment d'humanité tel que Gaius Helen Mohiam l'énonçait au début de Dune, opposée à l'individualisme. Il demeure dans le piège, attendant que la menace sur l'humanité toute entière disparaisse. Tel est son destin.

De cette réalité, le destin devient une force, qui ne s'impose plus par l'incapacité de l'humain à la saisir et à l'éviter, mais par sa stabilité. Le destin est une force de stabilité, un équilibre exprimé par la vie elle-même qui cherche à se maintenir, à continuer d'exister. Ainsi, le destin n'est plus une réalité unique qui s'applique à tous de manière uniforme, mais un principe multiple, qui prend des formes particulières afin de pouvoir exister au niveau macroscopique. Le destin du personnage de Paul n'est pas de vivre heureux, ni même de vivre pour lui-même. Son destin est d'endosser les violences de l'Empire, d'affronter les tensions qui tentent de le briser, afin de permettre à un projet plus global de pouvoir devenir vérité. C'est pour cela que Paul, dans l'œuvre Dune Messiah, continue d'avancer, tout en sachant quelle sera sa fin. La force du destin qui pèse sur lui, et dont il est la représentation, est nécessaire pour que le destin de l'humanité puisse se poursuivre. L'individu s'efface alors pour la fonction qu'il représente dans l'univers. Sans identité autre que son rôle, l'être humain est un outil pour l'univers, qui façonne les êtres et les idées qui les font naître afin de pouvoir continuer d'être. C'est ce que Paul se dit à lui-même, après que le Gholia Duncan Idaho-Hayt et lui ont parlé:

The flesh surrenders itself, he thought. Eternity takes back its own. Our bodies stirred these waters briefly, danced with a certain intoxication before the love of life and self,

dealt with a few strange ideas, then submitted to the instruments of Time. What can we say of this ? I occurred I am not... yet, I occurred.²⁸⁸

L'individu, dans la pensée de Paul, s'efface de lui-même face aux nécessités qu'impose le Temps. Ce que l'on est, le corps et les sentiments qui nous définissent, ne sont que des artifices qui se perdent dans l'univers, pour ne laisser que la véritable réalité de l'être: être un instrument pour l'ensemble qu'est la Vie. L'individu, dans le premier niveau de perception de lui-même, ne peut concevoir que ce que son corps lui permet de ressentir. Les sentiments, les actions qu'il effectue, sont ce qu'il pense être le destin: un ensemble de faits qui se lient à sa propre perception pour lui faire croire que ses actes sont issus de sa propre initiative, qu'il est libre de pouvoir aimer et s'aimer pour ce qu'il est. Mais si l'être humain accepte qu'une réalité le transcende, que ce que son corps lui renvoie n'est qu'une partie d'une réalité qui s'appelle l'univers, alors il acceptera que ce qu'il est n'est pas défini par ses passions, par ses mots qu'il pensait avoir prononcés en toute liberté, mais par ce rôle, sa place dans l'univers. Quand cette réalité est acceptée, alors l'être humain comprend qu'il n'est pas vraiment libre, qu'il n'est qu'un outil, et que sa conscience n'est qu'un élément accessoire, un fait qui n'a que peu d'importance. L'individu n'est rien. Sa fonction dans l'univers est tout.

Cette fonction, c'est cela, pour Paul, le destin; le destin de l'être est dans la fonction qu'il occupe au sein du système dont il fait partie. De cela, l'humain doit se résigner à accepter le futur qui sera le sien, sans tenter de s'y soustraire, car c'est dans l'accomplissement de cette réalité que l'humanité pourra continuer d'être. Tout manquement, toute tentative de s'extirper de son destin provoquerait un cataclysme dans l'univers, résultat d'une balance qui se retrouverait déséquilibrée. En acceptant son destin, l'humain participe donc de la continuité de l'univers. Cependant, l'acceptation de ce rôle, de cette passivité dans l'univers, n'est pas du lot de tous: le Tarot de Dune, jeu de cartes permettant de lire son avenir, est la représentation de cette pensée générale dans l'Empire. L'humain est terrifié par ce que la prescience représente, car elle présuppose que l'individu puisse être manipulé par les pre-

²⁸⁸ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.166.

Traduction: La chair s'abandonne, pensa-t-il. L'Éternité se retire. Nos corps ont agité ces eaux brièvement, ont dansé avec une certaine ivresse avant que l'amour de la vie et le soi, ayant traité avec quelques idées étranges, ne se soumettent alors aux instruments du Temps. Que pouvons-nous dire de cela ? Je ne suis pas advenu... encore, je suis advenu.

scients, que sa liberté supposée puisse être réprimée par ceux qui ont le pouvoir de prescience; il est aussi terrorisé par ce futur qu'il ne peut pas connaître, mais qu'il sait pouvoir observer. La réalité des prescients prouve que cela est possible. L'individu normal se plait alors à croire qu'il peut discerner de quoi son avenir sera fait, afin de pouvoir s'y préparer, ou même de tenter de le changer. Cependant, à l'intérieur de cette pensée, comme le rapporte la description de la prescience faite par Paul à Stilgar ²⁸⁹, se trouve le paradoxe même de la pensée presciente: quoi que l'individu tente de faire, les cartes du Tarot ne peuvent lui permettre d'observer ce qui lui arrivera personnellement. Elles ne feront que l'informer sur un état général qui ne sera que le reflet déformé de la réalité prochaine. Ce fait provient du principe d'impermanence d'Heisenberg évoqué par les personnages des prescients auparavant: toute observation d'un futur jette un voile sur le futur, cette "boue" que Paul ne parvient pas à dépasser, car l'observation brouille le milieu dans lequel elle est faite. Tenter d'observer le futur, que ce soit par la prescience ou par le Tarot, ne peut que soulever encore plus d'incompréhension face à ce qui se produira, car l'observation tente de percevoir ce qui est brouillé par la prescience elle-même. La présence, dans la vision de Paul, d'une seule lune-symbole, exprime cette limite atteinte. À la fin, l'individu commun, au lieu de comprendre de quoi sera fait son futur, ne fera que brouiller les images, pour lui et pour les autres. Avec un futur fait de symboles, l'interprétation demeure la seule possibilité, interprétation qui ne peut trouver de réponse que dans l'humain, qui est soumis à son savoir, et donc à son passé. Tenter de vouloir observer le futur devient alors une analyse de ce qui sera par l'entremise de ce qui a été. Au lieu de comprendre le futur, l'humain se retrouve à comprendre son présent par l'intermédiaire du passé. Le destin redevient alors l'image originelle de son concept: une inutile analyse humaine, et non un principe objectif. Le risque se révèle: la stagnation, telle qu'elle fut sous Shaddam 4, initiatrice de la fin de la Vie.

La lutte qu'entreprend le personnage de Paul repose essentiellement sur cette réalité: empêcher la stagnation. C'est pour cette raison qu'il accepte d'endosser toute la violence de l'Empire. Lorsqu'il se rend dans la maison d'Otheym, Paul embrasse pleinement cette réalité, il décide de s'abandonner pleinement à la fatalité:

²⁸⁹ Voir la note 272.

It occurred to Paul then that all creatures must carry some kind of destiny stamped out by purposes of varying strengths, by the fixation of training and disposition. From the moment the jihad had chosen him, he'd felt himself hemmed in by the forces of a multitude. Their fixed purposes demanded and controlled his course. Any delusions of Free Will he harbored now must be merely the prisoner rattling his cage. His curse lay in the fact that he saw the cage. He *saw* it!²⁹⁰

La conception du destin prend ici toute la mesure de sa réalité. Pour le personnage de Paul, voir l'avenir, pouvoir appréhender son destin, n'est pas cette utopie partagée par ceux qui ne peuvent que vouloir être prescient. Pour lui, la prescience est un poids immense sur sa réalité. Elle est son destin, sa fonction. Et puisque son destin est justement de voir son destin, il ne peut que faire face à l'impossibilité de faire quoi que ce soit d'autre que de continuer sur la voie de l'univers, afin que l'Empire ne se disloque pas. Le libre arbitre devient, dans cette perception, une illusion. L'humain ne peut agir librement dans un univers où tout écart sur la ligne de stabilité de l'existence de l'humanité conduirait cette dernière vers le chaos. Les actes des humains sont déterminés par cette ligne, par cette inertie du temps qui pousse les individus vers cette voie particulière ²⁹¹. C'est pour cela que le Jihad est, dans la pensée du personnage de Paul, représenté comme une entité vivante. L'univers, en tant qu'ensemble des faits et mouvements de l'Empire, impose une réalité, impose des faits aux vies. L'univers est vivant pour le personnage du prescient, et le destin est sa vie, tout comme la vie est son destin. C'est pour cette raison que le personnage de Paul accepte la vision, car c'est uniquement par elle que l'humanité pourra perdurer, car, s'il tentait de faire dévier le futur vers un temps différent, alors « Time be diverted into even more horrifying channels »²⁹².

²⁹⁰ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.231.

Traduction: Il apparut à Paul alors que toutes les créatures devaient porter une certaine forme de destin gravée par des forces variables, fixé par l'éducation et les dispositions. À partir du moment où le Jihad l'avait choisi, il s'était senti emprisonné par les forces de la multitude. Leurs volontés exigeaient et contrôlaient son évolution. Toutes les désillusions du Libre Arbitre qu'il avait entretenues étaient simplement les rôles du prisonnier dans sa cage. Sa malédiction tenait dans le fait qu'il voyait la cage. Il la *voyait* !

²⁹¹ Cette conception du monde est proche de celle de Leibniz, évoquée plus haut dans cette étude.

²⁹² Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.234.

Traduction: « le Temps serait dévié vers de plus horribles directions ».

Cette vie de l'Univers est représentée dans Dune Messiah par le personnage de Bijaz, le nain qui apparaît dans la maison d'Otheym. Lors de sa première confrontation avec Paul, le nain connaît déjà tout de lui. Ce nain n'est pas un simple nain, il est une création des Tleilaxu, les mêmes qui firent renaître Duncan Idaho. Cependant, à la différence de Duncan, le Nain est un personnage unique, un être qui n'est pas issu d'une reconstruction cellulaire. Son être est un artifice, un objet doté d'une fonction. Il n'est *que* fonction. De plus, outre sa fonction de réveiller le Gholia afin de tenter Paul, il possède, dans les ramifications philosophiques de l'œuvre, un rôle bien plus profond.

En arabe, Bijaz vient du mot Hedjaz, nom de la barrière montagneuse qui sépare la région de La Mecque d'avec l'océan. Autrement dit, elle est la frontière physique entre le désert et la mer. La barrière, dans la relation de l'humain avec le temps, trouve sa réalité dans le texte de Nietzsche Ainsi parlait Zarathoustra, déjà évoqué dans ce travail. Dans ce passage, Zarathoustra parle avec un nain qui lui décrit le principe du temps, composé d'une voie infinie qui s'en va vers l'après, et qui est le futur, une voie infinie qui s'en va vers l'avant, et qui est le passé, et entre les deux, un portail qui s'appelle le présent. Ainsi, Bijaz a conscience de tout ce qui l'entoure et de ce qui sera car, bien qu'il ne soit pas prescient, il est la représentation du présent; son savoir de l'instant en train d'être vécu est total. Il sait à qui il a affaire, mais il connaît aussi bien d'autres choses. Ce savoir provient de son concept général, qui fait de lui le point central de tout ce qui fut vers tout ce qui sera. Dans sa manière de parler se retrouvent les marques de ce qui constitue cette force qui vient de l'Univers: «How can Usul²⁹³ be base when I'm the basest thing living? »²⁹⁴. Cette base, sur laquelle l'Univers se forme pour les humains, est le présent, car c'est par le présent que l'individu aborde son univers et agit. Dans la maison du Feydakin, le nain interpelle à plusieurs reprises Paul sur sa réalité:

"You've sired, Sire [...]. You are much more than the base Usul. You're the Atrides Emperor, Paul Muad'Dib. And you are my finger."
"Bijaz!" Dhuri snapped. "You tempt fate."

²⁹³ En langage Fremen, Usul signifie: la base du pilier, ce qui soutient.

²⁹⁴ Herbert, Frank, Dune Messiah, op cit, p.232.

Traduction: « Comment Usul peut-il être la base quand je suis la base de tout ce qui vit ? ».

"I tempt my finger, Bijaz protested, voice squeaking. He pointed at Usul. "I point at Usul. Is my finger not Usul himself? Or is it a reflection of something more base?" He brought the finger close to his eyes, examined it with a mocking grin, first one side then the other. "Ahhh, it's merely a finger after all."²⁹⁵

Dans cette conversation aux allures de monologue, Bijaz interpelle son entourage sur la réalité du présent et de ce qui s'y trouve: désigner un individu, que ce soit par un nom ou par un doigt, n'est en rien offensant. Ce que l'on offense n'est que la représentation de ce qui est, et non la fonction. L'individu, s'il n'est que fonction dans l'univers, a autant de valeur que son nom, ou que le doigt du nain. Mais même la fonction est fausse. La fonction est ce que l'on s'accorde à être dans le système que l'on reconnaît. Ce système n'existe que par l'acceptation de chacun de son existence. Mais cette existence peut ne pas être partagée par tous. Il ne reste alors que ce que l'on considère comme véritable: le soi. La manière d'agir et d'être dépend exclusivement du soi, et tout ce que l'on peut faire n'a de réalité que selon soi, et non selon les autres. De plus, pour soi, l'autre n'est que ce que l'on désire qu'il soit. Paul a beau être l'Empereur, il n'est qu'un doigt pour Bijaz, une extension de ce qu'il est, lui. Le destin, dans cette optique, est ce que l'on considère comme étant inscrit dans une réalité que l'on a accepté, une vérité qui n'est pas encore mais que l'on tend à faire devenir, car elle correspond à ce que l'on souhaite pour soi et de soi. Le destin est de nouveau désigné comme une extension du Présent, une interprétation de l'avenir comme reflet de ce que le présent nous renvoie. L'évolution de l'univers n'est alors rien de plus que le présent prolongé, le futur déjà figé.

Bijaz est, dans l'œuvre de Dune Messiah, l'impression corruptrice du temps présent. Il est la force qui se trouve en chaque humain de croire que seul le présent a une valeur, et que ce qui sera, ce qui pourrait advenir, n'est qu'une image fautive, induite par l'esprit humain pour se représenter ce qui pourrait, finalement, ne pas être. C'est pour cette raison que Bijaz,

²⁹⁵ Herbert, Frank, Dune Messiah, p.233.

Traduction: « Vous avez raison, Sire [...]. Tu es bien plus que la base Usul. Tu es l'Empereur Atréides, Paul Muad'Dib. Et tu es mon doigt ».

« Bijaz!" jeta Dhuri. Tu tentes le destin ».

« Je tente mon doigt", protesta Bijaz dans un glapisement. Il pointa Usul. "Je pointe Usul. Est-ce mon doigt, ou Usul lui-même ? Ou est-ce un reflet de quelque chose de plus basique ?" Il apporta le doigt proche de ses yeux, l'examina avec une moue moqueuse, d'un côté, puis de l'autre. "Ahhh, c'est simplement un doigt après tout ».

en plus d'être ce qu'il est, représente la force de tentation qui s'impose à Paul: il représente l'alternative que Paul rejette, la violence d'une possibilité qui pourrait permettre à Paul de vivre une vie humaine, une vie où il pourrait enfin être lui-même.

Toujours pris dans le symbole de son nom, Bijaz, en tant que barrière entre le désert et l'eau représente, dans l'univers de Dune, l'élément imposant à franchir, à dépasser, afin de faire advenir le futur que Paul a promis aux Fremens, de voir Arrakis devenir un jardin, une planète où la mer serait une réalité, symbole de l'abandon de sa propre personne pour l'avenir du groupe. À la fin de l'œuvre Dune Messiah, après que Chani meurt en donnant naissance aux jumeaux et que Scytale est tué, Paul se retrouve confronté à la proposition du Nain, de faire revivre Chani, à la condition que Paul abandonne son trône. Cette proposition est bien plus qu'un simple lègue de l'Empire pour Paul, c'est également le renoncement du destin qu'il a accepté d'embrasser, pour que l'humanité puisse perdurer. En acceptant la proposition des Tleilaxus, Paul détruirait tous ses efforts, tout ce pour quoi il a tant sacrifié, pour le seul bénéfice de son propre bonheur. De plus, il s'emprisonnerait dans un futur qui serait figé dans le passé, un futur dans lequel la mort, symbole premier de l'évolution de l'univers, serait anéantie, relégué à un simple état transitoire pour celles et ceux qui observeraient la mort chez leurs proches. Cela, Paul ne peut l'accepter, tout comme il ne peut le décliner. C'est pour cette raison qu'il demande au ghola de tuer le nain, afin de supprimer la tentation qu'il représente, sans avoir à l'affronter lui-même.

À partir de la mort de Bijaz, Paul est plongé dans l'inconnu. En faisant tuer le Nain, Paul ne fait pas que supprimer la tentation qui pèse sur lui, il tue également l'image du présent tel qu'il le concevait. En gardant le Nain à ses côtés, Paul acceptait ce que représentait Bijaz: la conception d'un destin qui se structurait autour de la fonction de l'être. Cette réalité, qui fut pleinement sienne pendant toute la période durant laquelle Paul se basait sur sa vision, cesse d'être non seulement avec la mort du Nain, mais également avec la découverte d'une réalité nouvelle: celle de ses enfants, ses jumeaux, dont il n'a pu observer la présence que d'un seul, ces jumeaux qui, déjà, possèdent cette conscience, issue de la transe de l'Épice, qui les a fait s'éveiller au temps, avant de s'éveiller au monde, ces enfants qui, comme Alia, devront affronter la réalité de la prescience et du temps.

Paul accepte alors sa nouvelle réalité, son état d'aveugle ²⁹⁶, car sa vision ne peut plus exister. La vision à laquelle il se raccrochait depuis qu'il était sorti de la maison d'Otheym et qui le maintenait dans la perception du monde, par son acceptation inconditionnelle, ne pouvait plus vivre. Il devient alors comme le fut Œdipe après sa prise de conscience sur la réalité du monde. Cependant, pour Paul, cette réalité est inverse par rapport à celle du Grec: Paul découvre que le monde dans lequel il a vécu n'est pas déterminé, mais qu'il possède en lui une part d'imprévisible qui est à la base de la Vie. Il devient donc aveugle, incapable de voir l'avenir qui sera celui de l'humanité. En devenant pleinement aveugle, Paul devient humain, un humain normal, dénué de pouvoir sur le futur. Par cela, il devient libre, libre d'être lui-même, et de ne plus agir autrement que comme il lui semble. « Now I am free »²⁹⁷ dit-il, avant de partir dans le désert. Le futur devient, pour lui, ce qu'il est pour le commun: un invisible, un espace composé de surprises. La fatalité devient à présent autre, quelque chose qui pourrait ne pas exister, quelque chose qui n'est peut-être pas réelle. Car Paul a deux enfants. De ce petit événement, tout le reste change, et par ce changement, l'Empereur ne peut plus être. Puisqu'il ne peut plus percevoir le présent dans sa plénitude, son pouvoir lui aussi lui échappe. Ses capacités d'analyses, qui lui permettaient de comprendre le présent pour discerner l'avenir, ne lui sont plus d'aucune utilité. En pleine révélation de cette réalité, Paul part dans le désert, car comme le dit le Prêcher:

Muad'Dib showed you two things: a certain future and an uncertain future. With full awareness, he confronted the ultimated uncertainty to the larger universe. He stopped

²⁹⁶ Paul devint aveugle après être sorti de la maison d'Otheym et qu'un brûle-pierre fut tiré (le brûle pierre est une arme à combustion atomique qui peut tuer ou, dans de nombreux cas, rendre aveugles ceux qui sont pris dans l'explosion). Cette image du Messie aveugle est la représentation de l'état d'acceptation de Paul en relation avec sa vision. En acceptant que le futur soit conforme à ce que la prescience lui révèle, Paul s'enferme dans un temps où le monde ne peut plus changer, où tout ce qui se passera a déjà été vu, perçu. L'image de l'aveugle, représentation du mythe du devin de l'antiquité grecque par le personnage de Tyréjas, renvoie à l'impossibilité pour l'humain d'aller contre son destin, de pouvoir le changer. Cette pensée, qui est celle de Paul à partir de ce moment là, trouve sa force dans l'exactitude de ses faits en relation avec son environnement. Sans yeux, il peut savoir exactement qui se trouve autour de lui, qui le regarde, et le regarder en retour, non par un simple mouvement de tête, mais parce que sa vision lui a révélé qu'il lui faudrait faire ce mouvement pour accompagner l'action qui est en train de se dérouler. Tout, dans le monde du personnage, devient une preuve irréfutable de l'exactitude des faits perçus par la prescience, et viennent donc confirmer les choix de Paul. Ce qu'il fait, bien qu'il ne soit pas libre de les faire, car se référant à un système perçu par la prescience, s'intègre à un but prochain, qui est la pérennité de l'espèce humaine et le repoussement du chaos qui serait né de son abandon.

²⁹⁷ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.323.
Traduction: « Maintenant je suis libre ».

off blindly from his position on this world. He showed us that men must do this always, choosing the uncertain instead of the certain.²⁹⁸

En allant mourir, le personnage de Paul se rétracte de ce qu'il avait pensé, pour que sa vision d'un univers fataliste disparaisse avec lui, pour que sa réalité puisse être remplacée. En partant pour le désert, Paul montre son acceptation de l'incertitude du futur. En agissant ainsi, le personnage de Paul ne fuit pas ses responsabilités. Au contraire, en partant dans le désert, il marque son acceptation de ses erreurs, et choisit un nouveau chemin: « He saw the shapes which existing forces would create unless they were diverted [...]. Rather than turn against his fellow men, he turned against himself. He refused to accept only that which comforted him because that was moral cowardice »²⁹⁹. Ce que fait Paul est la preuve de son humanité, la révélation de sa réalité sur lui-même: alors que sa vie était toute entière tournée vers la croyance que la prescience était autant une malédiction qu'une aide, qu'elle était immuable et que, par cela, sa vie n'était que le point d'apparition du futur dans le présent, Paul se retrouva confronté à un choix: continuer de croire en ce qu'il pensait vrai, et plonger l'Empire dans la stagnation à laquelle il tentait d'empêcher, ou bien partir, laisser mourir Muad'Dib, afin que le futur puisse être réellement le futur. En décidant de partir, Paul devient humain, et Alia, comme seule presciente, comme seule parent Atréides capable de prendre le trône, devient régente.

À partir de cet événement, le personnage d'Alia devient un point de référence important dans l'œuvre de Dune. Sa nouvelle position, ce poids sur sa personne, la place au centre de l'attention, et permet d'aborder une perception différente du temps, en relation avec la conception particulière d'Alia sur le temps. Alia, est la cristallisation de tout ce que la prescience peut rassembler de dangereux. Par ce personnage sans réalité personnelle, le Temps devient un élément corrompeur, l'expression des dangers à se réfugier dans le passé pour

²⁹⁸ Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p.304.

Traduction: Muad'Dib vous a montré deux choses: un futur certain et un futur incertain. Avec pleine conscience, il affronta l'incertitude ultime pour un univers plus grand. Il cessa s'être aveugle depuis sa position sur le monde. Il nous montra que les humains doivent toujours choisir l'incertain plutôt que le certain.

²⁹⁹ Idem.

Traduction: « il a vu les formes par lesquelles les forces existantes pourraient créer sans avoir à dévier [...]. Plutôt que de retourner contre ceux qui le suivaient, il les retourna contre lui-même. Il refusa d'accepter uniquement ce qui le rassurait car cela aurait été de la lâcheté morale ».

comprendre le futur. Alia sera l'Abomination, contaminée par le Temps. Ainsi, après avoir conçu comment le destin et le temps s'expriment par le personnage de Paul, aborder ces concepts par le personnage d'Alia permet de déplacer le point de vue, pour mettre en avant, d'une manière différente, la réalité essentielle concernant le destin: qu'il est non la mort, mais bien la Vie.

Le temps qui corrompt

« Unless I'm born as you, I cannot think as you »³⁰⁰

Chapitre 1: Alia enfant, l'Étrangère

Le personnage d'Alia est une forme particulière au sein du Cycle de Dune: Alia, forme réduite de Alias, qui signifie "autrement" en latin, ne peut pas être quelqu'un. Elle ne peut être qu'autre, un personnage qui se forme sur la forme des autres. À partir de la réalité incluse dans son prénom, tout son personnage se structure autour de cette définition: Alia ne peut être un être complet. Elle est une image vide, qui a besoin de l'autre pour exister. Cette réalité tient à sa relation avec la vie, transformant toute son humanité: ne pouvant être réellement vivante, elle se cherche dans le temps. Cependant, par la prescience, Alia ne fait face qu'à ses propres limites, et à la mort. Alia devient une personnification de la mort, entraînant avec elle une sur-expression du concept premier du destin. Ainsi, le personnage d'Alia est l'image ultime de la perversion du destin tel qu'il est habituellement conçu dans notre société; elle représente l'évolution de l'humain corrompu par la mort, incapable de vivre.

Afin de bien comprendre en quoi le temps déforme le personnage de Alia, créant autour d'elle une vision du destin non plus fataliste, comme l'a cru Paul jusqu'à la découverte de son erreur, mais corruptrice, il est important de comprendre en quoi consiste l'Éveil. L'Éveil est une prise de conscience de l'intégralité de son corps par une femme, autant sur le plan physique que sur le plan spirituel. L'Éveil est déclenché par une prise massive d'essence d'Épice qui, ingérée à l'état pur, provoque un choc de l'être, ainsi qu'un empoisonnement. La seule solution, pour survivre à cela, est de transformer le poison dans son corps en un produit qui deviendra inoffensif. En réalisant cela, la femme fait l'expérience de la mort, une mort qui devient la révélation de la vie elle-même, et du temps.

³⁰⁰ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.525.

Traduction: « N'étant pas née comme vous, je ne peux pas penser comme vous ».

Too late, Jessica saw what was happening: the old woman was dying and, in dying, pouring her experiences into Jessica's awareness as water poured into a cup. The other mote faded back into pre-birth awareness as Jessica watched it. And, dying-in-conception, the old Reverende Mother left her life in Jessica's memory [...].³⁰¹

En empêchant sa propre mort par l'Épice, l'individu permet à l'Épice de devenir le catalyseur de l'être, et de ce qui le constitue. Plus encore, en provoquant une mort potentielle, l'individu s'éveille au temps qui le constitue, lui permettant de se détacher de son individualité pour accepter qu'il est un élément de l'Univers. En acceptant que sa mort sera, l'individu prend conscience de sa finitude, et de sa place dans la chaîne de la vie. L'être éveillé se sépare alors de sa peur de la mort, pour embrasser complètement la vie, et en faire le centre de son être. Cependant, pour Jessica, l'Éveil fut différent.

L'Éveil que subit Jessica eut lieu dans un Sietch Fremem, un lieu fermé, pris par l'urgence de la mort prochaine de la Révérende Mère Sauvage. C'est dans ce contexte que l'Abomination eut lieu, car à cause de cette urgence, Jessica, alors tout juste enceinte, ne connaissait pas les risques qu'elle faisait prendre au fœtus qui était en elle: « "You've should told us you were pregnant!" - Jessica found the voice that talked within the mutual awareness: "Why?" - "This changes both of you! Holy Mother, what have we done ?" »³⁰² En exposant sa future fille à la conscience de sa propre mortalité, avant même d'avoir conscience de sa propre existence en tant que vie, Jessica transforma Alia en un être différent. Cette différence tient au rapport qu'entretient Alia avec la mort, et dans le temps, avec le concept du soi. En effet, avant même d'être née, Alia avait déjà la conscience de milliers de femmes éveillées en elles: « Of the experience, Alia said that in one terrifying instant she had awakened to consciousness, her memory absorbing the uncounted other-lives which her mother

³⁰¹ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.403.

Traduction: Trop tard, Jessica vit ce qui se passait: la vieille femme était en train de mourir et, en mourant, déversant ses expériences dans la conscience de Jessica comme de l'eau se déversant dans une coupe. L'autre particule recula dans sa conscience pré-natale alors que Jessica la regardait. Et, mourant dans sa conception, la vieille Révérende Mère laissa sa vie dans la mémoire de Jessica.

³⁰² Ibid, p.402.

Traduction: « "Tu aurais du nous dire que tu étais enceinte!" - Jessica trouva la voix de demander à la conscience en elle: "Pourquoi ?" - "Cela vous change toutes les deux! Sainte Mère, qu'avons-nous fait?" ».

was assimilating »³⁰³. Cet éveil est une expérience qui est impossible à signifier: l'éveil de la conscience se passe comme lorsque l'on se réveille après une nuit de sommeil; on ne peut que constater le fait d'être éveillé. Or, pour Alia, l'expérience fut différente: alors même qu'elle n'avait encore aucune conscience de sa réalité, la réalité de milliers de vies s'est imposée à elle, brisant cette phase de transition durant laquelle l'individu apprend à se connaître et se définir. Sans avoir la possibilité de refuser toutes ces vies, Alia fut mise en contact avec des êtres sans nombre, autant de modèles et de pantomimes pour la non-née qu'elle était. « "I became my mother and all the others," she said. "I was informed, unborn, but I became an old woman then and there." »³⁰⁴ Pour Alia, la vie n'a pas la même valeur que pour les individus du commun. En comprenant, avant même de vivre, ce qu'est la mort, son existence entière se présente autrement, dirigée tout entière vers un état de conscience autre sur le monde. De plus, avec l'acquisition des mémoires de ses ancêtres et des ancêtres de la vieille Révérende Mère, Alia ne peut être une enfant; propulsée de l'état de fœtus à l'état de vieillesse, tout le savoir et l'innocence de l'enfant deviennent hors de sa portée: Alia fut, dès avant sa naissance, une étrangère, pour tous. Cette étrangeté est discernée très tôt par les Fremens qui, ne pouvant comprendre ce qu'elle est, la rejettent:

Adults were shocked to find her laughing at a subtle play of words between the sexes. Or they'd catch themselves listening to her half-lisping voice, still blurred as it was by a unformed soft palate, and discover in her words sly remarks that could only be based on experiences no two-year-old had ever encountered.³⁰⁵

Cette situation est due au fait premier de la conscience multiple d'Alia qui, alors qu'elle n'est qu'une enfant, possède la mémoire de milliers d'êtres, mais surtout parce qu'Alia, en tant qu'enfant, possède un corps qui empêche l'individu de comprendre ce qu'elle est vrai-

³⁰³ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.70.

Traduction: « De l'expérience, Alia dit qu'en un terrifiant instant elle s'était éveillée à la conscience, sa mémoire absorbant les autres-vies innombrables que sa mère était en train d'assimiler ».

³⁰⁴ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.70.

Traduction: « "Je devins ma mère et toutes les autres" dit-elle. J'étais sans forme, non-née, mais j'étais devenue une vieille femme à ce moment et à jamais ».

³⁰⁵ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.446.

Traduction: Les adultes étaient choqués de la trouver en train de rire à un subtil jeu de mot sur le sexe. Ou ils se trouvaient en train d'écouter sa voix à demi zézayante, encore un peu brouillée par un palais non encore formé, et découvrir dans ses mots des remarques cachées qu'aucun enfant de deux ans ne pouvait avoir rencontré de sa propre expérience.

ment. Dans le corps d'une enfant de deux ans se trouvent les mémoires de vies innombrables qui aboutirent à son existence. Ces voix-mémoires font partie de son être, et elles s'expriment par elle, la rendant différente des autres enfants. Cette situation est une entrave à l'acceptation de l'environnement, mais également à la formation de l'individu pour lui-même. Comme elle le rapporte: « only it took me a long time to find myself again »³⁰⁶. Alors que les individus se forment tout d'abord eux-mêmes avant de pouvoir prendre conscience des autres, Alia fut soumise à la situation inverse. Pour elle, le temps de son esprit et le temps de son corps sont inversés. Elle dut apprendre à être une enfant, au lieu d'apprendre à être une adulte. De là vient son étrangeté, de sa difficulté à pouvoir concilier ces deux états représentatifs de son être.

Ainsi, le rapport au temps qu'entretient Alia est lui aussi inversé par rapport au temps du commun: confrontée à la nécessité de redevenir une petite fille après avoir été une vieille femme, toute sa vie est placée sous un rapport brouillé avec la temporalité. Pour Alia enfant, il est tout à fait normal d'évoquer les souvenirs qu'elle possède par rapport à une situation donnée, car son corps n'a pas encore conscience de son statut d'enfant au sein de la communauté des fremens. Vieille femme sans le savoir, enfant sans le pouvoir, Alia agit par pure logique, ne faisant pas état de l'apparence physique qui est le sien pour l'esprit qu'elle est. Tout son passé, toutes ses expériences héritées des vies en elle s'expriment par son intermédiaire, faisant d'elle un être particulier.

Pourtant, Alia est une enfant. L'esprit qui est le sien est un esprit en formation, qui possède sa propre évolution. Le fait qu'elle vienne prendre la main de sa mère après avoir reçu une remontrance de la part de Harah prouve le lien étroit qui existe entre la jeune fille et sa mère, et le besoin de protection que recherche Alia à ce moment. Alia est d'autant plus proche de sa mère que cette dernière est la seule à même de pouvoir comprendre ce qu'elle est vraiment. Jessica dit à Harah que Alia « has never been a little girl »³⁰⁷ par son expérience, mais que son corps, lui, et son esprit à elle, son esprit de fillette de deux ans, existent, même

³⁰⁶ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.451.

Traduction: « Seulement, cela me prit un long moment pour me trouver moi-même ».

³⁰⁷ Ibid, p.449.

Traduction: « ne fut jamais une petite fille ».

si peu de personnes parviennent à l'observer. Pourtant, Alia est une enfant, et certains de ses actes sont le reflet de son esprit à elle, cet esprit qui se forme tandis qu'elle grandit. Ainsi, lorsque les fremens envahissent la tente impériale et défont les Sardaukars, Alia agit en pure enfant fremen. Répondant à la demande de sa mère de savoir où se trouve Alia, Paul répond: « "Out doing what any good fremen child should be doing in such times [...]. She's killing enemy wounded and marking their bodies for the water-recovery teams" »³⁰⁸. Par cet acte, Alia montre l'attitude qui sied à son âge. Plutôt que de se tenir avec les adultes, Alia agit comme l'enfant qu'elle est. À ce moment, la fillette est en dehors de toute considération spirituelle. Elle fait ce qu'elle fait par simple adéquation avec sa nature première, comme une fillette. Cet acte marque l'ambivalence dont fait preuve la sœur de Paul: ses actes sont de l'ordre de l'enfant, de la réalité physique de son être, tandis que ses paroles, reflet de son esprit, marquent sa profonde sagesse.

Ainsi, le personnage d'Alia montre une nature double du temps individuel: un temps pour le corps, et un temps pour l'esprit. Le temps de son corps est caractérisé par une évolution continue est soutenue, identique à celle de l'enfant normal. Durant cette phase de l'enfant, l'expression de son corps est un élément non-essentiel, une simple marque d'une réalité qui se doit d'être car elle ne peut être arrêtée. Le temps agit donc sur le corps de l'Alia enfant. Cependant, son esprit suit le temps d'une tout autre manière: en tant qu'esprit en train de mourir tandis qu'il naissait, le personnage d'Alia ne perçoit pas le temps de la même manière que les autres. Ce qu'elle vécut est la soumission à un temps à rebours, un temps qui, de son point final, a pris le chemin inverse, afin de pouvoir concilier la réalité du corps avec l'événement de la mort. À l'intérieur de cette prise de conscience, l'esprit du personnage d'Alia dut créer un univers dans lequel son étrangeté devait cohabiter avec le savoir qu'elle possédait, par la simultanéité des sensations en elle. Comme il fut cité, la conscience d'Alia fut tout d'abord affolée par toutes les consciences qui s'immergèrent en elle. Cette sensation est la marque de la peur, la peur de l'individu face à sa propre mortalité, face à sa finitude qui lui est apportée avant même de pouvoir se projeter sur la vie. L'esprit, prisonnier par

³⁰⁸ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.533.

Traduction: « "Dehors en train de faire ce que tous les enfants fremens font en de pareilles occasions", dit Paul. "Elle tue les ennemis blessés et marque leur corps pour les équipes des récolteurs d'eau" ».

cette boucle de mort sans vie, conçu le temps en partant de sa finalité pour, ensuite, revenir sur l'existence, par l'intermédiaire des souvenirs. Le présent de la mort devint donc réalité par le souvenir, par une mémoire qui n'appartenait pas au personnage. Le temps, dans cette structure, se détruit, se métamorphose, devient autre, complètement. Un paradoxe se crée.

Le paradoxe d'Alia est de devoir vivre après être morte. L'enfant Alia ne peut, alors, que construire son existence sur un principe de vie déjà existante, une vie empruntée qui lui servira de masque, un masque qui prend l'apparence du temps pour simuler la vie. Le personnage d'Alia enfant est une constante mimésis de son environnement. La première apparition du personnage d'Alia enfant se fait dans le Sietch, par l'intermédiaire de Jessica: «[She] (Jessica) was caught as she frequently was by Alia's resemblance to Paul at that age - the same wide-eyed solemnity to her questing look, the dark hair and firmness of mouth »³⁰⁹. Dès sa première apparition, le personnage d'Alia est immédiatement comparé à un autre personnage qui, bien qu'étant son frère, montre le caractère mimétique du personnage. En étant comparée à Paul, la personne d'Alia s'efface, devient un contenant pour une autre forme de réalité, qui lui est étrangère. Juste après, Alia s'assoit à côté de sa mère, tentant de cette manière d'effacer la limite corporelle qui se trouve entre elles. En prenant la même posture qu'elle et en lui tenant la main, elle tente de devenir sa mère, d'être une autre. Cette réalité prend fait par le rapport qu'entretient Alia avec elle-même: « I know I'm a freak »³¹⁰. Par la connaissance de son étrangeté, le personnage d'Alia enfant se considère comme un monstre, un individu dont la réalité est la différence, l'incompréhension par les autres. Elle n'a donc d'autre choix que d'extérioriser sa personne, de tenter de se fondre dans une image qui n'est pas elle, afin de devenir humaine. Cette humanité recherchée est la marque d'un temps autre, mais également d'un destin autre: par cette tentative de se faire passer pour autre, Alia enfant se retrouve confrontée à sa propre finitude, à son destin limité par son individualité multiple. De plus, avec le souvenir de la mort qui est en elle, Alia ne peut cons-

³⁰⁹ Herbert, Frank, *Dune*, op cit, p.446.

Traduction: « [Jessica] était souvent frappée par la ressemblance d'Alia avec Paul au même âge - les mêmes grands yeux curieux et solennels, la chevelure sombre et la fermeté de la bouche ».

³¹⁰ Ibid, p.450.

Traduction: « Je sais que je suis un monstre ».

truire sa propre vie, son propre destin; elle est obligée de se projeter sur le destin d'une personne extérieure à elle, afin de former son existence et de tenter de vivre.

Le second paradoxe d'Alia est d'être à la fois présente et absente, vivante et morte. En tant qu'enfant Éveillée, toute sa personnalité est construite sur la réalité de ces mémoires qui forment sa propre personnalité. Par cette réalité, le personnage d'Alia n'est pas soumis aux mêmes limitations que les Révérendes Mères. Ces mémoires, qui sont normalement héritées, et donc différenciées de la mémoire de l'éveillée, appartiennent complètement à Alia: elles la caractérisent. Grâce à cela, Alia a accès à un savoir immense, mais ce savoir a aussi un prix: ces mémoires agissent directement sur sa personnalité, empêchant l'enfant d'être un être vivant par lui-même. Ses actes sont constamment influencés par ce savoir ancien. Alia n'agit jamais vraiment par elle-même, elle répond à son présent par l'intermédiaire de ses souvenirs. Alors qu'un enfant vient de naître dans le Sietch, Alia le compare immédiatement avec un enfant né plusieurs siècles auparavant. Ce n'est pas son être qui s'exprime, mais l'être ancien mort depuis longtemps. Alia n'existe pas à ce moment là, elle n'est qu'un intermédiaire, une voix, et rien d'autre. Pourtant, c'est Alia qui s'exprime. Ce qu'elle dit est un fait normal pour elle, une réalité qui doit être exprimée, car elle est vérité. Pour le personnage de la fillette, c'est elle qui parle. Sa vie se caractérise donc sur plusieurs niveaux, qui sont chacun une part de sa personne, tout en étant pourtant des parts différentes. Ce qu'elle est est elle, mais également autre.

Le destin, vu par les traits du personnage d'Alia, se révèle être un poids provenant de la conception, mais pouvant également être influencé par des forces extérieures. Le destin d'Alia est ainsi divisé en deux parties qui s'affrontent: sa part personnelle, issue de sa naissance physique, qui fait d'elle la sœur de Paul Muad'dib et enfant fremen, et sa part spirituelle, héritée de sa naissance à la mort. La partie physique est ce qui caractérise l'individu par rapport aux autres, et ce par quoi l'individu s'exprime. Fondement habituel de l'humain, il met en avant le patrimoine génétique et l'ascendance psychologique, déterminant l'individu dans ses généralités. La véritable forme de l'individualité d'Alia est cependant incluse dans son être psychologique, cette empreinte profonde qui fait d'elle ce qu'elle est véritablement, ce qui la rend unique. Cette unicité s'exprime par son rapport avec le monde et

elle-même, sa manière d'appréhender ce qu'elle est, en relation avec ce qu'est le monde, pour elle.

Ainsi, le destin du personnage d'Alia enfant est un combat constant entre ces deux parties, entre ces deux pans de sa personnalité qui ne peuvent se concilier. Exemple exacerbé de la réalité, ce personnage devient l'expression de la dualité qui règne en chacun: l'esprit n'est pas limité à l'apparence physique de l'individu, et n'est pas figé, prisonnier du corps. Les événements qui régissent la vie, tout comme l'esprit qui régit le corps, sont soumis l'un à l'autre. L'individu est la fusion de ces deux éléments. Ainsi, le destin n'est pas déterminé par l'individu, ou bien par son lieu de naissance ou son corps, simplement. Il est la réalité de tous ces éléments, qui entrent en synergie afin de former l'être. La vie d'Alia aurait pu être celle d'une enfant normale, mais les événements brisèrent ces possibles, pour faire d'elle ce qu'elle est: un individu unique, fait de temps et d'esprit, de mort et de vie. C'est par cette particularité qu'Alia se distingue. En grandissant, sa réalité devient de plus en plus flagrante, pour elle et pour ses proches. C'est ainsi que son adolescence, qui est décrite dans le Dune Messiah, devient l'expression de sa position par rapport avec le temps: son être, projeté dans le rôle de la Sainte, devient de plus en plus vide, extérieur à elle. Elle n'est qu'apparence, et ses tentatives de mimésis sur son frère renforcent encore plus cette réalité.

Alia adolescente, la Sainte

Dans Dune Messiah, Alia n'est plus comparée à son frère par le physique, comme ce fut le cas dans Dune. Alia a un corps à elle, distinct de celui de son frère. Malgré cette différenciation, son personnage est une extension de Paul, une facette de l'Empereur, unie à lui par un état particulier de sa personne, héritée de sa nature première: celle d'être autre. Au travers de cette qualité, Alia exprime une réalité du destin: la vie ne peut être simple imitation de ce qui est ou fut. Pour que l'individu existe en tant que tel, il doit être créateur d'une réalité qui lui est propre. Cette réalité s'exprime par la vie d'Alia de vouloir vivre par l'intermédiaire de Paul. En vivant par son frère, Alia est montrée comme étant une coquille vide, une marionnette dont les actes sont le reflet de sa réalité. Son destin, par cela, n'existe pas. Il n'est que représentation de la mort.

Dans l'existence octroyée au personnage d'Alia, Paul revêt l'image complexe du frère-père-dieu. Le frère par son lien familial direct, le père par l'autorité Ducale et impériale qu'il acquiert à la fin du roman *Dune*, et le dieu par tout le contexte religieux qui gravite autour d'eux. Ces trois éléments réunis forment dans le personnage de Paul une structure stable sur laquelle le personnage d'Alia trouve une place importante, par le lien de la prescience qui les unit. Êtres uniques dans l'univers, seuls capables de se comprendre l'un l'autre, la force d'expression de Paul, la présence qui le définit, fait de ce personnage une icône qui est représentée par l'attrait qu'il exerce sur l'Empire tout entier. Le personnage d'Alia, à sa manière, subit également cette fascination, calant une partie de sa relation sur l'image de Paul en tant que Dieu ³¹¹. Toutes ces images créent, autour du personnage d'Alia, cette assimilation de Paul à ses différents rôles. Le personnage de Muad'Dib devient, dans cette conception, la représentation du destin immuable, du chemin à suivre, du modèle et du guide pour Alia. Pris dans cette perception, le destin premier d'Alia devient une recherche de la continuité que représente le personnage de Paul: ses choix, ses attitudes, deviennent les marques de la réalité d'Alia, cette structure essentielle de l'univers qui tourne tout autour de son frère, et qui se concrétise dans son rôle de Sainte: celle qui suit le commandement divin tel qu'il se trouve être, afin d'être son représentant, et d'exister selon le désir qu'il a choisi pour elle. Par cela, Alia, encore une fois, n'existe pas par rapport à elle. Elle est un être sans destin.

Cette image de l'existence telle qu'Alia la perçoit trouve sa représentation dans la scène du combat à l'épée d'Alia contre le mannequin d'entraînement. Voulant éteindre son corps pour pouvoir penser par elle-même, elle affronte ce mécanisme au-delà de tout ce qu'elle avait fait jusqu'à présent. « She had never before risked eight [...]. Nine ! Alia experienced

³¹¹ En relation avec cette conception, le trône de Paul est décrit par ces mots: « Paul's green throne had been cut from a single Hagar emerald. It suggested growing things and, out of the Fremen mythos, reflected the mourning color. It whispered that here sat he who could make you mourn - life and death in one symbol [...] Time played its role here ». Le dieu par lequel Paul peut être assimilé est, sans conteste, le dieu musulman. Dans *La naissance du monde*, édition Seuil, Paris, 1959, Toufy Fahd décrit le trône selon les textes anciens: « Puis, Dieu créa le Trône, à partir d'une substance verte, dont l'immensité et la lumière sont indescriptibles ». (*Dune Messiah*, op cit, p.171. Traduction: « Le trône de Paul avait été taillé dans une seule émeraude d'Hagar. Il suggérait les choses qui poussent et, dans les mythes Fremens, reflétait la couleur du deuil. Il se chuchotait que celui qui était assis sur lui pouvait dispenser l'affliction - la vie et la mort dans le même symbole [...] Le Temps jouait son rôle ici ». En adéquation avec le mythe musulman, le personnage de Paul devient la représentation d'Allah, celui qui agit sur la destinée de chacun, qui a le pouvoir de vie et de mort.

a sense of supreme exaltation [...]. Ten ! Eleven ! »³¹² Arrivé à ce niveau, Paul met fin à l'entraînement, en lançant un couteau avec une précision presque impossible, laissant Alia, nue, face à lui. Dans cette scène, l'image de la destinée omnipotente trouve sa représentation: en combattant nue, Alia fait preuve d'une initiative née d'elle, débarrassée de tous les artifices de sa mimésis avec son frère. N'étant que son corps, sans ce qui pourrait masquer ce qu'elle est, le personnage exprime la tentative de liberté de l'âme, sa nudité face à l'acte effectué de plein gré. Placée face à sa propre mort potentielle, Alia fait l'épreuve de la liberté de disposer de sa propre vie, de son choix d'être elle-même en tentant de repousser les limites de l'humain. L'intervention de Paul devient ici l'intervention du divin, qui empêche l'individu d'agir pour se dépasser jusqu'à la mort, et d'ainsi se soustraire aux besoins du divin. Dans sa nudité, Alia devient également une image de Ève, non pas honteuse de sa nudité face au divin, mais consciente de son état et l'acceptant comme une réalité dont elle ne peut que confirmer la réalité: Alia est nue face au regard prescient de son frère, quoi qu'elle fasse.

Le personnage d'Alia devient, par cela, la représentation d'une forme particulière de destin: l'individu, inscrit dans un schéma dans lequel il possède une place propre, est dépositaire d'une existence dont les mouvements sont dictés par un être supérieur qui a défini son cheminement complet. Le but de l'individu, son destin, devient l'expression de ce cheminement, le respect de la voie qui lui fut octroyée, afin de faire concorder l'univers concret avec le plan divin. Ce plan divin, exprimé par la prescience de Paul, prouve l'existence de cette réalité, dans laquelle Alia, comme tous les autres personnages, joue un rôle prédéterminé. Les actes d'Alia, en adéquation avec les pensées de Paul, trouvent en cela leur justification. Dans cette structure, le destin de chacun répond à une nécessité de l'univers, dont Paul est le garant. De là provient son appellation de Dieu. De là provient l'attitude d'Alia envers lui: Alia ne peut vivre que par Paul.

Ce passage prouve que le personnage d'Alia n'est pas à considérer comme un personnage défini par lui-même: toute tentative d'expression de sa propre vie ne sont pas dictés par

³¹² Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.115.

Traduction: « Elle n'avait jamais risqué huit [...]. Neuf ! Alia expérimentait un sens d'exaltation suprême [...]. Dix ! Onze ! ».

elle, mais par des tiers. Sa définition s'écarte ainsi de la simple existence libre: Paul est son modèle, celui par lequel elle peut exister, devenir vraie, mais elle est également assujettie à lui, dépendante de sa volonté. Tout son personnage transite par cette réalité, et c'est cette réalité qui permet de faire la transition entre son enfance et l'âge adulte, exprimé dans Dune Children. Comprendre qui est Alia dans son adolescence, c'est comprendre en quoi son être est l'expression de l'individu vide. C'est également comprendre en quoi le destin de l'individu est relié au changement et à la vie, et non à la mimésis, et à la mort.

Alia, dans le Dune Messiah, apparaît comme une extension continue de Paul. À de nombreuses reprises, elle subtilise la place de son frère, afin d'endosser son rôle, plus ou moins contre le gré de ce dernier selon les situations. Le premier conseil impérial est la première preuve de cette tentative de mimésis de la part du personnage d'Alia. Représentée à l'extrémité de la table, place qui est censée être celle de l'Empereur, Alia s'accapare la place de Paul, devenant ainsi sa représentante, une partie de lui. De plus, dès le début du conseil, ses pensées forment la trame de la séance:

It was going to be a bad session, this meeting of the Imperial Council, Alia realized. She sensed contention gathering force, storing up energy - the way Irulan refused to look at Chani, Stilgar's nervous shuffling of papers, the scowls Paul directed at Korba the Qizara.³¹³

Dans cette description faite par Alia, les sentiments qui sont exprimés comme étant les siens sont tous indexés sur l'attitude de Paul. Dès que Korba se met à parler, Alia s'oppose directement à lui, en se moquant de ses paroles. Cette attitude, même si elle peut sembler être justifiée, par le thème abordé par Korba, exprime avant tout la position choisie par Alia dans cette situation, une position clairement orientée dans le sens de son frère qui, comme elle l'a remarqué, désapprouve les propos du Qizara. Bien plus que de simplement s'opposer à lui, Alia se moque de lui, de sa fonction, et donc du rapport qu'entretient Korba avec Paul.

³¹³ Herbert, Frank, Dune Messiah, op cit, p.67.

Traduction: Alia réalisa que cette réunion du conseil impérial allait être une mauvaise session. Elle percevait le regroupement des forces en vu des disputes, l'accumulation des énergies - la manière qu'avait Irulan de refuser de regarder Chani, les mouvements nerveux de Stilgar brassant les papiers, les regards mauvais de Paul adressés directement à Korba, le Qizara.

En agissant ainsi, Alia exprime les sentiments que Paul n'a pas encore formulés à propos du culte religieux; elle devient sa voix, une partie essentielle de sa personne. De plus, en attaquant le représentant de la foi de Muad'Dib, Alia rejette une part constamment refusée par Paul, cette part divine de sa personne héritée du fanatisme de l'Empire. Elle affirme, par cela, sa place particulière au sein de l'univers de Paul, la réalité de la personne de Paul: Muad'Dib n'est pas un dieu, qui possède des fidèles qu'il aime et qu'il protège, mettant tous les individus sur un même niveau d'égalité, et faisant ainsi de Korba un être essentiel; il est un homme comme un autre, dont la place ne lui est échue que par la nécessité et le fanatisme. Paul, redevenu humain, s'inscrit alors dans sa réalité d'humain, et Alia devient, par le lien familial, un être plus proche de lui que ne le sera jamais Korba. De cette manière, Alia s'impose aux yeux du Qizara. Mais ce n'est pas tout: en prenant position pour son frère, elle devient lui, son extension. Le destin de Paul devient également son destin. Aux yeux du conseil, Alia acquiert une densité, une vie, qui lui est renvoyée, faisant d'elle un individu existant. Sa vie prend ainsi une valeur réelle. Alia semble devenir vivante.

De plus, le destin qu'elle partage avec son frère est augmenté par le rôle qu'elle tient dans l'Empire: Alia est une Sainte dans la religion de Muad'Dib, de par les pouvoirs qui sont les siens, de sa capacité de prescience, mais également par l'accès qu'elle a, depuis toujours, sur les mémoires de ses ancêtres. À l'intérieur de ce système, Alia a des responsabilités auprès des fidèles, responsabilités dont elle n'accepte l'expression qu'à contre-cœur: « She hated this part of her life, but knew no way to evade the temple without bringing down destruction upon them all »³¹⁴. Cette situation lui permet d'être encore une fois reliée à l'existence que mène Paul: de sa place dans le temple, Alia permet le maintien de l'Empire sous sa représentation matérielle. En demeurant dans le temple, en étant visible et présente comme ferment de la foi, le personnage d'Alia permet également de maintenir l'Empire dans un état de stabilité. Tout comme son frère qui évite à l'Empire de sombrer dans le chaos, Alia évite, par le simple fait de sa présence, que les pèlerins ne se livrent au pillage et au chaos. Son rôle religieux est aussi fort que celui de Muad'Dib. Par leur présence mutuelle,

³¹⁴ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.109.

Traduction: « Elle haïssait cette partie de sa vie, mais elle ne connaissait aucun moyen de s'échapper du temple sans encourir la destruction générale ».

Paul et Alia permettent de maintenir l'existence de l'ordre au sein de l'Univers. Alia est donc placée au même rang que son frère, une expression de la même réalité. Elle devient une nouvelle fois une extension de Paul; elle partage la même existence, le même destin. Tout ce qui définit Paul la définit elle. De plus, en étant vue en tant que Sainte dans la religion de Muad'Dib, les fidèles apportent au personnage d'Alia une densité particulière: en venant la louer, ils reconnaissent l'existence d'Alia comme extension de son frère. Elle devient un être encore une fois vivante par rapport à lui, d'une vie qui ne provient pas d'elle, mais qui lui permet d'exister selon Paul. Cependant, Alia va plus loin dans l'assimilation, en se substituant à Paul pendant qu'il agit.

Dans une situation déjà évoquée, Stilgar demande à Paul si la prescience ne pourrait pas être utilisée afin de discerner les conditions du traité de Tupile. Alors que Paul donne des explications concernant la prescience, Alia intervient: « Before Paul could answer, Alia said: "Dear Irulan, prescience has no limits. Not consistent? Consistency isn't a necessary aspect of the universe" »³¹⁵. Alors qu'Irulan s'adressait directement à son mari, Alia, en prenant la place de ce dernier, s'immisce dans la conversation; plus encore, elle subtilise, avec la conversation, le pouvoir de parole de Paul, afin de devenir lui. En parlant à sa place, Alia devient Paul, même si le choix des mots et leur signification déplaisent à l'Empereur. Ce que fait Alia à ce moment lui permet d'être considérée comme l'égale de Paul, comme son double prescient. Par cela, Alia devient identique à Paul. Elle est Paul.

Lors de la première audience décrite dans l'œuvre, Alia exprime une nouvelle fois sa volonté d'être Paul, non plus en agissant dans le présent, mais en tentant de reproduire en elle l'existence de Paul. Durant ce chapitre, d'une alcôve dissimulée, Alia observe la scène. Encore une fois, Alia se considère comme une extension de Paul. Cette assimilation passe par la présence du ghola de Duncan Idaho, présent sous le nom de Hayt. À la fin du chapitre, après que la qualité du ghola et l'origine de sa présence auprès de Paul ont été révélées, Alia, saisie par l'attrait magnétique du ghola, se dit à elle-même: « He's a danger to both of

³¹⁵ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.74.

Traduction: « Avant que Paul ait pu répondre, Alia dit: "chère Irulan, la prescience n'a pas de limite. Non consistant ? La consistance n'est pas un aspect nécessaire de l'univers" ».

us »³¹⁶. Cette menace exprime les sentiments ressentis par Alia, similaires à ceux que Paul ressent: l'apparence physique du ghola réveille les souvenirs de Paul. Par cela, l'Empereur sera moins sur ses gardes face à lui, et se laissera plus facilement dupé. Pour elle-même, Alia voit en Hayt l'individu que sa mère a connu, mais également cet être dont elle a besoin, et vers qui elle se laissera aller à ses instincts humains. Mais plus que cela, le ghola génère, en Alia, une nouvelle forme d'assimilation entre elle et son frère. Durant la scène, Alia, à plusieurs reprises, réagit à la place de son frère. Cachée des regards, elle n'en demeure pas moins présente physiquement par l'intermédiaire de son assimilation à Paul; En observant l'attitude de Paul, Alia découvre ce qui perturbe son frère; elle devient une nouvelle fois l'extension physique de Paul, réagissant aux mots prononcés par le ghola comme s'ils lui étaient destinés. « That is how I am called, my Lord: Hayt - In her dark spy hole, Alia trembled. It was Idaho's voice, a quality of sound so precise she sensed its imprint upon her cells »³¹⁷. Ce qu'elle ressent ne trouve pas son origine dans sa propre personne, mais dans les émotions issues de son extérieur. Ses sentiments, durant ce chapitre, sont tous orientés par rapport aux souvenirs dont elle a hérité lors de son Éveil, mais également par la mimésis qu'elle opère sur Paul. Cette situation se trouve confirmée à la fin du chapitre: « Paul glanced up at the spy hole, eyes pleading for Alia to take this gift off his hands and ferret out its secrets [...]. She'd understood Paul's unspoken plea »³¹⁸. Cependant, Alia, bien qu'ayant compris le désir de son frère, n'agit pas, par emphase avec Paul. Le danger que Paul a vu, Alia l'a ressenti, elle aussi, mais en tant qu'extension de l'Empereur, le désir de conserver le ghola à ses côtés est plus fort que celui de le rejeter. Elle s'inscrit, à ce moment, encore plus profondément dans son état de double de Paul: pris entre deux sentiments qui s'affrontent en son frère, Alia ne peut choisir comment agir, et demeure immobile, dans le même état de passivité que celui dans lequel Paul se trouve. Le sentiment que le personnage

³¹⁶ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.98.
Traduction: « Il est un danger pour nous deux ».

³¹⁷ Ibid, p.89.
Traduction: « C'est ainsi que l'on m'appelle, mon Seigneur: Hayt - Dans son alcôve, Alia trembla. C'était la voix d'Idaho, une qualité de son si précise qu'elle sentit son empreinte sur ses cellules ».

³¹⁸ Ibid, p.98.
Traduction: « Paul jeta un coup d'œil vers l'observatoire secret, les yeux suppliant Alia de venir lui arracher ce cadeau des mains pour lui soutirer ses secrets [...]. Elle avait compris la supplique silencieuse de Paul ».

exprime à ce moment est également motivé par le besoin d'Alia de vivre auprès du ghol, afin d'apprendre de lui, tout comme Paul l'énonce pour lui même: « You must teach me this Zensunni way with rhetoric »³¹⁹. En le laissant rester auprès de Paul, Alia fera plus que d'apprendre la philosophie Zensunni, elle espère pouvoir apprendre à vivre par lui: « She felt a positive desire to be near this new man, perhaps to touch him »³²⁰. Par Idaho, Alia découvre non seulement sa propre personne, des sentiments nés de son propre corps, mais également la possibilité de vivre son adolescence auprès de Duncan, comme Paul le fit. Par le ghol, Alia parvient à accentuer encore plus sa ressemblance avec Paul, en vivant une période de sa vie comme Paul le fit auparavant.

Par cela, Alia calque son existence sur l'image du destin de son frère. Dans le quotidien, ses attitudes lui permettent d'être une extension de son frère; mais par le contact avec Idaho, par ce qu'il représente pour Paul, le personnage d'Alia deviendra plus qu'une extension de son frère, elle deviendra un double de Paul qu'elle sera plus à même de comprendre et d'imiter. En copiant l'existence passée de Paul, le personnage d'Alia pense acquérir une plus grande densité. En vivant ce que Paul vécut, Alia pense que son existence pourra devenir plus réelle. De plus, cette scène exprime l'attrait qu'Alia a pour la mort, image anticipée de ce que sera son futur: la mort la fascine, et le ghol encore plus, car, comme elle, il est né après être mort. Alia voit ainsi en Hayt un double de son être, une figure semblable à elle qui lui retire son caractère d'étrangeté. Aux côtés du ghol, Alia n'est plus l'Abomination, elle devient un être humain véritable. De plus, en tant qu'image de mort, Idaho préfigure la possession prochaine d'Alia par le Baron Harkonnen; en aimant la mort, en la choisissant comme guide pour connaître la vie, Alia exprime sa tendance à la destruction, à la détemporalisation de son être.

Cette manière de concevoir l'existence permet de comprendre le rapport que le personnage d'Alia entretient avec son destin: à la fois morte et vivante, Alia adolescente est en constant va-et-vient entre sa volonté d'être et son attirance inconsciente vers la mort. De là

³¹⁹ Herbert, Frank, *Dune Messiah*, op cit, p.96.

Traduction: « Tu dois m'apprendre ce sens de la rhétorique Zensunni ».

³²⁰ Ibid, p.98.

Traduction: « Elle ressentait un désir intense d'être près de cet homme nouveau, peut-être de le toucher ».

vient sa volonté d'être Paul, de lui ressembler le plus possible; elle se figure, par cela, qu'elle pourra être véritablement vivante. À cause de son esprit composé d'une multitude de mémoires d'êtres morts, seul son aspect physique peut lui permettre d'exister en tant qu'individu unique. Son but prend alors l'apparence d'une recherche de l'action, mais également de la similitude avec un modèle représentant l'existence dans son essence, afin de pouvoir, par la mimésis avec son modèle, se définir par elle-même comme vivante. Son individu devient alors tributaire des actes qu'elle effectue. Il est le reflet de cette facette unique. Sa recherche de son propre destin, de sa propre vie, repose alors dans ses actes. Cependant, ses actions, n'étant motivées par aucune volonté personnelle, deviennent une nouvelle réalité de sa condition d'être mort, sans destin.

Cette réalité prend pleinement forme à la fin de Dune Messiah, après que le complot Tleilaxu a été déjoué. Paul, devenu pleinement aveugle, accepte l'antique loi Fremen, que ceux qui ne peuvent plus voir partent dans le désert pour rejoindre Shai-Hulud. Après son départ, Alia, seule Atréides capable de prendre la relève de Paul, devient régente. Le désespoir d'Alia, à ce moment, est exprimé par son relâchement de ses barrières personnelles, la montrant, pour la première fois, en proie à des sentiments qui viennent d'elle. « She is... distraught. She cries out against her brother one moment, mourns him the next »³²¹. Cette ambivalence dans son comportement est perçue par les autres personnages comme relevant de la tristesse; cependant la réalité de son émotion repose essentiellement sur la relation qu'elle entretenait avec Paul: en tant qu'être sans personnalité, Alia vivait grâce à la mimésis qu'elle opérait sur son frère. Par son départ, Alia se retrouve sans ce lien qui lui permettait de se définir comme personne, par lequel elle pouvait agir et se sentir vivante. Sans modèle, Alia ne peut plus savoir comment réagir face à la situation, et par extension, face à elle-même. Son ambivalence dans son comportement à ce moment précis est l'expression de sa réalité. Privée de ce point de cette référence qui lui permettait de pouvoir exister, Alia se

³²¹ Herbert, Frank, Dune Messiah, op cit, p.327.

Traduction: « Elle est... bouleversée. Elle hurle après son frère un moment, et le pleure l'instant d'après ».

retrouve isolée des vivants. Son cri de désespoir: « Paul is gone! »³²² est pour elle l'expression de sa propre disparition, la preuve faite à elle-même qu'elle se retrouve seule, perdue dans un monde dans lequel elle ne peut pas savoir comment agir. Malgré le fait qu'elle soit régente, et qu'elle doive sévir face à l'insubordination de Stilgar concernant les derniers ordres de Paul, Stilgar sait qu'il n'a rien à craindre de la sœur de Muad'Dib: « "You slew a Reverende Mother ?" - I did. Muad'Dib left word that it should not be done." He shrugged. "But I disobeyed him, as Alia knew I would" »³²³. Sans celui qui lui permettait d'être, Alia ne peut plus sévir, ni même prendre position face aux faits qui se présentent à elle. Elle ne peut que demeurer passive, incapable de réprimer ou congratuler quoi que ce soit. Le personnage d'Alia ne peut que tenter de se reposer sur une nouvelle figure, un être nouveau qui lui rappellerait Paul. Sa supplique envers Idaho n'est pas une preuve d'amour unique, elle est surtout une transition de sa nécessité de mimésis sur un autre personnage. En prenant pour soutien le gholia Duncan Idaho, le personnage d'Alia marque lui-même sa propre volonté de se rattacher à une nouvelle existence. Cependant, ce lien scelle sa déchéance future. En prenant pour soutien un être mort ramené à la vie par l'émergence de sa mémoire passée, c'est le destin d'Alia qui s'exprime, ce destin de l'Abomination qui sera au cœur de l'histoire Children of Dune.

Le personnage d'Alia adolescente est la représentation du destin figé, prisonnier du temps par le symbole du divin. Enfermée dans un univers qui lui renvoie l'immutabilité du temps futur, sa personnalité ne s'est pas construite. Elle est demeurée dans un niveau primaire, faisant de ce personnage un intermédiaire entre le temps et la réalité. Dans cette forme de destin, l'individu est considéré comme un outil pour l'achèvement du présent en vue du futur. Simple appareil qui permet le déroulement des faits, sa personnalité est ainsi montrée comme inexistante, un artifice qui parfois s'exprime, mais qui demeure ceint dans

³²² Herbert, Frank, Dune Messiah, op cit, p.327.
Traduction: « Paul est parti! ».

³²³ Ibid, p.526.

Traduction: « "Tu as tué une Révérende Mère ?" - "Je l'ai fait. Muad'Dib avait laissé des ordres pour que cela n'arrive pas." Il haussa les épaules. " Mais je lui ai désobéi, comme Alia savait que je le ferais" ».

un plan duquel il ne peut s'extirper. À l'âge adulte, cet artifice devient sa faiblesse, faisant d'elle une enveloppe soumise aux voix intérieures de sa mémoire seconde, aux ombres qui l'ont envahie avant même sa naissance. Cette faiblesse est l'expression de la représentation du destin qu'elle personnifie: l'individu sans personnalité, qui ne se construit pas dans le monde mais selon le monde, ne possède pas d'existence propre; il devient l'expression de l'autre, du passé. Dans le Cycle de Dune, cet autre est le Baron Harkonnen, et cet individu sans personnalité devient l'Abomination.

Alia adulte, l'Abomination

Le personnage d'Alia, devenu adulte, n'est plus à considérer comme un véritable être humain. Face au vide qui la caractérise depuis son Éveil, Alia tente de combler cet espace de son esprit avec la vie d'autres personnages, comme sa mère ou son frère. Cependant, après la mort de Paul, Alia ne trouve d'autre alternative que sa propre personne. Seule, elle se retrouve face aux mémoires de ses ancêtres qui la harcèlent. Incapable de fuir, elle pactise avec la mémoire du Baron Harkonnen. Dans ce nouvel état de son être, le personnage d'Alia devient la forme dernière du destin qu'elle représente: l'individu prisonnier du passé, sans personnalité, ne possède pas de destin personnel; il n'est qu'une coquille vide pour l'expression du monde qui l'entoure et qui l'utilise; il est un être mort. Le destin qui est exprimé par ce personnage est destructeur, car il rapporte à la stagnation plutôt qu'à la création. Cette stagnation est exprimée, dans le personnage d'Alia, par son état d'Abomination, et ce qu'il implique pour elle. Au début de Children of Dune, Leto 2 parle de sa tante en ces mots: « Alia denied what she was and became that which she most feared »³²⁴. Telle est la réalité d'Alia: le déni de sa particularité la plonge dans l'Abomination qu'elle ne voulait pas être. Cependant, afin de comprendre l'Abomination que devient Alia dans Children of Dune, et l'image du destin qui est véhiculé par elle, il est important de comprendre les symboles inclus dans le personnage du Baron Vladimir Harkonnen.

³²⁴ Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p.93.

Traduction: « Alia refusa ce qu'elle était et est devenue ce dont elle avait le plus peur ».

Dans Dune, le Baron Harkonnen est tout d'abord l'image du matérialisme. La morale qui est la sienne se résume en une phrase, qu'il lance à Alia afin de justifier ses propositions: « Morality must always be based on practicality »³²⁵. Par ces mots, le personnage du Baron définit ses actes comme contenant en eux-même leur moralité, hors de toute possibilité d'y faire intervenir l'autre. Pour ce personnage, toute leçon doit découler d'un principe physique qui génère sa réalité. Son poids démesuré en est l'image parfaite, le résultat d'une orientation du personnage vers les plaisirs de la chair. Lady Fenring, lors de sa première rencontre avec Feyd-Rautha, énonce cette vérité en comparaison avec le corps du neveu du Baron: « Here's one who won't let himself go to fat »³²⁶. De plus, à de nombreuses reprises, le Baron est représenté en train de manger, ou faisant des allusions à la nourriture. Lors de la description de la planète Arrakis à Feyd-Rautha, le Baron compare les reliefs de la planète à de « doux caramels »³²⁷; plus tard, alors que Leto Atréides, fait prisonnier, est encore drogué, le Baron énonce: « I am hungry »³²⁸, rappelant encore une fois que, même dans une situation importante, ce dernier est constamment attentif à sa faim, qui semble insatiable. De plus, le Baron est défini comme étant pédophile. Après la tentative ratée de son assassinat par la fausse dent, le personnage annonce: « I'll be in my sleeping chambers [...]. Bring me that young fellow we bought on Gamont, the one with the lovely eyes. Drug him well. I don't feel like wrestling »³²⁹. Ce second point, en plus de présenter le Baron avec un vice réprouvé par la morale, établit le personnage dans l'image des plaisirs charnels hors de toute

³²⁵ Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p.63.

Traduction: « La moralité doit toujours être basée sur l'efficacité pratique ».

³²⁶ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.364.

Traduction: « En voilà un qui ne se laissera pas grossir ».

Cette précision est donnée afin de dissiper les malentendus possibles en relation avec le livre de Brian Herbert, fils de Frank Herbert, La maison Harkonnen, dans lequel il est énoncé que le surpoids du Baron serait dû à un virus, qui lui aurait été transmis par Gaius Helen Mohiam lors de la relation sexuelle qui permit d'engendrer Jessica, future mère de Paul. Par cette pensée, issue de Lady Fenring, membre du Bene Gesserit, la possibilité d'un virus est à écarter, les sœurs étant toutes au courant des actions des autres sœurs. Jessica étant un cas exceptionnel.

³²⁷ « Sweet caramels » dans la version originale, située p.14.

³²⁸ Ibid, p.200.

Traduction: « J'ai faim ».

³²⁹ Ibid p.209.

Traduction: « Je serai dans ma chambre [...]. Apporte-moi ce jeune suivant que nous avons acheté sur Gamont, celui avec les yeux adorables. Drogue-le surtout. Je ne me sens pas d'humeur à lutter ».

morale. La pédophilie, acte anti-naturel et orienté sur le plaisir personnel, s'amplifie de la violence annoncée habituelle générée par l'acte. Le plaisir que recherche le Baron convient ainsi exclusivement à sa personne, faisant de lui un être dont l'égoïsme est la principale définition.

Son égoïsme se couple avec un autre élément essentiel dans la compréhension de son personnage: l'immédiateté. Le Baron est, en effet, incapable de penser dans une temporalité lointaine. Sa plus grande expérience dans le domaine se situe dans le complot qui forme la trame première de Dune, complot qui n'est pas entièrement sien. Lors de sa divulgation à Feyd-Rautha, ce n'est pas le Baron qui donne les détails de ce plan, mais son Mentat, Peter de Vries. Le Baron ne fait que commenter ce plan, s'enthousiasmant lui-même de certains détails. Il est donc aisé de penser que l'instigateur du plan n'est autre que le mentat, le Baron n'ayant fait qu'émettre l'idée première. De plus, lors de son entrevue avec le comte Fenring, le Baron parle de faire d'Arrakis une planète prison: « You see, Count, I have the Emperor's prison planet, Salusa Secundus, to inspire me [...] You must admit it'd be a way to develop a substantial work force on Arrakis - use the place as a prison planet »³³⁰, propos qui, plus tard, sont repris en présence de Thuffir Hawat. À son souvenir, le Baron parle d'une « innocente suggestion »³³¹, preuve qu'il n'a pas porté plus d'attention à ses propos et aux conséquences qui pouvaient découler de leur énonciation. Le Baron parle, sans pouvoir prévoir ce qui pourrait arriver après. Pour lui, les mots ne sont que des sons, une manière de se faire entendre. La compréhension première de l'individu passe, pour ce personnage, uniquement par le corps, par la violence et la menace. Cette marque intense de matérialisme, poussé à l'extrême, préfigure ce qui arrive à Alia. Son être, vide de toute substance, trouve avec l'esprit du Baron quelque chose pour combler cet espace vacant. Mais cela ne donne pas vie à Alia. Bien au contraire, elle est encore une fois contrôlée par un autre, mais cette fois, le

³³⁰ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.368.

Traduction: « Vous voyez, Comte, j'ai eu la planète prison de l'Empereur, Salusa Secundus, pour m'inspirer [...]. Vous devez admettre que cela permettrait de développer une force de travail substantielle sur Arrakis - l'utiliser comme planète prison ».

³³¹ Ibid, p.427.

Traduction: « innocent suggestion ».

contrôle est plus pernicieux, car il est orchestré par l'esprit d'un mort. Sa vie devient l'expression de la mort, et s'éloigne encore plus du destin de l'humain.

Tel est le Baron Harkonnen, qu'Alia tua lors de la bataille d'Arrakeen qui fit de Paul Muad'Dib l'Empereur. Ce personnage, en tant que grand-père de Paul et Alia, est présent dans les mémoires qui hantent la jeune femme. À la suite du départ de Paul, Alia, alors laissée à elle-même, vidée par l'absence de celui qui était son modèle, commence à se perdre dans sa tentative d'être plus qu'une image de Paul. En effet, à partir de son départ, Alia tente de devenir comme Paul, impliquant également la capacité de voir l'avenir par la prescience. Alia agit ainsi car elle ne peut savoir comment agir par nature, puisqu'elle s'est toujours contentée de vivre selon son un autre. En réaction à cela, elle tente de savoir ce que l'avenir sera, afin de pouvoir être par rapport à lui. Cependant, Alia ne peut y parvenir. « I'm not prescient! The trance doesn't work for me! »³³² crie-t-elle à ses voix. La raison de cette absence de résultat vient du fait que le personnage d'Alia n'est pas un personnage qui s'inscrit ou se définit dans le temps en déroulement. Alia est un personnage du passé, dont les actes et les pensées ne génèrent rien. Son incapacité à agir, qui la définit, trouve son expression dans cette absence de prescience: la prescience ne peut fonctionner que pour celui qui existe et qui agit. Alia, en tant que personnage sans vie réelle, ne peut avoir accès à cette ressource. De plus, la prescience est un acte qui ne peut servir un dessein particulier, Alia l'affirme elle-même dans Dune Messiah³³³. Ces deux faits couplés ensemble créent le cadre dans lequel Alia se trouve, où la prescience la fuit: la prescience ne peut se révéler que pour celui qui est inscrit dans un temps particulier, qui agit, qui est en vie³³⁴. Alia n'est pas ainsi. Voulant découvrir le futur pour savoir comment agir, pour avoir un modèle sur lequel se caler, le futur lui est inaccessible; son être vide brouille sa vision, l'empêchant d'être. Malgré cela, elle tente, de manière continuelle, d'écarter les brumes du temps, afin de savoir comment agir en tant que Régente de l'Empire. Cette tentative débouche sur une sur-expression des voix de sa Mémoire Seconde, provoquant chez elle une folie incontrôlable.

³³² Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p.59.

Traduction: « Je ne suis pas prescient! la transe ne fonctionne pas sur moi! ».

³³³ Voir la sous-partie précédente: Alia adolescente.

³³⁴ Voir note 272.

Still she'd fought against the more terrifying of her ancestors, winning for a time a Pyrrhic victory which had lasted through childhood. She'd known a private personality, but it had no immunity against casual intrusions from those who lived their reflected lives through her.³³⁵

Sa conscience, qui n'est que le résultat d'une composition, et non d'une réalité innée, est harassée par les voix de ses ancêtres, mais également par les spectres du passé universel. Cet état de l'être provient, encore une fois, du fait qu'Alia ne possède pas réellement d'existence propre: ces voix ne peuvent être jugulées, car son esprit n'est pas suffisamment indépendant pour pouvoir s'affirmer face à elles. L'intégralité du temps passé, signifiée par ces voix, se concentre dans son personnage, l'empêchant de discerner le présent et le futur. Alia est représentée comme un catalyseur, un révélateur du passé qui tente de s'appropriier le présent afin d'y jouer encore un rôle. Sous cette folie qu'elle ne parvient plus à contrôler, le danger est de se laisser aller à accepter une des voix, de l'écouter face à toutes les autres, car « she would be lost. To behold one face out of the multitude and follow the voice of that face would be to be held by the egocentrism which shared her experience »³³⁶. Cependant, sous l'insistance implacable de ces voix, Alia semble s'effacer totalement. C'est alors que le Baron lui propose de l'aider, contre « a few simple pleasures. Give me but an occasional moment of contact with your senses »³³⁷. Mais, plus que ce silence qu'Alia recherche, c'est par des mots particuliers que le Baron la convainc: « History will forget your brother and cherish you. The future will be yours »³³⁸. Par ces mots, la mémoire du Baron Harkonnen fait plus que sauver Alia des voix du passé qui menaçaient de la détruire; il propose à Alia de devenir vraie, unique, faite d'une personnalité qui ne sera qu'à elle. En ralliant l'Histoire et le Futur en elle, le Baron laisse miroiter à Alia le rêve de son existence: être enfin une

³³⁵ Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.55.

Traduction: « Elle avait combattu contre les plus terrifiants de ses ancêtres, remportant pour un temps une victoire à la Pyrrhus qui avait tenu au travers de son enfance ».

³³⁶ Ibid, p.59.

Traduction: « Elle serait perdue. En se focalisant sur un visage dans la multitude en suivant la voix de ce visage, elle serait saisie par l'égoïsme avec lequel elle partageait sa vie ».

³³⁷ Ibid, p.61.

Traduction: « quelques plaisirs simples. Donne moi, de manière occasionnelle, le contact avec tes sens ».

³³⁸ Idem.

Traduction: « L'Histoire oubliera ton frère et te chérira. Le futur sera nôtre ».

personne complète. Par cette complétude, Alia deviendrait enfin humaine. Elle sera vivante, inscrite dans un temps présent qui sera salué dans l'avenir. De cette manière, le personnage d'Alia se retrouve séduit par l'image d'un temps qui aura été sien. Le temps et la vie se retrouvent être l'appât pour Alia. En se voyant projeté dans un temps particulier, le personnage d'Alia s'imagine être enfin réelle, partie d'un présent qui est sien, et uniquement sien. Par ses actes, sa personne sera reconnue comme ayant vécue, détentrice d'un destin, d'une vie qui aura été sienne.

Cependant, cette alliance est un mensonge, une irréalité qui ne peut s'inscrire pleinement dans un présent qui s'en va vers le Futur. En laissant la mémoire d'un mort prendre possession d'un corps vivant, le personnage d'Alia exprime sa méconnaissance du présent. Le mort, par définition, est un être dont la finitude est avérée, inscrit dans le monde comme l'est le passé. Permettre au passé d'interférer sur le présent fige ce dernier dans un temps hors-temps, un espace en construction immobile. L'immobilité devient alors la définition du présent, la stagnation de tout mouvement. Cette possibilité incarnée par Alia ne peut pourtant pas exister.

Le temps, dans sa définition, est la structure dans laquelle le mouvement qui s'opère génère le temps. Le principe de l'espace-temps défini par Einstein répond à ce postulat³³⁹. Le temps existe par le mouvement, qui renvoie à l'individu la notion de temps. Or, en permettant au Baron Harkonnen de revenir à la vie, le personnage d'Alia brouille le temps; elle fait revenir une partie du passé dans le présent, le modifiant dans sa nature en introduisant un élément figé. Par cela, Alia s'oppose au concept même du futur et de la prescience. Plutôt que de favoriser le futur, elle ne fait que le restreindre, pour sa seule réalité. En agissant de cette manière, le personnage d'Alia s'enferme dans un système dont elle est la seule vérité. En privilégiant son propre présent et son futur personnel hypothétique, elle détruit dans le même temps le principe universel du temps, menaçant par la même toute l'humanité. Le mouvement qu'elle permet ne peut être qu'un contre-temps, rendant ainsi le présent faux, un mouvement qui ne conduit qu'à la destruction et à la mort.

³³⁹ Voir la sous-partie « La relativité d'Einstein ».

Par son attitude, le personnage d'Alia devient la représentation de l'individualisme humain poussé jusqu'à son égoïsme: en voulant se sauver de sa propre réalité, elle choisit de s'abandonner à la plus corruptrice des forces: la mort elle-même, la personnifiant, menaçant par cela la vie elle-même. Plus que cela, c'est l'enfermement de l'être d'Alia dans un système corrompu par une image d'un passé révolu qui forme l'Abomination. C'est par son individualisme face à la destruction du principe de l'être temporel qu'Alia s'oppose à l'existence humaine.

Cette destruction trouve sa représentation parfaite dans l'analyse que le personnage de Jessica fait à propos de sa fille. Alors qu'elle revient sur Arrakis après de longues années d'absences, Jessica observe Alia avec ses talents Bene Gesserit, « and the lack of small changes in Alia had not escaped Jessica' notice »³⁴⁰. Pour le personnage de Jessica, cette absence de traces laissées par le temps est la preuve de l'état particulier d'Alia. En devenant une Abomination, Alia se soustrait au temps. En étant à la fois un être vivant et une mémoire morte, Alia sort du principe de l'existence normale, pour devenir un être prisonnier d'un hors-temps, d'un espace dans lequel la vie n'a pas cours. Par l'absence de marques de vieillesse, le personnage d'Alia devient l'expression d'un être dont la réalité n'a plus de raison d'être. Son temps s'est arrêté, et son existence dans l'univers, dans l'humanité, ne peut plus être celle d'un être créateur. En se retirant du principe temporel, Alia devient un être de destruction, la représentation de la mort, à ce point extérieur au présent que toutes ses décisions ne peuvent avoir la moindre valeur pour la Vie.

Mais, plus encore, en se séparant du temps, Alia s'est également séparée de la dernière parcelle d'humanité qui était la sienne. L'Abomination, la renaissance d'un mort dans le présent, devient l'expression d'une forme d'immortalité corruptrice, une rupture avec le principe même du mouvement et de la vie. En devenant une Abomination, Alia rompt avec son propre destin d'être humain. Elle s'est définitivement séparée de tout lien avec l'humanité. Réceptacle d'un mort, hors du temps, Alia exprime un destin destructeur, entièrement tourné

³⁴⁰ Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p. 148.

Traduction: « et le manque de petits changements en Alia n'échappa pas à l'attention de Jessica ».

vers l'individualisme. Cependant, cela ne fait pas d'elle une humaine à part entière. C'est sur ce point qu'Alia commet sa plus grande erreur.

Le choix de Paul, en tant que prescient, fut toujours de demeurer humain, de poursuivre cette humanité qu'on lui refusait en le comparant à un dieu. Paul voulut, jusqu'au bout, être un humain. En mourant dans le désert, l'humain qu'il est prit une nouvelle réalité: une réalité par rapport à lui. En choisissant de mourir, il s'est, de lui-même, confronté à sa propre mortalité, faisant de lui un humain véritable. Pour Alia, les choses sont différentes. En refusant de succomber à l'humanité passée qui hurlait en elle, elle choisit de devenir un être particulier, une déesse à ses propres yeux, dont les ordres et les décisions sont l'expression de la réalité. Son état physique, mais également le pouvoir de vie et de mort dont elle fait preuve, contre Paymon, contre sa mère et contre Farad'n (bien que ces deux tentatives échouent), expriment cette pensée qu'elle nourrit pour elle-même: sa réalité est la seule vérité. À l'intérieur de cette vision qu'elle nourrit sur elle-même, le reste de l'humanité n'est qu'une expression dénaturée de sa propre individualité. Cette individualité se projette sur l'univers, faisant du monde une image de ce qu'est Alia pour elle-même. Et puisque cette image renvoyée montre la vie, Alia, sans réalité personnelle, ne peut que mener l'Empire, et par cela la vie, vers la destruction.

Cette situation tient au fait qu'Alia, n'ayant aucune personnalité réelle, ne peut concevoir l'idée de l'humanité. Sans ce rapport à l'autre, les actes ne peuvent prendre en compte les dommages qu'ils peuvent créer sur les autres humains. L'inconsistance de l'être d'Alia est renforcée par la permanence de son rapport avec les mémoires du passé. Dans un tel système, où tout est figé, le mouvement est considéré comme une preuve de l'inexistence de ce qui fut. En tentant de détruire ce qui fut fait, Alia tente de rendre l'univers telle qu'elle est: un lieu figé, immobile. L'image du personnage-mémoire du Baron Harkonnen est la représentation de cette volonté de destruction-assimilation. En assimilant Alia, il détruit celle qui l'a détruit, renversant ainsi le principe de vie-mort dans lequel il était inscrit. Les actes d'Alia adulte dépendent tous de cette situation première. Détruite, elle ne peut que détruire. Le reste de ses actions, jusqu'à sa mort, ne sont que l'expression de cette réalité: Alia ne fait que comploter pour tuer: tuer Jessica, tuer Idaho, tuer les hommes qu'elle séduit sous l'insis-

tance du Baron. Alia n'est plus que cela ³⁴¹. La destruction devient sa définition. Dans l'œuvre, cette situation vient du fait qu'Alia habitée par un mort ne peut que concevoir l'existence que sous cette réalité: la mort devient son monde.

Revenu sur le destin, l'attitude du personnage d'Alia devient l'expression du principe d'individualisme poussé jusqu'à son paroxysme. Cet individualisme est, dans la pensée de l'œuvre, la marque de la mort. Comme il fut expliqué juste au-dessus, le personnage du Baron était, durant sa vie, l'image de l'individualisme et du matérialisme, celui qui, par ses actes, révélait l'expression de sa personne comme seule vérité. En étant mort, cet individualisme continue de s'exprimer, en devenant un principe de destruction. Cette destruction provient du fait que l'humain s'est formé sur la base de l'apprentissage, lui-même dépendant de la mimésis. Or, l'attitude d'Alia, par la présence du Baron-qui-est-mort en elle, supprime cette possibilité d'apprentissage, par le fait que, pour ce personnage, l'autre s'inscrit dans un schéma totalement extérieur, non-vivant. En devenant l'Abomination, Alia s'est entièrement séparée du principe de l'humanité. Pris sur une base générale, l'individualisme devient un principe anti-humanité, une attitude qui met en péril l'essence même de la vie. En agissant de cette manière, l'esprit de l'humain se coupe de la réalité du monde, du flux du changement qui forme l'univers. Cette manière d'agir, pris sur le principe individuel, provoque une scission de l'être avec ses semblables. Appliquée au niveau de la société, elle devient un principe destructeur de l'unité de l'être et de la civilisation. Sans relation avec leurs semblables, sans cohésion au sein de l'espèce, les êtres individualistes sont condamnés à la stagnation, et à la mort.

L'individualisme est l'essence de la stagnation. Dans sa réalité même, il est anti-humanité. Cette anti-humanité existe par le fait que l'humain qui s'enferme dans sa propre personne rejette le potentiel de création et d'évolution qui se trouve hors de lui. L'individualisme coupe de la vie en tant que vie, de cette force qui provient de la première forme de vie et qui se multiplia, gagnant en complexité au fil des ères. L'individualisme est l'anti-évolution, car il se considère comme indépendant de la structure d'où il provient et qui lui a per-

³⁴¹ Les marques de cette réalité se retrouvent dans tout ce qui la définit: son nom de Sainte, Alia du couteau, est un symbole de meurtre, tout comme ses suivantes, les amazones, qui, dans la mythologie grecque, tuaient les hommes avec qui elles s'étaient accouplées.

mis d'être lui. Être individualiste est un rejet de la vie et de soi en tant que soi, pour s'établir comme norme de toute chose. Principe égoïste par excellence, il est l'affirmation de la rupture de la vie avec la Vie. L'individualiste est l'expression de la pensée de la divinité supposée de l'humain, la tentative de persuasion du soi par rapport à soi que l'égo est unique et supérieur à l'univers. En tant que dieu considéré, l'individualiste se pense accompli, défini par lui-même en tant que perfection, principe ultime atteint qui ne peut être différent. Parfait, l'individualiste cesse de changer, figé dans sa propre illusion.

Dans le cas du personnage d'Alia, cette illusion, représentée par l'arrêt de l'effet du temps sur son corps, se retrouve brisé par l'être de Leto 2 ³⁴² lors de son apparition dans la citadelle, à la fin de Children of Dune. Lorsque le jeune garçon fait état de sa puissance, de ses capacités et de son contrôle sur elle, Alia se retrouve projetée face à sa propre finitude, à son mensonge et à sa folie. Sa lucidité devient le centre de son être. Par elle, le personnage d'Alia parvient, enfin, à prendre conscience de sa réalité, et de la nécessité de sa mort. Cette conscience provient de la différence essentielle qui la sépare de Leto 2. Alors que le personnage d'Alia s'est enfermée sur elle-même, pour s'écarter de l'évolution et de l'humain, Leto 2 s'est inscrit dans la voie de l'acceptation de sa nature véritable, de sa finitude et de son imperfection. Face à cet être, infiniment plus fort qu'elle, son être s'écroule et redevient lui-même. « "Don't you know who I am?" she demanded. It was her old voice, the sweet and lilting voice of the youthful Alia who was no more »³⁴³. Dans cette structure, Alia est de nouveau cette enfant perdue et rejetée, celle qu'elle était avant la possession, avant de devenir cet être sans avenir. En reprenant sa voix initiale, celle qu'elle avait alors que sa personnalité était encore un potentiel, le personnage d'Alia marque la rupture qui existe entre l'être et l'être de l'être. En reprenant sa voix d'enfant, le temps entre le passé immédiat et cet instant qui revient s'efface, marque de l'abandon de ce temps. Tout ce qui était s'efface, pour ne laisser que ce qui représente la vérité de l'être, l'élément essentiel, qui est encore présent, qui a simplement été refoulé, au lieu d'être utilisé comme structure pour la personnalité. Par

³⁴² La description et les symboles contenus en Leto 2 seront abordés dans le chapitre suivant.

³⁴³ Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p.393.

Traduction: « Ne savez-vous pas qui je suis ? demanda-t-elle. C'était sa vieille voix, la voix douce et chantante de la jeune alia qui ne serait jamais plus ».

cette action, le personnage d'Alia exprime une parcelle fondamentale du destin de l'être: le destin passe par les actions, mais non par les actions en tant qu'actions; elles sont nécessaires dans la fonction qu'elles exercent autour d'eux, mais également sur l'individu qui agit. En agissant non en relation avec le présent, mais selon un schéma passé, l'individu renie par la même occasion son statut d'être vivant, ne devenant que la copie de ce qui fut, rejetant en cela tout ce qu'il pourrait être. Opposé à cela, l'individu qui agit, qui crée, est la véritable expression de l'humain, l'acceptation de son destin d'être vivant qui participe au mouvement de la vie.

Dans cette supplique, le personnage d'Alia n'attire pas l'attention sur sa personne; sa question est à prendre au sens littéral, direct, cette question qui la fit ce qu'elle est: qu'est-elle, qui est-elle ? En posant cette question, Alia supplie sa famille rassemblée de l'aider, de lui permettre de savoir qui elle est, afin de pouvoir être enfin elle-même, et de ne plus se cacher sous une personnalité artificielle, fabriquée par elle-même pour se protéger de ces êtres qui sont une partie d'elle. Cette réalité, Leto 2 et Ghanima l'expriment en lui laissant le choix entre le jugement de possession et la mort. Avec la première option, Alia aurait, une nouvelle fois, laissé les autres définir ce qu'elle était. En choisissant la deuxième solution, Alia fait preuve, pour la première fois, d'une véritable personnalité: son combat contre la voix du Baron, représentation des voix des ancêtres, est l'expression de sa propre opposition avec son passé qui tentait de la déterminer contre son gré. Sa démarche chancelante, preuve de la lutte qui se déroule en elle et la mémoire du Baron, représente les balbutiements de la marche, le retour à l'être premier qu'elle était, l'enfant potentiel qui se découvre et agit par lui. Sa mort, en devenant sa réalité, permet de faire d'Alia une personne réelle, un être qui a accepté sa mort, sa finitude et la vacuité de l'individualisme, pour s'accepter en tant qu'humaine inscrite dans l'ordre naturel. Par sa mort, Alia devient le symbole de l'individualisme déclinant, de son effacement face à l'humanité représentée par Leto 2. Cette victoire d'Alia sur ce qu'elle est est également la marque de la défaite de l'individualisme sur l'unicité. En mourant, Alia supprime la dernière barrière qui se trouve entre son être propre et sa vie. Par son acceptation de sa propre mort, Alia devient une. Elle devient réelle.

Le destin d'Alia se dévoile, à ce moment, comme l'expression du destin humain. L'être qui se lie pleinement au passé, rejetant par la même la puissance et la nécessité du temps qui passe et de l'évolution, s'enferme dans un hors-temps, une bulle hermétique qui a pour nom la stagnation. L'humain, en se considérant comme un aboutissement, comme un être parfait, repousse la vie et l'évolution. Nietzsche avait déjà conjecturé sur ce principe, arguant que l'humain se doit de ne pas s'enliser dans le passé, embelli par la mémoire et l'histoire, pour se concentrer sur ce qui n'est pas encore, sur le futur ³⁴⁴. En agissant de cette manière, l'humain accepte sa finitude, le fait que les générations futures seront meilleures que le furent les précédentes, et que lui, en tant qu'humain inscrit dans un temps, doit participer de cette évolution, être un pont, accepter que ce qui est ne sera plus, et que ce qui n'est pas encore pourra, devra être meilleur que ce qui est. En agissant ainsi, l'humain accepte de ne pas être *un*, mais d'être une partie du tout de l'humanité, elle-même partie de la nature. Telle est la leçon qu'apprend le personnage d'Alia face à Leto 2: cet enfant, dont l'existence aurait dû être inférieure à la sienne, se révèle être supérieur, expression du futur en devenir. Leto 2 devient alors, pour Alia, ce que l'enfant a vu pour l'éternité et l'humanité: le Sentier d'Or, le futur, la recherche perpétuelle de l'évolution, du changement. Leto 2 peut alors se lancer dans l'expérience du Sentier d'Or, afin que l'individualisme disparaisse, et que l'humain prenne conscience que le destin de la vie n'est pas la stagnation et la mort, mais l'évolution, et la Vie.

³⁴⁴ Voir à ce propos la sous-partie Nietzsche, déclinaison du devenir humain.

Chapitre 3: le temps qui crée: Le Sentier d'Or

Leto 2, l'enfant-temps

« The entire universe with all its Time is within me »³⁴⁵. Telle est la réalité de Leto 2. Son être, tout entier, est l'univers, et le temps inclus en lui. Leto 2 est l'univers. Leto 2 est le Temps. Il n'est pas complètement différent des humains, lui-même se rend compte de cela face à Sabiha, sa geôlière: « He saw Sabiha then as a vision-maker in her own right, and every human carried the same power »³⁴⁶, il est simplement un être particulier au sein de sa propre espèce, qui permet d'exprimer pleinement une réalité latente en chacun. Le personnage de Leto 2 est un révélateur de la vie. Par cette qualité, le personnage de Leto 2 exprime la réalité de l'humain: en vie, il est une expression de l'univers et du temps de l'univers. Par cela, la Vie est l'univers et le temps. C'est à partir de cette réalité que ce personnage va tenter de reconstruire l'humanité, afin que chaque humain puisse prendre conscience de cette réalité.

Leto 2 n'est pas un enfant. Comme Alia, il fut soumis à des doses massives d'Épice durant sa période de développement embryonnaire. Tout comme elle, il a subi l'Éveil. Avant même d'avoir une conscience, il possédait la mémoire de tous ses ancêtres. Avant même d'avoir une conscience, il était l'humanité. Avant même d'être lui, il était les autres. Pourtant, son cas est différent de celui de sa tante. Sur lui, le temps agit différemment. « Alia denied what she was and became that which she most feared »³⁴⁷ dit Leto 2 à sa grand-mère Jessica. De là provient toute la profondeur de ce personnage, sa stabilité: Leto 2 n'a pas rejeté le temps qui était en lui. Plus encore, il accepte d'être un maillon d'une chaîne. Il accepte d'être un élément de la vie. De ce point découle tout le reste.

³⁴⁵ Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.99.

Traduction: « l'univers tout entier avec tout son Temps est inclus en moi ».

³⁴⁶ Ibid, p.325.

Traduction: « Il vit alors Sabiha comme une faiseuse-de-vision de plein droit, et chaque humain portait le même pouvoir ».

³⁴⁷ Ibid, p.93.

Traduction: « Alia refusa ce qu'elle était et est devenue ce dont elle avait le plus peur ».

Le personnage de Leto 2 est l'Humain. Il est l'essence même de l'humanité, son commencement et sa fin, sa structure, car il a accepté la vie, et tout ce que cela implique. En l'acceptant, le personnage de Leto 2 a accepté la mort. En l'acceptant, il s'est libéré de l'emprise du temps, pour s'élever au dessus de la compréhension habituelle. Cela fut possible par l'expérience qu'il fit de la vie, par le jeu des parents. Ce jeu, auquel il s'adonne avec sa sœur, Ghanima, a pour principe de laisser la conscience d'un ancêtre prendre la place de sa propre conscience, de se laisser envahir par elle. Ce jeu est le cadre d'un chapitre complet dans Children of Dune, dans lequel les bases de cette compréhension sont évoquées par l'intermédiaire du temps par Leto 2. Selon ses pensées, « they must wind the past into the present and allow it to unreel into their future »³⁴⁸. Par cette pensée, le trajet de Leto 2 au sein de sa propre temporalité se dévoile: afin de ne pas succomber à ce passé qui menace à chaque moment de l'envahir, son seul refuge n'est pas de le fuir, car il est impossible de fuir ce qui est. Le seul refuge est de l'accepter, de plonger en lui, afin de pouvoir le comprendre, d'en saisir les vérités et les mensonges, pour que le passé, non plus menaçant, devienne une partie de soi, et que la vie continue d'être. Ce que font les personnages de Leto 2 et de Ghanima relève de la réalité de l'être vis à vis de son destin: l'humain ne doit pas refuser son passé, sous peine de reproduire les erreurs qui furent commises. L'humain doit accepter ce qui le constitue, ce qui forme les fondations de son existence, car elles sont l'essence de son être. Tenter de se séparer de ce passé qui fit ce que l'on est revient à vouloir devenir une machine, une coquille dans laquelle l'individu, détaché de tout ce qui le fit lui, n'est plus qu'un point solitaire dans un espace qui lui est extérieur. Par l'action d'accepter son passé, les personnages de Leto 2 et de Ghanima acceptent leur réalité, qu'ils sont les fruits de ce qui fut, afin que ce qu'ils seront ne soit pas le reflet de ce qu'ils ont rejeté. Cette pensée est le reflet de la pensée de Anders sur l'Arme Atomique:

Ce n'est pas le désir de vengeance qui entretient la mémoire, mais la pensée de ce que signifierait la répétition. [...] Ce mouvement, même s'il ne représente jusqu'à présent qu'une fraction de la population humaine, est représentatif de l'humanité dans son en-

³⁴⁸ Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p.70.

Traduction: « ils devaient enrouler le passé dans le présent et lui permettre de se débobiner dans leur futur ».

semble: il est représentatif, bien sûr, pour la cause de l'humanité: à savoir, pour sa survie.³⁴⁹

En acceptant la réalité des faits, les jumeaux acceptent également que les erreurs qui furent commises soient reconnues, acceptées, afin de pouvoir aller au-delà de ce qu'elles sont, et les éviter. Tel est le but du jeu des parents. Cependant, Ghanima, sous la force de sa mère, par sa condition de femme³⁵⁰, ne parvient à résister que grâce aux forces conjointes de Leto 2 et du Paul-qui-est-en-lui. Cette expérience est l'exemplification du passé qui revient dans le présent sous une forme autre: l'humain, dans son existence, est soumis à la peur de l'inconnu, aux affres du non-savoir, qui forment une toile apeurante dans lequel il ne sait comment agir. C'est alors que le passé surgit comme une oasis, un milieu plein de calme et de quiétude pour celui que le présent terrifie. Le passé n'offre aucune surprise, aucune erreur, il est la stabilité, le temps où tout est déjà déterminé. L'humain est alors tenté de s'y glisser entièrement, de s'y réfugier, afin de ne plus avoir à subir la peur de ce qu'il ne connaît pas. Mais tandis qu'il s'y complait, l'humain se perd, cesse d'exister en tant qu'humain, pour ne plus être que l'image de ce passé, une image qui ne possède plus rien de réel. Cette absence de réalité, qui était la définition d'Alia, trouve dans les jumeaux et dans leur jeu une nouvelle expression, qui ne se limite pas aux voix issues du passé, mais également à l'influence parentale. Cette influence, qui prend la double forme de l'éducation et de l'assimilation, exprime la possibilité qui échoit à l'adulte de pouvoir s'exprimer de nouveau, par le biais de l'enfant, et de transmettre le destin qui était le sien sur celui encore en devenir de sa progéniture. Cette attitude, qui prive l'enfant de son potentiel, fut ce qui fut près d'arriver à Ghanima. Au travers de cette situation, c'est la potentialité de corruption des parents sur les enfants qui s'exprime, mettant en avant une nouvelle possibilité de dénaturation du destin par la mort. En effet, en tentant de prendre possession de sa fille, l'esprit-mémoire de Chani tente de se sur-imprimer, afin de revivre. Par cela, c'est l'éducation parentale qui est mise en

³⁴⁹ Anders, Gunther, Nous, fils d'Eichmann, op cit, p.113.

³⁵⁰ Les femmes, sont, dans Dune, considérées comme plus réceptives aux mémoires qui sont en elles, facilitant du même coup la possibilité d'une possession. Cela s'explique par le principe de "celui qui donne" et "celui qui prend" énoncé par Paul après son expérience avec l'eau de Mort. L'homme, en tant que celui qui prend, résiste mieux aux mémoires qui sont en lui, car il conserve plus facilement son identité. La femme, en tant que "celle qui donne" s'efface avec plus d'aisance, rendant la possibilité de la possession plus aisée.

avant: le rôle des parents n'est pas de façonner l'enfant selon sa propre image, mais d'éveiller son potentiel afin que l'enfant puisse vivre sa vie selon ses propres regards sur le monde. Cette attitude, qui peut sembler hors du concept du destin, en est pourtant sa première préfiguration: l'éveil du potentiel de vie de l'enfant est ce qui permettra de déterminer les possibilités de l'individu en formation; en ne faisant que montrer la voie, sans guider l'enfant, le parent accepte que l'enfant ne soit pas lui. Une limite temporelle et physique se crée entre eux, permettant au futur de demeurer potentiel.

Cette expérience porte en elle les fondements de la relation de l'individu avec le temps. L'image des parents se dévoilant dans leur enfant est le symbole de la volonté de l'individu de continuer d'être par l'intermédiaire de sa progéniture, tandis que l'enfant, par principe d'assimilation, tente de devenir son parent. Pour les enfants, ces deux volontés sont un principe destructeur, car ils déstructurent le rapport temporel de l'individu avec lui-même. L'enfant se doit d'être un potentiel, une base détachée de ses géniteurs afin de pouvoir percevoir par lui-même l'espace et le temps qui lui sont propres, et d'agir en eux selon sa propre existence. Le jeu des parents de Leto 2 et de Ghanima est la représentation de cette réalité, l'affirmation de leur identité. Après avoir accompli cette transition, les desseins de leurs parents deviennent les leurs, non plus parce qu'ils sont devenus leurs parents, ou parce que leurs parents se sont imprimés en eux, mais parce qu'ils ont pris conscience du but qui était le leur. Leur choix est un acte conscient de l'être. Par ce choix, Leto 2 et Ghanima dépassent leurs parents. Ils deviennent le futur. Ils acquièrent également leur propre liberté. Leurs possibilités s'affirment dans leurs décisions, expression de ce qui était pour ce qui sera. Par cela, les personnages de Leto 2 et Ghanima deviennent le présent, un présent différent de celui que l'humain commun perçoit. De cette perception de ce qu'ils sont naît une nouvelle compréhension de la vie. Cette compréhension s'explique par l'expérience que les personnages des jumeaux vivent au travers de ce jeu: cette expérience est celle de la prise de conscience de la vie chez autrui. Tout comme Alia et les Sœurs du Bene Gesserit, les jumeaux possèdent les mémoires de leurs ancêtres; en se laissant volontairement posséder par leurs parents, les deux enfants font l'expérience de l'altérité, de la réalité qui se trouve à l'extérieur du soi propre. En laissant ces mémoires les envahir, ils parviennent à la compréhension de

la vie, qui ne se trouve pas qu'en soi, mais qui est partout, dans tous les êtres vivants. Par cela, le temps de l'humanité devient plus épais, composé non plus simplement de souvenirs, mais d'existences, de vies. En prenant conscience de ce temps, les jumeaux acquièrent également une nouvelle conscience de la Vie, que Leto 2 tente de faire comprendre à Jessica. Pour parvenir à cela, le personnage de Leto 2 essaie d'initier Jessica à sa conception du temps. Par cet acte, il ne fait pas qu'affirmer sa propre identité, il tente également de faire naître en sa grand-mère un sentiment nouveau: celui que le destin est véritablement la Vie.

Pour parvenir à faire comprendre à Jessica la nature véritable de la vie, Leto 2 tente de l'initier au temps tel que lui et sa sœur le conçoivent. Pour cela, le personnage de Leto 2 établit un lien particulier au sein même du temps. Ce lien s'ordonne sur un jeu d'égalité dans la différence: « first, as to Time: there is no difference between ten thousand years and one year; no difference between one thousand years and a heartbeat. No difference »³⁵¹. Ce que le personnage de Leto 2 veut dire ici est simple: la seule complexité que pourrait contenir cette description n'est pas d'ordre sémantique, mais d'ordre logique. Le temps individuel ne permet pas d'accepter les paroles de Leto 2, car l'humain, inscrit dans un temps limité par son corps et sa conscience, ne peut intégrer la différence. Toute perception temporelle relève du potentiel pouvant être exprimé par l'humain durant son écoulement. C'est par cela que l'humain parvient à se figurer l'intervalle dont il dispose. Cependant, en confrontant des données profondément différentes, l'humain se retrouve pris dans sa propre analyse des chiffres qui s'imposent à son esprit, provoquant le rejet de la logique énoncée par Leto 2. Cependant, cette logique est loin d'être inaccessible. Pour pouvoir accéder à cette perception, il faut comprendre que Leto 2 ne parle pas du temps, mais du Temps, d'un espace universel dans lequel l'humain s'exprime, qui est différent de la perception de l'environnement par le corps. Le Temps est la trame complète de l'univers, au même titre que l'univers lui-même. Le Temps, ici, est le Temps conçu au niveau de l'humanité. Ce Temps est l'expression d'un infini dont les dimensions particulières qu'il revêt sont des transformations induites par l'esprit humain qui ne peut se représenter l'infini. En comparant ces deux données

³⁵¹ Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.99.

Traduction: « En premier, à propos du Temps: il n'y a aucune différence entre dix milles ans et un an; aucune différence entre mille ans et un battement de cœur. Aucune différence ».

temporelles, le personnage de Leto 2 met en avant un fait simple: l'infini est présent tout autour de l'humain; seules les barrières que la conscience crée l'empêchent de s'en rendre compte. Tel est le but premier de sa démonstration sur la nature du Temps: le Temps ne souffre d'aucune limite, d'aucun principe restrictif. Seul l'humain lui pose des barrières, mais en aucun cas il ne change la vérité du principe temporel, qui est d'être unique et indivisible par nature. Leto 2 a compris cela en comprenant qui il est, et ce qu'est l'humanité. Le Temps est l'espace en mouvement, l'espace qui ne s'arrête jamais d'être et de permettre d'être.

À partir de cette réalité, l'humanité se transforme. Ce que l'humain peut faire est limité par le temps qu'il considère comme réel et fini, le temps qui détermine son être propre et qui, par un retour de la pensée sur elle-même, préforme le temps comme dépendant de sa propre perception. De cela provient les mécanismes individuels et égoïstes qui formèrent l'Empire de Shaddam 4 tels qu'évoqués au début de cette partie. C'est par son incapacité à se détacher de lui-même que l'humain s'enferme dans un principe stagnant, comme une justification de la réalité du monde selon la réalité de son être particulier. Le destin de l'individu s'attachait à cela comme un navire par son ancre, fixé dans un environnement qu'il pensait être déterminé par sa position, par son être, son passé, par tout ce qui forme l'individu unique et individuel. Le personnage de Leto 2 est au-delà de cette perception, par le fait même que « The entire universe with all its Time is within [him] »³⁵². L'univers ne se définit pas par l'individu qu'est Leto 2, c'est lui-même qui est défini par l'univers, par ce qui le constitue. Par sa connaissance innée du passé, de l'humanité telle qu'elle fut, Leto 2 se détache du concept de réalité individuelle pour se définir comme un individu multiple, un poly-être pour qui le temps d'une vie est une partie du tout qu'est la Vie. De plus, par sa connaissance des visions de son père, par son savoir sur la réalité du projet de Paul et sur ce qu'il a conçu, sans pouvoir trouver la force de le mener à bien, le personnage de Leto 2 voit plus loin que les limites de la pensée humaine sur le temps et la Vie. Il n'est pas un individu unique, uniquement préoccupé par sa propre réalité. Il est une humanité qui assume sa réalité et sa fin,

³⁵² Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.99.

Traduction: « l'univers tout entier avec tout son Temps est inclus en [lui] ».

ainsi que les nécessités qu'elle doit s'imposer pour continuer d'exister. Le Temps devient, dans les mots de Leto 2, l'espace dans lequel la Vie s'exprime et se développe. La vie de l'individu devient une représentation de l'humanité, une intégrale exprimée comme un ensemble, dans lequel le battement de cœur d'un être se lie avec l'humanité toute entière. La vie n'est pas ce que l'individu peut se représenter par lui-même; elle est un continuum.

Mais face à ces nécessités, l'humain commun ne peut concevoir leur réalité. C'est en cela que les paroles « we go forward, we come back »³⁵³ acquièrent tout leur sens. Jessica ne comprend pas ces mots, ne leur trouvant aucun sens. Ce à quoi Leto 2 apporte sa confirmation, arguant que les mots ne peuvent pas tout expliquer. Cependant, ces mots ne sont pas choisis au hasard par le personnage, ils sont l'expression d'une réalité sur la nature du Temps en relation avec la Vie. « En allant de l'avant, nous reculons »; cette phrase met en relation la notion d'évolution, qui est considérée par l'humain comme une avancée dans le temps, et la notion de régression, qui est un concept s'appliquant au corps. En allant de l'avant, l'humain normal croit participer d'un mouvement naturel du temps, alors que la régression est une tare, la preuve d'une involution. Pourtant, pour le personnage de Leto 2, les deux sont liés, images d'un même mouvement qui s'applique à l'univers, comme un mouvement de main. Seul le point de vue établit une différence dans l'évolution et la régression, un point de vue qui est relié à la notion même de finitude de l'humain. Pour la Vie, inscrite dans le Temps, ces deux notions n'ont aucune valeur réelle; elles ne sont que l'expression d'un point de vue limité qui se définit dans son temps particulier. Le Temps est un mouvement perpétuel. La Vie est un mouvement perpétuel. Aller de l'avant et reculer sont deux mouvements, qui ne sont opposés que dans la pensée de l'humain, alors que dans le Temps, ils sont identiques, images de la Vie, qui ne connaît que le mouvement.

À partir cette conscience du Temps et de l'humanité, le personnage de Leto 2 établit son Sentier d'Or. Le Sentier d'Or est la voie de l'humain vers le divin, vers un état où les individus ne seront plus limités par leur temps personnel, pour être enfin libérés de la malédiction du temps qui pèse sur eux, pour s'ouvrir véritablement à la Vie, ensemble immense

³⁵³ Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.99.
Traduction: « Nous allons de l'avant, nous reculons ».

et immortel. Cependant, pour parvenir à former cette nouvelle humanité, Leto 2 se doit de rejeter son propre destin d'être humain, afin de pouvoir guider l'humanité sur cette voie, jusqu'à ce qu'elle s'y trouve pleinement. Il doit faire de lui l'exemple de cette future humanité, en devenant un être multiple, androgyne fait de l'humain et de la nature. En faisant cela, Leto 2 fait plus qu'abandonner son temps personnel: il se détache de lui-même, de son humanité, pour devenir quelqu'un d'autre. Cette transformation passe par plusieurs étapes, dont la première est l'acceptation de sa nature propre.

Ce détachement de l'humain qui est en Leto 2 marque le début de cette nouvelle humanité que le personnage tente de créer: faire changer l'humanité, afin de changer la perception du destin qui est en elle, ne peut se faire sans un être nouveau, un individu unique, un nouveau démiurge qui façonnera une nouvelle réalité de l'humain: qu'il n'y a pas qu'une voie, une direction, mais simplement le mouvement, la Vie. Cette réalité, telle que Leto 2 la conçoit, s'oppose au principe de l'humain tel que le personnage le définit à Stilgar lors de l'une de leur excursion nocturne:

To be sighted in the land of the blind carries it own perils. If you try to interpret what you see for the blind, you tend to forget that the blind possess an inherent movement conditioned by their blindness. They are like a monstrous machine moving along its own path. They have their own momentum, their own fixations. I fear the blind, Stil. I fear them. They can so easily crush anything in their path.³⁵⁴

En dévoilant cette partie de sa perception de l'humain et de lui-même, le personnage de Leto 2 confronte deux facettes de l'humain: celui qui accepte la différence, et celui qui ne le peut pas. Par cela, il met en avant la limitation de l'individu du commun, qui ne peut s'affranchir de sa propre réalité. Cette réalité, née d'une croyance viciée du temps et de la vie, exprime le potentiel de destruction que possède l'humain qui ne peut avoir conscience du futur, et donc, en relation avec la réalité du personnage de Leto 2, qui ne peut avoir con-

³⁵⁴ Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.112.

Traduction: Être voyant au pays des aveugles comporte bien des périls. Si tu essayes d'interpréter ce que tu vois pour les aveugles, tu tends à oublier que les aveugles possèdent un mouvement inhérent conditionné par leur aveuglement. Ils sont telle une machine monstrueuse se déplaçant le long de son propre chemin. Ils ont leur élan propre, leurs propres fixations. J'ai peur des aveugles, Stil. J'ai peur d'eux. Ils peuvent si facilement écraser n'importe quoi sur leur chemin.

science de la réalité de la Vie. Essayer de faire comprendre, à celui qui ne peut pas percevoir le Temps, les possibilités dévoilées par la prescience, comporte le risque d'une interprétation de ces possibilités par l'aveugle, selon son propre point de vue, dénaturant non seulement les propos qui furent dévoilés, mais mettant également en péril la Vie telle qu'elle fut perçue, à cause de cette interprétation, structurée autour de l'individualité de l'aveugle. Dans l'incompréhension de la nature véritable du Temps, l'aveugle non seulement demeure dans le présent, mais il met également en danger la Vie qui devrait être, à cause de son impossibilité de pouvoir l'accepter comme une réalité, née de la différence qui existe entre elle et lui. Parce qu'il ne peut pas accepter cette différence, l'aveugle ne peut accepter ce que le prescient lui a révélé, créant en lui un état de rejet qui amènerait la Vie vers le chaos. De plus, le rapport que fait Leto 2 avec la machine, qui rejoint l'histoire du monde de Dune et de l'asservissement des humains à leurs pensées et désirs, exprime l'idée de l'individu inconscient des conséquences de ses actes. Incapable de concevoir qu'il n'est pas la seule source de vie dans l'univers, ses choix ne prennent en considération aucune limitation face au concept de globalité temporelle et vitale. Il est une machine, lancé dans son mouvement par simple fait d'inertie, indifférent aux conséquences sur le long terme, qu'il ne peut concevoir. L'aveugle, selon le personnage de Leto 2, est l'être non pensant, simplement activé par des mécanismes irréfléchis dont il ne peut se défaire, car faisant partie de sa réalité indéfectible. Incapable de concevoir le temps, cet être ne peut comprendre ce qu'est la Vie. Plus que cela, son incapacité à comprendre la Vie peut mener à la destruction de cette dernière. C'est pour cette raison que le personnage de Leto 2 évoque sa peur pour ce type d'être: elle est sa justification pour ses actes futurs.

Dès ce court énoncé, Leto 2 énonce à Stilgar son projet futur de vouloir guider l'humanité, sans possibilité pour cette dernière d'y prendre part activement: le prescient est le seul être à même de prendre les décisions nécessaires pour la Vie, et il est de sa responsabilité de limiter les actes de l'aveugle, de le mener envers et contre tout, même si cela fera de lui un être à ce point particulier et incompris que l'humanité le rejettera. Le personnage de Leto 2 accepte d'endosser cette responsabilité, car il a conscience de la nécessité du Sentier d'Or, et

parce que son respect pour la Vie est plus important pour lui que sa propre existence. C'est fort de cette décision qu'il part à la recherche de Jacurutu.

Cette recherche est motivée par une phrase que Leto 2 énonce à propos du repère légendaire des contrebandiers: « Knowing was a barrier which prevent learning »³⁵⁵. Cette pensée s'applique non seulement à Fondak-Jacurutu, mais également à tout principe de vérité. En répandant la certitude que Fondak est un simple Sietch, le savoir véritable de Jacurutu demeure caché. Par la certitude du savoir, la pensée se fige sur un postulat qui interrompt toute possibilité de développement de l'idée dans le temps. Appliquée à la prescience, cette phrase est une condamnation de la vision prophétique, qui limite le savoir à une connaissance unique, un fait qui ne peut se développer au-delà de ce qui a été vu, pour s'enliser dans l'immobilisme de la pensée. La prescience devient non un instrument d'évolution de l'humanité, mais un outil de restriction qui détruit le potentiel inhérent à toute forme de mouvement, qualité première de l'univers, pour une image qui s'impose, tuant tout le reste. Cette phrase est également l'expression de la vérité concernant tous les types de savoir: les savoirs sont des concepts figés qui restreignent le mouvement par la certitude qu'ils génèrent dans l'humain. La certitude d'une vérité empêche l'acceptation d'une nouvelle vérité qui viendrait infirmer la précédente. L'aveugle énoncé plus haut est une métaphore différente de cette barrière. La vie de l'humain actuel telle que la perçoit Leto 2 est cet espace de savoir immuable qui « demand permanence »³⁵⁶ afin de pouvoir continuer de vivre, même si cette permanence implique des événement funestes. Le savoir, implacable, appliqué à l'univers et au temps, est ce que le personnage de Leto 2 tente de repousser. La voie qu'il emprunte est celle qui aboutit à l'acceptation de l'inconnu. Mais pour cela, le personnage de Leto 2 doit aller au-delà de ce qui fut. Il doit changer le présent de l'humanité, pour que cette dernière ne soit pas « locked in [his] father's vision »³⁵⁷. Pour le changer, Leto 2 n'a qu'une possibili-

³⁵⁵ Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.236.
Traduction: « Le savoir était une barrière qui empêche d'apprendre ».

³⁵⁶ Ibid, p.137.
Traduction: « demande la permanence ».

³⁵⁷ Ibid, p.214.
Traduction: « enfermée dans la vision de [son] père ».

té: devenir le nouveau dieu, supplanter son père dans la croyance fremen, afin que la croyance ancienne de la vie fasse place à sa propre idée, la nouveauté. Pour cela, il doit créer un nouveau chemin. Ce nouveau chemin est le Sentier d'Or, et « God's it is to show the way »³⁵⁸. Ce dieu que Leto évoque dans le sietch de Jacurutu est son devenir, ce qu'il doit être afin de pouvoir mener à bien le Sentier d'Or. C'est par ce devenir que le personnage de Leto 2 va changer la vision de l'humain sur le temps et son destin.

Ce que Leto 2 va tenter de faire comprendre s'exprime dès sa captivité dans Jacurutu et va devenir l'essence de son être. C'est dans cet espace confiné, prisonnier de la transe de l'Épice qu'il va faire l'expérience du Temps: « Time is a measure of space, just as a range-finder is a measure of space, but measuring locks us into the place we measure »³⁵⁹. Leto 2 prend conscience, sous la transe de l'Épice, que le Temps est la base de l'erreur de l'humain sur lui-même, que l'humain, en concevant le Temps, s'est enfermé à l'intérieur de lui, et en lui-même. La mesure du Temps se faisant par l'intermédiaire de la vie humaine et de la perception inhérente à la vie, l'enfermement auquel pense le jeune garçon est celui que la vie humaine exerce sur elle-même. L'humain ne peut pas comprendre la véritable nature de la Vie car il ne peut mesurer le Temps qu'à l'aune de sa propre existence. Pour pouvoir comprendre ce qu'est véritablement le Temps, l'humain se doit de rejeter son état initial, d'aller au-delà de sa nature telle que définie au début du Cycle de Dune. Pour cela, l'humain se doit de dépasser le temps, de s'en détacher complètement, non pas d'un point de vue physique, mais d'un point de vue virtuel. Ce faisant, l'humain pourra enfin devenir autre, et ainsi comprendre ce qu'est le Temps. « When you study an object from a distance, only its principle may be seen »³⁶⁰ pense Leto 2, pris par l'essence d'Épice. En écartant l'humain du Temps, en le séparant de son rapport au Temps par lequel il se définit, l'humain peut comprendre ce qu'il est. Par cela, il peut dépasser les idées qui furent la base de sa croyance en un destin

³⁵⁸ Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p. 247 .
Traduction: « Dieu est pour montrer la voie ».

³⁵⁹ Ibid, p.255.

Traduction: « Le Temps est une mesure de l'espace, tout comme un télémètre est une mesure de l'espace, mais mesurer nous enferme dans le lieu que l'on mesure ».

³⁶⁰ Ibid, p.257.

Traduction: « Quand on étudie un objet à distance, seul son principe demeure ».

personnel, et devenir véritablement lui. En devenant véritablement lui, c'est à dire en prenant conscience de ses limites et de son rôle dans l'ensemble dont il fait partie, l'humain pourra enfin comprendre que ses actes ne doivent pas être tournés en direction de sa propre finalité, mais vers la finalité de l'humanité.

Cette expérience est la première étape de la perception du personnage sur le Temps: ne plus considérer le temps selon soi, mais selon un point de vue extérieur. Se faisant, l'esprit parvient à se détacher de ce qu'est le temps, et met en avant les limites mêmes de la prescience: « Universal prescience is an empty myth. Only the most powerful local currents of Time may be foretold. But in an infinite universe, local can be so gigantic that your mind shrinks from it »³⁶¹. Par cela, le personnage de Leto 2 énonce que la prescience ne peut être le guide de l'humanité, à cause de la limitation de l'esprit de l'humain: la prescience ne dévoile que ce qui a rapport avec l'individu, le courant dans lequel il se trouve. L'illusion d'immensité qui est perçue par le prescient lui fait croire que sa vision englobe l'infini, alors qu'elle ne fait qu'effleurer l'univers. Face à cela, l'esprit humain se retrouverait écrasé par ce fait, qu'il ne pourrait pleinement accepter. De plus, en pensant agir à un niveau universel, le prescient limiterait l'univers à son espace-temps local, qui serait forcément faussé à cause des multiples courants qui viendraient s'ajouter à ceux observés, ce qui provoquerait une rupture avec la réalité. En croyant participer au futur de l'humanité, le prescient ne ferait que suivre les lignes de temps qui sont les siennes, dénigrant tout le reste. L'humain demeurerait dans sa conduite individuelle, et ne changerait pas. Sa technique serait plus précise, et donc plus dangereuse encore, à cause de l'impression qu'il aurait de l'univers, pensant qu'il participe à l'ensemble, alors qu'il ne fait qu'agir, encore une fois, qu'au niveau de son propre destin. De nouveau l'individu ne ferait que forger un monde avec son être propre comme centre, détruisant tout ce qui n'est pas issu de lui. La diversité disparaîtrait, et avec elle la Vie.

C'est fort de cette réalité nouvelle que Leto 2 prend conscience de ce qui doit être fait: pour parvenir au Sentier d'Or, à ce qui sauvera l'humanité, il doit aller contre toute forme de

³⁶¹ Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.257.

Traduction: « La prescience universelle est un mythe vide. Seuls les courants locaux les plus puissants peuvent être prédits. Mais dans un univers infini, le local peut être si gigantesque que l'esprit se dérobe ».

prescience, contre toute vision, selon l'idée que « To claim absolute knowledge is to become monstrous »³⁶². Mais pour cela, le personnage de Leto 2 n'a d'autre choix que de devenir ce monstrueux, ce qui est montré comme différent, inhumain. Pour devenir ce monstrueux, le personnage de Leto 2 part dans le désert, face à la tempête, générant ainsi une nouvelle perception de la lutte de l'humain contre sa nature et contre le temps. En affrontant la tempête, le jeune garçon marque son opposition au schéma classique de l'humain, qui tente de fuir le danger de la mort pour se réfugier dans les structures solides et certaines de l'habituel. Sa démarche vers le cœur de la tempête, après la fuite de Jacurutu, est une allégorie de l'humain face à sa propre mortalité, mais également face au destin lui-même. En affrontant la tempête, en se cachant dans le sable et en ralentissant son métabolisme jusqu'à ce que « Leto's awareness slip into the web of timeless Dao »³⁶³, Leto 2 affronte sa mort pour se séparer de sa condition première d'être humain. Après que la tempête est passée, Leto 2 revient à la vie, non plus en tant qu'humain, mais en tant que surhumain, qui a accepté que le temps passe sur lui et efface ses traces, tout en permettant à la Vie de continuer. En faisant cela, Leto 2 fait de la Vie son destin; il accepte que la mort n'est pas la fin de tout, mais qu'elle est une étape dans la Vie. Par cela, il se prépare physiquement à sa condition future d'être particulier, celui qui guidera l'humanité au-delà de Kralizec, la tempête de la stagnation.

C'est lorsque le personnage de Leto 2 prend conscience de son rôle, qu'il se sépare définitivement de la prescience comme guide unique, que la nature véritable du Temps et de l'espace lui parvient: « He saw Time as a convention shaped by the collective mind of all sentience. Time and Space were categories imposed on the universe by his Mind »³⁶⁴. Le temps n'est plus, pour lui, la réalité du monde dans lequel il évolue et qui se caractérise par son propre sens de la réalité. Le temps, qui était l'expression de l'esprit de l'individu qui se projette dans l'Espace et s'observe par cette projection, n'a plus de valeur. Par la conscience

³⁶² Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.268.

Traduction: « prétendre à la connaissance absolue est devenir monstrueux ».

³⁶³ Ibid, p.303.

Traduction: « la conscience de Leto glisse dans la trame sans temps du Dao ».

³⁶⁴ Ibid, p.306.

Traduction: « Il vit le Temps comme une convention formé par l'esprit collectif de tous les êtres conscients. Le Temps et l'Espace étaient des catégories imposées à l'univers par son Esprit ».

de cette projection, le personnage de Leto 2 découvre la véritable nature du Temps, qui est le mouvement général de l'univers, un mouvement qui se définit par son constant changement. Ce changement, ce mouvement, est la Vie, et Leto 2 s'élance en elle pour initier le changement qu'il appliquera à l'univers.

C'est à partir de cette réflexion que l'univers de Leto 2 devient un espace particulier, dans lequel le destin se détache de la réalité actuelle. Le temps humain, figé, n'est plus. Sa seule réalité est incluse dans le changement, qui s'opère au niveau de l'Espace. Mais cet Espace n'est pas non plus ce que l'esprit pense qu'il est. L'Espace est une structure qui ne peut reposer sur aucune image véritable, car sa réalité est la mouvance perpétuelle. L'Espace et le Temps se parent alors d'une nouvelle définition, qui ne repose pas sur la perception de l'humain qui l'inscrit dans un référentiel stable et acceptable, mais sur le changement opéré par la Vie, hors de toute limitation imposée par l'esprit humain.

Le personnage de Leto 2 devient le catalyseur de ce mouvement, et sa transformation par symbiose avec les truites des sables, la représentation de ce mouvement: face à Alia, qui tente de contrôler l'Empire, et à son corps séparé du mouvement du temps, Leto 2 lui oppose son corps soumis au Temps, un corps qui exprime d'autant plus cette soumission qu'elle s'opérera sur plusieurs milliers d'années. En devenant cet être, Leto 2 exprime non plus la vision d'un destin particulier, mais la vision du destin dans son ensemble, un destin qui ne se limite pas à la seule réalité d'un esprit et d'un corps, mais qui englobe l'univers tout entier. Cependant, cette réalité, qui est celle de Leto 2, se retrouve confrontée à sa réalité d'humain, celle qui peut faire basculer l'individu dans ce qu'il n'est pas, comme cela fut le cas pour Alia. En acceptant d'endosser la réalité de l'humanité toute entière, Leto 2 se retrouve opposée à cette même humanité; en devenant autre, il devient monstre, qui est rejeté par l'humanité qui demeure en lui.

C'est sur ce point précis que le destin s'exprime avec le plus d'intensité: le destin que le personnage de Leto 2 tente de faire advenir est un destin qui est perçu comme celui d'un monstre, d'un être qui n'est pas humain; cela crée un trouble dans la perception que Leto 2 entretient avec lui même. Ce rejet s'exprime par les mots de Ghanima, après que Leto 2 est à présent Empereur: « He runs to tire himself [...]. He runs and runs. He's a blur atop the

dunes. And when he has exhausted himself at last, he returns and rests his head in my lap. "Ask our mother within to find a way for me to die," he pleads »³⁶⁵. Cette description de Leto 2 par sa sœur contient l'essence de la détresse du personnage de Leto 2 sur sa réalité: sa seule possibilité de se sentir encore humain est de s'épuiser, de vider toutes ses réserves d'énergie, afin de tomber dans un état d'épuisement tel que son corps puisse se souvenir de la mort, et par cela de son état ancien d'humain. S'il demande un moyen pour mourir, c'est parce que l'humain qui est en lui voudrait se libérer du Sentier d'Or qui se dévoile devant lui, et qui le sépare à jamais de l'humanité. « He gives more than anyone ever gave before »³⁶⁶ annonce Ghanima. Elle dit cela car, par son expérience, elle sait à quel point son frère se sacrifie, à quel point il souffre de sa condition. Leto 2 n'a pas qu'abandonné sa réalité d'humain; afin de pouvoir guider l'humanité vers une nouvelle conscience de la Vie, Leto 2 s'est soustrait à son propre temps, repoussant les limites de sa propre mort. Mais l'humain qui est en lui ne peut oublier que, se faisant, ce sont également ses racines qui ont été arrachées, que les derniers vestiges de son humanité que sont les êtres qui partagent sa vie vont disparaître, le laissant de plus en plus seul, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que lui face à cette humanité qui ne pourra jamais vraiment le comprendre.

Le destin de Leto 2 devient le destin d'un dieu: immortel pour le commun, solitaire, il devient le Temps, la représentation physique de l'incompréhensible. En devenant l'image d'un dieu, Leto 2 devient également l'image du destin tel qu'il le conçoit: absent de la mort, la Vie devient son destin, et le Sentier d'Or, à sa suite, se pare de cette réalité: le destin de l'humanité s'avance de la mort vers la Vie. Mais pour Ghanima, Leto 2 est tout autre: « He's all alone »³⁶⁷, il est unique, et par cette unicité son être tout entier implore la compréhension qui ne viendra que lorsque l'humanité sera pleinement formée. Cette formation, Ghanima l'exprime par ses mots: « He'll lead humans through the cult of death into the free air

³⁶⁵ Herbert, Frank, *Children of Dune*, op cit, p.395.

Traduction: « Il court pour se fatiguer lui-même [...]. Il court et court. Il est le flou au-dessus des dunes. Et quand il s'est épuisé complètement, il revient, et repose sa tête sur mes genoux. "Demande à notre mère intérieure de trouver un moyen pour moi de mourir," me supplie-t-il.

³⁶⁶ Ibid, p.396.

Traduction: « Il donne plus que n'importe qui n'a jamais donné auparavant ».

³⁶⁷ Idem.

Traduction: « il est tout seul ».

of exuberant life ! He speaks of death because that's necessary [...]. It's a tension by which the living know they're alive »³⁶⁸. Ce qu'annonce la sœur jumelle de l'Empereur n'est rien de moins que le futur de l'humain, le temps où, enfin détaché de sa peur de la mort, l'individu ne sera plus soumis à ce destin particulier et où il pourra, par cette liberté, penser non pas à lui, mais à ce qui l'entoure. En permettant à l'humain de continuer de mourir, Leto 2 lui permettra de continuer de s'inscrire dans le Temps, d'avoir des projets, et de ne pas sombrer dans l'oisiveté que génère l'immortalité, ou dans la stagnation que pourrait apporter la prescience; mais cette mort ne sera plus l'élément essentiel de sa recherche d'être, elle ne sera que la limite par-delà laquelle l'individu cessera lui-même d'agir, et où débutera l'action des autres, toujours dans un même but: faire perdurer l'exubérance de la Vie.

Le Sentier d'Or de Leto 2 se dévoile alors: le choix des jumeaux ne fut jamais orienté dans leur intérêt propre, mais dans la direction de la continuité de la vie, une vie non pas destructrice, mais toute entière tournée vers la Vie. Le Sentier d'Or existe pour faire que le destin de l'humain ne soit pas la mort, mais la Vie et ses changements. « I'll create a new consciousness in all men »³⁶⁹ annonce Leto 2 à Farad'n. Cette nouvelle conscience est la Vie, la conscience que la Vie n'est pas dans l'individu unique, mais dans l'univers dans son entier. Mais pour cela, Leto 2 se doit non seulement de sacrifier son humanité, mais également de faire prendre conscience à l'humain de ce que serait l'univers s'il avait choisi la voie de la prescience et de la stagnation. C'est sur cette structure que le livre The God Emperor of Dune sera analysé, afin d'en faire ressortir la réalité sur le destin tel qu'il y est exprimé.

Leto 2, l'Empereur-Dieu

« How can I believe what I will never see? »³⁷⁰ Ainsi parle Moneo, le majordome de Leto 2 à propos de la possible mort de son Empereur. Pour lui, il est inconcevable que Leto

³⁶⁸ Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p. 399.

Traduction: « Il guidera les humains à travers le culte de la mort dans l'air libre de l'exubérante vie ! Il parlera de mort car c'est nécessaire [...]. C'est une tension par laquelle le vivant sait qu'il est vivant ».

³⁶⁹ Ibid, p.406.

Traduction: « Je créerai une nouvelle conscience dans tous les hommes »

³⁷⁰ Herbert, Frank, God Emperor of Dune, Édition Ace science fiction, juin 1987, p.67.

Traduction: « Comment puis-je croire ce que je ne verrai jamais ? »

2, empereur depuis plus de trois mille ans, puisse mourir, car c'est un événement qu'il pense ne jamais pouvoir observer. Cette phrase est l'expression de la pensée actuelle de l'humain, selon l'adage prêté à Saint Thomas. Croire uniquement ce que l'on peut voir met en relation la perception avec la réalité. Par cette liaison, le présent de l'individu est une réalité unique, un tout qui se suffit à lui-même dans sa propre réflexivité, car elle permet à l'individu de concevoir le monde comme un tout organisé dont il est le centre. Par cette pensée sur le monde, l'esprit de l'humain s'enferme dans un système a-crétif, dans lequel ce qui ne peut être observé ne peut être accepté. À partir de cette croyance, l'humain se limite dans sa propre réalité, supprimant de la réalité ce qui ne fait pas partie de lui. Le présent se coupe alors du futur, devenant non plus le passage entre ce qui est et ce qui sera, mais un étant perpétuel dans lequel l'humain s'enferme. Par cette pensée, l'humain se sépare complètement du Temps, et par cela de la Vie, qui est en devenir constant. De cette manière, l'humain se limite, car il fige la réalité future, et efface le principe de nouveauté, conséquence de la créativité. Mais cette pensée est une erreur. Ce qu'exprime le personnage de Moneo est l'impossibilité de concevoir comme fini ce que l'on a toujours considéré comme immuable. Pour ce personnage, Leto 2 est semblable à un dieu, car il est le centre de son univers, le point essentiel autour duquel Moneo a construit son monde. Comme une idée, le personnage de Leto 2 est figé dans la représentation de Moneo. Cependant, cette représentation est une erreur, car Leto 2 peut mourir. En parlant ainsi, le personnage de Moneo exprime la temporalité de l'humain actuel, qui ne peut remettre en question ce qui le dépasse. Prisonnier de sa temporalité, tout ce qui la dépasse est considéré comme immuable. Cependant, le personnage de Leto 2 est opposé à cette pensée. Pour lui, toutes les formes de vie sont destinées à évoluer, car c'est par cette évolution que la Vie s'exprime.

« There is no such thing as rule-governed creativity »³⁷¹. C'est par ces mots que Leto 2 aborde son principe de gouvernement avec Moneo. C'est sur ces bases que le gouvernement de Leto 2 se fonde, rejetant tout principe de loi figée qui suspend la pensée et le jugement

³⁷¹ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.65.
Traduction: « La créativité gouvernée par des lois n'existe pas ».

sur des bases anciennes. C'est parce que le but de Leto 2 est de permettre à l'humanité de «make truly long-term decisions »³⁷² que les lois sont bannies du gouvernement qu'il a forgé. Le but de l'humanité que souhaite voir advenir Leto 2 repose sur l'absence de lois, car ce sont les lois qui figent la société qui forme les êtres, et par cette fixité l'humain se retrouve prisonnier de systèmes dont il ne peut sortir, qui le limitent par leur rapport constant à l'absence de potentialité de décision. Le gouvernement de Leto 2 est un gouvernement où le jugement de chacun est mis en avant sans l'intermédiaire des lois, afin que les humains puissent d'eux-mêmes concevoir les limites de leurs propres actions, sans avoir à subir la répression d'une loi qui limiterait un acte. Dans ses mots se trouve l'essence de la pensée de ce personnage, le centre autour duquel il construit tout son univers, le but qu'il recherche. Le dessein du personnage de Leto 2 n'est rien d'autre que la créativité, la faculté présente dans toutes les formes de vie de changer afin de pouvoir continuer d'être. La créativité, la capacité à faire émerger l'harmonieux du chaos, est l'action pure, la racine même de la Vie. Afin de raviver la créativité, certains sacrifices doivent être faits. Ces sacrifices sont exprimés par le Sentier d'Or, la voie d'une paix à ce point paisible que l'humain en viendrait à la rejeter, pour se sentir vivant. Tel est le but de ce gouvernement: « What is the Golden Path ? you ask. It is the survival of humankind, nothing more nor less. We who have prescience, we who know the pitfalls in our human futures, this has always been our responsibility »³⁷³. Cette responsabilité est l'essence de l'être de Leto 2: réussir à protéger l'humanité de la destruction. Pour cela, le personnage de Leto 2 entreprend de replacer l'humain face à sa mortalité, afin qu'il ne se considère plus comme un individu unique, mais comme l'élément d'un groupe, une entité qui se complète dans la continuité de l'ensemble ³⁷⁴. Cependant, cette responsabilité, bien qu'assumée par Leto 2, demande également à être assimilée par l'humanité toute entière, afin que celle-ci fasse l'expérience du groupe, et de l'abandon de l'exis-

³⁷² Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.66.

Traduction: « prendre de vraies décisions à long terme »

³⁷³ Ibid, p.13.

Traduction: « Qu'est-ce que le Sentier d'Or ? demandez-vous. C'est la survie de l'humanité, ni plus ni moins. Nous qui avons la prescience, nous qui connaissons les pièges dans nos avenir humains, cela a toujours été notre responsabilité ».

³⁷⁴ Voir pour cela l'épreuve du Gom Jabbar, au chapitre 3 de Dune, et de son développement par Gaius Helen Mohiam.

tence individuelle, pour se renouveler et se libérer de sa spirale individualiste. C'est pour cela que Leto 2 crée le Sentier d'Or, pour « a peace with abundant harvests, plentiful trade, a leveling of all except the Golden Ruler »³⁷⁵. Cette égalité se retrouve dans le principe de possession, dans les libertés individuelles, dans toutes les facettes du gouvernement; mais elle est surtout présente dans cette limitation de l'individu, dans la projection de l'être dans un système où son avenir lui sera à la fois inaccessible et constamment dévoilé, un univers où la connaissance de l'avenir sera réalité, par le quotidien inaltérable, par l'impossibilité de pouvoir en modifier la moindre parcelle: « circumstances of daily life grow increasingly static »³⁷⁶ énonce le rapport du Bene Gesserit sur l'état de l'Empire. Tel est le but de ce gouvernement: « It is as enforced tranquility which humankind knew only for the briefest periods before my ascendancy »³⁷⁷. En parlant de « tranquillité », le personnage de Leto 2 porte l'idée de cette absence de surprise qui est l'essence même de la prescience, l'irréparable vacuité d'un temps présent qui ne se distingue plus du passé ou du futur; un temps silencieux, qui s'éteint dans sa propre réalité.

Cette réalité est le temps du récit du God Emperor of Dune: imposer la tranquillité, pour que la créativité explose à sa suite et fasse revivre l'humanité. C'est par ces concepts que le personnage de Leto 2 instruit Moneo sur son projet, et que les indices de cette philosophie s'expriment pleinement. En parlant du programme génétique, Leto 2 énonce ses vues pour l'humanité, liant dans un même temps le corps et l'esprit de l'humain. Ce que l'Empereur-Dieu tente de façonner est un humain dont la pensée physique sera intimement liée au corps spirituel, un être dont l'esprit et le corps seront tout entier tournés vers la nouveauté. C'est en cela que les mots de Leto 2 « Trying to find rules for creation is like trying to sepa-

³⁷⁵ Herbert, Frank, God Emperor of Dune, op cit, p.398.

Traduction: « une paix aux moissons abondantes, un commerce prolifique, une égalité pour tous excepté pour le Guide d'Or ».

³⁷⁶ Ibid, p.75.

Traduction: « les conditions de la vie quotidienne deviennent de plus en plus statiques ».

³⁷⁷ Ibid, p.14.

Traduction: « c'est une tranquillité forcée que l'humanité ne connut que pendant de très brèves périodes de temps avant mon accession au trône ».

rate mind from body »³⁷⁸ acquièrent une portée particulière. Dans la pensée de Leto 2, l'humain ne peut s'accomplir que dans l'acte de création, et l'acte de création ne peut émerger que d'un univers où le présent, en tant que Temps de la Vie, se dirige vers un futur sans règle ni certitude. Inscrit dans ce Temps, l'humain se doit de se séparer de sa volonté de stabilité afin d'être dans l'incapacité de définir ce qui adviendra selon un schéma déterminé. Par cette impossibilité de pouvoir appréhender le futur, l'humain demeure un être en adaptation, un être qui peut prendre la décision de changer de voie, de se séparer de ce qu'il pensait être bon à une époque pour la nouveauté, en fonction de ses propres nécessités. C'est dans cette adaptation que s'exprime le destin de l'humain: face aux événements résultant de l'imprévisible, d'une réalité spontanée, l'humain doit pouvoir faire face, afin de permettre à l'humanité de perdurer. Le gouvernement de Leto 2 est volontairement restrictif afin de permettre à l'humain de dépasser sa condition initiale de forme de vie inscrite dans un temps individuel, pour devenir une forme de vie pleinement adaptative, un organisme complet qui peut affronter toutes les situations. L'humain est ainsi vu, dans la pensée du personnage de Leto 2, comme une colonie dont les choix sont décidés en communauté, pour le bien de la communauté.

Pour que l'humanité devienne ainsi, Leto 2 s'est fait prédateur de l'humanité, celui qui, par ses actes, « improves the stock »³⁷⁹, celui qui, par sa présence, oblige le troupeau à adopter de nouvelles techniques afin de pouvoir perdurer. Dans le cas de Leto 2 et de l'humanité, le prédateur est le Prescient, et par la même le Temps, celui qui peut, par sa présence et son action, corrompre le troupeau tout entier et le mener vers l'extinction. Face à la réalité qu'il transmet au troupeau, ce dernier se doit de changer, de le combattre, afin qu'il ne puisse plus avoir le pouvoir de le détruire. Cette évolution que Leto 2 recherche, cette adaptation perpétuelle, est dans la capacité à « make truly long-term decisions »³⁸⁰, décisions qui reposent non sur la certitude, comme l'on pourrait s'y attendre, mais sur « the abil-

³⁷⁸ Herbert Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.66.

Traduction: « tenter de trouver des règles pour la création est comme tenter de séparer l'esprit du corps ».

³⁷⁹ Idem.

Traduction: « améliore l'élevage ».

³⁸⁰ Idem.

Traduction: « prendre de vraies décisions à long terme ».

ity to change your mind »³⁸¹. Cette capacité est la base de l'adaptation, car elle présuppose que l'individu ne s'inscrit pas dans un temps dont les limites coïncident avec son existence particulière. Une adaptation reposant sur les limites propres à chaque individu ne comporterait qu'une adaptation limitée, dépendante d'un temps restreint dans lequel la notion d'adaptation ne serait qu'un principe de changement superficiel, qui ne concernerait que lui. Ce changement n'est pas inscrit dans une évolution générale de l'espèce, mais dans le cadre purement spécifique à l'individu, et dépositaire de la conscience de chacun. Cette pseudo-adaptation n'est en rien représentative du but du Sentier d'Or de Leto 2, qui vise un changement radical de la conscience de l'individu sur lui-même, l'univers et la Vie. En devenant une forme de vie adaptative, l'humain cesserait d'être humain pour devenir l'expression de la Vie, ce principe de mouvement qui revêtit différentes apparences afin de pouvoir perdurer dans le Temps et l'Espace. En devenant cela, l'humain deviendrait alors l'expression de la Vie; la mort cesserait d'être son destin pour cette nouvelle forme, une forme collective dans laquelle l'individu s'accomplit.

Cette pensée, bien que pouvant être considérée comme dégradante pour l'humain, car remettant en question le principe même d'individualité qui est à la base de notre conception actuelle de l'humain, se trouve être la perception la plus stable sur le long terme, et donc prédominante sur les autres sur les questions de survie et de pérennité de l'espèce. Cependant, cette sensation de diminution n'est que superficielle. Le principe de collectivité issu du Sentier d'Or n'est pas une limitation de l'humain. Il est une prise de conscience de la Vie universelle, tout en ne remettant pas en question l'individu. Ce point est essentiel dans la pensée de Leto 2: l'individu est moins important que l'humanité, mais chaque être au cœur de l'humanité est une vérité, une réalité qui se doit d'être préservée, car c'est par ces êtres que la diversité devient réalité. Leto 2 ne cherche pas à étouffer le particularisme de l'être, mais à insuffler en chacun un savoir, que la différence est la marque de la Vie.

³⁸¹ Herbert Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.66.
Traduction: « l'habilité à changer d'avis ».

L'humain, dans sa situation présente, est confronté à sa propre mortalité, qui le renvoie au néant, source de ses angoisses³⁸², et à lui-même en tant qu'unique source de vie. Face à cette angoisse, l'incapacité à vouloir agir pour l'avenir lointain est inexistant. En se projetant dans le Temps, en acceptant la différence, l'humain se détacherait pleinement de cette sensation de disparition qui est sienne, pour s'inscrire dans un environnement universel qui supprimerait l'impression de vacuité de son existence en relation avec la mort. Par cette potentialité, l'humain pourrait contenir ses propres pulsions de destruction et d'effacement du monde, pour construire le futur. Son destin deviendrait la volonté d'agir pour la vie de l'humanité.

Pour cela, la nécessité de pouvoir prendre des décisions à long terme, et donc de pouvoir changer d'avis, est essentielle, car c'est par cette faculté que l'humain s'extirpera pleinement de son individualité destructrice, et des éléments constitutifs de son présent, à savoir son passé et l'histoire de son monde personnel, afin de prendre les décisions nécessaires pour faire perdurer l'espèce humaine; car « Short-term decision tend to fail in the long-term »³⁸³. Sur la base de l'individu, les décisions qui furent siennes reposent sur une réalité de l'espace inscrite dans un temps particulier. Cependant, la stagnation de l'individu dans ces limites héritées du passé ne peut être viable, par le fait que l'humanité ne cesse d'évoluer, en relation avec son environnement. Ce qu'un temps permettait ne peut être assuré de se confirmer dans le futur, selon le principe même de l'impermanence des communautés et des idées. C'est en cela que « the presence of death [is] a dominant specter among the living here »³⁸⁴, comme le dit Leto 2 à Farad'n lors de la reconnaissance des Naibs à Leto 2: les décisions prises par les morts planent sur le présent, car elles portent en elles, grâce à l'Histoire, l'illusion de leur stabilité et de leur vérité. Cependant, la redondance de ces schémas dans un environnement nouveau ne fait que figer les humains dans un temps irréel. En effet, que dire d'un acte dont la réalité ne peut lui permettre de s'inscrire dans le présent de l'ac-

³⁸² Voir note n°9.

³⁸³ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.67.

Traduction: « les décisions à court-terme tendent à échouer sur le long terme ».

³⁸⁴ Ibid, p.405.

Traduction: « la présence de la mort est un spectre qui domine les vivants ».

tion? Les décisions prises par la communauté se doivent d'être en relation non seulement avec les causes qui lui permettent d'émerger, mais également avec le temps dans lequel elle sera exprimée. Dans le cas d'une inadéquation entre l'acte et le temps, l'action crée une instabilité, née de l'incompatibilité des mesures avec la réalité. Cette incompatibilité est la cause de la déstabilisation du présent. De cette instabilité du présent naît l'incertitude de l'humain, générateur de la peur du lendemain. C'est par cette peur que l'humanité risque de s'auto-détruire, par cette sensation incontrôlable que l'individu sombre dans l'inconnu qu'il ne peut accepter. Car l'inconnu plonge l'humain dans l'anxiété, dans un état de déséquilibre qui supprime les assises de l'humain sur ce qui l'entoure. L'humain a un besoin constant de stabilité; c'est par la stabilité que l'individu est le plus à même d'utiliser ses capacités mentales afin de pouvoir continuer d'être lui-même. C'est pour permettre à l'humain d'accepter le temps que Leto 2 veut faire que « survival as a species [become] habit »³⁸⁵. Plutôt que de rendre le monde stable, Leto 2 pense selon des termes en rapport avec la Vie et le changement, pour que la peur que génère l'inconnu du futur cesse d'être, et que l'humanité, enfin, soit prête à continuer d'être, non plus acculée par le temps individuel, mais consciente du Temps de l'humanité. Tel est le but du Sentier d'Or: la modification de la perception de l'individu sur lui-même en relation avec le Temps, la prise de conscience que l'humain n'est pas la seule expression de la vie, mais qu'il est un élément de la Vie.

Ainsi, par le biais de son Sentier d'Or et de son gouvernement, le personnage de Leto 2 tente de créer un individu nouveau, qui se détacherait de son temps personnel afin de pouvoir s'inscrire dans un Temps universel. Ce temps universel, cadre du destin universel qu'est la Vie, permettrait à l'humanité de ne plus se considérer comme un amalgame d'êtres différents, mais comme un ensemble vivant. Cependant, cette tentative de modification de l'humain est confrontée au principe de sentiments, qui poussent l'humain à se focaliser sur lui-même plutôt que sur l'humanité. Cette bataille de l'humain contre l'humain est signifiée dans God Emperor of Dune par l'ambivalence dont fait preuve Leto 2, représentée par les deux facettes de Leto 2: l'humain, et le Ver-qui-est-Dieu. Dans cette lutte que se livre Leto 2 con-

³⁸⁵ Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p.405.
Traduction: « survie en tant qu'espèce [devienne] une habitude ».

tre lui-même, la difficulté de parvenir à une stabilité de l'individu en relation avec le Temps de l'humanité se distingue, mettant en avant les sacrifices nécessaires de l'individu pour changer. Pour cela, les deux facettes de Leto 2 vont être disséquées, en commençant par celle du Ver.

Le Ver-qui-est-Dieu est l'appellation que donne Moneo à la partie non-humaine de Leto 2. Cette partie de ce personnage est l'expression de la volonté de Leto 2 concernant le Sentier d'Or, volonté totalement désengagée de compassion et de retenue concernant la vie particulière de l'humain. En relation avec cette pensée de l'humain particulier comme notion facultative pour le bien commun, le Ver est la partie naturelle de Leto 2, cette forme double de son être qui pense et agit hors de toute considération ni implication. Cette partie est connue et considérée par Leto 2 comme une de ses réalités, acceptant sa nécessité et ce qu'elle représente.

Part of me dwells forever underground without thought [...]. That part reacts. It does things without a care for knowing or logic [...]. I am forced to stand off and watch such things, nothing more. Such a reaction could cause your death. The choice is not mine [...]. There is no such thing as choice in such a event! You accept it, merely accept it. You will never understand it or know it. What do you say to that ?

- I fear the unknown, Lord.

- But I don't fear it. Tell me why.³⁸⁶

Cette représentation qui est donnée par Leto 2 à Moneo contient l'essence de l'humain en relation avec l'univers. Elle est l'expression de ce que sera l'humain dans le projet du Sentier d'Or. Cette partie vermiforme qui est désignée par le terme « partie de moi » agit en dehors de toute perception ou intelligence humaine, comme manifestation de la réalité de l'individu. Cette réalité est la part naturelle incluse dans toute Vie. Par ses actes, par le caractère transcendant de sa vérité détachée de toute considération causale subjectivement ac-

³⁸⁶ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.124.

Traduction: Une partie de moi demeure toujours en dessous de la pensée [...]. Cette partie réagit. Elle fait des choses sans tenir compte du savoir ou de la logique [...]. Je suis forcé de rester en retrait et d'observer de telles choses, rien de plus [...]. Ce genre de réaction peut causer ta mort. Le choix n'est pas mien [...]. Il n'est pas question de choix dans ce genre de situation. On l'accepte, tout simplement on accepte. On ne peut le comprendre ou le savoir. Qu'as-tu à dire à cela ?

- J'ai peur de l'inconnu

- Mais je n'ai pas peur. Dis-moi pourquoi.

ceptable, cette partie génère l'imprévisibilité à la base de toute manifestation naturelle. Leto 2, dans une situation de ce genre, ne tente pas de manifester la moindre volonté de contrôle. Il se place en retrait, laissant cette partie de son être s'exprimer, car elle est, au même titre que sa conscience, l'expression d'une réalité qui trouve sa vérité en elle-même, hors de toute limitation exercée par l'humain. Cette partie de lui est tout aussi réelle que la partie consciente de son individualité. En cela, Leto 2 accepte que cette partie, que le Ver, agisse selon ses mouvements propres, même s'il est conscient que ses actions sont opposées à sa volonté propre. Ce choix s'explique par la conscience que possède Leto 2 sur le principe d'adaptation de l'humain sur la Nature. La Nature est une force pleine et essentielle de l'Univers, le cadre dans lequel la Vie a progressé jusqu'à devenir ce qu'elle est. Le choix orchestré par l'humain d'avant son règne était de tenter de la contrôler complètement, afin de supprimer les facteurs d'indéterminisme qui le plongeaient dans le désarroi et la peur. Mais selon Leto 2, cette réalité se doit d'être acceptée pour ce qu'elle est: une expression de l'inconnu, et donc de « l'exubérance de la Vie », de l'en-dehors de l'humain qui se manifeste et par lequel l'humain se doit d'apprendre. Sans possibilité de choix dans les actes accomplis, autrement dit dans un contexte où l'humain ne peut agir, ce dernier se doit de changer, afin de pouvoir supporter le mouvement généré par le changement. L'adaptation de l'humain vers la nature n'est pas de la contrôler, mais de pouvoir survivre à ces mouvements pour devenir plus fort. « Intelligence creates [...]. That means you must deal with responses never before imagined. You must confront the new »³⁸⁷. Encore une fois, l'intelligence dont parle Leto 2 n'est pas l'intelligence issue du passé, simple pantomime de ce qui fut, mais celle qui porte l'humanité vers l'avenir. Par ses mots, il tente de faire prendre conscience de la part évolutive de l'humain, qui ne se trouve pas dans ce qui fut, mais dans ce qui sera. Pour cela, l'humain se doit d'accepter le changement, non pas celui propre à l'individu, mais celui qui touche toute l'humanité. Il ne doit pas avoir peur de ce que représente la Nature, car l'humanité fait partie d'elle et que, sans elle, l'humain cesserait d'être, perdu dans la stagnation.

³⁸⁷ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.175.

Traduction: « L'intelligence crée [...]. Ce qui signifie que l'on doit faire face à des réponses qui n'ont jamais été imaginées avant. Nous devons nous confronter à la nouveauté »

En parvenant à cet équilibre entre la part consciente et la part inconsciente de son être, l'humain sera pleinement adapté à sa réalité et pourra enfin agir, non plus pour sa survie personnelle, mais pour la survie de son groupe. La peur, que Moneo évoque, et qui est reprise par les Sœurs du Bene Gesserit lors de l'entrevue que deux d'entre eux ont avec l'Empereur-Dieu³⁸⁸, n'existe plus chez Leto 2, car il a accepté la part imprévisible de la Nature, celle qui permet d'apporter de la nouveauté dans l'Univers, celle qui permet à l'humain de se savoir en train de vivre. Cette manière de penser l'humain peut apparaître comme une aberration, une sorte de manifestation d'un danger supérieur dans le fait que l'humain est confronté à sa propre limite de manière perpétuelle: l'humain est humain, limité dans sa définition. Sous cette pensée, l'humain qui émergera du projet de Leto 2 peut être considéré comme faible, ne faisant pas état de sa capacité à modifier la matière pour survivre, pour devenir plus fort. Cependant, la voie proposée par le Sentier d'Or est bien plus complexe, et repose sur un apprentissage bien plus révélateur que la simple tentative de dissipation des contraintes par leur élimination.

Le personnage de Leto 2 se considère comme « a teacher »³⁸⁹ qui tente de faire prendre conscience de l'humanité à l'humanité. Le contrôle par l'humain particulier, par l'artificiel ne permet pas à l'humanité de se concevoir comme système évolutif, mais comme principe fini, ne dépendant plus que de ressources extérieures pour continuer son évolution. Dans cette perception de la finitude, l'humain commun trouve la justification de ce qu'il est dans ce que le passé lui renvoie de son être: l'image d'un être supérieur. Se croyant supérieur, il se croit abouti. Se croyant abouti, il ne peut concevoir que le futur puisse lui renvoyer l'image de ce qu'il est comme un pallier pour une évolution prochaine. Il se sent être fini, et par cela il n'agit pas en fonction de ce prochain inconnu, mais par rapport à cet ancien révolu. Encore une fois, l'humain commun se coupe du futur, s'emprisonnant dans un système dans lequel le présent, formé par ses actes, est la seule vérité. Ce faisant, « He cut himself loose from

³⁸⁸ « We fear anything we do not control » in Herbert, Frank, God Emperor of Dune, op cit, p.173.
Traduction: « Nous avons peur de ce que nous ne contrôlons pas ».

³⁸⁹ Herbert, Frank, God Emperor of Dune, op cit, p.162.
Traduction: « Je suis un enseignant ».

the restraint of the past and he objects to paying the price »³⁹⁰, prix qui est représenté par les conséquences de chaque acte, qui s'inscrit dans le système universel. L'humain dont il est question est un être dont les actes et les conséquences ne sont justifiés que dans l'impression d'un présent dont la manifestation prochaine lui est inexistante. L'humain commun ne se soucie par du futur en devenir, car il n'a conscience que de sa réalité dans le présent qu'il est en train de vivre. Il est enfermé dans « that false sense of freedom from responsibility for your own actions »³⁹¹. Seul compte pour lui le présent en train de devenir passé comme temps existant, et le futur immédiat qui le concerne. Mais cette pensée ne peut se maintenir dans la réalité. L'humain se doit d'avoir conscience du futur, de se savoir élément constitutif d'un temps en perpétuel mouvement, pour prendre l'exacte mesure de ce qu'il est: une parcelle, un pont entre le passé qui est sien et le futur qui sera après lui. Le personnage de Leto 2 tente de faire s'exprimer cette réalité de la nature de l'être, que l'individu se doit de ne pas simplement penser à sa réalité selon ce qui fut fait, mais selon ce qui sera. Encore une fois, Leto 2 apparaît dans l'œuvre comme étant la représentation du Temps en expression, un Temps tout entier tourné vers l'avenir, vers un au-delà qui encercle toute l'humanité. Cependant, cette expression du Temps rentre en opposition avec le temps de son humanité individuelle. Cette part humaine se trouve représentée lorsque Hwi Noree est au centre des pensées de Leto 2, permet d'observer l'ambivalence du personnage, et de comprendre la lutte de l'individu avec lui-même durant sa tentative de devenir partie d'un tout, plutôt qu'élément unique du temps.

En devenant, dans l'œuvre, le symbole de la dualité de l'individu en relation avec l'humanité par l'entremise de l'amour, le personnage de Leto 2 acquiert une part humaine qui s'exprime sur le ton de l'inhumanité. Cette dualité est exprimée par une sorte de schizophrénie, semblable à celle qui possédait Alia lors de ses combats contre la voix du Baron Harkonnen:

³⁹⁰ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.162.

Traduction: « il se coupe des restrictions du passé et il désapprouve d'en payer le prix ».

³⁹¹ Idem.

Traduction: « cette impression factice de liberté concernant les responsabilités envers ses propres actions ».

He thought desperate thoughts. Could this terrible metamorphosis be reversed ? Could he return to a human state ?

- *Not possible* [...].

And what of the Golden Path while he indulged in such selfish goals ?

- *To hell with the Golden Path! Have these folly-bounds idiots ever thought once for me ? Not once !*

But that was not true. Hwi thought of him. She shared his torture [...].

- *When I made this choice, what were my expectations?*

How the mob within laughed at that question! Did he not have a task to complete ? Was that not the very essence of the agreement which kept the mob in check?³⁹²

Dans cette bataille qui fait rage en lui, entre sa part tournée vers l'humanité et son individualité, l'écho de sa folie permet de mettre en avant ce qui limite l'humain dans sa tentative de se considérer comme une parcelle d'un tout. Les sentiments sont la base de cette découverte, et permettent de comprendre en quoi l'humain peut difficilement se détacher de ce qu'il est.

Par le biais des sentiments, l'humain s'inscrit dans un système de relations; ces relations sont ce qui définissent le corps de son univers, le milieu dans lequel il évolue et par lequel il peut contempler sa propre image. Dans l'interaction que les individus ont entre eux se forment des images conscientes de l'autre multiple, qui forment la réalité de l'existence. Par ces sentiments, l'individu se sent vivant, car les autres lui renvoient la preuve de sa présence et de sa réalité. Le moi se construit par cette perception de soi par les autres, qui permet à l'individu de se considérer comme individu³⁹³. Dans le cas de Leto 2, cette réalité de l'être ne s'est formée que par l'intermédiaire de sa sœur Ghanima, avec qui il a partagé les huit premières années de sa vie. Cependant, à partir de sa transformation par l'endossement

³⁹² Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.181.

Traduction:

Il pensait de désespérantes pensées. Cette terrible métamorphose pouvait-elle être inversée ? Pouvait-il revenir à un état humain ?

- *Pas possible*.

Et que deviendrait le Sentier d'Or pendant qu'il poursuivrait ses buts égoïstes ?

- *Au diable le Sentier d'Or! Ces imbéciles insensés ont-ils une fois pensé à moi ? Pas une fois.*

Mais ce n'était pas vrai. Hwi pensait à lui. Elle partageait sa souffrance [...]

- *Quand j'ai fait ce choix, quels étaient mes espoirs ?*

Comme la foule en lui rit de cette question! N'avait-il pas une tâche à accomplir ? N'était-ce pas l'essence de l'accord qui maîtrisait la foule ?

³⁹³ Voir la partie sur Alia-enfant pour plus de détails.

de l'armure de truites des sables, Leto 2 est devenu véritablement seul, cas unique dans l'univers. La seule communauté qui puisse le comprendre se retrouve dans les mémoires de ses ancêtres qui habitent son esprit, et qu'il a réussi à dompter afin de mener à bien son projet. Mais ces mémoires ne sont pas vivantes, elles ne sont que les reliquats du passé qui s'exprime comme des souvenirs conscients. Leto 2 est donc unique, et seul.

Dans sa solitude, Leto 2 a érigé « [his] selfishness like a suit or armor »³⁹⁴, par laquelle il parvient à repousser les humains autour de lui. En faisant cela, il se protège de la tentation de se lier à certains individus, liaison qui pourrait le repousser du Sentier d'Or, en le faisant privilégier les existences particulières plutôt que le groupe. Dans sa solitude, Leto 2 peut être pleinement despotique; l'humain demeure un élément d'un projet, une particule aisément remplaçable. Mais la présence de Hwi nous révèle le véritable visage de Leto 2, qui appelle en écho les mots de Ghanima à Farad'n: « One of us had to accept the agony [...] and he was always the stronger »³⁹⁵. Le projet de Leto 2, le rôle qu'il s'est octroyé, et la vie qu'il a choisi, ne sont pas celles d'un tyran dont la puissance est le but premier. Le pouvoir ne fut jamais qu'un besoin, une nécessité pour un plan plus grand qui ne pouvait être réalisé autrement, et qui impliquait la souffrance, la douleur d'être à jamais incompris, d'être toujours déconsidéré, envié, craint, plutôt que d'être compris et aimé. Car le personnage de Leto 2 n'agit que par amour de l'humanité, par le refus de voir l'humanité se détruire elle-même. Son projet a toujours été de se sacrifier, de déconsidérer sa propre vie pour favoriser la vie de toute l'humanité. La paix de Leto, cette paix qui est le ferment du Sentier d'Or, est une paix pour l'humanité, et non pour lui. Par ses actes, par son retrait de l'humanité physique, Leto 2 s'est écarté de tout ce qui faisait de lui un humain, et cela a provoqué la souffrance en lui, souffrance qui était pouvait être contenue tant que le masque demeurait figé à lui. Mais la présence de Hwi, la réalité d'une personne qui le comprend, qui lui apporte la preuve qu'il n'est pas encore inhumain, réveille en lui les besoins de l'humain, les sentiments, et une nouvelle forme d'égoïsme: l'égoïsme de l'humain qui agit pour sa seule réalité.

³⁹⁴ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.182.

Traduction: « égoïsme comme une armure ».

³⁹⁵ Ibid, p.408.

Traduction: « L'un de nous devait accepter la souffrance [...] et il a toujours été le plus fort ».

« My most secret secret is exposed »³⁹⁶ se dit-il. Et ce secret est tel qu'il provoque le chaos en lui. Ce secret est qu'il est capable d'aimer, qu'il est humain. C'est pour cela que Hwi est auprès de lui, pour le détruire par l'amour, pour le faire devenir égoïste et abandonner le Sentier d'Or. Cet amour qu'il ressent pour le personnage de Hwi repose sur la perfection humaine dont elle est la représentante à ses yeux. Ses qualités d'empathie, de maintien, de morale et de beauté sont l'exacte image de ce que Leto 2 tente de créer par le Sentier d'Or: « You have the makings of a saint »³⁹⁷ lui dit-il, et cette phrase comporte en elle l'essence de la pensée de Leto 2 sur Hwi. Cependant, cette réalité est un artifice. La réalité de Hwi repose sur des racines artificielles, venues d'un temps présent-passé contenu dans le personnage de Malky, l'ancien ambassadeur Ixien. Ce qu'est Hwi repose sur une création induite par un savoir non totalement spontané, et inscrit dans un temps qui limite sa réalité à un présent individuel: celui de l'Empereur-Dieu. Face à elle, le personnage de Leto 2 se retrouve désarmé, car projeté face à ses incapacités, ses désirs impossibles à assouvir, et la limite propre à son corps, à son apparence. En remettant en cause sa propre motivation, en étant tenté à tel point que son Sentier d'Or pourrait vaciller, l'image de l'humain en Leto 2 se renforce, et renforce par la même la conception du destin qui est sienne: Leto 2 est touché, attiré par la perfection de Hwi, et il la souhaite à toute l'humanité, afin que l'humanité puisse s'extirper du cycle de destruction dans lequel elle est emprisonnée. « That's the purpose of my Golden Path »³⁹⁸ annonce Leto 2 à Hwi. Par cela, il énonce son projet par l'exemple, tout en faisant étal de ses faiblesses. C'est pour cette raison que la présence de Hwi lui est si douloureuse, car elle lui rappelle que son projet peut advenir, mais que jamais cela ne le concernera: la perfection n'est pas pour lui, mais pour l'humanité. Image de Moïse à qui Yahvé révèle que la Terre Promise sera pour ses descendants mais pas pour lui, Leto 2 doit faire face à cette impossibilité d'être ce qu'il recherche. Encore une fois, sa place hors de l'humanité se confirme par cette situation: le destin qu'il construit pour l'humain ne sera ja-

³⁹⁶ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.181.
Traduction: « Mon plus secret secret a été dévoilé ».

³⁹⁷ Ibid, p.257.
Traduction: « Tu as tout d'une sainte ».

³⁹⁸ Idem.
Traduction: « C'est le but de mon Sentier d'Or ».

mais le sien. C'est pour cela qu'il énonce à Moneo cette phrase: « How sweet these last few sips of humanity are »³⁹⁹. Les dernières petites gorgées d'humanité le sont pour le personnage de l'Empereur. Face à la perfection de Hwi, Leto 2 se rend compte à quel point l'humanité se doit d'être préservée, à quel point l'humain, dans sa nature profonde, apporte de la couleur à l'univers. Ces sentiments qu'il ressent sont l'expression de ce qu'il souhaite voir se conserver dans l'univers. C'est par cela que, bien qu'il connaisse les pensées d'Idaho concernant Hwi, et qu'il sache qu'ils entretiennent une relation amoureuse, sa réaction demeure constante. Bien que la tristesse soit son lot, il l'accepte, tout comme il accepte l'adultère de Hwi. Il sait que ses actes, comme tous les actes humains, reposent sur les sentiments, et qu'ils sont initiateurs de création, qu'ils permettent à la vie de perdurer, de créer de la nouveauté. C'est pour cela qu'il laisse le complot fomenté par Siona et Idaho s'accomplir jusqu'au bout, car il sait que c'est par les sentiments que l'humanité pourra se renouveler. Les sentiments sont la plus grande force opposée aux barrières posées par l'humanité sur elle-même, car ils guident l'humain hors des sentiers battus, en dehors de ce qui est acceptable, pour que les projets s'accomplissent.

Par les sentiments, le projet de Leto 2 s'accomplit pleinement, créant une nouvelle forme de destin: le futur de l'humain ne se trouve plus dans les limitations qu'imposent les croyances et les préjugés de l'individu. Le projet de Leto 2 est un principe composite, qui allie dans un même temps les facettes de l'humain et celles du divin. La mort, ultime limite de l'humain dans son rapport au monde, s'efface, pour permettre au principe communautaire de se libérer. Par la mise en valeur de la communauté, le destin devient un élément fédérateur qui rassemble l'humanité toute entière: l'humain ne peut plus se définir par ses limites personnelles, et par cela, il n'est plus un être unique. L'humain est un élément du tout de l'humanité, dont les sentiments et les possibilités de création sont les bases essentielles de sa réalité. En suivant ses sentiments, et en leur permettant de donner leur pleine expression dans l'univers, l'humain construit un Temps qui ne se limite pas à sa seule personne, et qui permet de faire perdurer la Vie. L'action de Siona et d'Idaho est le symbole de cette volonté

³⁹⁹ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit., p.262.
Traduction: « Combien sont douces ces dernières petites gorgées d'humanité ».

de libération, la transgression unique qui marque le début d'une nouvelle ère: la rupture avec ce qui semblait immuable, la rupture avec le Temps que symbolisait l'Empereur. En brisant le système incarné par Leto 2, ils s'opposent à l'ancien principe premier de l'humain, qui était de structurer le monde afin de pouvoir accepter son présent et ne pas avoir peur du futur incertain. Avec leur victoire sur L'Empereur-Dieu, ils se libèrent non seulement du temps stagnant, mais ils ouvrent également la voie vers un futur où rien ne sera plus limité par la prescience. Par eux, la Vie redevient potentialité.

En échange de cette réalité qui marque l'accomplissement du Sentier d'Or, Leto 2 fit de Siona la première femme de la nouvelle race humaine, celle qui ne pourra plus avoir peur des limites imposées au futur, celle qui demeura indétectable par l'Oracle. Par cela, l'humain devient libéré du Temps, et peut commencer à être de nouveau. Le temps certain disparaît. L'humain peut vivre.

Libéré du temps. L'incapacité à être observé permet à l'humain d'être humain.

« You can't follow my tracks »⁴⁰⁰ dit Siona à Leto 2. Ainsi, tout est fait, le projet a abouti. Siona est devenue une fremen du Temps, la première d'entre tous les humains qui, tout comme le furent ses ancêtres dans les temps anciens de Dune, pouvaient se déplacer, hors de la portée des Vers et des yeux. Siona est l'aboutissement du Sentier d'Or de Leto 2. À partir d'elle, l'univers est libéré de l'emprise qu'avait la prescience sur lui. Ne pouvant être observés, ne pouvant être prédits, les humains deviennent des êtres sans observateurs. Sans Oracle, toutes les actions futures deviennent pure potentialité, résultat d'un réseau dense de causes-conséquences, mais également d'une autre composante: l'imagination créatrice. Car Siona est également cela.

Cette faculté de création est dévoilée par Leto 2 à Idaho: « The thing you must always trust about Siona is her creativity. She can create the new and the beautiful. One always

⁴⁰⁰ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.498.
Traduction: « Vous ne pouvez pas suivre mes traces ».

trusts the truly creative »⁴⁰¹, et cette création est à la base de la faculté de Siona, l'essence de son être. Selon les propos du personnage de Leto 2, la création est la seule véritable qualité du vivant, car elle fait émerger la Vie du chaos. Par la création, l'individu est véritablement humain, car il participe à la vie en l'enrichissant de sa propre réalité. Ainsi, par sa qualité de créateur, le personnage de Siona devient un symbole double, qui est la forme mature de l'humain. Pourquoi l'humain doit-il être un créateur ? Pourquoi la prescience est-elle un frein à cette capacité de création ? Le personnage de Siona possède en lui la réponse à ces deux questions.

En premier lieu, il est important de parler de la notion de mort telle que Leto 2 l'exprime. Face à Idaho, Leto 2 parle de sa propre mort en annonçant: « I am pregnant with my Empire. I'll die giving birth to it »⁴⁰². Cette réalité, qui peut sembler étrange, se confirme dans la mort réelle de Leto 2, qui permet aux truites des sables qui forment son corps de se répandre sur Dune, recréant ainsi le cycle de l'Épice sur Dune. Sa mort, que Ghanima avait déjà annoncée comme telle à la fin de l'œuvre Children of Dune, fut toujours prévue ainsi, même si le lieu et le temps exacts ne pouvaient être connus de lui. En choisissant cette mort, le personnage de Leto 2 permet la réintroduction de l'Épice dans l'univers, ré-ouvrant la voie aux prescients; mais cette capacité est vouée à l'inutile, par la faculté de Siona qui se transmettra à l'Univers tout entier. La mort de Leto 2 s'inscrit donc dans un acte de création, car de son corps émergent des truites, des parcelles individuelles qui vont créer de nouveaux Vers, rapportant l'Épice à l'univers, et rouvrant la voie aux voyages spatiaux. C'est pour cela que Leto 2, de manière constante, se rappelle à lui-même l'importance de la présence de l'eau lors de sa mort, afin qu'il soit l'initiateur d'un nouveau cycle de vie et de création. La mort est, pour lui, le début d'une nouvelle réalité, d'un nouveau présent, le renouvellement de la vie.

⁴⁰¹ Herbert, Frank, God Emperor of Dune, op cit, p.227.

Traduction: « La chose en laquelle tu dois toujours croire chez Siona est sa créativité. Elle peut créer la nouveauté et le beau. Il faut toujours avoir confiance en le véritable créateur ».

⁴⁰² Ibid, p.94.

Traduction: « il porte [en lui son] Empire, [qu'il mourra] en lui donnant vie ».

Pour cette raison, il accepte de supporter la douleur de sa vie, et de sa mort. Lors de ses dernières paroles, Leto 2 annonce à Siona: « You don't know what it is to love [...]. What have you ever given ? [...] Gods below ! What I've given ! »⁴⁰³. Face à la douleur et à la mort, Leto 2 crée cette comparaison entre l'amour et le don, et donne par cela sa dernière leçon à Siona: la création ne peut exister sans un véritable acte de don, sans un dévoilement complet de sa personne, jusqu'à se retrouver nu, séparé de l'armure de son égo, face à sa création et face aux autres. L'acceptation de cet acte est la preuve ultime de la réalité de l'humain, car c'est par elle que l'humain est véritablement lui. En créant, l'humain s'offre tout entier au regard de l'autre, pour créer le futur par l'intermédiaire de son temps.

C'est ici que Siona trouve sa grande réalité. De par sa nature, Siona est le symbole de l'humain invisible à la certitude. En étant ainsi, aucune force ne peut lui dicter ses actes, ni prévoir ce qu'elle fera. Grâce à cela, sa vie devient un mouvement de pure création au sein de l'Univers, car tout ce qu'elle fera ne reposera que sur sa volonté personnelle et sa manière de concevoir le monde pour le construire et le faire évoluer vraiment. Avec la menace de l'Oracle qui pesait sur les humains, les actions pouvaient être prédites, conçues et reproduites, supprimant la spontanéité de l'acte créateur qui, en se basant sur ce qui doit être, ne devient plus acte créateur mais acte reproductif. Le savoir du futur généré par la prescience était la menace de la stagnation de la création, la menace du non-renouveau. Par le personnage de Siona, cela ne peut plus être.

Le projet de Leto 2 se révèle donc sous un jour nouveau, par le personnage de Siona: le destin de l'humain est d'être un créateur pur, un être qui construit l'univers pour l'acte de création, pour l'univers, et non pour lui. En permettant aux générations futures de devenir des créateurs, le personnage de Leto 2 crée un cycle fermé de création et de re-création, dans lequel l'humain s'accomplit. Afin d'illustrer cette image, le personnage de l'Empereur-Dieu dévoile une métaphore prise aux cultes païens des temps anciens, par laquelle il tente de se définir à Hwi: « That sun which controls all of the movement but which cannot be

⁴⁰³ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.416.

Traduction: « Tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer. [...]. Qu'as-tu déjà donné ? [...] Dieux d'en bas! tout ce que j'ai donné! »

touched »⁴⁰⁴ dit Leto 2. Et cette représentation lui sied bien, à lui qui est, de par sa nature, inaccessible aux humains. Cependant, bien que proposée à des fins de comparaison avec l'image mortuaire qu'est le soleil, une autre interprétation est possible:

Tout d'abord, il est important de comprendre en quoi l'image de mort est intimement liée à l'idée donnée par Leto 2. En se considérant comme Soleil, Leto 2 devient un symbole triple, reliant l'image d'éloignement et d'inaccessibilité avec celle de création qui est au cœur de sa réalité. La lumière qu'il porte au genre humain est dépositaire d'un éloignement nécessaire de cette même humanité, afin qu'elle ne soit pas détruite par sa propre proximité. Le créateur est, de cette manière, défini comme une image divine, telle Zeus qui, dans sa magnificence révélée, brûla Sémélé. Cette comparaison trouve son explication dans le projet de Leto 2, qui se base sur un acte qui est hors de la portée de l'humain normal. Lorsque Moneo évoque le moment où il fut mis en relation avec les actes de son Empereur à Idaho, les mots se suspendent et les larmes lui viennent:

When I was most angry [...] and he saw himself through my eyes, he said: "How dare you be offended by me?" It was then - Moneo swallowed - "that he made me look into the horror... that he had seen." Tears welled from Moneo's eyes and ran down his cheek. And I was only glad that I did not have to make his decision... that I could content myself with being a follower.⁴⁰⁵

Cette émotion est l'expression de cette métaphore solaire: choisir d'être un soleil, c'est choisir d'être seul, incompris de tous ceux qui auraient pu l'être mais qui ne le sont pas, et de ne pouvoir être approché, sous peine de tuer ceux qui le tenteraient. Choisir d'être un soleil, c'est choisir d'être prisonnier de l'absence, de ne plus pouvoir goûter aux plaisirs de l'humain, de ne plus être humain pour l'humanité. Choisir d'être un soleil, dans un univers composé d'êtres qui ne le sont pas, c'est choisir d'être un symbole de mort, car c'est accepter que le temps continue de s'écouler pour tous, et d'être considéré comme en dehors de ce cy-

⁴⁰⁴ Herbert, Frank, *God Emperor of Dune*, op cit, p.220.

Traduction: « Ce soleil qui contrôle tous les mouvements mais qui ne peut pas être touché ».

⁴⁰⁵ Ibid, p.340.

Traduction: Alors que j'étais le plus en colère [...] et qu'il se vit lui-même par mes yeux, il me dit: "Comment peux-tu être offensé par moi ?" Ce fut alors - Moneo déglutit - qu'il me fit voir dans l'horreur... qu'il avait vu." Les larmes jaillirent des yeux de Moneo et roulèrent sur ses joues. " Et je suis simplement heureux de ne pas avoir eu à prendre les mêmes décisions que lui... que je puisse me contenter d'être un disciple.

cle; c'est être brisé par la douleur de ne pouvoir être humain et de voir les humains mourir, et qu'à chaque mort le monde change et s'éloigne de soi, pour rendre le soleil un peu plus seul, un peu plus prisonnier par l'absence. Accepter d'être un soleil, c'est accepter que sa mort soit l'expression d'un changement radical, qui touche l'humanité comme jamais, et que cela concerne le monde, excepté soi, et que l'on soit enfin compris, par le futur, comme étant un être à part entière, simplement un peu plus brillant, alors que cela ne fut pas le cas de son vivant. C'est en cela que l'image de la mort colle au personnage de Leto 2, car ce n'est que par sa mort que sa réalité se révélera, pour faire de lui non plus l'Empereur-Dieu, mais le premier véritable humain, qui créa l'humain à son image.

La nouvelle interprétation se lie avec l'ancienne, car en se définissant en tant que soleil, le personnage de Leto 2 se caractérise par un principe particulier propre aux étoiles: le soleil est un système potentiel, autour duquel des planètes peuvent graviter. Dans le cas de Leto 2, la planète en orbite est l'humanité, et son but est de faire évoluer cette planète, afin qu'elle se transforme en soleil, elle aussi. Car le propre du soleil est de donner l'énergie nécessaire pour que la vie naisse. Par sa présence, elle crée la vie, lui permet de se développer, de grandir. Le soleil est l'élément primordial de la vie, ce qui lui permet de sortir du néant d'où elle est issue. Le soleil est le créateur par excellence. Le soleil permet de créer la vie, car par lui des choses nouvelles apparaissent et se développent au-delà de sa liberté d'action. Il est l'initiateur, celui qui permet à ce qui n'était pas d'être. Par cela, le personnage de Leto 2 est un soleil, car par ses actes, il crée, et par sa création la création peut continuer d'être, de se développer pour devenir, à son tour, un soleil, un point à partir duquel le monde autour de ce point se développera pour créer la vie. Par cet acte de création, l'individu devient le soleil de sa propre création, l'élément initiateur d'un univers nouveau dans lequel l'être créé peut exister et se développer selon la lumière portée par son créateur. Mais le créateur, en tant qu'individu mortel, porte en lui sa propre mortalité, sa propre finitude, qui le lie à sa création pour que celle-ci puisse accepter sa propre réalité, et accepter de créer à son tour.

Le projet de Leto 2 est de faire de l'humain un créateur, de supprimer les barrières entre la divinité et l'humain, pour que l'humain prenne conscience que ce qui fait le divin n'est pas la qualité d'immortel, mais la capacité de ce dernier de pouvoir accepter de créer et de lais-

ser agir, de donner sans chercher à limiter, ni à reprendre. La vie entière du personnage de Leto 2 est la représentation de cette pensée: créer un individu nouveau, et se faire détruire par lui, accepter que ce que l'on est n'est qu'une parcelle de la réalité de l'humanité et que ce qui suit, ce qui forme le futur, sera différent, inconnu, et que rien ne s'arrêtera.

Cette réalité est représentée par Siona. En tant que nouvelle humaine, être qui est différent des autres: elle représente le futur de l'humanité, un futur d'autant plus présent qu'il n'est limité par aucune contrainte née du temps, par aucun oracle. Tout comme Leto 2 était différent, elle l'est également, mais sa nature est dissemblable de celle de l'Empereur-Dieu. Elle est le pont entre les deux conceptions de l'humain, un intermédiaire entre la divinité qu'incarnait Leto 2 et l'humanité précédente dont elle est issue. Par son caractère médian, Siona devient la première expression de la nouvelle humanité, celle qui est le plus proche de la conception de la matière initiée par le divin. Par son corps, elle demeure soumise aux lois de la nature, et par son esprit, elle peut agir comme le divin.

Son acte majeur dans le God Emperor of Dune est un acte à la fois divin et humain. En tuant Leto 2, elle marque sa volonté de s'affranchir des limites qui étaient imposées par l'image du divin. Tout comme Nietzsche l'annonça en son temps, Siona permet à l'humain de se libérer de ses limitations, car « Dieu est mort ». Les tabous et les interdits sont alors brisés, permettant à l'humain d'expérimenter sa propre liberté au-delà des limites qui lui étaient imposées par l'existence du divin dans l'existence. Lorsque Leto 2 lui demande de toucher ce qu'il est devenu après la fuite des truites, Siona se rend compte de la nature du divin: sa réalité est d'essence humaine. Ce qu'elle a tué n'est pas réellement Dieu, mais la représentation qui était contenue en lui, et qui le rendait si particulier. Telle est la seconde vérité de son acte: en tuant Leto 2, le personnage de Siona ne tue pas un être vivant; elle tue la puissance que le temps exerçait sur l'humain. De ce point de vue métaphorique, l'acte de Siona est un refus du temps à la fois passé et futur: par l'intermédiaire de Leto 2, Siona détruit l'image passéiste que représentait l'Empereur-Dieu, la stagnation infligée par ses multiples millénaires de paix forcée. Elle retire du présent la puissance qu'exerce le passé sur lui-même, l'impression constance que le passé peut contrôler l'existence de chacun par son caractère fini, et donc certain. Mais elle tue également l'Oracle inclus en lui, la faculté qu'il

possédait de pouvoir limiter les actes de création de chacun par le fait même qu'il pouvait les prédire. En tuant Leto 2, elle marque sa volonté de ne plus laisser l'humanité future qu'elle représente être soumise au temps qu'il représente, pour vivre par elle-même, soucieuse non de la composition du futur, mais simplement de sa réalité potentielle.

Tout cela avait été pensé par les jumeaux, alors que Alia, représentation du pouvoir destructeur du temps sur l'individu, était vivante, et que par sa vie, elle montrait la réalité de l'individu qui ne pense que par la prescience, que par la volonté de vouloir savoir de quoi le futur sera fait pour pouvoir y faire face. Les personnages des jumeaux avaient conçu, au travers de la réalité de leur tante, la réalité de l'individu, le danger qui le guette, lui, en voulant être exactement lui: l'humain est affamé de savoir, car le savoir est la marque de la stabilité, ce qui permet de pouvoir dire que cela ne changera pas, et que l'on pourra le comprendre, même si, pour cela, il doit s'enfermer en lui, s'ériger une tour de symboles et de croyances, de pensées qui ne sont orientées que dans un seul sens, au lieu de regarder partout. Ce qui a perdu Alia n'était pas d'être presciente, c'était de ne regarder que dans cette direction, jusqu'à ne plus voir que par elle, et oublier ce qu'elle était. Le Sentier d'Or conçu par les jumeaux est un chemin universel et temporel, dont la seule origine est l'humain, et dont la seule finalité est la Vie.

Le dernier acte de Leto 2 et de Siona est la concrétisation de cette pensée: Siona tue Leto 2. Leto 2 se fait tuer par Siona. Au-delà de cette relation se dévoile le cycle de la Vie, que le nouveau surpasse l'ancien, que l'ancien ne peut lutter contre le nouveau. Puis, au-delà, c'est l'ancien qui se donne, tout entier, pour l'avenir du nouveau, c'est l'ancien qui, soucieux de sa réalité et de la réalité dans laquelle il se trouve, qui permet au nouveau de découvrir de nouvelles voies sur lesquelles repenser son être et sa réalité, pour continuer de faire vivre. Et, au dernier échelon, dans cet inconnu qui ne se dévoile jamais complètement et que l'on nomme la mort, il y a le renouveau, le moment où la vie se transforme en mort, et où la mort, disséminée dans les courants de la vie, se répand dans les veines du monde pour permettre à la vie de renaître. Car la mort crée, elle aussi, et là est la dernière leçon de Leto 2 à l'humanité.

Leto 2 aurait pu vivre éternellement. Lors de son combat contre lui-même à propos de Hwi, il se dit à lui-même qu'un retournement est possible, mais que le temps nécessaire à ce changement serait aussi long que celui déjà orchestré en lui. Il pourrait le faire. Il l'a déjà fait, en acceptant l'armure de truites des sables. Mais il choisit de mourir. Pourquoi ? Pourquoi choisir la mort lorsqu'elle pourrait être vaincue ? Pourquoi choisir la mort quand l'humanité toute entière pourrait être libérée d'elle, par le savoir que possède Leto 2 sur elle ? Car la mort n'est pas la fin. La mort est un changement. Le changement, pour le personnage de l'Empereur-Dieu, est celui de passer de l'état de ver-humain à celui de truites des sables. Il est également celui de passer d'une forme de vie à une autre: de passer de décisionnaire à Mémoires. Le don qu'il fait à l'humanité après sa mort, contenu dans son journal intime, est ce changement. Celui de devenir enfin fini, pour que les vivants puissent se construire sur les ruines que représentent les ancêtres, afin de s'élever encore plus haut. Si le personnage de Leto 2 meurt, c'est pour pouvoir faire accepter l'idée de la mort à tous, que même Dieu doit mourir, pour que les humains acceptent de mourir à leur tour. Car Dieu est une idée, une idée née dans les pensées de ceux qui étaient et qui sont. Dieu est une image du présent, une manière de dire: voilà quel est mon monde, comment je le conçois, et comment je voudrais qu'il soit. Le personnage de Leto 2 est ce dieu. Il est cette image. Et comme toutes les images, elle se doit de mourir, car même si l'on peut être fasciné par la beauté des mots ou des couleurs, par la richesse des sons ou les formes du monde, ce ne sont que des images. Et les images sont figées. Mais ce qu'elles font naître, ce qu'elles permettent de créer, à leur tour, ce sont ces choses là, l'essence de la réalité, la racine du présent et la promesse du futur: que le monde ne cessera jamais de changer. Car la Vie est création.

Tel est le destin de l'humain.

Conclusion

Le concept de destin dans le Cycle de Dune est différent de celui qui est communément admis. Il n'est plus question de considérer l'humain par rapport à sa propre finitude, mais par rapport au potentiel en expression qu'il est au sein de l'univers, de ce qu'il peut permettre de créer, non pas simplement par son corps, mais par rapport à la pérennité de ses actes à l'intérieur du système dont il fait partie. Cette pensée est née par une évolution de la pensée sur le destin, qui débuta par l'analyse de l'état de l'Empire de Shaddam 4 Corrin, un univers dans lequel l'humain n'était plus qu'un point dans l'immensité de l'humanité, point qui se rattachait à la réalité par son nom, par sa Maison, jusqu'à la nouvelle perception de l'être et de la Vie que fit naître Leto 2 dans l'humanité, par l'intermédiaire de Siona. Entre ces deux éléments de l'œuvre, l'évolution de la pensée sur le destin est passée par Paul Atréides, le premier prescient, celui par qui l'univers est décrit comme un espace où tous les actes sont nécessaires, faits primordiaux pour le maintien de l'existence, pour l'équilibre de tous les éléments en son sein. Par Paul, la vision d'un monde fataliste s'impose au lecteur car, selon ses mots : « all creatures must carry some kind of destiny stamped out by purposes of varying strengths, by the fixation of training and disposition. From the moment the jihad had chosen him, he'd felt himself hemmed in by the forces of a multitude »⁴⁰⁶. Le choix de l'individu n'est qu'une illusion pour Paul, une apparence de réalité là où ne demeure qu'une simple obligation que l'humain ne peut saisir. Ce que fait l'individu, pour Paul, provient de la conscience que ce dernier possède de la nécessité de l'acte pour la continuité de la vie. Tout acte qui se séparerait de cette ligne de conduite, notamment grâce à la prescience, créerait une vague incontrôlable qui détruirait l'humanité. Aussi, Paul, dont « His curse lay in the fact that he saw the cage. He *saw* it! »⁴⁰⁷, accepte sa réalité sans chercher à la changer, car il sait que tout changement sur le schéma universel, opéré par la connaissance des conséquences qu'implique la prescience, provoquerait un effon-

⁴⁰⁶ Herbert, Frank, Dune Messiah, op cit, p.231.

Traduction: « toutes les créatures devaient porter une certaine forme de destin gravée par des forces variables, fixé par l'éducation et les dispositions. À partir du moment où le Jihad l'avait choisi, il s'était senti emprisonné par les forces de la multitude ».

⁴⁰⁷ Idem.

Traduction : « Sa malédiction tenait dans le fait qu'il voyait la cage. Il la *voyait* ! »

drement de l'univers, et la disparition de la Vie. Telle est sa malédiction, la tragédie de son existence : de voir la cage, d'avoir conscience des limites de la vie.

Puis vint le second prescient : Alia. Pour Alia, l'existence est l'expression de notre propre vision du destin. Pour elle, la mort est la seule réalité de l'être. En ayant été confrontée à la mort avant même de savoir ce qu'était la vie, la conscience d'Alia s'est formée autour du fait que, quoi qu'elle puisse accomplir dans son existence, seule la mort serait son lot, sa réalité. Ceinte par cette peur, Alia ne put que chercher désespérément la vie, au-delà de ce qu'elle était. Pour cela, elle projeta son être sur ceux de ses plus proches parents qui semblaient avoir une vie bien à eux. Tout d'abord sa mère puis, après son départ d'Arrakis, son frère, puis le Gholia Hayt-Idaho, chacune de ces tentatives d'existence par mimésis se brisèrent sur la réalité essentielle de l'être, que la vie ne peut pas venir d'autre part que de soi. Enfant, c'est le monde et l'effroi de ce dernier face à son étrangeté qui lui renvoyèrent sa propre différence, le fait caractéristique de son être : qu'elle n'est pas normale. Par cette anormalité, c'est tout le monde représentatif de la vie qui semble la rejeter, car une enfant ne devrait pas pouvoir parler des choses du passé, des choses qui sont mortes. Aussi se raccrocha-t-elle à sa mère, la seule à même de pouvoir la comprendre et lui enseigner ce qu'est la vie. Puis, par l'intermédiaire de Paul, c'est tout le symbole du modèle divin, à la fois expression de l'assimilation de l'individu et de l'absence de réalité personnelle, qui s'exprime. En tentant de devenir son frère, le personnage d'Alia pense pouvoir devenir enfin quelqu'un. Mais elle ne fait que s'enfermer de plus en plus à l'intérieur de sa propre coquille vide, expression de l'autre et non du soi. Enfin, avec Hayt, c'est l'attraction vers ce qu'elle est, vers la mort qui revient à la vie, qui est dévoilée. Encore une fois, Alia ne peut que se raccrocher à l'extérieur, sans devenir pleinement vivante. Puis, lorsque la folie du passé s'empare d'elle et qu'elle devient l'Abomination du Baron Harkonnen, son existence est scellée : devenue pleinement l'expression de la mort, tous ces actes ne sont que destruction, volonté d'effacer tout ce qu'elle n'est pas. L'individualisme de son être devient le rejet de tout ce qui n'est pas elle. Ainsi, en se concentrant sur son être et simplement son être, et en ne voyant en elle que la mort comme seule réalité, Alia se détruit, et détruit l'univers avec elle. Le concept de destin qu'elle transporte alors est celui de l'individu actuel, prisonnier de son

être, concentré sur lui et sur ses propres tares, incapable de saisir que la mort n'est pas la fin de tout, mais que la vie, ce qui lui permet d'être et d'agir, est l'essence de son être.

Enfin, le personnage de Leto 2, celui qui est au cœur de la nouvelle conception du destin telle qu'elle est exprimée dans le Cycle de Dune, dévoile les facettes particulières de l'être et de ce qu'il doit reconsidérer afin de pouvoir être pleinement inscrit dans le nouveau paradigme du destin. Par le personnage de Leto 2, le destin se dévoile non pas comme étant la résurgence du temps dans l'existence de l'individu, mais comme un élément différent, dont l'origine n'est pas le temps, mais la vie. Pour aboutir à cette réalité inscrite dans l'œuvre du Cycle de Dune, Leto 2 développe l'idée que le temps n'existe pas, qu'il n'est qu'une invention provenant de l'esprit de l'humain qui tente de donner un ordre à la matière autour de lui. C'est par son affirmation « first, as to Time: there is no difference between ten thousand years and one year; no difference between one thousand years and a heartbeat. No difference »⁴⁰⁸ que le temps se révèle comme n'existant pas au dehors de l'humain. Seul l'humain crée le temps en mesurant les différents états et changements entre deux états, mais ce qui compte dans la pensée de Leto 2 n'est pas l'intervalle, mais le changement. Seul le changement possède une véritable valeur, car c'est par ce changement que l'existence se dévoile, que la vie se sait en train d'exister. Le reste n'est que vacuité. Ce qui est important, c'est le mouvement, le fait que l'univers ne demeure pas figé à l'intérieur d'un système dans lequel rien ne pourrait changer. Pour arriver à cela, le personnage de Leto 2 choisit la voie la plus difficile pour lui, celle qui lui vaudra de se faire haïr par l'humanité toute entière, jusqu'alors incapable de comprendre par elle-même la nécessité de devoir se détacher du temps. Cette voie est celle de la stagnation, de l'absence de mouvement au sein de l'humanité, pour que cette dernière puisse prendre conscience de la stagnation, et cherche à tous prix à s'en délivrer. Par l'intermédiaire de cet état, le personnage de Leto 2 devient une représentation du temps figé: à la fois éminemment présent dans toutes les facettes de la vie de l'Empire et constricteur de toute forme d'initiative et de changement, il devient l'expression de ce que serait la vie si celle-ci n'était plus animée par le changement. C'est pour cette raison que Leto 2 n'apprécie rien autant que ce qui est nouveau,

⁴⁰⁸ Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p.99.

Traduction: « En premier, à propos du Temps: il n'y a aucune différence entre dix milles ans et un an; aucune différence entre mille ans et un battement de cœur. Aucune différence ».

de ce qui le surprend, car la surprise lui permet de garder espoir dans l'avenir, cet avenir qu'il souhaite pour l'humanité et qu'il attend de voir advenir. Lorsque cela lui parvient, et que Siona se révèle être celle qui ne sera plus inscrite dans le temps, Leto 2 sait que sa fin sera prochaine, et il l'accepte, non pas comme un fait malheureux, mais comme une nécessité, qui permettra à la vie de s'épanouir de nouveau.

Le Sentier d'Or est cette vision née de l'esprit de Leto 2 qui lui revient alors que son existence touche à son terme : Siona est le symbole de l'évolution, de la vie qui s'est enfin affranchie de l'envie de vouloir connaître le futur; elle est l'expression de l'humain qui accepte que l'inconnu est son existence, que la vie ne peut avoir de raison de continuer si ce qui la constituera est déjà connu, figé, immuable.

Le concept de destin est transmué par la lecture du Cycle de Dune. D'un destin qui fige, l'œuvre de God Emperor of Dune se referme sur un futur ouvert, un futur non plus en prise avec une volonté de connaissance mais, au contraire, avec une volonté de ne plus être observé. Le destin de l'humain, et plus généralement de la vie, ne réside pas dans sa connaissance, mais dans le fait qu'il continuera d'être, et pour cela, la vie doit continuer de demeurer à l'état de potentiel, plutôt que rigidifiée dans sa propre connaissance de ce qu'elle est.

Au niveau littéraire, le Cycle de Dune a également apporté sa contribution à la manière de reconsidérer le destin. Pour cela, c'est l'existence même des personnages qui doit être reconsidérée, afin de pouvoir saisir le profond changement qu'a opéré cette œuvre. Dans les œuvres habituelles, les personnages subissent une évolution due aux actions qui s'exercent sur eux, au sein d'un milieu qui les éprouve. La matière est l'essence de ce changement, et le temps, à l'intérieur des intrigues, n'est qu'une coordonnée qui s'applique de manière logique, parce qu'elle se doit d'être, en relation avec la continuité de l'intrigue. Mais dans Dune, cette logique est renversée. Dans le Cycle de Dune, c'est le temps qui exerce la plus forte pression sur les personnages, c'est lui qui affecte le plus chacun des personnages étudiés précédemment. Cela est dû à la force qu'exerce, en tant que protagoniste, le temps dans l'intrigue. Le temps dans ces œuvres n'est pas un simple référent, mais une réalité qui influence l'individu, et par cela, les personnages sont plus humains que jamais. En donnant une réelle force au destin des personnages, en les poussant à s'interroger sur leur réalité, sur ce qu'ils sont au sein de leur

système, l'œuvre crée un monde véritable, dans lequel les personnages ne sont pas de simples représentations de l'être, des parcelles d'individus dont les facettes primordiales ne sont que des accessoires qui ne doivent pas être évoquées. Dans Dune, les personnages sont développés autour de cette facette essentielle de leur être, qui est qu'ils sont humains. Leurs interrogations sur eux-mêmes et sur ce qui les entoure expriment la recherche constante de l'individu réel sur lui-même, sur ce qu'il est et ce qu'il peut ou doit faire à l'intérieur de ce système. L'interrogation sur le destin n'est rien d'autre que cela : cette recherche perpétuelle au sein de l'individu de savoir si ce que l'on fait est bon, est nécessaire, juste ou illusoire, si ce que l'humain est véritablement libre, s'il n'est que le fruit de la nécessité, ou bien s'il se trouve dans un entre-deux qui le caractérise, qui parfois lui impose sa propre conduite, et parfois lui laisse entrevoir la possibilité d'un choix à l'intérieur de sa propre existence.

La méta-réflexion qui découle de ce questionnement au sein de l'être devient celle de savoir si le monde est un système existant, ou si ce système n'existe que parce que l'humain a besoin de ce cadre pour ne pas sombrer dans la peur de son environnement. « Les systèmes ne sont pas dans la nature, ils sont dans l'esprit des hommes »⁴⁰⁹ dit Bernard, et c'est autour de cette réflexion que l'interrogation incluse dans Dune se cristallise et se condense. L'humain doit-il à tout prix chercher à créer un système autour de son être, jusqu'à être à ce point certain de ce qui l'entoure que la peur cessera et qu'il pourra réellement vivre, ou bien, au contraire, l'humain doit-il cesser de vouloir tout contrôler, et que c'est par l'absence de contrôle que l'individu commencera réellement à vivre ? Dans notre mode de pensée, la nécessité de la certitude est devenue tellement essentielle à l'existence que l'individu est naturellement poussé à avoir peur de l'inconnu, du nouveau, pour se cacher dans la caverne de son quotidien. Le mythe de Platon est devenu réalité. Pourtant, ce que le Cycle de Dune nous permet de penser est que, lorsque l'humain demeure dans son quotidien, ou bien qu'il tente à tout prix de connaître tout ce qui l'entoure, ce dernier ne vit plus. Il cesse d'être en vie, pour devenir une forme mouvante de la mort, prisonnière de la certitude, abandonnant tout ce qui fait de la vie ce qu'elle

⁴⁰⁹ Bernard, Claude, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, version électronique produite par Gemma Paquet pour la bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'université du Québec à Chicoutimi, p.201.

est⁴¹⁰. « Celui qui ne connaît pas les tourments de l'inconnu doit ignorer les joies de la découverte »⁴¹¹ rajoute Bernard, comme une confirmation à la réalité de l'humain. Ce n'est que par l'acceptation que l'univers qui l'entoure est empli de mystères, d'inconnus, que l'humain peut s'élaner dans la vie, dans l'expression de lui-même. Ici se retrouve, condensée, l'existence telle qu'Alia la refuse: incapable d'accepter l'inconnu, de s'immerger en lui, Alia se tourne vers la certitude, tentant de tout contrôler pour cesser d'avoir peur. Son échec est celui de tous ceux qui, comme elle, pensent que l'inconnu est un danger qui doit être évité.

À travers ce questionnement sur le système dans lequel l'individu se trouve, c'est l'existence actuelle toute entière qui est remise en question : comment l'humain peut-il se définir comme vivant, dans un environnement où toute initiative, toute tentative de faire naître le nouveau est irrémédiablement assujettie à des normes de stabilité en relation avec les bases actuelles? La volonté de la société actuelle de prendre de moins en moins de risques financiers, de ne parier que sur ce qui fonctionnera avec certitude, limite les capacités d'innovations, et par cela restreint la diversité de l'existence. Cette attitude se retrouve également dans l'agriculture, avec l'utilisation de certains types de graines, développant cette dernière au détriment de la diversité qui assurait, en cas de maladie, la pérennité de l'espèce toute entière. D'autres exemples existent, des exemples nombreux et divers qui renvoient tous à la même conclusion : que la diversité est de moins en moins acceptée au sein de l'humain, lui préférant la certitude d'un savoir qui trouve sa confirmation dans le passé, dans l'immuable. Ce que l'individu actuel recherche plus que tout est la certitude de ce qui lui arrivera. Mais c'est face à cette attitude que l'incertain deviendra le plus violent, le plus dangereux pour lui. Le Cycle de Dune permet de considérer l'idée que la certitude est incompatible avec le principe même de la vie, et que l'humain, s'il veut pouvoir survivre à lui-même, ne doit pas s'emprisonner dans sa propre cage de certitudes, pour s'avancer dans son existence en acceptant qu'il ne peut pas tout contrôler.

⁴¹⁰ Les études récentes sur la perception du temps prouvent, hors de toute portée philosophique, que le cerveau de l'humain fonctionne différemment selon son environnement. Étant plus actif lors de nouvelles expériences, le temps perçu s'écoule plus lentement que lors d'expériences maintes fois effectuées, autrement dit le quotidien. Ainsi, la perception de la Vie est plus puissante dans un espace où règne l'incertitude, plutôt que dans un espace connu et maîtrisé.

⁴¹¹ Bernard, Claude, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, op cit, p.201.

C'est par l'absence de contrôle sur le monde, par l'acceptation que l'extérieur a une influence bénéfique sur lui-même et qu'il lui permet d'être pleinement lui que l'humain pourra véritablement vivre. Cette manière de penser l'existence est à la fois hautement intuitive et extrêmement dérangeante pour l'esprit. L'humain, par nature, est en constante recherche de liberté, de champ d'actions, et pourtant, il désespère de pouvoir vivre dans un monde où ses attentes seraient les seules véritables mouvements du monde. À la racine de cette attitude se trouve l'incapacité de l'être à pouvoir considérer la vie comme autre chose que ce qu'il est. L'univers semble tellement différent du soi, de ce qui est en l'individu, qu'accepter pleinement que l'autre est également une représentation de la vie dénature le caractère unique du soi, le plongeant dans une immensité qui ne peut être acceptée par l'intellect. Si l'humain n'est pas unique, alors son destin ne l'est pas, lui non plus. Comment pouvoir accepter que ce que l'on est n'est pas unique, mais juste une part d'une réalité qui aurait pu être différente, une réalité dans laquelle l'être n'existerait pas, remplacé, voir même inutile au déroulement de la réalité? Le monde que l'être perçoit existe et est stable car chacun de ses éléments permet cette stabilité. Et ces éléments ne seraient pas obligatoires? Cette pensée sur le destin universel remet en question jusqu'à la fondation de l'existence de l'humain.

La pensée qui naît par la lecture du Cycle de Dune est que la vie dans sa réalité est à la fois plus complexe et plus simple que cela: la vie, telle qu'elle est connue, n'a aucune raison d'être remise en question, par le simple fait qu'elle est à elle-même sa propre justification. Mais si elle est ainsi, c'est également parce que la vie a évolué d'une manière particulière, manière qui se justifie par l'immensité des liens et des connexions qui se créent au sein de l'univers. Le moindre changement, la plus infime modification d'un élément aurait irrémédiablement changé l'intégralité du présent, sans que nous puissions même le soupçonner, par le simple fait évoqué au-dessus que la vie actuelle est à elle-même sa propre justification. Ainsi, la vie est l'expression de l'acceptation sans condition du présent, présent qui n'existe que par l'incompréhension de tous les événements passés, événements qui forment également la trame de ce présent soi-disant connu qui est également la trame d'un futur qui se doit d'être aussi inconcevable que le sont les liens qui aboutissent à lui.

Par corollaire, le Cycle de Dune nous permet de réfléchir. Ce que nous sommes ce que nous faisons en tant que forme de vie ne doit pas se limiter à une structure connue ou, pour l'exprimer de façon un peu plus poétique, ne doit pas se limiter aux rêves que l'humain nourrit pour lui-même. Vouloir à tout prix vivre ce que l'on souhaite pour soi, et uniquement pour soi, dans un schéma d'existence qui ne repose que sur ce que l'individu souhaite pour lui et qui ne serait décidé que par lui limite et détruit la réalité à venir. Le destin, en tant qu'image de ce que le présent forme et que l'humain saisit, est l'image du rêve créé par le cerveau humain : il est une limitation de la vie, une structure immobile dans laquelle les choix des humains et les possibilités incluses dans l'univers n'ont aucune prise, aucune réalité. Le temps du destin est le temps de l'humain particulier, un temps dans lequel la nature et la vie n'ont aucune présence autre que l'image que l'individu en train de concevoir le futur se représente. Pour vivre vraiment, l'humain ne doit pas se limiter lui-même. Il doit accepter que le changement est nécessaire à sa propre existence, car c'est par le changement qu'il existe.

Ainsi, le concept du destin est un concept qui est potentiellement destructeur, car il limite et enferme l'individu dans un espace-temps qui le sépare de la réalité. En empêchant l'humain d'avoir accès à son destin, le personnage de Leto 2 fait plus que d'empêcher l'humain d'agir sur la liberté de l'autre, il inscrit entièrement l'humain dans le présent en tant qu'élément constitutif de l'avenir. Le destin réel de l'humain, ce vers quoi il tend naturellement, devient non pas un concept restrictif dans lequel son chemin est tracé, et dont l'aboutissement est la mort, mais un espace vaste dans lequel chacun de ses actes devient un principe créateur. L'annonce que fait Ghanima à Farad'n à la fin du Children of Dune est l'expression de cette pensée : « He'll lead humans through the cult of death into the free air of exuberant life ! He speaks of death because that's necessary [...]. It's a tension by which the living know they're alive »⁴¹². C'est autour de ce projet que le concept de destin doit être centré, autour de cet air libre de l'exubérante vie, car c'est par l'exubérance que l'existence devient réellement l'existence, par la diversité des êtres et des possibilités qui naissent de l'incroyable potentialité des liaisons entre les êtres.

⁴¹² Herbert, Frank, Children of Dune, op cit, p. 399.

Traduction: « Il guidera les humains à travers le culte de la mort dans l'air libre de l'exubérante vie ! Il parlera de mort car c'est nécessaire [...]. C'est une tension par laquelle le vivant sait qu'il est vivant ».

C'est à partir de ce principe premier que cette conclusion se dirige vers sa phase finale, dans laquelle une nouvelle question en relation avec le destin va être posée. Cette question entre en résonance avec la notion même du destin, qui est l'expression du chemin futur d'une forme de vie : qu'est-ce que la Vie? Durant toute cette étude, ce terme est apparu de manière récurrente, comme le point central de la recherche du Sentier d'Or de Leto 2, l'aboutissement de son projet et la véritable expression du destin de l'humain. Il ne fut pas développé, de part la connaissance intuitive que l'on possède de ce concept, en relation avec l'individu mais également avec la définition du vivant qui est communément admise. Cependant, sa réalité, transformée par la nouvelle conception du destin telle que le Cycle de Dune nous permet de la penser, se doit d'être présentée, afin de pouvoir comprendre toutes les implications qui émergent de sa reconnaissance en tant que réalité du destin.

Le vivant est représentée, à l'origine, comme l'expression de toute forme de mouvement au sein de la matière non minérale, caractérisée par la capacité qu'elle possède de se développer, d'interagir avec son environnement et de se reproduire. Mais la Vie est autre chose. Elle est l'expression de l'énergie que possède toute forme de vie, de vouloir se développer de manière de plus en plus complexe, pour peupler l'univers et, par extrapolation, d'empêcher le néant d'exister. La Vie est l'expression même de cette volonté de ne pas laisser le néant exister! L'un et l'autre s'opposent, créant une dichotomie qui est à la base de la réflexion que nous offre le Cycle de Dune sur le destin. La Vie est mouvement; elle doit être mouvement, changement, évolution, afin de ne pas s'enliser dans un état qui se perpétuerait, jusqu'à s'affaisser sous son propre poids. Telle est l'ultime concept véhiculé par le Baron Harkonnen, et l'essence de cette œuvre: elle nous permet de penser le destin et la vie et, par cet intermédiaire, de nous penser nous, lecteurs, selon nous-même et le monde.

Postface

Cette nouvelle manière de nous concevoir, nous, humains, par l'intermédiaire des pensées nées par la lecture du Cycle de Dune, fut le prémisses à l'émergence de ma propre pensée, de ma personne, et par cela, de ce qui constitue l'univers tel que moi, lecteur et humain, je le perçois. Avec l'histoire des Atréides, leurs réflexions et leurs pensées, leurs attentes, leurs décisions et les conséquences de ces actions, c'est mon être tout entier qui s'est éveillé au monde. Je n'étais alors qu'un enfant, dont l'histoire qui pourrait sembler particulière n'est en fait que le reflet d'un possible, d'une réalité qui ne peut être récusée. À l'époque, alors que ce livre m'était encore inconnu, j'étais déjà humain, sans pourtant l'être réellement. J'étais encerclé par un monde dont les couleurs me renvoyaient une sensation de vide, un vide qui était vrai. Ce que je ne savais pas, c'est que ce vide n'était celui du monde, mais le mien. Mon esprit n'était que désordre, perdu dans la marée du présent qui me repoussait toujours plus avant dans le passé, avec à l'idée un monde qui avait déjà accompli son œuvre sur moi, en m'empêchant d'être comme les autres. Il n'y avait pas de logique dans cette pensée. À présent je le sais. Dans cette pensée, il n'y avait que chaos.

Et puis j'ai lu Dune. Comme premier livre, son enseignement était identique à celui d'un maître, un maître à la fois d'une infinie patience, et d'une infinie sévérité. Pour le comprendre, je n'avais pas le choix que de me laisser saisir par ses mots, pour que je les absorbe et qu'ils m'absorbent en retour. Cela fut très simple, car si je devais me décrire selon les critères de cette œuvre, j'étais, à cette époque, comme l'est Alia: le vide de mon être venait que mon existence toute entière reposait sur la considération mutuelle de mon environnement sur ma personne, que je n'étais pas moi, mais l'image de mon père défunt. Avec la lecture de Dune, j'ai découvert ce qu'était penser, ce qu'était être, non pas selon les critères du commun, sur l'affirmation de soi, mais sur l'expression de soi dans le monde, par rapport au monde. Et j'ai compris. J'ai compris que l'être, dans toute son unicité, n'était pas unique, comme on cherche à nous le faire croire. L'individu est une unité à l'intérieur d'un tout qui se nomme l'univers, un tout dans lequel l'être s'exprime, se développe et grandit, et par cela fait grandir le monde. L'humain crée le monde qui le crée, et le cycle se perpétue à chaque instant, de toutes parts,

comme une planète qui tourne autour de son étoile, et qui le fait osciller à son tour. L'humain est une unité à l'intérieur de l'unité qu'est l'univers, et l'une et l'autre sont indissociables. Et cela est la Vie.

Si je peux penser cela, si j'ai pu concevoir cette idée, ce n'est pas simplement par moi-même. Je l'ai pu, car l'œuvre-monde du Cycle de Dune m'a permis de le penser. L'œuvre littéraire se forge à partir de cette volonté d'interaction mutuelle, de cette force qui lie le lecteur à l'œuvre qu'il est en train de faire vivre, et qui le fait vivre en retour. L'œuvre littéraire n'est pas qu'un simple support de mots, elle est une représentation de la vie, un flot constant d'idées et de réflexions qui s'allient afin de former un tout, un univers, dans lequel les personnages nous permettent, à nous lecteurs, de nous penser nous-mêmes, de nous concevoir et de nous troubler. En nous permettant de nous projeter dans un espace nouveau, dans une réalité hypothétique, la littérature nous offre la possibilité de nous imaginer dans un autre monde, dans un autre univers, à l'intérieur duquel ce que nous sommes est confronté à ce que nous pourrions être; elle nous fait nous interroger sur ce qu'est la racine de notre être, de notre existence. Elle nous permet de nous créer une nouvelle existence, et à l'intérieur de cette vie nouvelle, de nous repenser en tant que nous. La littérature nous fait repenser notre destin, nos choix et nos aspirations, elle nous fait nous interroger sur ce qu'est être réellement humain, non pas selon le modèle unique de notre réalité, mais selon des patterns différents, qui exacerbent nos qualités et nos défauts. Et quand nous nous sommes enfin vu, tel que nous serions à l'intérieur de l'un de ces mondes, et que nous revenons à notre réalité, c'est tout notre être qui est changé.

Tel est le pouvoir de la littérature, le pouvoir que le Cycle de Dune peut exercer sur l'individu : il peut changer les gens, les faire s'interroger sur ce qu'ils sont, sur ce qu'ils considèrent comme essentiel et comme n'étant qu'une bagatelle de la vie. Et par cela, il peut faire changer.

C'est parce que la littérature peut faire changer, qu'elle a le pouvoir de créer la nouveauté chez l'humain, qu'elle fait partie de la Vie, qu'elle est une extension de la pensée humaine, qu'elle est également pensée sur le monde et sur l'humain, car elle permet à l'humain

d'avancer dans sa compréhension de lui-même, et du monde. Telle est sa réalité. Tel est son destin.

Annexe A: Le programme génétique du Bene Gesserit

Le programme génétique du Bene Gesserit est un des éléments fondateurs du cycle de Dune. Il est également extrêmement important dans la continuité du Cycle, puisque Leto 2 se l'approprie pour améliorer l'humanité, et aboutir à l'individu qui sera totalement libéré de la possibilité de déterminer les liens de causalité qui l'entourent.

Le programme génétique du Bene Gesserit est l'expression de la volonté de contrôle de l'humain sur sa propre réalité. En effet, la capacité de contrôler les gènes des futurs humains est l'aboutissement dernier de l'humain sur sa propre nature. En parvenant à définir comment sa progéniture sera, l'humain retire la part d'incertitude qui fait de l'humanité un ensemble hétérogène². Cet acte a des conséquences profondes sur la définition de l'humain : les caractères de l'individu sont ce qui permet de le différencier de ses congénères, ce qui fait de lui un être unique. Ces caractères sont également ce qui va permettre l'adaptation de l'individu à son environnement, par la capacité de certains d'agir là où d'autres ne peuvent le faire. Or, le choix des caractères d'un individu dans une population peuvent être soumis à des critères qui reposent sur une volonté particulière, subjective, et qui peut être reproduite à grande échelle. Dans cette configuration, la probabilité qu'une part importante de la population se retrouve affublée de caractéristiques génétiques semblables est forte, entraînant une baisse du potentiel de nouveauté dans les schémas existants. Cette baisse de nouveauté est une marque dangereuse dans l'évolution d'une population, car elle restreint les possibilités d'adaptations à une situation nouvelle, qui se situerait hors du schéma initial.

Ainsi, le programme génétique tel qu'il est orchestré par les Sœurs du Bene Gesserit est une tentative de suppression de l'inconnue afin de faire émerger l'individu qu'elles recherchent. Il est également l'expression de la démesure de l'humain, qui pense pouvoir concevoir la perfection, et que la perfection ne peut venir que d'un contrôle total de tous les paramètres lors de la réalisation. Le déroulement du Cycle de Dune est l'expression de cette erreur conceptuelle : la perfection n'existe pas, pas même entre les mains de l'humain. La perfection est dans l'ensemble hétérogène de toutes les composantes de l'univers, où les défauts d'un groupe sont

² voir pour cela la partie 2, et l'analyse du film Gattaca de Andrew Niccol

compensés par les qualités d'un autre, aboutissant à une harmonie qui permet à la vie de perdurer.

Annexe B: le peuple Fremen

- « Your people show good discipline, Jessica said [...]. »
- They obey the preservation of the tribe, [Stilgar] said.³

À l'intérieur du Cycle de Dune, le peuple Fremen se distingue de la ligne de conduite première de l'humanité représentée par l'Empire de Shaddam 4. Cette distinction se manifeste de différentes manières: le principe communautaire, le principe religieux, et le principe temporel. Ces trois particularités sont toutes reliées entre elles autour de leur conception de l'individu. Cette conception de l'individu est le reflet de la notion de destin qui leur est tout d'abord propre, jusqu'à ce qu'elle devienne universelle. En cela, le peuple fremen est une représentation première de l'univers humain dans l'œuvre de Dune, représentation qui est également la base de la pensée de Leto 2. Comment cette représentation du destin qui est inscrit dans ce peuple participe-t-elle au Sentier d'Or est la question à laquelle l'analyse de ces trois principes donnera une réponse.

Tout d'abord, le principe communautaire est un élément essentiel chez les Fremens. Le premier exemple frappant de cet aspect se retrouve lorsque Tuffir Hawat, alors en fuite face à l'assaut conjugué des troupes Harkonnen et Impériales, constate avec effarement l'attitude générale de ce peuple. Alors qu'un transport de troupe ennemi s'approche des Fremens et des Atréides, un ornithoptère contrôlé par un Fremen plonge dans le véhicule aérien et le fait exploser. Face à cet acte, le chef d'escadron Fremen dit : « A reasonable exchange [...]. There must've been three hundred men in that carrier. Now, we must see to their water and make plans to get another aircraft »⁴. Dans l'esprit de Hawat, l'acte accompli est impressionnant :

³ Herbert, Frank, Dune, op cit, p. 326.

Traduction :

« Ton peuple fait preuve d'une bonne discipline, dit Jessica [...]. »
- Ils obéissent aux lois de préservation de la tribu, dit Stilgar.

⁴ Ibid, p.244.

Traduction : « un échange raisonnable [...]. Il devait bien y avoir trois cents hommes dans ce transport aérien. À présent nous pouvons aller récupérer leur eau et préparer un plan pour récupérer un autre transport. »

«He deliberately sacrificed himself to get that carrier. Great Mother! What are these fremen?»⁵ alors que pour le fremen, ce n'est qu'un échange raisonnable, un acte qui n'a rien à voir avec de l'héroïsme, mais avec un simple calcul mathématique. Par son acte, le fremen qui s'est suicidé a permis de tuer plus d'ennemis qu'il ne l'aurait fait en combat direct. Pour lui, la possibilité de sauver les membres de sa tribu était bien plus importante que de rester en vie. Il a donc pris la décision la plus logique pour la communauté. Par ce schéma, les fremens sont dépeints comme étant des êtres dont la conscience personnelle peut aisément s'effacer pour la conscience du groupe. Le groupe prévaut donc sans attente sur le particulier.

Relié au destin, l'acte de l'individu devient non pas un acte personnel d'accomplissement, mais un élément qui s'inscrit dans un principe global. La vie de l'être n'est rien face à la vie du groupe dont il fait partie. Le destin de l'individu s'inscrit donc dans une vision d'ensemble des actes et conséquences, partie d'un système qui permet au groupe de perdurer et de favoriser la vie qu'il représente: la vie du groupe, et donc la Vie, est plus importante que la vie personnelle. L'acte de l'être se concrétise alors dans l'interaction qu'il génère au sein de la communauté. Tel que Leto 2, par le Sentier d'Or, tentera par la suite de faire comprendre à l'humain, l'être ne doit pas être prédominant sur le groupe. La destruction d'un humain pour le bien de la communauté est plus qu'un sacrifice, c'est un « acte raisonnable », ce que tout le monde devrait faire. Telle est la réalité des fremens dans leur rapport avec la communauté.

Au travers du principe religieux, les fremens offrent également un aspect particulier dans leur conception du destin. Le rapport qu'ils entretiennent avec le ver des sables et avec Dune exprime une conception universelle de la vie et du rapport qu'ils entretiennent avec la nature. Les appellations qu'ils donnent aux tempêtes, les appelant « grandmother »⁶ montrent le rapport qu'ils ont avec les manifestations atmosphériques: les tempêtes ne sont pas des phénomènes étrangers, des éléments indésirables, mais une part d'une macro-structure dont toute chose fait partie. Ce qui est considéré par les forces impériales comme une force bénigne et

⁵ Herbert, Frank, Dune, op cit, p.244.

Traduction : « Il s'est sacrifié délibérément pour abattre ce transport. Grande Mère! Que sont ces fremens? »

⁶ Ibid, p.515.

sans importance est pour les natifs d'Arrakis une part de leur réalité à traiter avec respect. De plus, Leto 2, pour décrire l'effet de son Sentier d'Or à ses débuts, l'appellera Kralizec, la tempête de la stagnation. L'imaginaire Fremen s'inspire donc des éléments naturels comme référence pour leur propre dénomination du monde. Mais le rapport religieux des fremens avec la nature ne s'arrête pas là.

Comme il fut cité au-dessus, les morts ne sont pas déconsidérés, simplement mis en terre, ou bien abandonnés dans des cavernes, comme le Baron Harkonnen le fait avec les soldats du Duc Leto Atréides. Pour les fremens, un mort est un réservoir d'eau, un contenant pour ce qui permettra à la tribu de survivre plus longtemps. L'humain n'est pas tant un être particulier dans le cycle de l'univers qu'il est surtout un être naturel, dont le corps, une fois mort, reste une ressource à exploiter, tout comme les autres êtres vivants. Lors de la récolte de l'eau du corps du mort, le mort est loué par celles et ceux qui faisaient partie de sa tribu. L'acte de commémoration permet au mort de conserver sa place au sein du groupe, en répartissant les objets lui ayant appartenus. Par cet acte, l'individu ne cesse pas de vivre, cloîtré au sein de son propre groupe familial; il est dispersé dans toute la communauté, montrant par cela que ce que l'individu possède revient, après sa mort, non pas à quelques personnes privilégiées, mais au groupe dans son intégralité. Dans le groupe, cet acte revêt une signification particulière: il n'existe pas de clivage entre les individus; l'être ne fait pas partie d'une famille perdue dans la communauté qui ne prend pas garde à ses besoins; l'individu participe, durant sa vie comme durant sa mort, à la pérennité de son groupe. L'esprit communautaire s'en trouve alors renforcé, développé au point que la mort d'un être est quasi inexistante, car son souvenir perdure au cœur du groupe tout entier. Ainsi, le destin d'un être est constamment relié au destin du groupe, ce qui explique avec quelle facilité celui qui se suicida pour tuer trois cents ennemis à pu réaliser son acte. Pour les fremens, la mort n'existe qu'en tant que changement d'état, et non selon un principe de disparition. S'il ne disparaît pas des mémoires, l'individu continue d'exister, tout comme, dans le Sentier d'Or, l'humanité et sa survie sont prioritaires sur le bien-être de l'être particulier. L'aspect naturel de l'individu permet de mettre en valeur ce qu'il est au cœur de l'humanité: un élément non pas remplaçable, mais dont la réalité est le reflet d'un ensemble plus vaste nommé l'humanité dont il est une expression.

C'est à partir de cette réalité que l'aspect temporel des fremens s'exprime avec le plus d'intensité, sur ce qu'ils sont capables d'accepter dans le but d'une réalité à venir. Lors de leur arrivée dans la communauté fremen, Paul et Jessica sont amenés dans un vaste espace dans lequel de l'eau se trouve. Les explications données sur le rôle de cette eau, et le temps nécessaire à la métamorphose du désert en paradis sont le reflet de la capacité du peuple fremen de penser sur le long terme:

We change it... slowly but with certainty... to make to fit for human life. Our generation will not see it, nor our children nor our children's children nor the grandchildren of their children... but it will come [...]. Open water and tall green plants and people walking freely without stillsuits.⁷

À partir de cette réalité que le peuple fremen tente d'obtenir par un effort sur le long terme, l'image d'un peuple concentré autour de la notion d'humanité et de collectivité devient essentielle. L'action de l'individu ne se limite pas, comme il en est le cas au sein de l'empire, à la seule conséquence directement visible sur l'individu initiateur de l'acte⁸, mais sur la descendance. Les actes, encore une fois, ne se limitent pas à l'orée de l'humanité, selon un schéma de pensée déterminé par la durée de vie de l'humain, mais sur une période temporelle beaucoup plus longue. Cette capacité à pouvoir penser les projets sur le long terme dénote une conception du temps, et donc par corollaire du destin, centrée sur une analyse des actes et de leurs conséquences, non pas sur l'être mais sur le groupe.

Le temps, pour les fremens, n'est pas dépendant de l'existence humaine, tout comme l'existence humaine n'est pas un référent valable face à l'existence du groupe. Les projets du peuple de Dune sont inscrits dans une conscience universelle de l'être, une réalité qui trans-

⁷ Herbert, Frank, u, op cit, p.327

Traduction : «Nous la changeons... lentement mais avec certitude... pour qu'elle concorde avec la vie humaine. Notre génération ne le verra pas, ni nos enfants ni les enfants de nos enfants ni les petits enfants de leurs enfants... mais cela adviendra [...]. De l'eau à la surface et des grandes plantes vertes et des personnes marchant librement sans distille.»

⁸ Ici, il est important de rappeler la pensée du Baron à propos de sa guerre contre Leto, qui vise des fins d'établissement de la maison Harkonnen sur le trône impérial. Cette pensée, qui pourrait sembler être du même ordre que l'action fremen, se limite à sa propre configuration familiale. Elle n'est donc pas de l'ordre de la collectivité. En espérant faire de la maison Harkonnen la future famille impériale, le Baron se limite à sa propre caste, permettant à sa personne d'être considérée à postériori. Il n'y a donc pas d'aspect collectiviste, ni même de projection dans un temps lointain; il n'y a qu'un projet aux fondations fragiles, qui ne reposent que sur des probabilités, et non sur des données certaines.

cede le personnel pour s'étirer dans l'éternité. Le personnage de Jamis, dont il est question dans cette étude⁹, est montré comme ayant un fort sentiment personnel, qui se détache de la pensée du groupe. C'est pour cette raison qu'il meurt, car son action, uniquement centrée sur sa personne, ne prend pas en compte l'aspect communautaire, ni les bienfaits que pourraient apporter Paul et Jessica au groupe. Il ne pense qu'à lui, et puisqu'il ne pense qu'à lui, il ne peut que mourir. Encore une fois, c'est le rapport à la conscience du temps par l'individu qui permet à l'individu de survivre en tant qu'être, ou en tant que souvenir. Ceux qui pensent sur le long terme prennent des décisions qui les engagent sur une réflexion particulière, qui écarte les pulsions incontrôlées, sources de destruction de l'être, mais également source potentielle de destruction de la tribu.

Ainsi, le peuple fremen est, dès le début de l'œuvre, une représentation de ce que sera le Sentier d'Or: l'exemple de ce que l'humanité peut parvenir à faire si cette dernière cesse de favoriser le profit personnel pour la pérennité de l'humanité.

⁹ Voir la sous-partie: le dernier homme

Bibliographie

Corpus principal:

Herbert, Frank, Children of Dune, édition Ace book, New York, 1987.

Herbert, Frank, Dune, SF masterworks, édition Orion publishing, London, 2007.

Herbert, Frank, Dune Messiah, édition Ace book, New York, 1987.

Herbert, Frank, God Emperor of Dune, édition Ace book, juin 1987.

(hors étude)

Herbert, Frank, Heretics of Dune, édition Ace book, New York, 1987.

Herbert, Frank, Chapterhouse: Dune, édition Ace book, juin 1987.

Herbert, Brian, Dune: House Atreides, édition Spectra, 1999.

Herbert, Brian, Dune: House Harkonnen, édition Spectra, 2000.

Herbert, Brian, Dune: House Corrino, édition Spectra, 2001.

Herbert, Brian, Dreamer of Dune, the Biography of Frank Herbert, édition TOR, New-York, 2003.

Études sur le corpus:

Arnoux, Jean-Daniel, «Thématique prophétique et mythique de ce roman de F. Herbert. Complexité de sa problématique temporelle», in Recherche sur l'imaginaire, n°18, 1988.

DiTommaso, Lorenzo, «History and Historical Effect in Frank Herbert's Dune», in Science-Fiction Studies, Volume 19, 1992.

Fjellman, Stephen, M, «Prescience and Power : God Emperor of Dune and the Intellectuals», in Science Fiction Studies, vol 13, n°1, 1986.

Gaudreault, Marc, «Une ontologie de l'espace-temps ou l'abime temporel du Cycle de Dune: de la prescience à la mémoire génétique», mémoire déposé à l'université du Québec à Montréal, février 2009.

Genefort, Laurent, «Architecture du livre-univers dans la science-fiction, à travers cinq oeuvres : Noô de S. Wul, Dune de F. Herbert, La Compagnie des glaces de G.-J. Arnaud, Helliconia de B. Aldiss, Hypérion de D. Simmons», thèse de doctorat, dirigée par Terrel, Denise, thèse présentée à l'université de Nice-Sofia, Antipolis, U.F.R de Littérature Générale et Comparée.

Hand, John, «The Traditionalism of Women's Roles in Frank Herbert's Dune», in *Extrapolation*, vol. 26, n°1, Kent State University Press, Kent, OH, 1985.

Klein, Gérard, «L'invention de l'avenir et la fabrication de l'humain», in *Tumultes*, n°25, 2005.

Marigny, Jean, «L'initiation au désert dans "Dune" de Frank Herbert», in *Recherche et Travaux*, Université de Grenoble, UER de Lettres, n°35, 1988.

Palumbo, Donald, «The Monomyth as Fractal Pattern in Frank Herbert's Dune Novels», in *Science Fiction Studies*, vol. 25, n°3, novembre 1988.

Plante-Jourdain, Claudia, «Le vocabulaire étranger dans la réflexion politique de Dune», in *Cercles*, n°14, 2005.

Rossignol, Benoit, «Figure de l'historien dans le Cycle de Dune de F. Herbert», in *Cycnos* n°22-2, 2005.

Saïd, Suzanne, «Part, contrainte ou hasard? Les mots du destin chez Homère», in *Nouvelle revue de psychanalyse*, Hors-série n°30, 1984.

Williams, Kevin, «Imperialism and Globalization: Lessons from Frank Herbert's Dune», lien hypertexte : <http://reconstruction.eserver.org/033/williams.htm>

Science et fictions:

Asimov, Le grand livre des robots, éditions presses de la cité, Paris, 1990.

Bernard, Claude, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, version électronique produite par Gemma Paquet pour la bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'université du Québec à Chicoutimi.

Colson, Raphaël, et Ruaud, André-François, «Science-fiction, les frontières de la modernité», édition Menmos, Paris, novembre 2008, citation de John W. Campbell.

Curval, Philippe, Cette chère Humanité, édition Robert Laffont, 1976.

Curval, Philippe, La face cachée du désir, édition Calmann-Lévi, 1980.

d'Espagnat, Bernard, «Physique et réalité, une introduction à la question», in revue de l'académie des Sciences morales et politiques, p.9.

Dick, Philip, K, The Minority Report and other classic stories, édition Citadel Press, New-York, 2002

Disch, Thomas, M, The dream our stuff is made of, édition Free Presse, 1998.

Einstein, Infeld, l'Évolution des idées en physique, traduit par Maurice Solovine, éditions Flammarion, Paris, 1983.

Freedman, Carl, Critical theory and science fiction, Wesleyab University Press, Middletown, 2000.

Ghins, Michel, «Les atomes et l'espace absolu: les raisons et la nature de l'antiréalisme de Mach», chapitre 2: l'empirisme de Mach, in *Philosophia Scientiæ*, n°7, 2003.

Heisenberg, Werner, La nature dans la physique contemporaine, Édition Gallimard, Paris, 1962.

Heisenberg, Weiner, La partie et le tout, traduit par Paul Kessler, édition Flammarion, Paris, 1972.

Heisenberg, Werner, La partie et le tout, le monde de la physique atomique, édition Albin Michel, Paris, 1972.

Lachièze-Rey, Marc, Au-delà de l'Espace et du temps, édition le Pommier, Paris 2008.

Plank, Max, Initiation à la Physique, édition Flammarion, traduit par J. Du Plessis de Grené-dan, Paris, 1993.

Sadoul, Jacques, Anthologie de la littérature de Science-Fiction, éditions Ramsay et Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1981.

Shelley, Mary, Frankenstein, traduit par Germain d'Hangest, édition GF Flammarion, Paris 1979.

Seed, David, a Companion to Science Fiction, Blackwell Publishing, Malden USA and Oxford, UK, 2005.

Shneider, Susan, Science Fiction and philosophy, from time travel to superintelligence, édition Wiley Blackwell, London, 2009.

Thuan, Trinh Xuan, La mélodie secrète, édition Gallimard, Paris, 1988.

Varela, Francisco, Autonomie et connaissance, essai sur le vivant, traduit par Paul Bourguine et Paul Dumouchel, édition Seuil, Paris, 1989.

Villiers de l'Isle Adam, L'Éve Future, édition du Mercure de France, Paris, 1922.

Wells, Herbert George, The War of the Worlds, edited by Martin A. Danahay, Canada, 2003.

Yourgrau, Palle, Einstein / Gödel, quand deux génies refont le monde, traduit par Christian Jeanmougin, édition Dunod, Paris, 2005.

Œuvres et articles philosophiques et critiques:

Améry, Jean, Par-delà le crime et le châtement, traduit par Françoise Wuilmart, édition acte sud, 1995.

Anders, Gunther, Nous, fils d'Eichmann, traduit par Sabine Cornille et Philippe Ivernel, édition Payot & Rivages, Paris, 2003.

Bakhtine, Mikhaïl, Esthétique et théorie du roman, traduit par Daria Olivier pour les éditions Gallimard, Paris, 1978.

Batailles, Georges, L'expérience intérieure, Gallimard, Paris, 1954.

Barthes, Roland, Le degré zéro de l'écriture, Édition du Seuil, Paris, 1953-1972.

Blanchot, Maurice, L'infini littéraire: l'Aleph, Le livre à venir, Paris, Gallimard, 1959.

Bible, Ancien Testament, édition de la Pléiade, édition publiée sous la direction d'Édouard Dhorme Genève.

Blanc, Louis Jean Joseph, et De la Charlerie, Hyppolite, Histoire de la Révolution française, volume 4, Librairie du Figaro, Paris, 1869.

Bouché-Leclercq, Auguste, Histoire de la Divination dans l'antiquité, collection Horos, édition Jérôme Millon, Grenoble, 2003.

Chalier, Catherine, Le Destin : défi et consentement, édition Autrement, Paris, 1997.

Cicéron, De fato, traduction de Vincent Ravasse, juin 2002, version électronique, lien hypertexte <http://philotra.pagesperso-orange.fr/cicero1.htm>.

Comte, Auguste, Discours sur l'ensemble du positivisme, 1ère partie, §22, in Discours sur l'esprit positif, lien hypertexte ci-joint:
<http://anthropomada.com/bibliotheque/COMTE%20Auguste,%20Discours%20sur%20l'espritpositif.pdf>

Conche, Marcel, Temps et destin, PUF, Paris, 1992.

Descartes, René, Discours de la méthode, première méditation, édition Charpentier, Paris, 1842.

Dekiss, Jules, Apports à un humain planétaire, in Études, 2005/7-8 (tome 403).

Genette, Gérard, Discours du récit, Édition du Seuil, Paris, 1972-1983.

Giraudoux, Jean, La guerre de Troie n'aura pas lieu, édition Bordas, Paris, 1985.

Godin, Christian, «Ouverture à un concept: la catastrophe», in Le portique, revue de philosophie et de sciences humaines, numéro 22, 2009.

Gouhier, Henry, La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme, Saint-Simon jusqu'à la restauration, bibliothèque d'histoire de la philosophie, librairie philosophique J.Vrin, 1936.

Hippolyte, Réfutation des hérésies, in Long, Arthur Anthony et Sedley David N. Les philosophes Hellenistiques: les stoïciens, édition Flammarion, 2001.

Kant, Emmanuel, Philosophie de l'histoire, Édition Montaigne, traduction Stéphane Piobetta, Paris, 1947.

Koyré, Alexandre, Du monde clos à l'univers infini, édition Gallimard, Paris, 1973.

Kremer-Marietti, Angèle, De la philologie à la généalogie, in Nietzsche, Friedrich, Contribution à la généalogie de la morale, Édition l'Harmattan, 2006.

Lagrange, Simone, Coupable d'être née, édition l'Harmattan, Paris, 1997.

Leibniz, Gottfried Willhelm, Essai de Théodicée, sur la bonté de dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal, Édition Montaigne, préface et notes de Jacques Jalabert, Paris, 1962.

Lemarchand Guy, Troubles populaires au XVIIIème siècle et conscience de classe: une préface à la Révolution française, in Annales historiques de la Révolution française, volume 279, année 1990.

Machiavel, Le Prince, Gallimard, Paris, 1980.

Marc-Aurèle, Pensées pour moi-même, livre 2, traduction par Mario Meunier, édition Flammarion, décembre 1997.

Margel, Serge, Destin et liberté, édition Galilée, Paris 2002.

Maury, Louis-Ferdinand-Alfred, Histoire des religions de la Grèce Antique, tome 3, Librairie philosophique de Ladrage, Paris, 1859.

Mornet, Daniel, Les origines intellectuelles de la révolution française 1715-1787, première édition Librairie Armand Colin, Paris, 1933.

Muglioni, Michel, La philosophie de l'histoire de Kant, qu'est-ce que l'homme?, PUF, mai 1993.

Nerhot, Patrick, La métaphore du passage, le concept de temps chez Saint-Augustin, fondement d'une nouvelle éthique, édition l'Harmattan, Paris, 2008.

Nietzsche, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Traduction de Georges-Arthur Goldschmidt, Livre de Poche, Édition librairie générale, 1983.

Nietzsche, Friedrich, De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie, in Considérations inactuelles, éditions Gallimard, traduit par Pierre Rusch.

Nietzsche, Friedrich, Humain, trop humain, édition Gallimard, Paris, 1988, traduit par Robert Rovini.

Nietzsche, Friedrich, Fatum et histoire, in écrits autobiographiques 1856-1869, presse universitaires de France, Paris, 1994, édition et traduction de Marc Crépon.

Onians, Richard Broxton, The Origins of European Thought: About the Body, the Mind, the Soul, the World, time and Fate, Cambridge University Press, 1951.

Pascal, Pensées, Édition Garnier Frères, Paris, 1960.

Pascal, Premier discours sur la condition des grands, in Pensées sur la justice, Édition Flammarion, Paris, 2011.

Proust, Françoise, «Les pauses du destin», in Le destin, défi et consentement, dirigé par Catherine Chalié, collection Autrement, collection Morales, n°21, Paris, 1997.

Romeyer Dherbey, Gilbert, Gourinat, Jean-Baptiste, Prédiction du futur et action humaine dans le traité de Chrysippe sur le destin, bibliothèque d'histoire de la philosophie, Paris, 2005.

Saint-Augustin, Les Confessions, Édition Charpentier, Paris, 1841.

Schatzman Evry, «Copernic et la science moderne», in Ciel et Terre, volume 70, 1954.

Semprun, Jorge, L'Écriture ou la Vie, édition Gallimard, Paris, 1994.

Theis, Robert, «Dieu éclaté, Hans Jonas et les dimensions philosophiques d'une théologie philosophique après Auschwitz», in Revue philosophique de Louvain, Année 2000, Volume 98, numéro 98-2.

Van Den Heuvel, Jules, Voltaire dans ses contes, de Micromégas à l'Ingénu, Paris, 1967.

Vas-Deyres, Natacha, Mythe et science-fiction, Origines "mythiques" de la science-fiction et mythologisation en devenir, lien hypertexte:

http://ha32.org/spip/IMG/pdf/conference_mythe_et_science-fiction.pdf

Zwart, Paul, About time : A philosophical inquiry into the origin and nature of time, édition North-Holland, Amsterdam, 1976.

Œuvres secondaires:

Chrétien de Troyes, Perceval ou le Roman du Graal, édition la Pochotèque, Paris, 1994.

Chrétien de Troyes, Perceval, le roman du Graal, édition Gallimard, traduction Jean-Pierre Fouché et André Ortais.

Conte de Floire et Blanche fleur, auteur inconnu.

Diderot, Jacques le Fataliste, bibliothèque électronique du Québec, collection à tous les vents, volume 824 version 1.0.

Hésiode, Théogonie, version électronique, traduit par Ernest Falconnet, Société du Panthéon Littéraire, Paris.

Homère, Iliade, traduction de Leconte de Lisle.

La chanson de Roland, Manuscrit d'Oxford, édition de la Geste Francor, Lyon, 1960.

Plutarque, «Œuvres morales du destin», in Fragments sur l'immortalité de l'âme, Tome 3, Du démon de Socrate, traduit par Ricard, édition Lefèvre, Paris, 1844.

Sophocle, Ajax, in Tragédies de Sophocle, Édition Union Latine, Paris.

Sophocle, Œdipe Roi, in Tragédies de Sophocle, Édition Union Latine, Paris.

Sophocle, Théâtre complet, in Tragédies de Sophocle, Édition Union Latine, Paris.

Voltaire, Micromégas, Zadig, Candide, édition Garnier - Flammarion, Paris, 1994.

Voltaire, Éléments de la philosophie de Newton, édition Hachette, 1860.

Œuvres cinématographiques.

Le Château Ambulant (titre original Hauru no ugoku shiro), réalisé par Hayao Miyasaki, écrit par Hayao Miyasaki, sorti en 2004.

Dark City, réalisé par Alex Proyas, écrit par Alex Proyas, sorti en 1998.

Gattaca, réalisé par Andrew Niccol, écrit par Andrew Niccol, sorti en 1997.

Matrix, réalisé par Andy et Lana Wachowsky, écrit par Andy et Lana Wachowsky, sorti en 1999.

Sherlock Holmes, a Game of Shadows, réalisé par Guy Ritchie, écrit par Michele Mulroney, Kieran Mulroney, selon l'œuvre de Sir Arthur Conan Doyle, sorti en 2011.

Spiderman 3, réalisé par Sam Raimi, écrit par Sam Raimi, Ivan Raimi, Alvin Sargent, selon l'œuvre de Stan Lee et Steve Ditko, sorti en 2007.

Star Wars, Return of the Jedi, réalisé par George Lucas, écrit par George Lucas, sorti en 1984.

Watchmen, réalisé par Zack Snyder, écrit par David Hayter, Alex Tse, selon l'œuvre de Dave Gibbons et Alan Moore, sorti en 2009.